

A close-up, high-angle photograph of a woman with long, wavy, light brown hair lying on her back in a forest. She is looking directly at the camera with a serious expression. Her lips are painted a vibrant red. She is wearing a thin, patterned strap over her shoulder. The background is a dense forest floor with green ferns and brown leaves.

# LISA GARDNER

## Au premier regard

roman

# N°1 DU SUSPENSE AUX USA

■  
ALBIN MICHEL

Lisa Gardner

# AU PREMIER REGARD

ROMAN

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Cécile Deniard*

Albin Michel



© Éditions Albin Michel, 2023  
*pour la traduction française*

*Édition originale américaine parue sous le titre :*

WHEN YOU SEE MEE

© Lisa Gardner, Inc., 2020  
Chez Dutton, New York

ISBN : 978-2-226-48177-1

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

*À ma belle mamita à moi,  
même si elle raconte vraiment trop d'anecdotes  
sur mon apprentissage de la propreté  
dans les congrès d'écrivains.  
Merci d'avoir cru en mes romans, maman,  
avant même que moi j'y croie.  
Avec tout mon amour.*

# Prologue

*Ma mère aime chantonner. Debout devant la cuisinière, elle mélange ceci, goûte cela, et elle chantonne, chantonne et chantonne encore.*

*Je suis assise à la table. J'ai une mission : râper le fromage. C'est facile. Le queso blanco s'effrite sous les doigts. Mais je suis fière de participer.*

*Ma mère dit qu'il n'y a pas besoin d'être riche pour manger comme un roi. C'est parce qu'elle aime beaucoup cuisiner. Tout le monde vient dans sa cuisine pour goûter sa salsa maison ou son mole, vous savez, la sauce mexicaine au cacao, ou encore mon dessert préféré : des petits churros à la cannelle trempés dans du chocolat.*

*J'ai cinq ans, je suis assez grande pour tourner le chocolat mis à fondre sur le feu. Lentamente, dit ma mère. Mais pas trop non plus, sinon ça attache.*

*Le chocolat fondu est très chaud. La première fois, j'ai plongé mon petit doigt directement dans la casserole parce que je voulais goûter. D'abord je me suis brûlé le doigt, ensuite je me suis brûlé la langue en léchant le chocolat épais. Ma mère a secoué la tête quand j'ai fondu en larmes. Elle m'a séché les joues avec son tablier, m'a traitée de petite coquine et a dit qu'il fallait que je grandisse, que j'apprenne à ne pas mettre la main dans les casseroles brûlantes. Elle m'a apporté un glaçon à sucer et m'a fait*

*asseoir à table pour que je la regarde s'activer en chantonnant au-dessus des poêles fumantes.*

*Je suis la chiquita de ma mère. Elle est ma mamita. Ce sont les petits noms que nous nous donnons l'une à l'autre. J'adore l'observer dans sa cuisine. Quand elle y est, elle est heureuse. Rien ne vient assombrir son visage. Elle se tient plus droite. Elle ressemble de nouveau à ma mamita, et non à la femme triste qui part le matin dans sa tenue de femme de chambre gris terne. Ou pire encore, à la femme apeurée qui rentre parfois en pleine journée et me pousse dans un placard en me disant de ne pas faire de bruit.*

*J'écoute toujours ce que dit ma mamita. Enfin, un jour, j'ai désobéi : j'ai couru après un chiot marron pour lui caresser les oreilles, et la voiture est passée si vite à côté de moi que j'ai senti le vent dans mes cheveux. Alors ma mère m'a attrapée par le bras et a crié : Non, non, non, vilaine, vilaine, vilaine ! Elle m'a donné une fessée et ça m'a fait mal. Ensuite elle s'est assise dans la terre rouge, elle a pleuré, elle m'a bercée contre elle et ça m'a fait encore plus mal, comme si j'avais en même temps mal au ventre et mal à la poitrine.*

*« Il faut m'écouter, mon trésor. Tu n'as que moi, et je n'ai que toi. Alors nous devons tout particulièrement veiller l'une sur l'autre. Tu es à moi et je suis à toi, pour toujours. »*

*Ce jour-là, c'est moi qui ai séché les joues de ma mère. J'ai posé la tête sur son épaule tremblante et je lui ai promis de toujours être sage.*

*Maintenant que j'ai cinq ans, je vais à l'école toute seule et je rentre aussi toute seule. Je reste seule tout l'après-midi, mais c'est notre secret, dit mamita. Il y a des gens à qui ça pourrait ne pas plaire. Ils risqueraient de m'emmener loin d'elle.*

*Je ne veux pas qu'on m'emmène, alors je suis courageuse : je rentre à la maison, j'allume la petite télé et je regarde des dessins animés en attendant. Parfois je dessine. J'adore colorier et peindre. Je fais toujours bien attention de ranger quand j'ai fini. Ma mamita travaille dur, elle fait le*

ménage et range derrière les autres. Tous les matins elle part dans une tenue soigneusement repassée, avec un tablier blanc impeccable. Et tous les soirs elle revient épuisée, vidée. Et ça, ce sont les bons jours. Parfois, elle rentre triste, effrayée, et il faut qu'elle retire sa blouse terne, qu'elle enfle une jupe colorée et qu'elle aille droit dans sa cuisine pour retrouver le sourire.

C'est le soir. Nous allons manger des burritos avec des haricots noirs cuits à petit feu et de l'effiloché de poulet. Ça doit être un soir de fête parce qu'on n'a pas toujours droit à du poulet. La viande coûte cher et nous devons faire attention.

Mais ma mère est heureuse, elle remue les haricots pendant que les tortillas chauffent dans le four. Notre cuisine est petite, mais pleine de couleurs vives. Du carrelage rouge, de la peinture verte et bleue. Des plats en céramique qui appartenaient à la mère de ma mère, qu'elle a dû quitter il y a longtemps et qu'elle ne reverra plus jamais. Mais ma mère a de la chance d'avoir cette vaisselle ; comme ça, sa mamita sera toujours avec elle et, un jour, avec moi aussi.

« Il n'est pas nécessaire de posséder beaucoup de choses, dit souvent ma mère. Seulement les bonnes. »

J'entends des hurlements au loin. Les coyotes, qui chantent les uns pour les autres dans le désert. Ça fait frissonner ma mère, mais moi j'aime bien ces chants. Je voudrais pouvoir renverser la tête en arrière et lancer la même plainte mélancolique.

Au lieu de cela, je m'exerce à chanter comme ma mère. Et ensuite, je joue à mon petit jeu préféré.

Je dis : « Mamita. »

Elle répond : « Chiquita. »

J'enchaîne : « Bonita mamita. »

Souriante, elle répond : « Linda chiquita.

– Muy bonita mamita.



– *Muy linda chiquita*<sup>1</sup>. »

*Je glousse parce que nous sommes une meute, une petite meute de deux, et que ce sont nos hurlements à nous.*

*« Tu n'es qu'une petite coquine », dit-elle, et je glousse encore, chipe un morceau de queso blanco et balance mes pieds sous la chaise avec allégresse.*

*« Le dîner est prêt », annonce-t-elle en sortant les tortillas.*

*Les coyotes hurlent de nouveau. Ma mère se signe. Je me dis que je suis contente d'être à elle et qu'elle soit à moi, pour toujours.*

\*

*Le méchant arrive après le dîner. Ma mère est en train de faire la vaisselle. Perchée sur un tabouret à côté d'elle, j'essuie.*

*Il frappe à la porte de la cuisine, des coups puissants et autoritaires. Devant l'évier, ma mamita se fige. Les ombres reviennent sur son visage, sans que je comprenne pourquoi.*

*Je sais seulement qu'elle a peur. Et si elle a peur, alors moi aussi.*

*« Le placard », me chuchote-t-elle.*

*Mais il est trop tard. La porte s'ouvre à la volée. L'homme est là, et il prend toute la place. Notre cuisine, qui a toujours été parfaite pour une meute de deux, paraît maintenant minuscule.*

*Il n'y a nulle part où se cacher.*

*Je vois son ombre noire quand il entre pesamment dans la pièce, une silhouette gigantesque, colossale, une silhouette de bête fauve plus que d'être humain.*

*« Qu'est-ce que tu as fait ? » demande-t-il directement à ma mère. Sans hausser le ton. D'une voix froide, maîtrisée. Qui me donne la chair de poule et envie de faire le signe de croix.*

*« M-m-mais rien », tente ma mère.*

*Elle tremble trop violemment. Je sais qu'elle ment et le méchant le sait aussi.*

*« Tu croyais vraiment que je n'allais pas m'en apercevoir ? Que tu pouvais jouer au plus malin avec moi ? »*

*Ma mère ne répond pas. Je la regarde longuement. Elle a pris un visage impassible, mais son absence même d'expression m'indique que ce dont il l'accuse, elle l'a fait. Il l'a découvert. Et maintenant, ça va très mal se passer.*

*Nous sommes une meute de deux. Je voudrais lui prendre la main. Être une petite fille courageuse pour elle. Mais mes jambes tremblent de manière incontrôlable. Debout sur mon petit tabouret, je suis paralysée.*

*Ma mère pose brusquement une casserole dans l'évier, et le fracas rompt la tension. « Vous voulez dîner ? Il y a des burritos. Je vous en prie, je vais vous préparer une assiette. »*

*Parce qu'elle parle de nourriture, sa voix se tranquillise. Elle se décale légèrement pour s'interposer entre l'homme et moi.*

*« Pourquoi pas », dit celui-ci, mais quelque chose dans le ton de sa voix me fait de nouveau frémir.*

*Je voudrais de toutes mes forces être dans le placard, mais je ne peux pas y aller maintenant. Je ne peux aller nulle part sans qu'il le voie. Et une partie de moi, la petite fille têtue, idiote au point de plonger son doigt dans le chocolat brûlant, ne veut pas partir en laissant ce fauve seul avec ma mère.*

*Elle prend l'assiette que j'ai essuyée et se déplace d'un mouvement fluide vers la cuisinière, où se trouvent les restes de tortillas et de haricots froids. Elle prend son temps. La tortilla. Une cuillerée de haricots. Saupoudrer de queso. Replier le burrito. Le remettre au four. Trouver la salsa, la poser sur la table.*

*« Bière », dit l'homme.*

*Ma mère va chercher une des bières rangées au fond du petit réfrigérateur.*

*Elle semble très maîtresse d'elle-même, sauf de ses mains, qui n'arrêtent pas de chiffonner sa jupe rouge vif.*

*« Assieds-toi avec moi, dit l'homme quand elle sort le burrito du four.*

*– Je dois finir la vaisselle...*

*– Assieds-toi avec moi. »*

*Ma mère s'assied. Elle me lance un bref regard. Il y a quelque chose dans ses yeux, un message qu'elle essaie de me faire passer. Perchée sur mon tabouret, je ne comprends pas. Je ne sais pas où aller, ni quoi faire. Nous devons veiller l'une sur l'autre, dit-elle, mais à cet instant précis je ne sais pas comment veiller sur elle.*

*Je veux juste que le méchant s'en aille et que ma mère soit de nouveau seule avec moi dans la cuisine.*

*L'homme mange son burrito. Bouchée après bouchée. Il boit sa bière. Il ne parle pas et ce silence me tord le ventre.*

*Une fois qu'il a englouti sa dernière fourchetée, ma mère pousse un petit soupir. Ses épaules se détendent. Elle a pris une décision, mais je ne sais pas laquelle.*

*L'homme lance un regard dans ma direction.*

*« Elle est bien jolie.*

*– Ce n'est qu'une gosse, répond froidement ma mère en se levant. Sortons. »*

*L'homme hausse un sourcil. « D'humeur bagarreuse ?*

*– Vous voulez discuter ? On va dehors.*

*– J'hésite. J'aime bien ta cuisine. On s'y sent bien. On devrait peut-être débarrasser la table. Histoire de montrer à ta fille l'étendue de tes talents. »*

*Ma mère le fixe du regard. Soudain, elle contourne la table d'un pas décidé et se dirige droit sur lui. Il tressaille, surpris, et je suis fière de ma mamita, qui a fait reculer le méchant. Elle heurte son épaule au passage,*

violemment, délibérément, puis elle prend la porte et l'ouvre d'un seul coup. Avant que l'autre ait eu le temps de réagir, elle est dehors.

Il finit par se lever. Mais il s'arrête et me dévisage un long moment. Je n'aime pas ce qu'il y a dans son regard.

« Comment tu t'appelles, gamine ? »

J'ouvre la bouche, mais rien ne sort. Je tremble encore trop.

Ma mère appelle depuis la cour.

Il me jette un dernier regard et se dirige vers la porte. « Idiote », marmonne-t-il.

J'ai le torchon entre les mains. Seule dans la cuisine, je le contemple en regrettant de n'avoir rien à essuyer. J'aimerais pouvoir remonter le cours de la soirée et me retrouver assise à table, à râper du fromage en écoutant ma mère chanter.

Encore du bruit. Cet homme, sa voix qui gronde, en colère.

Ma mère. Non, répète-t-elle, encore et encore. Farouche, puis butée, puis suppliante. Un bruit sec, un claquement. Je sursaute. Je reconnais ces bruits : il l'a frappée. Elle reprend la parole, mais d'une voix si faible que je l'entends à peine. Je reconnais seulement ce ton. Brisé. Le méchant lui a fait du mal et ma mamita est brisée.

Les voix en colère se taisent. Tout s'arrête. Le silence est encore plus effrayant.

Nous sommes une meute. Nous sommes tout l'une pour l'autre. Nous devons veiller l'une sur l'autre.

Je descends prudemment du tabouret. M'approche de la porte ouverte. M'aventure dehors.

Ma mère est à genoux, l'homme en face d'elle. Il tient quelque chose à la main. Un pistolet. Il pointe un pistolet sur la tête de ma mère.

Sans réfléchir, je me mets à courir. Je me précipite vers elle, moulinant de mes petits bras et de mes petites jambes. Je file comme le vent, du moins j'ai envie de le croire. Je me jette dans ses bras.

*Mais elle se met à crier : « Non ! Va-t'en ! Cours, chiquita, cours ! »*

*Elle me rejette alors que j'essaie de m'accrocher à elle. Elle me pousse derrière elle. « Cours, répète-t-elle encore. Cours ! »*

*Je vois les larmes ruisseler sur ses joues. La terreur dans son regard.*

*Je ne cours pas. Je ne peux pas.*

*Je tends les bras vers ma mère. Nous sommes deux. Nous devons veiller...*

*Le méchant tire.*

*Plus tard, je reverrai cette scène dans mes rêves, chaque nuit. Plus tard, cette soirée sera tout ce qu'il me restera. La dernière fois où j'ai parlé. La dernière fois où j'ai écouté ma mère fredonner. La dernière fois où j'ai tendu les bras vers la personne qui m'aimait.*

*La balle traverse la gorge de ma mère de part en part. Un jet rouge. Sa main se lève avec un temps de retard.*

*Puis la balle continue sa course et vient s'enfoncer violemment dans ma tempe. Je suis projetée en arrière. Je tombe sur la terre rouge. Hébétée, meurtrie, désorientée.*

*Le méchant s'approche de moi. D'une main, il tâte mon cou.*

*Il pousse un grognement.*

*Et, juste avant que je ne perde connaissance, il m'emporte. Je ne résiste pas. J'ai un voile de sang devant les yeux, à travers lequel je regarde le corps étendu de ma mère. Et je sens la brûlure de la balle qui est passée d'elle à moi. Qui m'a apporté le dernier souffle de ma mamita.*

*Notre meute de deux n'est plus.*

# 1

« Eau.

– Oui.

– Barres de céréales.

– Oui.

– Pommes. Sandwichs beurre de cacahuète-confiture.

– Oui, oui. » Janet s'arrêta un instant et leva les yeux des sacs à dos ouverts sur l'édredon de la chambre d'hôtes. « Quelle quantité d'eau ?

– Deux bouteilles chacun, je dirais », répondit Chuck. Il acheva de lacer ses chaussures de randonnée et frappa du talon sur le parquet pour les ajuster.

« Il fait vraiment chaud », observa Janet. Fuyant Atlanta pour le week-end, ils étaient partis vers le nord et les montagnes, tout ça pour découvrir que la moiteur y était à peine plus supportable qu'en ville. Voilà bien ce dont ils avaient besoin : une vague de chaleur dans les Appalaches.

Chuck étudia la question. « Autant prendre trois bouteilles chacun. C'est clair qu'il faudra bien s'hydrater.

– C'est clair », répéta Janet en s'efforçant de ne pas avoir l'air sarcastique. Comme s'ils savaient dans quoi ils étaient en train de s'embarquer. Comme si les chaussures de randonnée de Chuck ne sortaient pas tout droit des rayons d'un grand magasin d'articles de sport et que leurs sacs à dos n'avaient pas été tirés des entrailles poussiéreuses du garage de ses parents. Janet n'avait même pas pris la peine de s'équiper de vraies

chaussures de marche, préférant s'en tenir à ses baskets. Chuck l'avait prévenue qu'elle risquait de se fouler la cheville sur le sentier. En vérité, elle voulait juste passer un week-end romantique dans une maison d'hôtes. Chuck et elle sortaient ensemble depuis près d'un an : leur relation était encore trop fraîche pour qu'ils s'épargnent les efforts de séduction, et suffisamment mature pour qu'une escapade soit tentante.

Mais une randonnée ? C'était l'idée que Chuck se faisait d'un moment de détente. De son côté, elle aurait préféré un petit déjeuner au lit suivi d'une partie de jambes en l'air, mais vu la façon dont son amoureux arpentait leur chambre coquette, visiblement ravi de ses nouvelles chaussures, mieux valait oublier. Peut-être en fin de journée. S'ils étaient encore capables de lever le petit doigt.

« Tu as la carte ? s'inquiéta-t-elle, bien consciente d'être une fille de la ville.

– Oui. Le sentier est balisé. Une boucle de sept kilomètres, trois cent cinquante mètres de dénivelé. Fastoche. » Il s'arrêta pour lui lancer un regard mutin et la rassura d'un baiser.

Hochant la tête, elle se blottit contre lui. Il pouvait être adorable, avec sa tignasse de cheveux bruns, ses cils épais et ses yeux sombres de petit chien. Et il était en forme : substitut du procureur plein d'avenir, il évacuait ses frustrations de salle d'audience en participant à des semi-marathons. Vu le plaisir qu'elle prenait avec chaque centimètre carré de ce corps d'athlète...

D'accord, elle irait marcher. Les gens font des sacrifices bien pires par amour.

Elle se détacha de lui, prit le premier sac et râla un peu en découvrant son poids : « On les aura méritées, ces bouteilles d'eau. »

Chuck endossa le deuxième sac comme si c'était une plume. « On va y arriver.

– Tu me porteras ?

– Je ne voudrais pas y laisser toutes mes forces. J’ai encore des projets pour nous en fin de journée. Il paraît que la vue est magnifique depuis le sentier, mais je me demande, susurra-t-il à son oreille, si le sexe ne sera pas encore meilleur au sommet d’une montagne.

– Tout transpirants, sur des aiguilles de pin ? » répondit-elle. Mais il avait éveillé son intérêt. Marcher en montagne. La bonne blague ! Elle qui n’aimait même pas faire du sport en salle. Cela dit, la beauté des grands espaces, associée à la promesse d’une juste récompense...

« On va y arriver », lui accorda-t-elle d’une voix rauque. Puis, après s’être débattue avec les bretelles de son sac à dos, elle suivit dans le couloir son petit ami élancé et beau comme un dieu.

Première erreur : Chuck donna le rythme. C’était un as du cardio et les lacets du sentier escarpé ne lui posaient aucun problème. Janet, en revanche, se retrouva presque aussitôt hors d’haleine et ses idées romantiques se muèrent en projets de meurtre. Une seule femme dans le jury, se disait-elle. C’est tout ce qu’il lui faudrait pour être acquittée de la fin tragique que Chuck n’allait pas tarder à connaître s’il ne ralentissait pas pour attendre sa chérie manifestement en difficulté.

Seconde erreur : Chuck portait des chaussures neuves. Au bout d’un kilomètre et demi d’ascension, sa foulée se dérégla. Peu de temps après, il grimaçait.

Janet était assistante vétérinaire, ce qui faisait d’elle la spécialiste des questions médicales, même quand il s’agissait d’êtres humains. Ce fut donc elle qui dut forcer Chuck à interrompre sa marche de la mort obstinée et à poser ses fesses sur un rocher pour retirer sa chaussure.

Le talon de la chaussette gauche était déjà moucheté de sang.

« Voyez-vous ça, ne put-elle s’empêcher de faire remarquer. Tu m’en reparleras, de mes baskets pourries. »

Il lui jeta un regard assassin et elle put constater que chez lui aussi les fantasmes érotiques étaient en train de le céder à une furieuse envie de lui



tordre le cou. Certaines activités sont plus amusantes en théorie qu'en pratique. Et la randonnée, décréta Janet, en faisait partie.

Elle obligea Chuck à retirer précautionneusement sa chaussette triple épaisseur. Même assis à l'ombre, ils étaient tous les deux trempés de sueur et à bout de souffle. Plus jamais elle ne quitterait sa climatisation adorée.

Elle fourragea dans son sac jusqu'à trouver la trousse de premiers secours, un autre achat qui portait encore l'étiquette du magasin. Elle en inspecta le contenu, on ne peut plus rudimentaire ; pommade antibiotique et pansements feraient l'affaire.

Dès qu'elle effleura son talon, Chuck tressaillit et émit de petits gémissements plaintifs. Voilà à quoi en était réduit son intraitable substitut du procureur. Lui qui se considérait comme le plus sérieux des deux, tandis qu'elle-même était sa bouffée d'insouciance.

Elle n'avait pas le cœur à lui dire qu'il n'imaginait pas le courage qu'il fallait pour soigner un animal blessé, ni la force d'âme nécessaire quand on comprenait que les soins ne suffiraient pas et qu'on ne pouvait plus offrir qu'un ultime geste à ce doux regard plein de confiance tourné vers vous.

Elle épargna son orgueil de mâle et s'efforça de ne pas soupirer trop bruyamment en appliquant la pommade avec douceur sur son talon à vif, avant de le protéger avec un pansement. Ce n'était pas un remède à toute épreuve, elle le savait, puisque ses chaussures rigides continueraient à frotter le pied.

« On devrait faire demi-tour, proposa-t-elle.

– Jamais de la vie ! Pas si près du but.

– Il reste encore deux kilomètres jusqu'au sommet, sans parler du retour.

– Je vais y arriver. Ce n'est qu'une ampoule.

– Tu ne disais pas que les ampoules étaient le pire ennemi du coureur de fond ?

– Ce n'est pas ce qu'on pourrait appeler une course de fond.

– Tu es fou.  
– C’est pour ça que tu m’aimes.  
– Moi qui pensais que c’était pour ton regard de chiot.  
– Je n’ai pas un regard de chiot ! protesta-t-il en renfilant sa chaussette.  
– Pour ton poil lustré, alors ? » plaisanta-t-elle, renonçant à mener une bataille qu’elle savait perdue d’avance. Elle rangea la trousse de secours et regarda au loin pendant qu’il remettait sa chaussure en serrant les dents.

Puis Janet se leva et l’observa faire ses lacets et clopiner de-ci de-là comme si tout était réglé d’un coup de baguette magique.

Elle sortit sa bouteille de la poche latérale de son sac pour boire longuement. Peine perdue. Elle avait chaud, elle était en nage et elle n’en avait plus rien à faire des grands espaces.

Chuck reprit l’ascension. Aucun doute, il allait se massacrer le pied. Son talon serait totalement écorché et le ferait souffrir pendant des jours. Et elle en entendrait parler. Encore et encore. Comme quand un homme enrhumé s’imagine avoir la grippe. Mais version ampoule au pied.

Nouvel objectif : arriver au sommet, admirer la vue, faire un selfie, battre en retraite. Et ensuite ne plus jamais reparler de cette journée.

La claudication de Chuck s’accroissait. Janet se traînait péniblement à ses côtés en attendant, en espérant...

« Il me faut un bâton », déclara soudain Chuck.

Il s’arrêta net et elle faillit lui rentrer dedans.

« Un bâton ?

– Oui, une sorte de canne. Je pense que ça m’aidera.

– Mais bien sûr. » Parce qu’un bout de bois allait empêcher son pied de frotter contre sa chaussure neuve ?

Chuck n’était cependant pas homme à en démordre. Ils étaient arrivés à un virage et se trouvaient sur un léger replat ; à cette altitude, les arbres étaient plus chétifs et Janet ne voyait pas beaucoup de branches par terre.

Chuck retira son sac à dos et elle en fit autant, heureuse de ce répit, même si elle ne comprenait pas vraiment le but du jeu.

Ils déposèrent leurs baluchons au pied d'un gros rocher et Chuck s'écarta du sentier pour s'enfoncer dans l'ombre des sous-bois. Janet n'était pas certaine d'aimer cette idée, mais elle le suivit.

Ils étaient entourés de toutes parts de petits arbustes ; Janet n'avait aucune idée de leurs noms, mais une piste semblait serpenter entre eux. Boitillant, Chuck ouvrait l'œil, en quête du bâton idéal, d'une branche, n'importe quoi. Janet jetait constamment des coups d'œil derrière elle, vers le sentier qu'ils venaient de quitter.

N'était-ce pas de cette manière que les gens mouraient ? Ils s'éloignaient du sentier et on ne les revoyait plus jamais ?

Chuck déboucha dans une petite clairière. Le terrain y était plus plat et pierreux. Dans ce secteur isolé, le sol était couvert de plusieurs couches de feuilles en décomposition. Ça sentait le moisi, pensa Janet avec une grimace de dégoût. Mais ils avaient en face d'eux un feuillu de belle taille et tout autour – miracle – des morceaux de bois épars.

Chuck claudiqua jusqu'à l'arbre et commença à en faire le tour. Janet resta où elle était, un œil sur le chemin du retour.

« Hé, vise un peu ça ! »

Chuck revenait de derrière l'arbre, un bâton tout décoloré à la main.

« Il n'est pas trop petit ? s'étonna Janet.

– Si, si, mais regarde-moi cette couleur argentée, et il est tellement lisse. » Il en caressa la longueur. « Il ne reste pas le moindre bout d'écorce, il a été parfaitement lessivé par la pluie. Et malgré cela, ce bâton reste dur comme de la pierre. Je me demande depuis combien de temps il est là. Il faut combien d'années pour arriver à un tel degré de fossilisation ? »

Il s'était rapproché d'elle et avait retrouvé le sourire. Comme un chien avec un jouet, se dit-elle. Et ce fut à ce moment-là qu'elle comprit ce qu'était vraiment l'objet qui faisait sa fierté.

« Chuck...

– Quoi ? dit-il en s'arrêtant à côté d'elle.

– Ce n'est pas du bois. »

Il leva le bâton. Conformément à la description qu'il en avait donnée, il était long, usé par les intempéries et lisse. Avec deux protubérances sphériques caractéristiques à une extrémité.

Janet aurait préféré taire ce qu'elle avait à lui dire.

« Quoi ? répéta-t-il.

– Chuck, c'est un os. Un fémur, je dirais. Et, étant donné sa longueur et sa largeur, pas d'un animal que je connais. Autrement dit... »

Chuck lâcha son trophée. Et Janet, dont l'intrépide petit ami se mit à pousser des hurlements, put dire adieu à son week-end romantique.

Les choses prennent du temps, davantage qu'on ne le croit généralement. Pour commencer, les services du shérif local durent monter à pied pour sécuriser le périmètre. Puis l'anthropologue médico-légal de l'État fut requis pour confirmer qu'il s'agissait bien de restes humains et entreprendre de les exhumer avec précaution.

On fit des croquis. On tamisa la terre à la recherche d'indices. La zone de fouille s'élargit lorsqu'il apparut que des charognards avaient sévi et que certaines parties du squelette étaient endommagées. Des os de plus petite taille furent retrouvés plus loin. Un grand nombre continuèrent à manquer à l'appel.

Pour finir, l'anthropologue et le squelette altéré par le temps prirent le chemin d'Atlanta et gagnèrent le confort du laboratoire, où les ossements se virent attribuer une boîte et un numéro de dossier. Plusieurs experts et un certain nombre de doctorants les examinèrent pour se faire une idée. Tous furent impressionnés par la qualité de la trouvaille, mais personne n'avait la moindre idée à ce stade de l'identité de la dépouille.

Plusieurs semaines passèrent. Plusieurs mois même, étant donné le retard accumulé dans le traitement des dossiers.

Enfin, l'enquête avança. Une artiste médico-légale procéda à une reconstruction faciale à l'aide d'argile. On prit des photos, qui furent versées dans une base de données nationale et permirent de détecter un rapprochement possible. L'anthropologue procéda à la vérification d'autres correspondances : âge, sexe, antécédent de fracture de l'humérus remontant à l'enfance. L'identification fut confirmée et le squelette enfin nommé.

Kimberly Quincy, agent spécial du FBI, reçut alors un coup de fil, car son nom figurait en tant que personne référente dans le dossier de la disparue. D'après l'anthropologue, les restes retrouvés dans les montagnes de Géorgie étaient ceux de Lilah Abenito, recherchée depuis quinze ans. La cause du décès restait inconnue, mais les lésions relevées sur l'os hyoïde étaient cohérentes avec une strangulation.

Kimberly raccrocha. Assimila ces informations. Réfléchit. Organisa ses idées. Il y avait tant d'années qu'elle attendait cet appel que cela paraissait presque irréel. Mais on avait enfin retrouvé Lilah Abenito. Autrement dit... ?

Kimberly prit une grande inspiration, expira longuement. Et sut exactement ce qu'elle avait à faire.

## Flora

Dans le temps, je sortais avec des garçons. Av. J.-N. Avant Jacob Ness. Je me souviens que je brossais longuement mes cheveux éclaircis par le soleil pour faire resplendir leur blond californien. Ensuite je soulignais mes cils d'un trait de crayon violet foncé pour faire ressortir le gris de mes yeux et je ne lésinais pas sur le mascara. Une robe légère comme l'air. De fines bretelles spaghettis, une jupe qui descendait à peine jusqu'à mi-cuisses. Pourquoi pas ? Mon enfance passée à vagabonder dans les forêts du Maine m'avait dotée de longues jambes gracieuses.

À l'époque, le monde m'appartenait. Quand j'entrais dans un bar, c'était avec insouciance : radieuse, lumineuse, la reine de la fête. J'étais jeune et arrogante. Idiote. Tellement idiote, mon Dieu. Encore aujourd'hui, huit ans plus tard, j'aimerais pouvoir revenir en arrière et passer vingt secondes en tête à tête avec la petite écervelée que j'étais.

Mais ça n'arrivera pas. Alors la petite écervelée est allée en Floride pour les vacances de printemps. Comme des milliers de jolies étudiantes, j'ai mis ma robe légère comme l'air et je suis sortie avec mes copines à la vie à la mort, presque toutes aussi gâtées et idiotes que moi, prêtes à mettre le feu aux palmiers. Nous avons descendu des shots de tequila. Nous nous sommes trémoussées sur des pistes de danse jonchées de cacahuètes. Nous

avons méprisé les types séduisants pour leur préférer ceux qui étaient carrément sexy.

Et puis...

Toujours dansant, j'ai quitté le halo protecteur des lumières du bar. Je me suis enfoncée dans l'ombre de la plage quasi déserte pour écouter une chanson que j'étais la seule à entendre dans mon cerveau imbibé de tequila.

Et Jacob Ness (qui m'épiait depuis des heures, m'a-t-il raconté plus tard) m'a enlevée sur cette plage. Il m'a arrachée à ma vie, à mes fanfaronnades de jolie fille, à ma glorieuse jeunesse. Il est arrivé. J'ai disparu. Et pendant les quatre cent soixante-douze jours qui ont suivi, j'ai appris à connaître un tout autre mode de vie. Enfermée dans une caisse en forme de cercueil, soumise aux caprices d'un pervers qui avait toujours rêvé de disposer d'une esclave sexuelle rien que pour lui.

Une fois de plus, si seulement j'avais la possibilité de passer ne serait-ce que vingt secondes avec la petite idiote que j'étais... Mais il y a des erreurs qu'on ne peut pas effacer. Et des expériences dont on ne revient jamais.

Il y a ce qui a été. Et il y a ce qui est à présent.

Mais parfois cette fille me manque quand même. Surtout un soir comme aujourd'hui.

Keith et moi nous retrouvons au restaurant. Il a eu la bonne idée de ne pas proposer de passer me prendre à mon appartement. C'est absurde, en vérité. Ce type est un tel génie de l'informatique qu'il serait sans doute capable de pirater le Pentagone. Il connaît certainement mon adresse. Et même le plan de mon immeuble, tant qu'on y est.

Mais j'ai besoin de me raccrocher à mes illusions et, à ce stade de notre « relation », Keith est d'accord pour me les laisser. Cette tentative de rendez-vous aura lieu dans un restau de grillades populaire de Boston. Un établissement connu pour ses portions pantagruéliques et son quartier

malfamé. Bobos, s'abstenir. Touristes, danger de mort. Le genre d'endroit où je me sens comme chez moi.

La dernière fois que j'avais accepté de dîner avec Keith, il m'avait emmenée dans un restaurant qui avait décroché les trois étoiles de la prétention, avec ses nappes blanches empesées et ses vingt-neuf couverts en argent. Même dans mon plus beau sweat à capuche, je ne me fondais pas franchement dans le décor.

Keith n'avait pas manqué de me rassurer : « Tu es belle où que tu ailles et quoi que tu portes. »

Je m'étais demandé quels dégâts je pourrais faire avec les quatre couteaux disposés devant moi, en particulier avec le couteau à poisson, ustensile fort intéressant que je découvrerais. Pas très aiguisé, mais on n'a pas besoin d'une lame de rasoir quand on vise les yeux. D'ailleurs, même le couteau à beurre était muni d'un lourd manche en argent, parfait pour assommer quelqu'un. Et puis il y avait les verres en cristal, qu'on pouvait briser pour leur donner des bords déchiquetés, et ces belles assiettes en porcelaine, dont on pouvait faire des frisbees mortels...

On n'était pas restés très longtemps après ça.

Je suis fidèle à un certain style vestimentaire, que je qualifierais de marginal urbain. En gros, Doc Martens, pantalon multipoche de couleur sombre et sweat (au singulier ou au pluriel) à capuche. Certains ont un motif, logo ou slogan. Mais tous ont été si souvent lavés qu'ils sont devenus illisibles.

Je ne dépense rien pour m'habiller, puisque je n'achète ni robes de soirée ni même sweats neufs. En revanche, j'ai récemment investi dans un couteau papillon. Quand elles sont repliées à la manière d'un éventail (ou d'ailes de papillon), les deux moitiés du manche en acier sont ornées d'une sublime gravure qui représente un dragon. Un coup de poignet et les deux branches s'écartent, la lame surgit et le massacre peut commencer. J'adore mon nouveau couteau, le soir je passe des heures à l'ouvrir et à le refermer,



à caresser du bout des doigts ce magnifique objet d'artisanat, puis de nouveau à l'ouvrir et le refermer. Ce soir, je l'ai coincé dans la tige de ma chaussure. C'est une des principales motivations de cette sortie : je voulais voir ce que ça ferait de me balader avec cette arme cachée.

Parce qu'un dîner romantique... Une fille comme moi, avec un type comme lui...

Keith Edgar est consultant en informatique. C'est aussi un passionné de faits divers qui se considère comme l'un des meilleurs experts de Jacob Ness. Je l'ai rencontré en décembre dernier, juste parce que j'avais besoin de certains renseignements sur la vie que menait Jacob avant moi.

À l'époque, je pensais que Keith serait un pauvre type qui vivait dans une cave et qui bavait sur les photos de scènes de crime comme d'autres bavent sur du porno. Qu'il serait myope comme une taupe, blafard et accro aux Doritos arrosés de boisson énergisante.

Alors qu'en réalité...

Il est grand et doté d'un physique de sportif affûté, d'épais cheveux bruns et d'un regard d'un bleu incroyable. Il a un faible pour les costumes Tom Ford et les boxers Calvin Klein (du moins c'est ce que j'imagine la nuit, quand je pense à des choses auxquelles je ne veux pas penser). Il est extraordinairement intelligent et capable d'analyser un rapport de police ou un profil de prédateur presque aussi vite que moi.

Ma théorie, c'est que soit Keith est la première chose positive qui me soit arrivée depuis très longtemps, soit c'est un tueur en série.

Et ce n'est qu'une des nombreuses questions que je me pose avant une soirée comme celle-ci. Sincèrement, je n'arrive pas à trancher. Et je ne sais pas si ça dit quelque chose de lui ou bien de tout ce que je préfère ignorer sur moi-même.

En attendant, attablée à la périphérie de la salle de restaurant bondée, je compte les issues. La porte de devant, la porte de derrière, la porte de la cuisine, qui a sans doute elle-même une sortie donnant sur l'extérieur.

En face de moi, Keith me regarde compter du bout des doigts sur la table poisseuse et secoue la tête. « Quatre, corrige-t-il, ayant lu dans mes pensées. En tout cas, chez les messieurs, il y a une fenêtre assez grande pour s'enfuir. Chez les dames, il faudra que tu vérifies par toi-même. »

D'un signe de tête, il m'indique les toilettes. Elles se trouvent de l'autre côté du bar circulaire qui trône au beau milieu de la salle, comme le cœur d'une cible. Une disposition contrariante, à mes yeux. Six foulées pour contourner cet obstacle par la gauche, autant par la droite. N'empêche, des issues supplémentaires, c'est toujours bon à prendre.

« Je pense que je vais commander des travers de porc marinés au sirop d'érable pimenté, dit Keith d'un air guilleret en prenant le menu.

– C'est courageux de ta part de porter du cachemire dans un endroit pareil. »

La remarque me vaut un sourire étincelant. Tueur en série, c'est sûr.

« Flora, la plupart des gens diraient que c'est courageux rien que d'être assis à la même table que toi. »

Craquant, par-dessus le marché. Je suis fichue.

« Je me suis acheté un nouveau couteau, lui dis-je.

– En accompagnement, je vais prendre des frites de patates douces. Et toi ? »

Je le gratifie d'un regard mauvais. « Salade de chou.

– Tu veux rire ? Personne ne prend du chou à la place des frites. Tu dis ça par pur esprit de contradiction. »

Je durcis encore le regard.

Il agite son smartphone. « Je peux te sortir des statistiques, si tu veux : salade de chou contre frites, et la proportion de gens qui mentent sur leurs désirs les plus profonds. Ne m'oblige pas à jouer les scientifiques de service. Tu sais que je le ferais. »

Le pire, c'est qu'il en est capable. Charmant, craquant et intelligent. Salaud.

Je me repenche sur le menu, tendue, mal à l'aise. Mes mains, qui tiennent la carte, me donnent l'impression d'appartenir à une autre. Mes ongles courts ne sont ni polis ni vernis. Mes paumes sont pleines de cals. J'ai des mains faites pour l'action, me dis-je. Des mains capables. Mais capables de quoi ?

Je ne sais toujours pas quoi penser d'un homme comme Keith. Qui s'intéresse de toute évidence à moi, mais qui sait aussi se montrer patient et compréhensif. Parfois, il dit même exactement ce qu'il faut dire, sauf qu'au lieu de me rassurer, ça me rend méfiante. Il en sait trop, il est trop compréhensif.

Il paraît que Ted Bundy aussi était très persuasif.

« Travers de porc et frites de patates douces, confirme-t-il.

– Poulet et salade de chou, répliqué-je.

– Tu bois quelque chose ? »

Je secoue la tête en montrant mon verre d'eau. Je bois rarement. Lui prend de la bière, mais une seule en général. Par égard pour ma sobriété ou parce qu'il tient autant que moi à toujours rester aux commandes ? C'est censé être le but d'une sortie en tête à tête : apprendre à se connaître. Découvrir les réponses à ces questions. Qui est-il réellement ? Qui suis-je réellement ? Et, encore plus intéressant, que pourrions-nous devenir ensemble ?

Le fait est que je transpire dans mon tee-shirt et que je n'ai déjà plus d'appétit. Les tueurs en série, je sais m'en débrouiller. En revanche, cette soirée pourrait m'être fatale.

Il était autrefois une jolie fille qui s'appelait Flora et qui riait et flirtait avec tous les garçons. Mais aujourd'hui ?

Mon téléphone vibre. Sauvée par le gong. Je le sors aussitôt de ma poche, me jetant sur cette diversion. Mais un instant plus tard...

Je lève vers Keith des yeux interloqués.

« Il faut que tu y ailles ? me demande-t-il, sans prendre la peine de cacher sa déception.

– Il faut qu'on y aille tous les deux.

– Tous les deux ? » Il se redresse, intrigué.

Je lui tends mon téléphone pour lui montrer le message. « Le commandant Warren. Elle veut nous voir. Tout de suite. »

Keith lance un billet sur la table, attrape son blouson en cuir et se lève avant même que j'aie eu le temps d'écarter mon tabouret de la table. Sur son visage, je vois la même lueur que chez moi. L'excitation de la chasse.

Il est vraiment parfait, me dis-je.

Mais quand je lui emboîte le pas sur le chemin de la sortie, je suis quand même rassurée de sentir la discrète pression de mon nouveau couteau contre mon mollet.

Le commandant D.D. Warren est enquêtrice à la brigade criminelle de Boston. Blonde, elle a des cheveux bouclés coupés court, des yeux d'un bleu cristallin et une mâchoire acérée. Personne ne dirait d'elle qu'elle est jolie, mais elle a du charisme, dans le genre sûre d'elle-même, voire légèrement dangereuse. La première fois que je l'ai rencontrée, elle m'a fait l'effet d'une femme qui n'avait pas de temps à perdre avec les imbéciles et ne faisait pas de quartier. Jusqu'à présent, elle ne m'a jamais déçue.

Même si j'étais étudiante à Boston au moment de mon enlèvement, D.D. n'a pas participé à l'enquête, qui était du ressort du FBI. Je n'ai fait sa connaissance que cinq ans après ma libération, à une époque où j'avais renoncé à dormir et où je m'étais installée à Boston pour traquer les prédateurs.

Lorsque nous nous sommes rencontrées, on venait de me retrouver nue et ligotée devant le cadavre du violeur en puissance que je venais de brûler vif grâce à un feu chimique. D.D. voulait discuter du caractère contestable de mes méthodes de lutte contre la criminalité. J'entendais qu'il soit bien noté dans le dossier que c'était lui qui avait commencé.

Je ne dirais pas que nos relations sont faciles, mais voilà un an qu'elle m'a recrutée comme indic. Je crois qu'elle essaie subtilement de me convertir, pour que je la rejoigne du côté des forces de l'ordre. Mais franchement, son travail comporte beaucoup trop de tâches administratives. À mon avis, ce n'est qu'une question de temps avant qu'elle-même ne passe dans le camp des francs-tireurs. Peut-être que chacune de nous a un peu raison.

Je n'ai pas beaucoup d'amis. Comme de nombreux survivants qui luttent contre le stress post-traumatique, je ne sais plus faire confiance, partager, ou me livrer à quelqu'un. Mais je dirais que D.D. est au moins une partenaire respectée. Et il y a des moments où, si râleuse qu'elle soit, j'ai l'impression qu'elle est à deux doigts de m'apprécier. Un petit peu.

Il y a neuf mois, nous avons collaboré dans le cadre d'une affaire d'homicide familial. D.D. avait reconnu l'auteur des coups de feu (une femme enceinte) pour l'avoir déjà croisée lors d'une enquête seize ans plus tôt. De mon côté, j'avais reconnu la victime (le mari), qui avait passé une soirée dans un bar avec mon ravisseur, Jacob Ness. Nous avions toutes les deux besoin de réponses à nos questions.

À cette occasion, j'ai découvert quelques vérités désagréables.

Fait numéro un : Jacob Ness, que j'avais tué de mes mains, était soupçonné dans six autres affaires d'enlèvement, or ces enquêtes n'aboutiraient probablement jamais, parce qu'il n'était plus là pour fournir des informations.

Fait numéro deux : Jacob Ness, dont j'avais catégoriquement refusé de parler avec les forces de police au moment de mon sauvetage, avait sans doute une carrière de criminel beaucoup plus étoffée que tout ce que j'avais jamais pu imaginer. Il avait notamment tissé des réseaux sur le dark web, utilisant des compétences informatiques qu'il était peu susceptible de maîtriser. Il avait aussi la jouissance d'une sorte de chalet, où il m'avait détenue au début de ma captivité et où il en avait peut-être séquestré

d'autres. Malgré ça, le FBI n'avait jamais pu localiser la maison (que nous avions pris l'habitude d'appeler l'antre du monstre), ce qui témoignait là aussi d'une connaissance des techniques d'enquête étonnante au vu de son profil.

Fait numéro trois : je croyais savoir tout ce qu'il y avait à savoir sur l'individu ignoble et terrifiant qui avait exercé un contrôle absolu sur le moindre de mes faits et gestes pendant quatre cent soixante-douze jours, mais je me trompais.

C'est à ce stade de l'histoire qu'entre en scène Keith Edgar. Étant donné ses compétences en informatique et l'expertise dont il se prévalait au sujet de Jacob, il était logique de le contacter pour en savoir davantage sur son parcours criminel. Et le fait que Keith soit le sosie de Ted Bundy n'était qu'une pure coïncidence, en tout cas c'est ce que je m'étais dit.

À nous quatre (le commandant Warren, l'agent spécial du FBI Kimberly Quincy, Keith et moi), nous avons réussi à découvrir l'identifiant et le mot de passe de Jacob sur le dark web, ce qui avait permis à Keith de commencer à reconstituer certaines de ses activités en ligne il y a huit ans et même d'élucider un meurtre. En témoignage de sa gratitude, le FBI nous avait repris l'ordinateur, Quincy nous servant quelques excuses toutes faites : politique du FBI par-ci, experts du FBI par-là, bla-bla-bla.

J'en avais été extrêmement contrariée et Keith avait accusé le coup – mais pas tant que ça, si bien que je m'étais demandé quelle quantité d'informations il avait réussi à copier/mémoriser/analyser avant que Quincy ne lui reprenne son jouet. Les cracks en informatique peuvent être très débrouillards et ce ne sont clairement pas les plus à cheval sur le respect des lois.

Au cours des derniers mois, je n'ai jamais ouvertement demandé à Keith ce qu'il fabriquait. Je me disais qu'étant du genre à vouloir me protéger, il ne me répondrait pas. En même temps, je suis certaine que s'il

faisait une découverte explosive, je serais la première au courant ; simplement, il ne me donnerait pas ses sources.

On travaille bien ensemble. C'est ce que je me répète au moment où le chauffeur Uber nous dépose devant le quartier général de la police municipale. Même à cette heure tardive, le monstre de verre brille de mille feux.

Keith et moi ne disons rien. Nous franchissons la porte du hall où D.D. Warren nous attend, un petit sac de voyage à ses pieds.

Je comprends tout de suite.

Et Keith à côté de moi aussi.

« Ils ont trouvé quelque chose, dit-il dans un souffle.

– Ils ont trouvé *quelqu'un* », rectifié-je.

Et, qui que ce puisse être, je suis déjà profondément désolée pour cette malheureuse que je n'ai jamais rencontrée, mais à qui je serai liée à jamais.

Parce que nous avons toutes les deux croisé la route de Jacob Ness.

Et qu'aucune de nous deux ne pourra jamais vraiment rentrer à la maison.

## D.D.

Le commandant D.D. Warren avait deux hommes dans sa vie.

Elle n'avait jamais voulu qu'une chose pareille se produise. En fait, à une époque, son existence était soigneusement organisée en trois temps : boulot, boulot, boulot. Elle s'offrait parfois un restaurant avec buffet à volonté, parce qu'il faut bien avoir un passe-temps – à moins que sa passion pour les chaussures n'ait rempli cet office. Quoi qu'il en soit, elle avait consacré le plus clair de sa vie à pourchasser avec entrain les criminels. Certains de ses collègues enquêteurs la trouvaient monomaniacale, voire irritable. Elle s'en fichait. Blessée dans l'exercice de ses fonctions, elle avait été nommée superviseuse de la brigade criminelle : en théorie c'était une promotion, mais en réalité elle s'épanouissait davantage sur le terrain que derrière un bureau, et ses anciens coéquipiers, Phil et Neil (désormais rejoints par la petite, pétillante et ô combien énervante Carol), avaient fini par s'habituer à ses méthodes interventionnistes.

L'appel qu'elle avait reçu aujourd'hui de la part de l'agent spécial Kimberly Quincy (l'invitant à intégrer une cellule d'investigation de grande ampleur qui allait rouvrir plusieurs enquêtes concernant un prédateur de sinistre mémoire) était de ceux qui font les grandes heures de la police. D.D. aurait dû être aux anges, ivre de joie, danser dans ses bottines en cuir



noir toutes neuves et douces comme de la soie. Sauf qu'elle avait maintenant deux hommes dans sa vie.

Il avait fallu qu'elle rentre chez elle. Alex, son mari, comprenait parfaitement les exigences de son métier. Criminologue et enseignant à l'école de police, il avait été comme elle à une époque. Mais il était maintenant à une période de sa vie où il pouvait se permettre de lever le pied et, tout en admirant le zèle de son épouse, de lui adresser un sourire qui signifiait *Je t'avais prévenue* sans qu'il eût besoin de le dire à voix haute.

Alors comment était-elle tombée aussi bas ? Qu'est-ce qui avait pris son cœur en otage et le lui avait arraché, si bien qu'elle devait chaque jour le laisser derrière elle ? Ils avaient un fils. Jack, six ans, une adorable tornade qui courait d'un bout à l'autre de la maison en pyjama Avengers flanqué de sa complice préférée, Kiko. Quand Jack sautait, la petite chienne tachetée adoptée dans un refuge sautait plus haut. Quand Jack piquait un sprint dans leur jardin clos, Kiko galopait encore plus vite. Et si Jack n'éprouvait pas une passion particulière pour les chaussures, Kiko adorait se faire les dents sur des bottines hors de prix, que le petit garçon s'empressait alors de cacher sous un lit ou derrière un canapé, prêt à tout pour couvrir son acolyte.

Jack était un petit chenapan intenable et beaucoup trop mignon pour la santé mentale de D.D. et Alex.

Alors c'était dur de lui annoncer : « Maman doit partir quelques jours. Sans doute une semaine. »

Jack joua finement le coup et ne se transforma pas aussitôt en fontaine. Au contraire, il prit des airs de jeune homme courageux. Tête haute, dos droit.

« D'accord, maman. Si c'est ce que tu dois faire pour arrêter les méchants... »

Mais il avait la lèvre tremblante. Puis il se jeta brusquement sur le côté pour enlacer de ses bras maigres Kiko assise à ses pieds.

« Heureusement que je t'ai, ma Kiko. Toi, je sais que tu ne me quitteras jamais. »

Après quoi il lança un coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifier que D.D. avait bien vu la scène.

Appuyé contre le mur de leur salon, Alex applaudit mollement et félicita Jack pour son petit numéro. Ce qui lui valut de la part de D.D. et de Jack des regards de reproche étrangement similaires.

« Ta maman doit s'en aller, le gronda Alex. Alors fais-lui un câlin et arrête ton audition pour Broadway. »

Pour finir, avec un soupir surjoué, le garçonnet se releva et gratifia sa mère d'une tape dans le dos.

« Tu me manqueras, déclara-t-il d'un air stoïque. Envoie-nous des textos.

– Il regarde beaucoup la télé ? » demanda D.D. à son mari.

Alex eut un haussement d'épaules philosophe. « Tous ces super-héros et si peu de temps pour les voir...

– Je rentre dès que possible, promet D.D. à son fils.

– D'accord », répondit-il en reniflant.

D.D., en quête de soutien moral, en fut réduite à se tourner vers la chienne (celle-là même qui dévorait ses bottines, c'était un comble). Mais Kiko lui opposa un dos réprobateur.

« Nous voilà bien, dit D.D. à son mari. Est-ce que toi tu prendras mes appels ?

– Toujours, la rassura Alex. Même sur FaceTime.

– Il reste au moins une personne qui m'aime. »

Alex lui passa un bras autour des épaules. « Ils nous brisent le cœur, ces petits garçons, lui murmura-t-il au creux de l'oreille.

– Être parent, c'est pas pour les mauviettes », répondit-elle, blottie contre lui.

Il l'embrassa avec douceur. « Tu sais bien qu'il aura oublié dans une minute. Va leur mettre la pâtée, championne. On est fiers de toi.

– Trois ou quatre jours, promit-elle. Sept maximum.

– Une cellule d'investigation fédérale, hein ?

– C'est ça.

– Vous allez coincer un sale type ? Peut-être même permettre à une malheureuse de rentrer chez elle ?

– Je l'espère.

– Alors ne t'en fais pas pour nous. Tes hommes vont très bien s'en sortir. En revanche, je ne promets rien en ce qui concerne la dose de télévision ou de Frosties au petit déjeuner. »

D.D. haussa les épaules. « Moi aussi, j'aime les Frosties.

– Parfait, on mettra ça sur ton compte. »

Et ce fut ainsi que D.D. se retrouva dans sa voiture, son sac de voyage à côté d'elle, en route pour le QG où l'attendait une autre conversation délicate. L'amour, une émotion si complexe et si puissante. Capable de faire basculer les plus solides d'entre nous, de harponner ceux qui ne se méfient pas et de se frayer un chemin jusqu'au cœur d'une femme jusqu'alors exclusivement focalisée sur sa carrière.

Tout cela lui paraissait fort sensé, jusqu'au moment où Flora Dane entra dans le QG accompagnée de Keith Edgar. Il suffit d'un seul regard sur les épaules crispées de la jeune femme, sur la démarche pleine d'allant de Keith, sur cette façon qu'ils avaient tous les deux de s'observer du coin de l'œil tout en s'efforçant de ne pas le faire, pour rappeler à D.D. le revers de l'amour. Celui qui ne brille pas et qui ne s'améliore pas avec le temps.

Cette vérité cruelle et douloureuse qui veut qu'on puisse tout perdre par amour.

Et que ça arrive, souvent.

D.D. emmena Flora et Keith à l'étage de la brigade criminelle. Tous deux étaient déjà venus, et si D.D. aurait aimé pouvoir dire que sa montée

en grade lui permettait désormais d'accueillir les réunions dans son spacieux bureau, en réalité elle pouvait à peine se tenir avec un collègue dans cette pièce grande comme un placard à balais. Elle les conduisit donc dans la salle de réunion aux portes vitrées qui rappelait davantage les locaux d'une compagnie d'assurances que le siège des forces de l'ordre. De fait, la moquette bleue et les postes individuels fleuraient bon l'entreprise privée. Histoire de ne pas perdre le nord, certains enquêteurs avaient tapissé leurs cloisons grises capitonnées de ruban de scène de crime et de photos d'éclaboussures de sang. Dans ce métier, il fallait avoir de l'humour.

« Voilà ce qu'on sait, commença D.D. sans préambule. Des restes squelettiques ont été découverts il y a deux mois et demi dans les montagnes de Géorgie.

– La Géorgie... », l'interrompt Keith en lançant à Flora un coup d'œil entendu. D.D. et elle le fusillèrent du regard.

« Dans les environs de Niche, enchaîna D.D., pittoresque bourgade dont la raison d'être est de loger et nourrir les randonneurs qui font le sentier des Appalaches. Trop petite pour être le camp de base de Jacob, ajouta-t-elle en s'adressant à Flora.

– Il aurait fait tache, confirma Flora. Un routier longue distance plus porté sur la drogue que sur l'hygiène... Pas le citoyen idéal dans une petite localité.

– Précisément. Mais le corps a été identifié comme étant celui de Lilah Abenito... »

Keith sortit brusquement son ordinateur de sa sacoche et l'alluma. Pour prendre des notes, bien sûr. D.D. se souvenait à présent que Keith passait toutes leurs réunions à pianoter sur son clavier comme une poule enragée. Ce type était pour ainsi dire branché en permanence. Elle s'était souvent demandé comment Flora, qui avait l'habitude d'aborder les problèmes sous un angle exclusivement pratique, vivait le fait d'avoir un petit copain passionné de nouvelles technologies.

L'ordinateur de Keith était lancé et D.D. continua : « Lilah Abenito a été portée disparue il y a quinze ans. Elle fait partie des premières victimes pour lesquelles un lien a pu être établi avec Jacob Ness. Cette découverte a conduit le FBI et Kimberly Quincy à monter une cellule d'investigation fédérale pour enquêter sur le meurtre de cette jeune fille et chercher d'autres traces des agissements de Jacob Ness.

– Qu'est-ce qu'on sait, pour l'instant ? » demanda Flora, qui n'avait pas pris de siège. Debout dans la salle de réunion, elle se cramponnait au dossier d'un fauteuil.

« Pas grand-chose. Mais maintenant que cette affaire est devenue prioritaire en raison de son lien avec Jacob Ness, tous les éléments vont être repassés au crible, y compris les premières conclusions de l'anthropologue médico-légal. Et pendant ce temps, nous autres, membres de la cellule d'investigation (dit-elle en regardant Flora et Keith), nous nous rendrons dans le comté de Mosley, où notre mission consistera à procéder à un nouvel examen du site d'inhumation, ainsi qu'à explorer tous les sentiers, villages et activités alentour.

– J'imagine que le patelin en question ne se trouve pas à proximité d'une autoroute, dit Flora.

– Non, plutôt en altitude et dans une zone reculée. Certainement pas sur le type d'itinéraire qu'un routier comme Jacob Ness aurait suivi pour son travail.

– L'ancienneté de la tombe va rendre plus difficile la recherche d'indices, médita Keith à voix haute. D'un autre côté, il y a quinze ans la carrière criminelle de Ness n'en était encore qu'à ses débuts. Ce qui veut dire qu'il était sans doute moins doué pour effacer ses traces. Il n'avait pas encore perfectionné sa technique.

– C'est une occasion unique, reconnut D.D. Et Kimberly Quincy nous invite tous les trois à intégrer la cellule d'investigation. Inutile de vous dire que c'est un grand honneur pour de simples citoyens.

– Elle a besoin de moi, répondit Flora sans s'émouvoir. Personne ne connaît Jacob aussi bien que moi. Aucune autre survivante ne peut en parler.

– Et moi, je ne me suis pas trop mal débrouillé quand il a fallu fouiller son ordinateur en décembre dernier, renchérit Keith. Clairement, j'en ai découvert davantage en quarante-huit heures que le FBI en six ans. »

Ils avaient tous les deux raison et D.D. le savait.

« On s'envole dès ce soir pour Atlanta, les informa-t-elle. La première réunion est programmée à la première heure demain matin et on se mettra au travail dans la foulée. »

Sans rien dire, Keith se contenta de refermer son ordinateur et se leva, sa décision prise.

Quant à Flora, D.D. savait qu'il n'y avait jamais eu le moindre doute : où qu'il aille, aujourd'hui comme hier, Flora Dane suivrait Jacob Ness. C'était à la fois une impressionnante démonstration de force de sa part et une triste illustration du destin d'une survivante.

« Vous avez les billets ? demanda Flora.

– Notre vol Delta décolle de Logan à 23 h 02.

– On se retrouve à l'aéroport. »

*Est-ce que vous avez un nom ?*

*Je me souviens presque du mien. Il flotte à la lisière de ma mémoire. Je l'ai perdu le soir où le méchant est venu et où la balle est partie. Ensuite ma mère a disparu et mes mots s'en sont allés avec elle.*

*Je revois une image. Brumeuse, chatoyante sur les bords. Parfois il me vient un parfum, comme celui d'une fleur. D'autres fois encore, l'image s'estompe, prend des reflets argentés comme la lune. Alors j'entends la voix de ma mère, douce, un murmure. Elle chantonne. Qu'elle vague dans la maison, qu'elle fasse la lessive ou qu'elle touille des casseroles sur la cuisinière, elle fredonnait toujours quelque chose. De temps à autre, j'essaie de chantonner de nouveau. Je pose la main sur ma gorge et je cherche à sentir la vibration. J'ai le souvenir du bruit, des mots, de lèvres qui bougeaient et d'une bouche qui parlait. Mais j'ai beau me concentrer sur ce que ma mère fredonnait, m'évertuer à retrouver son bonheur dans ma gorge, rien ne sort.*

*Le méchant est venu. Ma mère m'a dit de fuir, mais je ne l'ai pas fait. Et notre meute de deux n'est plus.*

*La fille. C'est comme ça qu'on m'appelle maintenant. Fais ça, la fille. Lave ça, la fille. Viens par ici. Va-t'en.*

*Je me représente les méchants comme des ombres noires avec des yeux étroits. Les hommes, les femmes, ils sont tous pareils pour moi : une foule obscure au milieu de laquelle je circule jour après jour, allant chercher*

ceci, m'occupant de cela. La tête basse, je clopine en silence dans les couloirs où je traîne ma jambe infirme.

J'ai une cicatrice. Longue et brûlante, qui s'enfonce dans mon cuir chevelu au niveau de la tempe. Mon œil gauche et le coin de ma bouche sont tombants, comme si mon visage avait un peu fondu. Mais cette cicatrice ne me dérange pas. Au milieu de la nuit, j'en caresse encore et encore les contours épais du bout du doigt. C'est ma mère. Le dernier morceau d'elle que j'aurai jamais. Comme ces précieuses céramiques qu'elle tenait de sa propre mère. Il n'est pas nécessaire de posséder beaucoup de choses, seulement les bonnes.

« Cours ! » m'avait dit ma mère.

Mais je n'ai pas obéi. Je me suis retournée. J'ai tendu les bras vers elle.

Le claquement de la balle. Ma mère qui tombe, moi qui tombe.

Le méchant qui se tient au-dessus de moi.

Va chercher ça, la fille.

Discrète comme une souris, j'obéis, j'obéis, j'obéis.

J'ai une chambre. Un minuscule réduit avec un mince tapis de sol pour dormir et deux couvertures élimées. Je dors tout habillée, parce que la fois où je ne l'ai pas fait, je l'ai regretté. En plus, la sonnette pourrait retentir. Dépêche-toi, ne sois jamais en retard. Si je respecte les règles, j'aurai des feuilles blanches et des boîtes de mes crayons de couleur préférés. Je ne sais ni parler, ni lire, ni écrire, mais je sais dessiner. Des images, des scènes, des symboles. Quand je ne suis pas occupée à laver, aller chercher ceci, m'occuper de cela, je fais des dessins.

Certains sont magnifiques et je les cache sous mon tapis, même si, tôt ou tard, ils finissent tous par disparaître. J'imagine des monstres dans l'ombre qui donnent avec jubilation des feuilles de couleurs vives à un brasier dévorant, ravis de pouvoir dérober au monde un point de lumière supplémentaire. Mais le plus souvent, je dessine de l'herbe verte, du ciel bleu, du carrelage rouge et bleu, des fontaines dont le glouglou résonne



*comme un rire d'enfant, parce que je crois que mes images peuvent chanter, même si les monstres ne les entendent pas. Et ils peuvent bien alimenter l'incendie autant qu'ils veulent, j'ai toujours ces images dans la tête et je peux les reproduire à l'infini.*

*Il faut bien prendre ses victoires où l'on peut.*

*Certaines de mes images me font pleurer. Ou alors c'est que je pleure déjà quand je prends les crayons et que la cire colorée verse des larmes avec moi. Ces dessins-là, je les fais disparaître. Je colorie la feuille en noir. J'appuie si fort que le papier se déchire, que le crayon se casse. Mais je frotte, frotte, frotte, jusqu'à ce que le sol lui-même tremble sous la violence de mes souffrances.*

*Ensuite je déchire la feuille en petits morceaux tout mini-riquiri. Assez petits pour que je puisse n'en faire qu'une bouchée. Et je ravale toute cette tristesse en moi, je nettoie le sol, je balaie les éclats de cire parce que je ne veux laisser aucune trace de mon chagrin.*

*Je ne veux pas que les méchants en sachent autant sur moi.*

*T'es vraiment une idiote, disent-ils.*

*Je ne hoche pas la tête. Je fais comme s'ils n'existaient pas. Je les laisse croire ce qu'ils ont envie de croire.*

*Les ombres peuvent faire du mal. Elles peuvent priver le monde de sa lumière et s'insinuer dans toutes les failles et les fissures. Mais aucune ne peut durer éternellement.*

*Des gens vont venir.*

*On s'affole à voix basse.*

*Je tends l'oreille. J'essaie d'en entendre davantage. Je n'ai surpris aucun détail, mais quelque chose a changé. Une découverte dans les montagnes, une mauvaise nouvelle pour les monstres de l'ombre – donc peut-être une bonne pour le reste du monde ?*

*Des gens vont venir. Ça, au moins, c'est clair. Et le méchant est inquiet.*

*Je dois redoubler d'efforts. Ces brefs instants volés dans la salle de bain, où j'observe mon reflet au-dessus du lavabo, appuie sur mes lèvres avec mes doigts et tire la langue. Bouge, tourne, parle. J'écrase mes lèvres pour les arrondir en cul-de-poule, puis je tente de souffler : Peuh, peuh, peuh. La main devant la bouche, je m'attends à sentir l'air expulsé. Mais rien.*

*Des gens vont venir et, après toutes ces années, je suis la même idiote muette que j'ai toujours été.*

*Je sais ce qui va se passer.*

*Des cris au milieu de la nuit. Les cris de filles qui ne feront plus jamais aucun autre bruit. Je pressens aussi quelque chose qui est là, puis qui disparaît, comme une déchirure dans l'univers.*

*Le soir, je me blottis au fond de mon réduit. J'attends que la porte s'ouvre. En sachant que mon tour viendra bientôt. Et j'essaie, parce qu'il le faut. Parce que je suis profondément la fille de ma mère et que je la sens en moi, aussi sûrement que la balle logée dans mon crâne.*

*Je sors mes bouts de papier. J'essaie de me représenter ces affreuses lignes que je vois sur des documents, ici ou là. Si seulement je savais mettre ces formes dans le bon ordre, composer des mots, des phrases, un sens. Il y a un code que tout le monde comprend, sauf moi. Trouver la bonne suite de signes ouvre les portes du langage, mais j'en suis incapable, apparemment. Les traits m'échappent. Ils n'en font qu'à leur tête et refusent de rester là où je les mets.*

*J'essaie de commencer par des choses simples. Des noms. Je voudrais écrire le nom des autres filles, puisque tout le monde a un nom. Tout le monde sauf moi, mais un jour je retrouverai le mien. En attendant, le moins que je puisse faire, c'est de me souvenir, de garder une trace de toutes celles qui ont disparu. Peut-être que ça les intéressera, ces gens qui vont venir, peut-être qu'ils nous aideront. Si seulement je pouvais parler, écrire, grogner.*

Alors je m'acharne, j'essaie d'obliger ma main crispée à agripper le crayon, à tracer un trait de haut en bas, de gauche à droite, pour former ces mystérieuses lettres. Mais je n'y arrive pas. Les lignes s'emmêlent. Ensuite elles dansent, elles font des bonds sur le papier pour me prouver que je ne les possède pas, que je ne les comprends absolument pas.

Je finis par dessiner. Des scènes très élaborées, pleines de vie, où se cachent des taches d'ombre. Les filles qui ont été. Les endroits où elles ne seront plus. Tard dans la nuit, je dessine, encore et encore.

Il y en a tant dont il faut se souvenir. Je sens la maison frissonner autour de moi et je sais qu'elle est en deuil. Ce n'est qu'une maison, pas méchante d'ailleurs. Juste une vieille demeure qui n'a jamais rien demandé de tout ça.

La maison et moi pleurons ensemble. Et ensuite, quand j'ai fini, je lève la feuille. Je mémorise chaque trait, couleur, spirale. Cette tache rose, cette zone verte, ce sourire bleu. Ces nouvelles ombres noires.

Des gens vont venir.

Il me faudrait des mots, des lettres, quelque chose. Mais tout ce que j'ai, c'est ça : les images de ma détresse. Lentement je me mets à les déchiqueter. En petits morceaux tout mini-riquiri. Pour pouvoir n'en faire qu'une bouchée. Des confettis roses, verts et bleus. D'autres plus grands, rouges et noirs.

Ensuite le vrai travail commence. Mâcher-avalermâcher. Mâcher-avalermâcher.

Je dévore tout. Qu'il ne reste aucune trace des filles, aucune preuve de ma rébellion. Juste des fragments de noms, désormais absorbés en moi et que je transporte avec le dernier souffle de ma mère.

Il me faut un meilleur plan.

Il faut que je passe à l'action.

Vite.

Des gens vont venir.

## Kimberly

L'agent spécial Kimberly Quincy avait traqué des assassins, fait tomber des faussaires en œuvres d'art, lutté contre la corruption de fonctionnaires ; quant à son père, le profileur Pierce Quincy, il faisait partie des légendes du FBI. Son pedigree comme sa réputation plaidaient donc pour elle. Mais diriger une cellule d'investigation réunissant plusieurs forces de police était un sport en soi. Comme de dompter une troupe de lions.

Elle avait des collègues à elle dans la salle, ainsi qu'un shérif de comté, mais il fallait désormais aussi compter avec une policière de Boston, une survivante d'enlèvement et un consultant en informatique passionné de faits divers. En tant qu'agent du FBI, Kimberly en était légèrement contrariée ; en tant qu'enquêtrice, elle s'en réjouissait sincèrement.

C'était elle qui avait fini par démasquer Jacob Ness et qui avait mené l'assaut de la chambre d'hôtel où il s'était terré avec Flora Dane. Une journée qu'elle n'oublierait jamais, dans une carrière pourtant riche en événements mémorables. La façon dont Jacob Ness, les yeux et le nez dégoulinants à cause des gaz lacrymogènes, s'était d'abord occupé de Flora, lui enveloppant le visage d'une serviette humide. Avec tendresse. Juste avant de lui tendre son pistolet. Pistolet dont Flora s'était servie pour lui faire sauter la cervelle.

Flora s'était ensuite retournée et avait regardé les forces d'intervention débouler dans la chambre avec le visage le plus inexpressif que Kimberly avait jamais vu. C'était une chose de lire des études sur les conséquences d'un traumatisme prolongé, c'en était une autre de les avoir sous les yeux. Il s'était passé près d'une heure avant qu'elle obtienne de Flora qu'elle réagisse à son nom. Une des plus longues de la vie de Kimberly, qui avait craint de ne pas avoir libéré une femme, mais une simple coquille vide.

La Flora qui, le front haut et une lueur de défi dans le regard, venait d'entrer dans la salle de réunion et jugeait les membres des forces de l'ordre présents, était à mille lieues du zombie ensanglanté que Kimberly avait sorti de cette chambre d'hôtel. Mais elle savait que si Flora avait repris du poil de la bête, elle présentait encore un beau cas de stress post-traumatique. Comme elle l'avait confié à D.D. Warren lorsqu'elles en avaient discuté au téléphone, elle n'était pas certaine que ce soit une bonne idée de la convier à participer à cette enquête.

Cependant, Flora ne s'était pas contentée de survivre à Jacob Ness, elle l'avait observé, elle s'était adaptée à lui et elle avait même, en quelque sorte, sympathisé avec lui. Elle était ce qu'il leur avait laissé en héritage et, dans les jours à venir, toute la cellule aurait très probablement besoin de ses lumières pour mener à bien son enquête.

D.D. invita Flora et Keith à prendre deux sièges. Elle-même choisit celui du bout de la table, le plus proche de Kimberly. Le trio avait atterri à Atlanta en pleine nuit, mais aucun de ses membres ne semblait s'en ressentir. Par chance, la toute nouvelle antenne du FBI se trouvait à quelques kilomètres d'un hôtel Marriott, si bien que le trajet en voiture pour venir ce matin avait été court.

Kimberly s'éclaircit la voix, puis entreprit de distribuer les classeurs qu'elle avait passé la nuit à préparer. On fit les présentations, sans oublier Flora et Keith. Quoi que les autres représentants des forces de l'ordre

pussent penser de la présence de deux simples citoyens parmi eux, ils eurent le professionnalisme de le garder pour eux.

Kimberly entra dans le vif du sujet.

« Comme beaucoup d'entre vous le savent, la plupart des prédateurs en série sont associés à deux listes : la liste officielle de leurs victimes et la liste dite des astérisques, où figurent des victimes dont les services de police ont des raisons de penser qu'elles ont peut-être été tuées par ce même prédateur mais sans pouvoir le démontrer, souvent faute d'avoir retrouvé le corps. D'où ces statistiques qui indiquent que Ted Bundy a assassiné au moins trente femmes, mais qu'il pourrait avoir fait jusqu'à une centaine de victimes. D'où vient l'écart ? De l'absence de preuves.

« En ce qui concerne Jacob Ness, dont vous savez tous qu'il opérait dans la région et que sa carrière s'est arrêtée dans une chambre d'hôtel prise d'assaut par le FBI dans les environs d'Atlanta, nous avons pu établir qu'il s'était rendu coupable de plusieurs viols et assassinats. Mais après sa mort, il est resté suspect dans six affaires de disparition de jeunes femmes. Chaque fois, le profil de la victime et la chronologie des faits sont cohérents avec son parcours mais, aucune dépouille n'ayant été retrouvée, les enquêtes sont toujours ouvertes et beaucoup de questions restent en suspens.

« Ce qui m'amène à la découverte d'il y a dix semaines : celle de restes squelettiques à proximité d'un sentier de randonnée, au-dessus du village montagnard de Niche. L'anthropologue médico-légale a formellement identifié le corps comme étant celui de Lilah Abenito, une des jeunes femmes dont nous pensions, sans pouvoir le prouver, qu'elle avait été victime de Jacob Ness. J'imagine que nous pouvons tous comprendre à quel point il serait important pour ses parents d'en avoir le cœur net une fois pour toutes. Pour que leur enfant ne reste pas un simple nom sur la liste des victimes potentielles d'un sinistre prédateur. »

Kimberly laissa un ange passer.

« Ce que nous savons avec certitude : Lilah, jeune fille de dix-sept ans d'origine latino-américaine, a été portée disparue en Alabama il y a quinze ans. Les circonstances exactes de sa disparition restent floues. Ses deux parents étaient sans papiers et ont attendu plusieurs jours avant de contacter les autorités. Son père était plongeur dans un petit restaurant, sa mère blanchisseuse à domicile. D'après eux, Lilah n'était pas du genre à chercher les problèmes. Une élève sérieuse, qui n'avait pas de petit ami connu. Elle était censée aller directement du lycée au salon de manucure où elle était employée. Mais elle n'y est jamais arrivée. Ses parents ont signalé sa disparition quarante-huit heures plus tard. Et la police locale a procédé à une enquête sommaire, qui n'a rien donné. »

Kimberly observa les membres de sa cellule d'investigation improvisée, dont la plupart feuilletaient rapidement les rapports qu'elle avait photocopiés pendant la nuit. Les conclusions de cette première enquête figuraient dans le classeur. Ce n'était pas le pire compte rendu que Kimberly eût jamais lu, mais pas non plus le meilleur. Manifestement, les policiers avaient eu tendance à penser que Lilah avait fugué, malgré les vigoureuses protestations de ses parents et l'absence, selon ses camarades de classe, du moindre différend avec sa famille. Du point de vue du FBI, qui savait désormais qu'un prédateur sévissait à l'époque dans les parages, l'enquête avait été superficielle, pour ne pas dire bâclée. Mais avec les informations dont disposaient alors les agents de ce commissariat...

« Il y a quinze ans, continua Kimberly, les réseaux sociaux n'en étaient qu'à leurs débuts. Donc, en comparaison de ce que nous avons aujourd'hui l'habitude de pouvoir y apprendre sur un ado, on n'y trouve pratiquement rien sur Lilah. D'après ses parents, c'était une jeune fille sage, impatiente d'entrer à la fac à l'automne et de devenir le premier membre de sa famille à décrocher un diplôme. Sauf que, par un bel après-midi ensoleillé, elle a disparu. Jusqu'à il y a dix semaines. »

Kimberly marqua une nouvelle pause, pour laisser à chacun le temps de digérer ces informations. Elle était convaincue de la nécessité d'individualiser les dossiers, méthode qu'elle tenait de son père. Il fallait que la victime ait de l'importance aux yeux des enquêteurs, parce que Dieu savait qu'au cours des semaines et des mois à venir, les efforts qu'ils feraient pour obtenir justice leur coûteraient à tous des pans entiers de leur vie personnelle.

« Comment en est-on venu à soupçonner Jacob Ness ? »

D.D. avait été la première à prendre la parole. Flora Dane, quant à elle, gardait un visage parfaitement neutre. Ils auraient tout aussi bien pu être en train de parler de la pluie et du beau temps. Mais Kimberly n'avait aucun doute : Flora enregistrerait tout ce qui se disait.

« L'âge et le sexe de la victime correspondaient à ceux des cibles connues de Ness. Et la ville où Lilah a disparu se trouve à proximité d'un important relais routier.

– Donc sur un des terrains de chasse préférés de Ness, traduisit D.D.

– Exactement.

– Cause du décès ? intervint Flora en s'adressant à Kimberly, l'air sombre.

– Inconnue. L'examen médico-légal a été limité par l'absence de tout vestige de parties molles et par le fait qu'un grand nombre de pièces osseuses manquent encore à l'appel.

– Vous n'avez pas tout le squelette ?

– Malheureusement, les charognards ont saccagé le site, car le corps avait été enfoui à faible profondeur. En examinant ce qui a pu être retrouvé, le docteur Jackson a identifié un os hyoïde fracturé, ce qui pourrait être un indice de strangulation. Néanmoins, chez une jeune fille de cet âge, l'os n'est souvent pas encore fusionné, donc le médecin légiste ne peut pas formellement en conclure que c'est la cause du décès.



– Jacob préférait les couteaux », signala Flora. Tous les regards se braquèrent sur elle. Elle-même ne quittait pas Kimberly des yeux.

« C'est vrai, mais n'oubliez pas que les faits remontent à quinze ans. Si Lilah Abenito a réellement été victime de Ness, elle a dû faire partie des premières.

– Il avait déjà battu sa femme. Violé une adolescente. Elle n'était pas la première.

– La première victime de meurtre », précisa Kimberly en conservant un ton aussi factuel que Flora.

Le shérif du comté de Mosley leva la main. « Hank Smithers. Je me suis renseigné sur Jacob Ness. Je comprends l'argument qui consiste à dire que cette fille a disparu sur son terrain de chasse. Mais il y a deux endroits à prendre en compte dans nos réflexions. Or le deuxième, celui où on s'est débarrassé du corps, se trouve dans mon coin de cambrousse. Il y a plus de montagnes que d'autoroutes là-bas. Comment vous expliquez ça ?

– On ne l'explique pas, répondit Kimberly en toute franchise. Ça fait partie des questions auxquelles nous allons devoir répondre. Notez que, dans sa déposition concernant son propre enlèvement, Mlle Dane, continua Kimberly en désignant Flora d'un signe de tête, disait avoir d'abord été détenue dans un chalet en altitude. Il se peut que Ness ait eu un lien personnel avec le nord de la Géorgie, le comté de Mosley, que sais-je. Nous n'avons jamais pu localiser le chalet en question et, comme vous l'imaginez bien, nous serions ravis d'y parvenir.

– Les ossements ont été retrouvés à proximité d'un sentier de randonnée », intervint Keith, l'air perplexe. Kimberly l'avait vu feuilleter le classeur. Pour autant qu'elle pût en juger, il avait pris connaissance de la totalité du contenu en à peine quelques minutes. « À quelle distance du départ du sentier ?

– Deux kilomètres environ.

– Le dénivelé ?

– Deux cents mètres. La pente s'accroît nettement par la suite. »

Keith se tourna vers Flora. « Il t'a fait l'effet d'un grand marcheur ? Parce que je n'ai jamais rien lu à son sujet indiquant qu'il pratiquait une quelconque activité physique, même au sein de l'association sportive du lycée.

– Le Jacob que j'ai connu était un toxicomane en surpoids et physiquement à la ramasse. Ça m'étonnerait qu'il ait été plus en forme huit ans plus tôt.

– Transporter un cadavre sur deux kilomètres d'ascension tient de l'exploit, renchérit Keith.

– Vous partez du principe qu'il la portait, fit platement remarquer Kimberly. Pour autant qu'on le sache, Lilah était vivante quand elle a pris ce chemin.

– Il l'aurait emmenée à l'endroit voulu avant de la tuer, traduisit Flora. Ça lui ressemblerait déjà plus.

– Ou alors il avait un complice », dit Keith en regardant de nouveau Kimberly.

Celle-ci hocha lentement la tête. « Il est également important de noter ce que nous n'avons *pas* retrouvé dans la fosse. Ni vêtements, ni chaussures, ni liens. Rien de tout ça. Le corps a été inhumé à faible profondeur, sans entraves et complètement nu.

– Pour contrer les méthodes de la police scientifique, devina D.D. Il a retiré tout ce qui était susceptible de fournir des indices.

– C'est certainement une possibilité. Soyons clairs : Jacob n'avait pas pris ce type de précautions avec ses autres victimes connues ?

– Non, il s'était juste débarrassé d'elles, dans leurs vêtements ensanglantés et tout, répondit Flora.

– Ça signifie peut-être qu'elle revêtait une importance particulière à ses yeux, raisonna Keith. Les tueurs en série ont souvent un lien personnel avec

leur première victime. Jacob aurait donc pris un luxe de précautions parce qu'il avait davantage à craindre si le corps était retrouvé.

– Toutes ces hypothèses sont recevables, dit Kimberly à l'ensemble de la cellule, mais ce ne sont que des hypothèses. N'allons pas trop vite en besogne. Nous avons de bonnes raisons de considérer Jacob Ness comme un suspect de première importance dans l'enlèvement et le meurtre de Lilah Abenito, mais nous n'avons aucune certitude sur le fait que ce soit lui le coupable. À vrai dire, nous n'avons aucune certitude sur *rien*, ce qui est profondément injuste pour elle et pour ses parents, qui attendent encore le retour de leur fille après toutes ces années.

– Il y aurait plus d'un tueur en série qui se baladerait dans les montagnes de Géorgie ? railla le shérif Smithers.

– Prenons les choses les unes après les autres, lui accorda Kimberly, et restons ouverts. »

Elle donna quelques instants à la salle pour reprendre ses esprits. Puis, voyant qu'aucun membre de la cellule ne contestait le protocole d'enquête, elle s'éclaircit la voix et passa à la deuxième partie de la réunion, qui consistait en gros à fournir à l'ensemble des participants les grandes lignes d'une discussion qu'elle-même, D.D., Flora et Keith avaient commencée neuf mois plus tôt à Boston. Et qui avait de quoi faire froid dans le dos.

« Nous avons récemment enregistré des progrès en ce qui concerne l'ordinateur de Jacob Ness. Au début, il semblait ne contenir aucune donnée, mais nos techniciens ont procédé à de nouvelles analyses, qui ont montré que Ness avait pris des mesures pour que ses activités en ligne soient automatiquement effacées tous les jours – preuve d'une maîtrise de l'outil informatique bien supérieure à ce qu'on pourrait attendre de la part d'un homme qui avait arrêté ses études très jeune. Cependant, Mlle Dane et M. Edgar nous ont aidés à découvrir le pseudonyme et le mot de passe dont il se servait, ce qui nous a donné accès à quantité de données stockées dans son ordinateur, mais aussi renseignés sur ses activités sur le dark web et

dans le cloud. Il est désormais acquis que, si dans la vraie vie Ness était un solitaire, sur Internet il participait activement à des forums dont les membres partageaient ses penchants criminels. La question est de savoir si l'une de ces correspondances virtuelles aurait débouché sur une relation dans le monde réel. »

D'un signe de tête, Kimberly désigna un autre agent du FBI, une superbe jeune femme aux cheveux noir de jais. « Su Chen fait partie de nos meilleures experts en informatique, poursuivit-elle. Elle a travaillé ces derniers mois sur l'ordinateur de Ness. »

Keith se redressa sur sa chaise, comme pour surveiller la concurrence. Kimberly admira le regard hostile que lui lança Su Chen avant de prendre ses notes.

« La découverte de l'identifiant et du mot de passe de Jacob Ness a été une avancée majeure, commença celle-ci en saluant Flora et Keith d'un bref signe de tête. L'avantage des forums en ligne, c'est qu'on peut fouiller les archives ; une fois qu'on connaît un identifiant, on peut reconstituer une bonne partie des activités du sujet. Malheureusement, Internet est un environnement en perpétuelle évolution et je ne suis parvenue à retrouver aucun des groupes de discussion auxquels il a pu participer il y a sept ans.

– Est-ce que vous avez essayé de vous faire passer pour Ness en espérant qu'un de ses anciens contacts vous sollicite ? » demanda aussitôt Keith. Kimberly comprenait la question : neuf mois plus tôt, Keith avait employé cette stratégie lorsqu'il leur avait prêté main-forte dans le cadre d'une autre enquête pour meurtre. Comme Ness naviguait sous un pseudonyme, ses contacts sur le dark web ne pouvaient se douter qu'il s'agissait en réalité d'un tueur en série qui avait trouvé la mort des années plus tôt lors d'un assaut du FBI.

« À l'heure qu'il est, je suis en discussion avec deux individus, répondit froidement Su. Pour l'instant, ils s'intéressent exclusivement à la pornographie, ce qui correspond j'imagine à la relation qu'ils entretenaient

avec Ness. Il est certain que d'autres participants doivent se méfier devant cette brusque réapparition de Ness après sept ans de silence ; donc ça ne se fera peut-être pas du jour au lendemain, mais j'ai confiance en notre stratégie.

– Est-ce que je pourrais me repencher sur l'ordinateur ? demanda Keith.

– Qu'espérez-vous y trouver ? s'étonna l'experte.

– En quoi un deuxième regard pourrait-il nuire ? » répliqua Keith.

L'agent Chen considéra un instant son collègue de la société civile. « Je vais voir ce que je peux faire », lâcha-t-elle avec brusquerie.

Duel au sommet entre virtuoses du clavier, pensa Kimberly. « D'autres questions ?

– Quelle est l'étape suivante ? demanda le shérif Hank Smithers.

– On va à Niche. On élargit le périmètre des recherches autour des premiers restes découverts.

– Vous pensez qu'il pourrait y en avoir d'autres, traduisit le shérif.

– Jacob est soupçonné dans la disparition de cinq autres femmes. Lilah Abenito n'est pas la seule victime, seulement celle qu'on a retrouvée en premier.

– Mer... credi, grommela le shérif, rattrapant de justesse son juron.

– Il se pourrait en effet qu'il y ait d'autres tombes. Par ailleurs, l'anthropologue essaie de dater plus précisément le décès afin de réduire la fenêtre d'investigation. Il serait donc utile de trouver d'autres parties du squelette. »

Le shérif hocha la tête. « Je peux faire appel à une brigade cynophile et à une équipe de recherche. Il y a dans la région des gens qui connaissent cette forêt comme leur poche.

– Parfait. Ensuite, ordinateur mis à part, ce qui nous attend, c'est une bonne vieille enquête de terrain. Vérifier les titres de propriété. Faire circuler la photo de Ness. Quinze ans, c'est long...

– Pas dans mon comté, l’interrompit le shérif. Il est peut-être petit, mais les gens ont une mémoire d’éléphant. » Il lança un regard vers D.D. « À votre place, j’essaierais de cacher mon accent. Et par pitié, ne dites pas que vous venez du Nord. »

Kimberly ne put déterminer s’il plaisantait, mais elle se dit que de toute façon cela ne ferait ni chaud ni froid à D.D.

« Si Jacob s’est rendu dans cette région, comment l’a-t-il fait ? continua-t-elle. Est-ce qu’il possédait un véhicule que nous n’avons jamais découvert et qui faisait la paire avec ce chalet que nous n’avons jamais identifié ? Est-ce qu’il avait un complice dans le coin, peut-être un proche qui l’aurait aidé ? Il faut qu’on montre sa photo aux propriétaires de motels, aux barmans, aux employés des petits commerces. S’il vivait dans un chalet, il fallait bien qu’il descende en ville pour se ravitailler en nourriture, en alcool, en drogue. Jusqu’à présent, nous cherchions dans tout le nord de la Géorgie. Désormais, nous avons une localité. Espérons que cela débouchera sur la percée décisive que nous attendions. Des questions ? »

Personne ne leva la main. Avec un dernier signe de tête, Kimberly referma son classeur, indiquant par là que la réunion était close. Elle venait de se lever lorsque Flora prit la parole.

« À quel point ce docteur Jackson est-il certain que les restes sont ceux de Lilah Abenito ? Vous disiez que le squelette n’était même pas complet...

– Outre la reconnaissance faciale, il y a concordance entre une lésion mentionnée dans le dossier médical de la disparue et une fracture consolidée du squelette.

– Je vois », dit Flora.

Kimberly la considéra avec méfiance. « À quoi pensez-vous ?

– Je vais aller faire la connaissance de Lilah Abenito, annonça Flora. C’est le meilleur point de départ, non ? Rencontrer la victime ? »

Puis, sans attendre ni permission ni approbation, elle se leva et quitta la salle.

## Flora

C'est D.D. qui conduit. La voiture de location est à son nom et il n'était pas question que j'aille où que ce soit sans elle – ça, déjà, c'était clair. Keith est à l'arrière. J'ai bien vu qu'il hésitait à nous accompagner, partagé entre le souci qu'il se fait pour moi et son envie de coller au train de cette experte du FBI pour remettre la main sur l'ordinateur de Jacob. Mais en fin de compte, c'est moi qu'il a choisie. Est-ce que je devrais me sentir flattée ?

Personne ne dit rien. Nous regardons par les fenêtres, contemplant le ciel lumineux et les étendues de béton dont semble être faite la ville d'Atlanta.

Ce n'est pas la première fois que j'y viens. J'y ai été hospitalisée après l'assaut de la chambre d'hôtel. Ensuite j'ai eu droit à une séance de débriefing dans les locaux du FBI – pas ceux où nous venons de tenir notre réunion, mais une monstrueuse tour de verre noire qui ressemblait au siège d'une multinationale. Au moins, leur nouveau campus en briques a des allures de bâtiment administratif. Mais rien dans cette ville ne me paraît familier. Rien ne fait remonter le moindre souvenir.

Je suis encore une fille des montagnes. Ce qui rendra la suite de la journée (un trajet vers les Appalaches pour chercher des restes humains le

long de sentiers de randonnée) d'autant plus pénible. La forêt devrait être un refuge.

Mais je n'arrive pas à chasser de mon esprit l'idée de cette malheureuse que Jacob aurait traînée sur un chemin pour lui donner la mort.

L'anthropologue médico-légale, Regina Jackson, se révèle être une femme noire aux manières vives. Elle n'est pas surprise de notre visite, donc Quincy a dû la prévenir par téléphone. Elle porte des Crocs bleu marine et une blouse blanche sur une tenue chirurgicale turquoise. Elle nous serre la main en nous jaugeant tout autant que nous la jaugeons. Je ne sais pas grand-chose de sa discipline, seulement ce que j'en ai vu à la télévision. Étonnée de la trouver en tenue de bloc, je me demande si nous n'aurions pas interrompu une autopsie.

Du coup, je ne peux m'empêcher de scruter ses épais cheveux noirs noués en un chignon serré pour voir s'il ne s'y trouverait pas des lambeaux de chair, des fragments de peau. Keith ouvre lui aussi de grands yeux, mais il faut dire que toutes nos entrevues avec de vrais experts de la police lui inspirent un émerveillement semblable à celui que le commun des mortels éprouve devant des champions olympiques. Avant qu'il me rencontre, ses enquêtes se résumaient pratiquement à arpenter Internet à la recherche d'articles sur de vieilles affaires. Désormais, il fréquente régulièrement le QG de la police de Boston, est convié à des réunions du FBI et serre la main d'une anthropologue médico-légale. Dois-je craindre que ce soient mes fréquentations qui lui plaisent chez moi ?

Nous franchissons les contrôles de sécurité, puis le docteur Jackson nous conduit dans un de ces longs couloirs aseptisés que j'associe aux hôpitaux, à la morgue et aux services administratifs. Le sol est en béton poli, les murs en parpaings habillés de peinture, les suspensions équipées de néons. À la fin de la journée, tout le monde doit avoir une migraine carabinée.



Elle pousse une lourde porte à deux battants qui donne accès à une grande pièce plus froide. Je remarque, dans un coin, la porte de ce qui semble être un petit bureau. La plaque est à son nom, mais elle ne prend pas cette direction. Au lieu de cela, elle longe plusieurs grandes tables en inox – destinées à l'examen de cadavres, d'ossements ? À notre droite se trouvent des rangées d'étagères métalliques remplies de sortes de boîtes à chaussures d'une longueur inhabituelle. Toutes sont exactement de la même couleur : crème. Et toutes portent un numéro inscrit au feutre noir.

Un numéro de dossier. Pour les ossements qu'elles contiennent. Il y a là des dizaines et des dizaines de restes.

Nous avançons toujours en silence, seul résonne le claquement des bottines à talons de D.D. Le long du mur du fond filent des placards en bois clair surmontés d'un plan de travail. Encore un endroit où réaliser des examens, me dis-je en découvrant la panoplie d'instruments et de documents qui l'encombre. Puis, installée dans un petit espace dégagé : Lilah Abenito.

Son visage nous regarde comme celui d'un buste sculpté. Des yeux sombres et aveugles qui me transpercent. De longs cheveux bruns, une arcade sourcilière marquée, une mâchoire gracieuse. Comme un seul homme, nous ralentissons.

Elle est jeune, me dis-je. Belle. Innocente.

Tout ce que Jacob aimait détruire.

Le docteur Jackson nous explique la technique de la reconstruction faciale : « Nous avons la chance de travailler avec une artiste, Deenah, que je considère comme une des meilleures dans son domaine. Dans la vie, elle est sculptrice et même si, comme tout expert qui se respecte, j'adore la science, je la crois quand elle me dit que tous les crânes aspirent à retrouver leur peau. »

Elle nous lance un regard et je me rends compte qu'elle ne plaisante pas. Je me tâte les joues. Est-ce que mon crâne aime ma peau ? Je

m'aperçois que Keith est en train d'en faire autant à côté de moi. Nous frissonnons tous les deux en même temps.

« La première chose à faire, continue le docteur, c'est de placer des marqueurs sur le crâne, qui représentent l'épaisseur des tissus sur le front, les joues, la mâchoire, etc. Une fois ce travail accompli (mais cela prend des semaines de mesures minutieuses), Deenah comble l'espace entre les marqueurs avec de l'argile. »

Elle se tourne vers nous et précise sans s'émouvoir : « Nous utilisons toujours de l'argile couleur de terre et des yeux bruns. En théorie, les ossements ne nous donnent aucune indication chromatique, donc on considère le brun comme neutre. Mais dans le cas de Lilah, avec ses origines latino-américaines, c'est sans doute fidèle à la réalité de son teint.

« La dernière étape consiste à photographier le résultat. Deenah prend les photos elle-même. Il est important que le crâne soit bien éclairé et il faut le prendre sous différents angles. Toujours en noir et blanc – là encore, à cause de l'incertitude sur les couleurs. Les images sont ensuite versées dans le Fichier national des personnes disparues. Dans le cas qui nous occupe, il n'a fallu que quelques jours pour obtenir une réponse : c'est Lilah Abenito. » Sa voix s'adoucit pour prononcer son nom et je me rends compte qu'elle en fait une affaire personnelle. Cette artiste et elle ont collaboré pour ramener ce crâne à la vie. Ce faisant, elles espèrent obtenir justice pour cette jeune fille et permettre à sa famille d'avoir des réponses à ses questions.

« Quand nous avons eu un nom, j'ai demandé le dossier complet de Lilah, antécédents médicaux compris. J'y ai trouvé mention d'une fracture de l'humérus gauche, qui correspondait à une fracture consolidée au même endroit sur le squelette.

- Autrement dit, vous êtes certaine que c'est elle, conclut D.D.
- Autant qu'on peut l'être dans ce métier.
- Mais vous ne connaissez pas la cause du décès ?

– Au moment de leur découverte, les restes étaient entièrement squelettisés. Malheureusement, de nombreuses causes de décès ne laissent aucune trace sur les os. Asphyxie, overdose, empoisonnement ou même hémorragie... Si la lame n'a pas touché d'os en pénétrant les tissus, il n'y aura aucune indication sur la plaie ou le geste violent qui a entraîné la mort.

– Est-ce qu'il vous serait possible de savoir si elle a été... torturée ? » Je ne sais pas comment formuler ma question. « Est-ce qu'il pourrait y avoir des traces de coupures, d'entailles pratiquées au couteau ? Qui n'auraient peut-être pas fait de gros dégâts, quelque chose de plus subtil ?

– Si la lame avait touché un os, oui, ça se verrait. Encore faudrait-il que nous ayons l'os en question. Or, malheureusement, il nous manque encore des éléments importants de ce squelette. Par exemple, la plupart des côtes n'ont pas encore été retrouvées. À l'heure qu'il est, j'ai plus de questions que de réponses sur ces restes.

– Des traces d'agression sexuelle ? relança D.D.

– Il me faudrait des parties molles pour me prononcer.

– Mais est-il possible qu'elle ait été kidnappée et violée ?

– Les liens laissent parfois des marques sur un squelette, surtout utilisés pendant une période prolongée. » Le docteur Jackson lance un regard fugace dans ma direction et je comprends qu'elle sait exactement qui je suis. Comment pourrait-il en être autrement ? Je me masse la main droite avec gêne. J'ai encore des cicatrices pâles autour des poignets. Il y a eu des moments, surtout au début, où je me suis tellement débattue que j'ai bel et bien eu l'impression que mes entraves me rentraient dans les os.

C'est une idée dérangeante. J'ai toujours su que Jacob vivait dans ma tête. Mais penser qu'il est encore dans mes os, que même si je vis cinquante nouvelles années, quand je mourrai et que mes chairs se détacheront de mon squelette, je serai encore la fille qui a été retenue captive pendant quatre cent soixante-douze jours...

Keith effleure mon coude du bout des doigts. Comme d'habitude, il a deviné le tour pris par mes pensées.

« Et le bout des doigts ? continué-je. Des signes de traumatisme ? » Par exemple parce qu'elle aurait passé d'interminables mois à gratter le couvercle cadenassé d'une caisse en forme de cercueil ?

« Je n'ai pas de phalanges à examiner. Les petits os sont les premiers à être emportés par les prédateurs. Il est possible que certains soient cachés dans des gîtes d'animaux alentour.

– On va bien s'amuser à faire des recherches pareilles », grommelle D.D.

Le docteur Jackson n'y est pour rien. « Si vous voulez plus d'informations, apportez-moi plus d'os. En l'état actuel des choses, j'ai déjà pu mesurer la dégradation des lipides dans la moelle du tibia droit, ce qui m'a donné un intervalle post mortem estimé d'une quinzaine d'années.

– Donc, elle serait morte il y a quinze ans ? » demandé-je d'un air hésitant.

Keith rebondit avec curiosité : « La dégradation des lipides ?

– Il s'agit d'une méthode relativement récente qui permet de dater le décès en présence de restes totalement squelettisés. Nous savons que les lipides subsistent dans la moelle pendant des décennies. Donc, après avoir pratiqué une biopsie (c'est-à-dire après avoir prélevé un fragment de tibia), je l'analyse à l'aide d'un spectromètre de masse à haute résolution pour déterminer dans quelle mesure ils se sont dégradés. De cela, je peux déduire avec un certain degré de certitude que cette jeune fille est morte il y a quinze ans. Est-ce que je peux affirmer que c'est également à cette époque qu'elle a été inhumée ? Non. Mais, vu l'état des ossements, c'est une hypothèse plausible. »

Hochant lentement la tête, je recommence à scruter le visage reconstruit de Lilah Abenito.

Si ce que dit le docteur Jackson est exact, Lilah était morte bien avant que je parte pour l'université, que je danse naïvement sur une plage de Floride et que je me réveille en hurlant dans une caisse en pin. Mais je me sens liée à elle. Nous n'avons peut-être pas encore toutes les réponses, mais je l'imagine déjà découvrant le visage concupiscent de Jacob, se rétractant au contact de ses doigts gras, reculant de dégoût devant son odeur nauséabonde.

La pièce me paraît soudain étouffante. Je crispe les doigts, serre les poings, m'oblige à me concentrer. On m'observe. Le docteur Jackson, D.D., Keith. Ils s'attendent à ce que je pleure, que je m'effondre, que je me mette à crier comme une folle ou que sais-je.

Mais je ne veux pas de leur pitié.

Et je ne veux pas faire ce plaisir à Jacob.

« Quel conseil nous donneriez-vous pour retrouver d'autres éléments du squelette ? demandé-je au docteur.

– Brigade cynophile, répond-elle aussitôt. Mon laboratoire est rempli d'instruments qui valent des millions de dollars, mais je peux vous dire qu'aucun ne marche aussi bien que l'odorat d'un chien. J'en ai vu découvrir des restes vieux de cent ans. Personne n'est même capable de dire ce qu'ils sentent. À ce stade, il ne reste plus de matière organique ; l'os n'est pratiquement plus qu'une éponge desséchée. Mais un chien saura toujours.

– Zone approximative de recherche ? » demande Keith.

Elle secoue la tête. « Impossible à déterminer. On a généralement tendance à chercher en aval du site d'inhumation, parce que c'est plus facile. Quand on cherche un crâne, susceptible de rouler, ça peut être utile, mais nous avons déjà le crâne. Il nous faut des vertèbres, des côtes, des phalanges, or de nombreux animaux iront enfouir leur butin plus haut que la tombe, et non en contrebas.

– Autrement dit, il faudra monter, soupire D.D.

– Il m’est arrivé de retrouver des os dans des arbres creux, ajoute le docteur. Les troncs en décomposition offrent de formidables abris à toutes sortes de petits mammifères. C’est ça qu’il faut chercher. »

D.D. s’étonne. « Mais vous faites comment, vous toquez aux arbres, ce genre de chose ?

– Exactement. »

D.D. ouvre des yeux ronds.

« Vous êtes déjà allée en forêt ? ne puis-je m’empêcher de lui demander.

– J’ai fait de la marche », se défend-elle. Et là je prends conscience que non seulement notre commandant est une policière des villes, mais que c’est une citadine pur sucre. Je me tourne vers Keith.

« Et toi ?

– Euh, je crois que j’ai une photo d’arbre quelque part. Un écran de veille, peut-être.

– Je n’en reviens pas, je suis la seule ici à connaître quoi que ce soit à la nature.

– Tout le monde n’a pas eu la chance de grandir dans le Maine, marmonne D.D. C’est ce qui fait tout son charme. »

J’éprouve un sens accru de mes responsabilités. « Autre chose ? » demandé-je au docteur Jackson.

Elle me dévisage un instant. « Étudiez la topographie. Cherchez des signes de ruissellement. Il faut que les chiens suivent tous les cours d’eau : les petits os sont facilement emportés. Faites particulièrement attention aux barrages destinés à retenir les débris, ils pourraient en avoir piégé certains. À l’heure qu’il est, ils ressembleront à des petits bouts de bois blanchis, alors attendez-vous à devoir mettre les pieds dans l’eau pour les examiner de près. Dernière chose : cherchez des signes de la présence de prédateurs, leurs gîtes. Au début du processus de décomposition, les rats laveurs sont les pires. Ils sont même capables d’entrer dans la cage thoracique pour ronger les côtes, sans parler du carnage qu’ils font sur les mains. »

J'ai beau avoir un brûlé vif à mon tableau de chasse, cette conversation me soulève le cœur.

« Les petits rongeurs – rats, souris, écureuils – chapardent les os une fois qu'ils sont secs. Le plus probable est qu'un grand nombre des phalanges et des côtes qui nous manquent se trouvent dans des nids. Donc, je le répète, vous ne pouvez pas vous contenter de regarder par terre. Il faut que vous observiez tout autour de vous ; faites appel à un spécialiste de la faune locale, si vous le pouvez. Quelqu'un qui saura suivre la piste du petit gibier. Une fois, j'ai participé à des opérations qui ont permis de retrouver un bras et une moitié de cage thoracique dans la tanière d'un coyote. C'est le genre de trouvaille qui peut complètement changer la donne pour nous. J'imagine que vous avez une équipe de recherche ? »

Elle regarde D.D., qui confirme.

« La procédure habituelle s'applique. Quadrillez la zone, passez-la au peigne fin. Et ensuite... tendez l'oreille. Dans ce métier, dit-elle en se tournant vers le visage gracieux de Lilah, les ossements parlent. Et tous les enfants ne demandent qu'une seule chose : rentrer chez eux. »

## D.D.

D.D. était de la Nouvelle-Angleterre jusqu'au bout des ongles. La seule fois où elle avait mis les pieds en Géorgie, c'était à l'occasion d'un vol avec correspondance à Atlanta. Et voilà qu'elle suivait le GPS de leur voiture de location pour quitter la métropole, direction les montagnes.

« La première ville importante sur notre trajet sera Dahlonega, expliquait Keith depuis la banquette arrière, les yeux rivés sur son téléphone. Porte d'entrée du sentier des Appalaches, la ville fut aussi, figurez-vous, le théâtre de la première grande ruée vers l'or en 1828. Vous connaissez l'expression "Y a de l'or dans c'te montagne" ? C'est de là que ça vient.

– Intéressant », dit D.D., parce qu'il avait manifestement besoin que quelqu'un lui renvoie la balle et que Flora était frappée de mutisme depuis qu'ils avaient quitté le laboratoire de l'anthropologue.

« Dahlonega est connue pour sa grand-place historique, ses vignobles et ses établissements thermaux de standing. » Keith leva les yeux de son téléphone. « Notre hôtel ne serait pas à Dahlonega, par hasard ? »

La question fit rire D.D. « Bienvenue dans la vraie vie d'un fonctionnaire de police. On dort dans des hôtels premier prix, on se nourrit de pizzas et on en est fiers.



– Mais je ne suis pas vraiment policier...

– Vous pourrez loger où bon vous semblera, le rassura D.D. Seulement ne comptez pas sur nous pour vous tenir au courant de tous les captivants rebondissements que vous manquerez. »

Keith poussa un profond soupir.

« D'après Quincy, reprit D.D., le shérif du comté...

– Smithers, intervint Keith. Entré en fonction il y a vingt ans. Participe activement aux programmes de lutte contre la toxicomanie, anime des ateliers en milieu scolaire. Est aussi très fier de son dispositif de formation des chasseurs aux règles de sécurité, de même que des campagnes de sensibilisation aux dangers des armes à feu qu'il mène auprès de la population. »

Un petit génie de l'informatique doublé d'un Monsieur Je-sais-tout.

« Le shérif Smithers, donc, poursuivit D.D., a proposé que la cellule d'investigation s'installe dans ses locaux. Ils se trouvent au centre du comté, près de Dahlenega, et il y a des hôtels à proximité. Il est en train de nous réserver des chambres dans un motel. J'imagine qu'on en saura davantage à notre arrivée.

– Mais le lieu de la découverte se situe à bien vingt-cinq ou trente kilomètres de là, fit remarquer Keith, qui avait certainement repéré l'itinéraire sur son téléphone.

– C'est un fait, mais si vous cherchez le bled en question, c'est à peine un point sur la carte. Apparemment, on y trouve une épicerie, de coquettes chambres d'hôtes, quelques restaurants et c'est tout.

– “Niche, Géorgie, lut aussitôt Keith. Située à près de deux heures au nord d'Atlanta et à mille mètres d'altitude, cette petite ville de trois mille habitants offre le bon air frais des montagnes, des boutiques pleines de cachet et un accès au sentier des Appalaches. Sa principale activité est le tourisme, bien qu'elle attire de plus en plus de retraités grâce à la qualité de

vie qu'elle propose, à son cadre enchanteur et à ses relations de bon voisinage.”

– Les accès routiers ? » intervint enfin Flora. Tournée vers la fenêtre, elle semblait observer le paysage, mais selon toute probabilité elle avait encore le visage de Lilah Abenito devant les yeux. D.D., en tout cas, ne parvenait pas à chasser cette image.

Elle ne savait que penser du souhait exprimé par Flora de « rencontrer » la victime. À ses yeux, Flora s'en voulait beaucoup trop de la terreur qu'avait fait régner Jacob Ness. Elle se demandait si sa propension à jouer les justicières solitaires ne s'expliquait pas davantage par un besoin d'expiation que par un désir de sécurité.

« Dahlonga se trouve au terminus d'un grand axe autoroutier, la Georgia 400, sur laquelle nous roulons actuellement. Ensuite on prendra des routes de campagne. Dont certaines seront relativement escarpées et venteuses. Notamment la 60, que nous suivrons jusqu'à Niche.

– Est-ce que la région vous rappelle quelque chose ? » demanda D.D. en lançant un regard à Flora.

Celle-ci haussa les épaules. « Toutes les routes se ressemblent pour moi. Nous sommes passés devant plusieurs entreprises de transport routier, donc il se peut que Jacob ait emprunté cet itinéraire. Mais en règle générale il roulait est-ouest plutôt que nord-sud.

– D'après les relevés de son poids lourd..., commença Keith.

– Vous avez eu accès à ces documents ? s'étonna D.D.

– Pas vous ?

– Laissez tomber.

– Les autoroutes 20 et 85 étaient celles qu'il fréquentait le plus. Et pour un transport nord-sud, la 75 serait un choix plus logique que la Georgia 400.

– Est-ce que vous vous rappelleriez être allée un jour dans un véhicule plus petit, une voiture ou un pick-up, par exemple ? demanda D.D. à Flora.

– Tout de suite après l’enlèvement, je ne me souviens de rien. Un instant je dansais sur une plage et le suivant... je me réveillais à l’intérieur d’un cercueil dans un sous-sol froid et humide. Quand il m’a annoncé que nous devions partir, son camion était garé devant. Sans remorque. Juste la cabine.

– Quel souvenir tu gardes de l’extérieur de la maison ? » s’enquit Keith en se penchant vers les sièges avant.

Flora secoua la tête. « Il m’avait bandé les yeux, je n’ai pas vu grand-chose, juste des fentes étroites au-dessus et en dessous du bandeau. J’ai eu une impression d’arbres immenses. Et d’air frais sur mes joues. La montagne. J’étais certaine d’être à la montagne. Ça me rappelait chez moi.

– Niche est connu pour ses sentiers de randonnée bordés de laurier des montagnes. Il arrive aussi qu’il neige en hiver. L’un dans l’autre, ce n’est pas tellement différent des forêts du Maine. »

Flora ne commenta pas.

« Au moment de votre départ, est-ce que tu aurais remarqué des noms de villes, des panneaux de signalisation ou autre ? » insista Keith.

Flora finit par se retourner vers lui. « J’étais enfermée dans une caisse. Même dans son camion, il m’avait construit une caisse en pin rien que pour moi.

– Il avait son camion, intervint D.D. pour recadrer la conversation. C’est bon à savoir. Sept ans se sont écoulés depuis votre libération, mais l’affaire Jacob Ness a fait du bruit, surtout dans la région. Je suis certaine que beaucoup de gens s’en souviennent encore et pourraient hésiter à parler si on leur montrait sa photo. Apparemment, c’est humain de ne pas avoir envie de se mouiller. Mais si on faisait circuler la photo d’un camion... comme c’est beaucoup plus neutre, ça pourrait donner quelque chose. »

Toujours penché vers l’avant, les épaules presque entre les deux sièges, Keith approuva.

D.D. ralentit lorsque la civilisation fut en vue. Elle découvrit alors une vaste esplanade bordée de jolis arbres, de bancs publics et de longs

bâtiments de brique rouge aux boiseries d'une blancheur impeccable. Très pittoresque, mignon comme tout.

« Dahlonga », annonça Keith.

Sans blague. D.D. tourna à droite, freina pour laisser passer un piéton qui traversait dans les clous, puis elle examina le quartier de plus près.

« On prend la route à gauche, qui part vers Niche, encore plus au nord », indiqua Keith, tandis que Flora était toujours abîmée dans sa contemplation du paysage.

« Faux. On s'arrête. On déjeune. Là : un resto ! » D.D. se garait sur une place de stationnement avec un enthousiasme renouvelé, lorsque Flora donna enfin signe de vie.

« Mais non ! Il faut qu'on aille à Niche, qu'on voie le shérif, qu'on commence les recherches ! se récria-t-elle, à moitié affolée.

– Quelle heure est-il ? demanda D.D.

– Un peu plus de deux heures, répondit Keith.

– Combien de temps avant le coucher du soleil ? »

Keith consulta son téléphone. « Cinq heures et quarante-sept minutes, à peu près.

– La zone est quadrillée ? La liste des volontaires dressée ? La brigade cynophile mobilisée ? »

Keith et Flora la regardaient avec perplexité.

« Aujourd'hui on se prépare, leur expliqua-t-elle, une main sur la poignée de la portière. Ce matin on a débriefé à Atlanta, maintenant on va monter un QG mobile et s'organiser à Niche. Autrement dit, c'est demain qu'on agit. En attendant, on a passé la moitié de la nuit dans un avion, on n'a dormi qu'une poignée d'heures et, en ce qui me concerne, je n'ai pris qu'une banane et quatre beignets au petit déjeuner. Alors donnez-moi à manger ou il y aura des morts. »

Flora et Keith descendirent docilement de voiture.

« En plus, ajouta D.D. en poussant la porte du restaurant, il faut aussi qu'on établisse notre propre plan de bataille. »

Elle les laissa s'installer. Tournée générale d'eau et de café. Keith posa des questions sur une omelette bizarre, blanc d'œuf, épinards et feta ; c'était bien la peine de manger au restaurant pour ça, pensa D.D. Flora déclara qu'elle n'avait pas faim. D.D. lui remit le menu sous le nez.

« Vous allez commander. Et vous allez manger. Désormais vous faites partie d'une cellule d'investigation, alors vous nous devez à tous de vous secouer pour rester opérationnelle. Compris ? »

Encore des yeux écarquillés. « Je vais prendre des flocons d'avoine, dit Flora à la serveuse au garde-à-vous.

– Z'êtes en Géorgie, ma belle. Qu'est-ce que vous diriez d'une assiette de gruau de maïs ?

– Allons-y.

– Mettez-lui aussi un fruit frais et un yaourt, ajouta D.D. Quant à moi, je prendrai le menu Spécial Grandes Faims, deux œufs sur le plat retournés, une tranche de jambon, des biscuits beurrés et tout ce que vous pourrez faire tenir dans l'assiette. »

La serveuse la gratifia d'un large sourire d'approbation. D.D. savait ce que c'était que de profiter des joies d'un repas au restaurant.

« Pourquoi disiez-vous qu'on avait besoin d'un plan de bataille ? demanda Keith à la seconde où la serveuse se fut éloignée.

– Parce qu'une cellule d'investigation est un drôle d'animal. Beaucoup d'individus aux opinions très arrêtées, beaucoup de champs d'expertise et beaucoup de sous-équipes à coordonner. » D.D. posa les coudes sur la table, sérieuse comme jamais. Flora sembla sortir de sa déprime.

« Demain, les opérations de recherche pour retrouver des restes : on y participe ?

– Évidemment ! répondit aussitôt Flora.

– Dites-moi une chose : vous vous y connaissez en recherche d'ossements ?

– Au moins, je connais la forêt, répliqua Flora.

– C'est vrai. Et si vous voulez y aller, je ne vous en empêcherai pas. Mais je peux vous dire tout de suite que dans l'équipe, ce seront les chiens les plus efficaces. Vous avez entendu le docteur Jackson. Alors vous, qu'est-ce que vous avez à offrir ?

– Des yeux. Des pieds. Et, grâce aux recommandations du docteur Jackson, je sais maintenant où chercher.

– Des conseils dont il faudra absolument faire profiter l'équipe, reconnut D.D.

– Je ne comprends pas, intervint Keith. Qu'est-ce que vous voudriez qu'on fasse ? »

D.D. le considéra. « Qu'est-ce que vous aviez le plus envie de faire, ce matin ?

– Analyser l'ordinateur de Ness, répondit-il aussitôt.

– Voilà. Parce que vous savez y faire et qu'en deux jours vous en avez découvert plus sur les activités de Jacob sur Internet que le FBI en sept ans. Vous devriez travailler sur l'ordinateur. Mais demain, vous irez vous balader en forêt ? »

Keith lança un bref coup d'œil vers Flora. Avec son blouson en cuir et son pull en cachemire vert foncé, il détonnait dans ce restaurant sans prétention. Trop BCBG pour la région. Quant à la tenue qu'il avait emportée pour aller en forêt, D.D. devina qu'elle serait encore plus décalée. Mais elle lui reconnaissait une qualité : vu sa façon de regarder Flora, où elle irait, il suivrait.

« Si vous voulez chercher, on peut tous chercher, leur concéda D.D. Mais on ne peut pas se contenter d'être des pékins comme les autres au sein de la cellule d'investigation. Il faut qu'on apporte une valeur ajoutée. Que

pouvons-nous faire, que savons-nous que nous sommes les seuls à savoir ? »

Elle regardait Flora d'un air interrogateur.

« Vous voudriez que je me balade autour de Niche, répondit lentement celle-ci. Pour voir si je reconnaîtrais quoi que ce soit. Mais je n'ai jamais vu ce village. » Sa voix grimpa dans les aigus. « Je suis juste passée de cet affreux sous-sol à cet affreux camion... »

La serveuse était de retour avec le gruau de maïs. Elle lança un regard inquiet à Flora. Celle-ci se redressa sur son siège et la laissa poser l'assiette de bouillie devant elle. Puis le fruit. Puis le yaourt. Flora scruta son repas d'un œil torve et sembla craindre le pire.

« Vous allez manger, lui rappela D.D. tandis que la serveuse s'en allait. Sinon je vous remets dans l'avion pour Boston. »

La menace lui valut un regard noir. Ce qui était une bonne nouvelle : une Flora en colère était plus facile à gérer qu'une Flora déprimée.

D.D. la laissa prendre sa première bouchée de maïs. Flora fit la grimace.

« Ajoute du sirop d'érable, lui suggéra Keith. Ou du miel.

– Comment tu sais ça ?

– Je me suis renseigné.

– Sur le gruau de maïs ?

– Tant qu'à descendre en Géorgie... »

Flora, l'air sceptique, ajouta tout de même du sirop d'érable. La deuxième bouchée passa mieux.

« Vous ne vous souvenez peut-être pas de cette petite ville, reprit D.D., mais il se peut malgré tout que vous ayez un lien avec elle. Je crois que c'est cette question que Keith et vous devriez creuser.

– Hé, je croyais que j'étais le grand manitou de l'informatique !

– Malheureusement, vous avez perdu l'ordinateur au profit de cette experte du FBI beaucoup plus jolie. D'ailleurs, rappelez-vous ce qu'elle a dit : vous avez certes découvert le mot de passe et l'identifiant de Jacob,

mais vous êtes arrivé avec une demi-douzaine d'années de retard. Il nous en faut davantage – du moins, quelque chose de plus actuel.

– Je t'en ficheraï des jolies expertes du FBI », grommela Keith, ce qui lui valut un nouveau regard de la part de Flora.

La serveuse revint avec son omelette au blanc d'œuf et le menu Spécial Grandes Faims de D.D.

Celle-ci prit son assiette débordante et poussa un ronronnement de satisfaction. Il y avait plusieurs jours qu'elle n'avait pas été aussi heureuse.

« Donc, continua-t-elle en s'armant d'une fourchette pour attaquer, vous êtes toujours l'informaticien de service. Mais oubliez l'ordinateur de Jacob, du moins pour l'instant. Je vous rappelle que nous sommes à la recherche de deux choses.

– Des ossements, dit Flora en passant à son yaourt.

– Et du chalet où Jacob vous a séquestrée. Bon, est-ce que l'un de nous est particulièrement qualifié dans la recherche de restes squelettiques ? »

Tous deux secouèrent la tête.

« Je crois que Keith et vous devriez vous promener avec la photo du poids lourd de Jacob pour interroger les gens du cru. Vous, dit-elle en désignant Flora du bout de sa fourchette, vous surveillerez s'ils reconnaissent l'engin. Et Keith guettera des signes indiquant que quelqu'un vous reconnaît, vous.

– Vous pensez que quelqu'un pourrait me connaître à Niche ? » Flora avait complètement renoncé à finir son repas.

« Il doit bien y avoir une raison, si Jacob est venu dans ces montagnes. La région ne se trouve sur aucun itinéraire poids lourd et nous n'avons repéré aucune propriété à son nom. Donc on en revient à notre idée...

– Il avait un allié, comprit Keith. Un complice, ou du moins un ami. »

D.D. hocha la tête. « C'est une théorie qui mérite d'être approfondie, surtout maintenant que la police a découvert un autre corps compatible avec son mode opératoire.



– Il n'est pas d'ici, dit lentement Flora. Toutes ses attaches familiales se trouvent en Floride. Et pourtant, il m'a emmenée dans ces montagnes, et sans doute Lilah Abenito aussi. Alors pourquoi le nord de la Géorgie ? Pourquoi cette petite ville, cette région ?

– Il n'y a plus qu'à trouver la personne qui pourrait répondre à ces questions, conclut Keith.

– Stratégie, annonça D.D., la bouche pleine de biscuit. L'astuce, pour ressortir vivant d'une cellule d'investigation, c'est de se donner ses propres objectifs, de s'appuyer sur ses points forts et d'avancer, quels que soient les bâtons que le commandement peut nous mettre dans les roues. On n'est pas venus là pour faire ami-ami avec les fédéraux, on est venus là pour apprendre absolument tout ce qu'il y a à savoir sur Jacob Ness. On est d'accord ? »

Flora et Keith approuvèrent d'un signe de tête.

« Je veux quand même aller en forêt demain, rappela tranquillement Flora.

– Pourquoi ?

– C'est juste que... j'ai besoin de voir. De savoir.

– Vous torturer ne nous aide en rien à accomplir notre mission, Flora.

– Je sais. Mais je n'arrête pas de penser à ce qu'a dit le docteur Jackson. Sur le fait que tous les enfants veulent rentrer chez eux. Si je pouvais trouver quoi que ce soit, ne serait-ce qu'une côte, rapporter ce fragment chez elle... » Flora fixait la table des yeux. « J'en ai besoin.

– Entendu. Demain on coopère avec la cellule. Et ensuite...

– On joue les francs-tireurs ! » s'exclama Keith.

D.D. le toisa de haut. « Cette idée vous enthousiasme beaucoup trop. »

Il sourit. « Ça doit être mes mauvaises fréquentations », dit-il en décochant un nouveau regard à Flora, et D.D. secoua la tête.

*Le mouvement attire mon regard. Des gestes furtifs. Quelqu'un essaie d'agir sans se faire voir. Je ne peux pas m'empêcher de lancer un coup d'œil dans cette direction.*

*Aussitôt, la fille me regarde avec colère.*

*Elle tient un petit couteau d'office contre sa hanche. Devant sa mine mauvaise, je me retourne rapidement. À l'autre bout de la cuisine, Chef s'affaire, sort des plateaux d'ingrédients du réfrigérateur pour préparer le dîner. Bientôt je commencerai à l'aider en allant chercher ceci, en m'occupant de cela. Pour l'instant, je finis de retirer les assiettes brûlantes qui progressent sur le convoyeur automatique du lave-vaisselle industriel. Il faut décharger rapidement, avant que les assiettes n'arrivent en bout de course et ne terminent par terre. Au début, la vaisselle fumante m'ébouillantait les doigts et la douleur ralentissait mes gestes. Mais alors il y avait de la casse et cela me valait une punition plus pénible encore. Aujourd'hui les années ont passé et je ne sens plus la chaleur.*

*La fille vient de mon côté, en se donnant trop de mal pour prendre l'air innocent. Chef lève les yeux. Je voudrais faire signe à la fille d'arrêter, mais ça ne ferait qu'attirer davantage l'attention. Alors je me concentre sur ma tâche, sur les assiettes blanches brillantes, posées sur la tranche, qui avancent vers moi à un rythme cadencé.*

*« Tu n'as rien vu », me crache la fille à l'oreille en passant. Elle a l'air cruelle, mais je la comprends. Elle est très belle. Avec sa peau veloutée*

couleur de lait d'amande et son épaisse chevelure noire. Cette vie, ces gens... sa beauté ne fait qu'aggraver la situation.

Chef nous observe toutes les deux. Les boniches ne sont pas censées bavarder. En même temps, il s'agit de moi. Comment la muette pourrait-elle bavarder ?

Je voudrais dire à cette fille de ranger ce couteau. Je voudrais lui raconter la fois où j'ai réussi à en sortir un en douce de la cuisine. Le méchant s'en est aperçu et me l'a repris. Je pensais que j'arriverais à le blesser, ou du moins que je ne me rendrais pas sans résistance. Mais en réalité le couteau à beurre est passé en un clin d'œil de ma main à la sienne. Je ne l'ai même pas vu faire un geste. Moi qui m'étais donné tant de mal, qui avais pris tant de risques. Je m'étais préparée mentalement, j'avais découvert comment sortir un couteau de la cuisine sans que personne le remarque, commencé à imaginer la phase suivante de mon évasion.

Mais le méchant s'est présenté sur le seuil de ma chambre.

Et un instant plus tard...

C'était fini. En un claquement de doigts. Je ne sais même pas si j'ai ouvert la bouche pour émettre un grognement de protestation. Une minute je me prenais pour un génie, et la suivante...

Parfois, je me dis que le méchant sait les choses avant nous. Comme s'il n'était pas humain. C'est pour ça que j'ai besoin de retrouver mon nom. Pour que l'amour de ma mère puisse m'aider, parce qu'il n'y a sûrement rien sur la terre des mortels qui puisse vaincre un homme qui se déplace comme la fumée et punit comme une enclume.

Ce jour-là, le méchant avait sorti son arme de son étui de botte. Pas un couteau à beurre, ça non, un couteau de chasse : une lame lisse d'un côté, crantée de l'autre.

Je me rappelle l'avoir vu avec une horreur muette prendre ma main et tendre doucement mon bras vers lui. Puis, avec sa lame, il a commencé à

*faire des dessins sur la peau mate de mon avant-bras. Le sang est monté à la surface, formant de fines lignes rouges, tandis que j'inspirais entre mes dents serrées, que je tremblais et faisais tout ce qui était en mon pouvoir pour me retenir de bouger. Son couteau gravait des arabesques dans ma chair. C'était fascinant. De toute beauté, même.*

*Nous les contemplions tous les deux. Liés par ces formes sinueuses et la certitude que si j'avais un brusque mouvement de recul, cette lame au terrible tranchant s'enfoncerait dans mon bras, me sectionnerait les veines et détruirait la première jolie chose chez moi.*

*Plus tard, il m'a dit que je devrais le remercier d'avoir fait de mon bras une œuvre d'art.*

*Désormais je porte des vêtements à manches longues. Mais le soir, je caresse encore ces lignes en relief du bout des doigts. À tort ou à raison, je ne peux pas m'empêcher d'admirer ce dessin. Je ne suis qu'une muette avec une tempe fracassée, une cicatrice à la naissance des cheveux et un œil déformé. Il n'y a rien de séduisant chez moi. Sauf ces spirales complexes sur mon bras droit, illustration de son pouvoir et de mes souffrances.*

*Mais cette jolie fille avec ses grands yeux noirs... Il ne va pas l'embellir. Il va lui trancher une oreille. Lui crever un œil. Tracer un V grossier sur sa joue ou creuser des sillons profonds dans son cou. Il va lui voler son charme. Je l'ai déjà vu à l'œuvre, j'ai entendu les filles crier, j'ai vu le résultat plus tard, quand elles marchaient lentement, péniblement, dans les couloirs.*

*Chef me laisse laver les couteaux sans surveillance, désormais. Elle sait que je suis vaincue. Qu'il n'y a rien à craindre d'une pauvre chose comme moi, avec ma cervelle détraquée.*

*Mais je ne peux pas raconter mon histoire à cette fille pour la mettre en garde.*

*Alors je prends le risque de couler un simple regard sous mes cils. J'essaie de lui transmettre un message : « Je sais. Moi aussi, j'ai peur. Tu*

*n'es pas seule. »*

*Et la jolie fille a un instant de faiblesse.*

*Elle va mourir ce soir. Nous le savons toutes les deux. Le vol de ce couteau n'est qu'un dernier geste de désespoir. Pas un baroud d'honneur, plutôt l'aveu que tout est perdu. La peur a parfois cet effet-là : elle ne nous laisse rien d'autre que l'envie que ce soit fini.*

*La fille frissonne. Mes yeux en ont trop dit. Elle fait un signe de croix et, à l'autre bout de la cuisine, Chef aboie : « Vous deux ! Au boulot ! »*

*Mais la fille tremble trop.*

*J'essaie d'adoucir mon regard, de prendre cet air inexpressif qu'ils attendent tous de moi, plutôt que la sagesse funeste dont je suis trop souvent traversée ces temps-ci. J'aimerais pouvoir lui demander son nom. Je l'ajouterais à la liste que j'ai dans la tête. Un nom est une chose très précieuse. Tout le monde devrait au moins avoir ça. Ce repère unique qu'on transporte en soi, qu'on laisse derrière soi et sous lequel on se souviendra de nous.*

*Et peut-être que mon regard est plus puissant que le reste de ma personne, parce que la fille me glisse d'un seul coup : « Stacey. Stacey Kasmer. Ma famille... »*

*Chef frappe la table en inox des deux mains. « Ne m'obligez pas à venir !*

*– ... vit dans une toute petite ville, tu ne connais pas. Mais si jamais tu les voyais... si tu sortais... et que moi... »*

*Elle n'arrive pas à dire le reste. Nous savons toutes les deux qu'il y a du changement dans l'air. Il s'est toujours passé des choses terribles ici. Mais maintenant que des gens vont venir, tout s'accélère. Tout va trop vite.*

*« Tu diras à mes parents que je suis désolée, murmure-t-elle à la dérobée, avant de s'écrier : Espèce d'idiot ! Attrape cette assiette avant qu'elle tombe ! »*

*Je rattrape in extremis l'assiette qui vacille au bord du vide, au moment où Chef, cette armoire à glace qui aime manier les poêles en fonte, les manches à balai et les rouleaux à pâtisserie en marbre, se dirige vers nous à grandes enjambées.*

*Le couteau a disparu, escamoté sous la jupe de la fille. Nous n'avons pas droit aux poches, alors je ne sais pas où elle l'a mis. J'avais coincé le mien dans l'élastique de ma culotte. Le méchant a dû le comprendre parce que après avoir gravé ces motifs sinueux sur mon bras, il m'a privée de sous-vêtements pendant six mois.*

*Chef arrive. Elle empoigne la fille par l'épaule, la repousse. Et me gifle violemment. Prise au dépourvu, je suis projetée contre le bord à angle vif du lave-vaisselle, qui me rentre dans le ventre. Je ne m'en suis pas encore remise que Chef m'assène une deuxième claque cuisante, avant de gifler aussi ma camarade pour faire bonne mesure.*

*« Au. Bou. Lot ! »*

*La jolie fille répond par une courbette. Je me demande ce qu'elle a été dans une autre vie. Ballerine ? Pom-pom girl ? Juste une fille qui avait des rêves grandioses ? La plupart arrivent ici plus âgées que je ne l'étais. Je ne sais même pas comment moi, je suis arrivée.*

*Mais les autres... Certaines, je crois, cherchaient du travail. Mais il y a aussi des filles qui parlent des langues qu'aucun de nous ne comprend. Je pense qu'elles ne sont absolument pas venues ici par choix. Elles ne restent jamais longtemps. Ce sont les Invisibles.*

*Mais moi j'essaie de les voir. J'essaie de tout voir.*

*La fille (Stacey) s'éloigne. D'une démarche hésitante. Avec un peu de chance, Chef pensera qu'elle est simplement apeurée à cause du coup qu'elle vient de prendre. Elle arrive à faire trois, quatre, cinq pas.*

*Et là je l'aperçois : une goutte de sang. Qui se transforme en traînée.*

*Un bruit métallique.*

*Le couteau. Il est tombé de sa jupe. Il a rebondi par terre.*

*Je jette un coup d'œil vers Chef. Peut-être qu'elle n'a rien vu. Et que je pourrais foncer, mettre le pied dessus...*

*Mais Chef est en train de regarder le couteau, le sang, la fille, qui ne marche plus mais tangue légèrement sur place. Chef croise une nouvelle fois ses bras épais sur sa poitrine.*

*« Petite idiote », marmonne-t-elle.*

*Alors je comprends : Stacey pousse un léger soupir, ses bras se lèvent, son corps s'affale... Elle s'effondre et gît au sol, ses yeux sombres grands ouverts, dans une mare de sang qui s'élargit. Elle n'a pas voulu attendre jusqu'à ce soir. Ou jusqu'à ce qu'ils trouvent le couteau, qu'ils le lui arrachent, qu'ils lui fassent pire encore. Puisqu'ils savent tout, qu'ils anticipent la moindre de nos pensées pour nous broyer jusqu'à l'os.*

*Alors que ça... S'ouvrir l'artère fémorale. Même le méchant n'y pourra rien.*

*Stacey ne fait pas un bruit. Sous mes yeux, la lumière de son regard se ternit peu à peu.*

*Un dernier soupir et elle est partie. Affolée, je regarde autour de nous. Je veux voir ça, son âme qui quitte son corps. Je veux la voir s'élever, toujours plus haut. Je veux croire qu'elle flotte dans les airs, loin au-dessus de nous. Peut-être qu'elle est déjà en route pour le paradis. Qu'elle y retrouvera ma mère, et que ma mère prendra cette pauvre jolie fille dans ses bras en lui murmurant qu'elle est en sécurité.*

*Est-ce que c'est son âme, cette tache violette dans le coin de la pièce ? Est-ce que l'âme est violette ? Ou est-ce que ça dépend de la personne ? Parce que, quand je vois ma mère, elle est toujours couleur d'argent à mes yeux. Franchement, je n'en sais rien. J'ai juste envie de croire. J'ai besoin de quelque chose, n'importe quoi, à quoi m'accrocher, au moment où la flaque de sang se rapproche de mes pieds.*

*« Nettoie-moi ça », grommelle Chef en retournant à ses fourneaux.*

*L'incident est clos. Une jeune fille est morte, mais notre servitude continue.*

*J'éteins le lave-vaisselle encore en marche et finis d'empiler les assiettes stérilisées.*

*Ensuite je m'approche avec précaution de son corps. En contournant le sang, la traînée, la mare.*

*Je m'accroupis et je lui ferme les yeux avec douceur. Ses cils d'un noir de suie reposent sur ses joues pâles, si pâles.*

*Le méchant va venir, il emportera le corps, le jettera d'un seul geste sur son épaule massive. J'épongerai le sang. Une journée comme une autre.*

*Mais en attendant, il faut vivre cet instant.*

*Je plisse la bouche et regrette une fois de plus d'être privée de ce pouvoir depuis tant d'années : remuer ma langue et mes lèvres pour former un mot.*

*Au lieu de cela, dans ma tête, où je sais tout, où je suis plus forte, plus intelligente et plus courageuse que je ne le serai jamais dans la vraie vie, je murmure : « Stacey. »*

*Je m'accroche à son nom. Et je me jure une fois de plus de leur faire payer ça.*



## Kimberly

Kimberly avait épousé un fanatique du grand air. Mac, agent spécial du Georgia Bureau of Investigation, avait déjà initié leurs deux filles à la pêche, à la chasse, voire au combat au corps à corps avec un ours, pour ce qu'elle en savait. Elle-même était plutôt jogging. Elle aimait parcourir les longs sentiers sinueux qui ceinturaient la zone d'activité où se trouvait son bureau ou, quand elle se sentait en veine de dépaysement, filer à toute allure le long de petites routes de campagne.

Elle n'avait pas une passion pour la montagne, et en Géorgie la toponymie n'arrangeait rien : sentier du Massacre, Montagne sanglante... Surtout que, lors de son dernier passage dans la région (enceinte, sur les traces d'un tueur en série), la Montagne sanglante s'était montrée plus qu'à la hauteur de son nom. Mac et elle n'en parlaient jamais. Dans leur métier, certaines affaires vous hantent jusqu'à la fin de votre vie. Celle-là en faisait partie pour Kimberly. Quand elle avait le sommeil agité, Mac lui demandait : « Toujours la même ? » Elle acquiesçait et ils n'épiloguaient pas.

Il fallait accepter et tourner la page, autant que possible. Les rares nuits où Kimberly faisait des cauchemars, elle restait un moment éveillée et, au lieu d'essayer d'obliger les souvenirs à rentrer dans leur boîte, elle les

sortait et laissait les fantômes jouer un moment. Elle se souvenait du garçon, du visage qu'il avait eu dans ses derniers instants, parce qu'elle était la seule à pouvoir le faire et qu'il méritait au moins ça.

Du fait de cette précédente expérience, la pittoresque ville de Dahlonga lui donnait la chair de poule. Cramponnée au volant, elle se rendit directement au bureau du shérif. Situé sur le flanc gauche d'une énième place historique, dont le centre était occupé comme il se devait par un espace vert agrémenté de bancs et d'arbres dont le feuillage ondulait délicatement dans la brise légère, ce local manifestement plus récent était un bâtiment gris tout en longueur accolé au tribunal. Il ressemblait davantage à une prison qu'à un commissariat, mais peut-être cumulait-il ici les deux fonctions.

Kimberly ouvrit la porte, fut frappée par le souffle de la climatisation et s'obligea à aller de l'avant.

Ce n'était pas parce que le lendemain matin elle allait, pour la seconde fois de sa carrière, emprunter le sentier des Appalaches à la recherche de cadavres que l'histoire se répétait.

Une femme d'une soixantaine d'années en twin-set rose lui sourit depuis l'accueil. Sa taille et sa carrure surprenantes lui conféraient une solide présence qui devait lui rendre service avec les visiteurs forte tête. Difficile toutefois de savoir combien elle mesurait exactement, étant donné que ses cheveux blond cendré étaient coiffés en un chignon bouffant que ni la chaleur, ni l'humidité, ni la pesanteur ne semblaient pouvoir atteindre. Kimberly lui tendit la main. La femme lui répondit d'une poigne ferme.

« Francine Bouchard. Appelez-moi Franny, comme tout le monde.

– Merci. Je suis...

– L'agent spécial Kimberly Quincy, de l'antenne du FBI à Atlanta. Je suis au courant. Le shérif vous attend.

– Vous connaissez tous les gens qui franchissent cette porte ?

– Dans le coin, impossible de faire autrement, ma belle. De l’eau, du thé, du café ?

– Juste le shérif, s’il vous plaît.

– Quand on parle du loup », dit Franny avec amusement en désignant de la tête le couloir où le shérif Smithers venait de faire son apparition.

Aux yeux de Kimberly, ce grand gaillard baraqué était le type même du flic du Sud. Il avait un large visage rougeaud, le coin des yeux plissé à force de passer sa vie dehors et le sourire facile. Dans cette région rurale, il avait sans doute de multiples casquettes et ne comptait pas ses heures : il fallait que le boulot soit fait. Tout cela convenait très bien à Kimberly, étant donné qu’ils allaient devoir collaborer étroitement dans les jours et les semaines à venir.

« Pas trop dure, la route ? lui demanda-t-il en venant à sa rencontre.

– La montagne est toujours belle, dit-elle, ce qui n’était qu’un demi-mensonge.

– De l’eau, du thé, du café ? Franny peut vous donner ça », dit-il en désignant sa réceptionniste d’un signe de tête. Debout, celle-ci était réellement presque aussi grande que lui, mais elle réussissait tout de même à porter son twin-set et son délicat collier en or avec une insigne élégance. Le raffinement de la femme du Sud, songea Kimberly, qui n’avait elle-même jamais su maîtriser cet art.

« De l’eau, concéda-t-elle cette fois. Merci, madame. »

Franny sortit une bouteille du minifrigo derrière elle. Encore un sourire éclatant, un hochement de tête poli, puis elle reprit son siège et reporta son attention sur son écran d’ordinateur, tandis que le shérif entraînait Kimberly vers son bureau.

Celui-ci n’avait rien d’un palace. Cet espace étrié dont on apercevait à peine le sol en lino était dominé par un énorme bureau en aggloméré des années 1980, sur lequel s’entassaient des montagnes de dossiers. Le shérif en rassembla certains, chercha autour de lui un nouvel endroit où les

entreposer, pour finalement les larguer au dernier emplacement disponible par terre.

« Désolé. Pas beaucoup de temps pour faire du rangement dernièrement, marmonna-t-il. Ni d'ailleurs de place où mettre quoi que ce soit. Ces locaux sont trop petits depuis une vingtaine d'années, malheureusement le comté n'est pas de cet avis. Nous sommes censés être une région touristique pleine de charme. Il n'y a aucune activité criminelle dans les montagnes, pas vrai ? Dommage que personne n'ait pensé à prévenir les trafiquants de drogue. »

Kimberly le recevait cinq sur cinq. Les électeurs, surtout dans les circonscriptions rurales, aimaient bien penser que les problèmes étaient réservés aux grandes villes. Alors que la plupart des trafiquants de stupéfiants vous auraient expliqué que la faible densité de population était justement ce qui faisait des petits villages le lieu idéal pour installer laboratoires de production de métamphétamine, cultures de cannabis et réseaux d'import-export. D'autant qu'on trouve des toxicomanes partout et dans tous les milieux.

Mais Kimberly et le shérif n'étaient pas payés pour contester le budget qu'on leur allouait. Ils étaient payés pour faire le boulot, quoi qu'il arrive.

Le shérif se carra derrière son grand bureau, qui disparaissait pratiquement sous les sédiments. Kimberly prit un siège en face de lui.

« Je nous ai trouvé une équipe cynophile, annonça-t-il. Deux chiens de berger, un type qui donne dans les opérations de recherche et de sauvetage. Très expérimentés dans la recherche de cadavres. Paraît qu'ils sont intervenus aux quatre coins du monde.

– Et ils sont disponibles au pied levé ? » s'étonna Kimberly.

Le shérif haussa les épaules. « C'est la bonne nouvelle. Aucune tragédie ni catastrophe naturelle ne les appelle ailleurs. Leur maître se nomme Dennis. D'après lui, il faut que ses chiens passent en premier. S'il y a trop d'humains qui circulent dans les parages, ça pollue la piste. Non qu'ils ne la

retrouveraient pas... il a bien insisté là-dessus. Mais ce serait plus de travail et les chiens se fatigueraient plus vite. Vu la superficie à couvrir...

– Compris.

– Ça va modifier l'organisation en ce qui concerne nos volontaires. Je ne peux même pas leur demander de procéder au quadrillage de la zone parce que, là encore, ça la contaminerait. »

Kimberly hocha la tête.

« Donc je pensais monter avec Dennis et un de mes adjoints demain aux aurores. Et que le reste des troupes pourrait suivre deux heures plus tard.

– J'aurais aimé monter en même temps que les chiens. »

Smithers haussa les épaules. « Si vous voulez, mais rappelez-vous que les volontaires vont avoir besoin d'être encadrés par un agent expérimenté. J'ai un bon adjoint, mais pas deux. »

Autrement dit, le shérif proposait de se diviser pour mieux régner. Lui superviserait les effectifs canins, et elle les effectifs humains. Les premiers se déplaçaient beaucoup plus vite et pourraient s'enfoncer plus profondément dans la forêt que les seconds. Bien raisonné, pensa Kimberly.

« Vous avez quelqu'un pour tenir les registres ? » demanda-t-elle. Noter méthodiquement quel volontaire fouillait quel secteur était le nerf de la guerre. Voilà un moment qu'elle n'avait pas participé à une telle opération sur le terrain, mais comme c'était elle à présent qui lisait tous les rapports, elle savait qu'il n'y avait rien de pire qu'un vaste périmètre de recherche où la moitié des carrés du quadrillage ont été oubliés ou laissés sans commentaire. Les détails ont leur importance et la journée du lendemain demanderait une organisation au cordeau.

« Franny, répondit Smithers avec un coup de menton vers l'accueil. Elle est douée. Elle a grandi dans ces montagnes, elle sait tout sur tout le monde et comment remettre à leur place ceux qui seraient trop excités ou tout simplement idiots.

– Elle a l’air redoutable, convint Kimberly. Mais ça ne la dérange pas de devoir donner des ordres à ses voisins ? Ça ne doit pas être facile.

– Ce ne sera pas un problème. Ça fait pratiquement trente ans que je la connais, depuis l’époque où j’étais simple adjoint. Elle travaillait comme serveuse dans mon petit resto préféré. Elle s’est fait mettre enceinte. Sans doute un touriste déjà marié, mais elle ne m’a jamais dit. En ce temps-là, être une adolescente enceinte n’était pas facile, surtout dans la région. Mais elle a gardé la tête haute, sans se préoccuper des ragots. Elle a continué à bosser et fait son affaire des amis trop curieux et des voisins qui la jugeaient. Malheureusement, le bébé n’a pas vécu. Mort-né. Quelques semaines plus tard, elle avait repris le travail, elle servait le café, débarrassait les tables. Quand je suis retourné manger là-bas, elle m’a regardé droit dans les yeux : “Monsieur, elle m’a dit, je crois que j’ai fait assez de bêtises pour une vie entière. Aujourd’hui je suis prête à travailler dur et à me construire une vie. Qu’est-ce que vous me conseillez ?” Je lui ai conseillé de passer son diplôme d’études secondaires et ensuite de venir me voir. Et c’est ce qu’elle a fait.

– Chapeau », dit Kimberly.

Le shérif hocha la tête et se carra dans son fauteuil. « Je me disais qu’on devrait commencer les recherches au pied du sentier, demain. Certes, le corps a été découvert deux kilomètres plus haut, mais rien ne dit qu’il n’y a pas des ossements à retrouver en aval. Il ne faut pas qu’on ait trop d’idées préconçues.

– L’assassin n’aura pas voulu enterrer le cadavre trop près des habitations, mais les ratons laveurs n’ont sans doute pas les mêmes scrupules ?

– Exactement.

– Combien de volontaires ?

– Une bonne trentaine. Des montagnards, pour la plupart. Certains ont l’habitude des opérations de recherche, vu qu’on doit régulièrement

secourir des randonneurs égarés. Bien sûr, quelques-uns seront là en spectateurs. »

Elle voyait ce qu'il voulait dire : des gens attirés par la découverte sensationnelle d'un cadavre en pleine forêt.

« Mais on a des guides de randonnée fiables, des chasseurs. Ils connaissent le secteur. Les endroits où les êtres humains et les animaux ont l'habitude de se promener. »

Tout cela paraissait très bien à Kimberly. Elle se leva. « Je vous retrouve au départ du sentier, cinq heures trente. »

Smithers hocha la tête. « J'ai lu des choses sur votre père, dit-il soudain.

– Tout le monde le connaît.

– Pas facile de prendre la relève.

– Heureusement, j'ai la tête sur les épaules.

– Et cette enquêtrice de Boston, avec ces deux civils ?

– J'ai déjà travaillé avec eux. Ils feront leur part.

– Même celle qui se prend pour Zorro ? demanda-t-il d'un air moqueur. J'ai beau vivre dans un trou perdu, j'ai Google, vous savez. »

Kimberly ne put s'empêcher de rire. « Flora a une sacrée personnalité. Mais elle sait des choses qu'elle est la seule à connaître. Et si cette affaire a réellement un rapport avec Jacob Ness... »

Le shérif hocha lentement la tête. « Rien que l'idée que ce type ait pu sévir chez moi... Et peut-être même qu'il ait vécu ici. Parce que c'est votre idée, n'est-ce pas ? Qu'il ait eu un chalet, une planque en forêt ?

– On ne peut rien vous cacher, shérif. »

Il la regarda d'un air finaud. « Même si ça me retourne l'estomac de penser qu'un individu comme Ness ait pu rôder dans mon comté, l'autre hypothèse... »

C'est-à-dire que ce ne soit pas un individu venu d'ailleurs mais au contraire un habitant de la région qui ait enterré le corps de Lilah Abenito.

Quelqu'un qui connaissait le secteur et qui entretenait des liens avec la population. Un voisin, pour ainsi dire. Peut-être même un ami.

Kimberly ne lui offrit aucun mot de réconfort, parce que dans cette affaire, il n'y en avait pas à offrir.

Au lieu de cela, elle lui tendit la main. Une dernière poignée et ils prirent congé l'un de l'autre.



## Flora

Impossible de dormir. Même chez moi, j'ai beaucoup de mal. Ça fait partie de ces symptômes dont les médecins vous disent qu'ils passeront. Les terreurs nocturnes, l'insomnie, un système endocrinien en surrégime qui me tient constamment aux aguets. Un jour la tension se relâchera. Je dormirai une heure de plus par-ci, une heure de plus par-là, jusqu'au jour où : *tadam !* je serai redevenue une vraie personne.

Ça ne s'est pas encore produit.

Je tourne en rond dans ma chambre d'hôtel, du fauteuil miteux aux rideaux malodorants en passant par la minuscule banquette. Je tente de m'asseoir au bord du lit. Puis de me tenir debout près de la fenêtre. Lumières allumées. Lumières éteintes. Télé allumée. Télé éteinte. Je me lève, je me rassois, et ça recommence.

Quincy nous a retrouvés au motel pour petits budgets, où nous avons dû attendre notre tour derrière la traditionnelle famille de quatre. Le père semblait au bord de la crise de nerfs rien qu'à chercher la bonne carte de crédit dans son portefeuille, pendant que la maman exaspérée s'efforçait comme une malheureuse de discipliner deux jeunes enfants qui n'avaient aucune intention de se tenir tranquilles. La fille aînée n'arrêtait pas de faire des incursions derrière le comptoir, provoquant des glapissements de la part

de l'employé. Quant au garçon, cinq ou six ans, je l'ai surpris à mater ma bottine comme s'il avait décelé la présence de mon couteau papillon.

Je l'ai étiqueté futur tueur en série ; cela dit, je n'ai jamais été douée avec les enfants.

Quand ç'a été notre tour, Kimberly a dégainé sa plaque du FBI et l'employé nous a toisés avec encore plus de méfiance que les sales gamins. À chaque fois que je le regardais, j'avais envie d'attraper mon couteau.

*Collaborez gentiment avec les gens d'ici*, m'avait dit Kimberly. Je vous jure, cette femme voit tout.

Pendant le dîner, elle avait fait le point avec nous sur les opérations du lendemain. Les chiens passeraient d'abord, puis les volontaires. On nous attribuerait un carré du quadrillage et une dizaine de petits drapeaux orange. Fouiller sa zone, bien s'hydrater, rendre compte régulièrement.

Ça paraît simple, à l'entendre. Mais je me doute que la journée de demain sera tout sauf simple.

J'aimerais être déjà en forêt, pour toquer à un arbre creux et en sortir comme par magie les phalanges de Lilah Abenito, des côtes, des vertèbres. Ou peut-être un fémur signé : *Jacob Ness*. Je voudrais des réponses, même si je sais que rien ne suffira jamais à expliquer ce qui est arrivé à Lilah. Ou à moi. Nous faisons partie du cercle très restreint de celles qui ont un jour croisé un monstre en chair et en os. Sauf que moi, je m'en suis sortie.

Et que me voilà de retour en Géorgie, à guetter quelque chose qui me paraîtrait familier. À attendre d'éprouver une impression de déjà-vu en tournant au coin d'une rue ou en entrant dans un restaurant. Il me semble que je devrais bien reconnaître quelque chose. Il *faut* que je reconnaisse quelque chose. Sinon Jacob gagnera une nouvelle fois.

J'entends des bruits en provenance de la chambre voisine. Une porte qu'on ouvre, puis qu'on referme. Des pas dans le couloir. Étouffés. Discrets. Ceux d'une personne qui ne veut pas attirer l'attention.

Je me rapproche aussitôt de ma porte, en état d'alerte maximale. La chaîne est mise, le verrou tiré, mais, en comparaison de ce que j'ai chez moi, ce n'est rien. Des serrures bas de gamme pour une chambre bas de gamme.

Je tire mon couteau du creux de mes reins, où il était coincé dans ma ceinture. J'ai dû mettre mon bagage en soute pour pouvoir l'emporter à Atlanta avec le reste de mes joujoux. D.D. m'a fait les gros yeux, devinant pourquoi je ne pouvais pas garder mon petit sac avec moi en cabine. « Vous serez en permanence entourée de policiers armés », m'a-t-elle fait remarquer d'un air pincé. Mais on savait toutes les deux que je n'allais pas changer d'avis. J'ai enregistré mon sac de voyage. Et à l'arrivée, j'ai ressorti mon couteau et je l'ai ouvert, refermé, ouvert, refermé, ouvert et finalement refermé soigneusement, comme on replie un éventail, avant de le glisser dans ma poche.

Je sors la lame au moment où deux ombres parallèles apparaissent dans le rai de lumière sous ma porte. Elles s'arrêtent. Se figent.

Quelqu'un se tient devant ma chambre.

Keith. Qui, dans l'attente des aventures de demain, ne trouve sans doute pas non plus le sommeil. Qui jure tout savoir de moi, y compris mes insomnies. Qui prétend tenir à moi, peut-être assez pour me proposer... quoi ? De faire causette ? De me consoler ? De me distraire en pleine nuit ? Ou peut-être plus que ça : un intermède sensuel pour détourner nos pensées de sujets plus graves ?

Je pourrais lui ouvrir. Défaire la chaînette, tourner le verrou, tirer la porte pour que plus rien ne nous sépare. Il entrerait.

Et ensuite ?

C'est le genre de choses que font les autres filles. Les autres gens. Prendre du réconfort là où ils en trouvent. Quelques moments d'oubli au milieu du tumulte de leur vie.

Mais est-ce que le sexe représente une possibilité d'oubli pour moi ? Je ne sais plus. À une époque, j'étais une adolescente active et épanouie. En tout cas, je n'étais plus vierge quand je suis partie pour l'université. Mais ce temps-là, la fille que j'étais alors... j'ai l'impression que ça remonte à une éternité. Qu'il ne s'agit même pas de souvenirs de ma propre vie, mais de plans-séquences de la vie d'une autre. Il me paraît impossible que j'aie un jour flirté outrageusement. Rejeté mes cheveux en arrière avec des airs faussement timides. Enfoncé mes doigts dans les épaules d'un homme en lui disant de venir plus près, plus vite, plus fort.

Ma respiration s'accélère. Je ne suis peut-être pas autant à l'abri du désir que je me l'imagine.

Les ombres jumelles sont toujours là. La personne dans le couloir a manifestement autant de mal que moi à rassembler son courage.

Je pose la main sur le panneau en bois de la porte, puis je la déplace lentement, en prenant soin de ne faire aucun bruit. Je ferme les yeux. Et, l'espace d'un instant, je m'autorise à imaginer :

La main de Keith, en éventail de l'autre côté. La paume de Keith rejoignant la mienne. Nos doigts se touchant.

J'inspire profondément, j'expire.

Puis je reprends ma main et repars vers le lit où, couchée sur le côté, je regarde la lumière dessiner les contours de la porte, jusqu'à ce que les deux ombres finissent par s'en aller et disparaître.

Je rejoins la réception du motel avec trente minutes d'avance. Keith est déjà là, une vraie pub pour le magazine *Running Attitude* : legging noir et tee-shirt en tissu respirant bleu électrique, le tout sous un long coupe-vent avec des millions de fermetures à glissière, boutons-pressions et bandes réfléchissantes. Ses baskets (noires avec des touches argentées et bleues) complètent l'ensemble.

Dans ma tenue habituelle (ample pantalon à poches, tee-shirt en coton délavé et sweat-shirt Gap usé), j'ai l'air d'attendre le métro ; et lui a l'air

sur le point de prendre le départ du marathon de Boston.

L'idée me chatouille la lèvre. Je pouffe, puis je me mets à rire à gorge déployée. Franchement, aucun de nous deux n'a l'air d'un volontaire pour une opération de recherche en montagne. Keith doit s'être fait la même réflexion parce que lui aussi éclate de rire.

« Bienvenue dans la Dream Team, dit-il en s'approchant de moi. Café ?  
– J'en boirais volontiers un litre. »

Il me conduit au buffet du petit déjeuner, pas folichon. En gros, il y a du café, un petit panier de fruits et tout un assortiment de gâteaux sous film plastique. J'attrape des Pop-Tarts à la myrtille.

Je viens de finir mon premier mug et une des pâtisseries quand D.D. déboule dans la petite réception, les yeux voilés de fatigue et grincheuse. Pour une citadine pur sucre, elle est quand même mieux habillée que nous – pantalon de randonnée gris, polaire bleu marine avec le sigle *BPD* brodé sur la poitrine (pour Boston Police Department). Elle a même un sac à dos, dont les deux poches latérales sont garnies de bouteilles d'eau.

« Café, noir », grogne-t-elle. Keith ne proteste pas et commence à verser.

« Comment ça se fait que vous ayez des vêtements de randonnée ? lui demandé-je. Vous disiez que vous n'aimiez pas la montagne.

– Stages d'entraînement. » Prenant la tasse des mains de Keith, elle en descend la première moitié d'une traite, bien que le café soit fumant.  
« L'administration nous fournit l'équipement.

– Est-ce que je devrais avoir un sac à dos ? dis-je en regardant ses provisions d'eau, rattrapée par ma nervosité.

– On vous donnera un petit paquetage au point de départ. Il faudra porter des drapeaux de repérage, une carte, de l'eau, peut-être une boussole. »

Je la dévisage avec des yeux ronds. « Je ne sais pas me servir d'une boussole. »

Keith lève la main. « J'ai une appli sur mon téléphone.

– Ça m'aurait étonnée. » D.D. siffle la deuxième moitié de sa tasse et la tend pour qu'on la resserve. Je me demande si on n'aurait pas plus vite fait de lui donner la cafetière.

« Vous voulez manger ? » proposé-je.

L'idée la réjouit. Elle tâte le maigre contenu des paniers, prend deux sachets de Pop-Tarts, une pomme et une banane. Un des sachets de biscuits et la pomme vont dans son sac à dos et elle croque dans le reste à pleines dents.

Le fait de ne pas avoir de sac me contrarie de plus en plus. Je mets les deux Pop-Tarts qu'il me reste dans la poche avant de mon sweat et j'ajoute une pomme. Je ressemble à un kangourou, mais je me dis que la mode n'a jamais été mon point fort.

Keith s'éclipse et revient avec un sac à dos léger pour coureur à pied, avec des bretelles en filet respirant. Il y met un fruit, deux bouteilles d'eau.

Et nous voilà fin prêts. Un joggeur, une petite frappe et une enquêtrice. Tu parles d'une Dream Team.

D.D. se dirige vers la voiture et Keith et moi lui emboîtons le pas.

Le trajet jusqu'au départ du sentier est relativement court. Les volontaires se pressent déjà en rangs serrés et D.D. a du mal à se garer. Nous suivons le flot des arrivants (des hommes, des femmes, des jeunes, des vieux, tous vêtus de manière plus adéquate que nous) jusqu'à la table d'enregistrement où Quincy, en coupe-vent du FBI, dirige les opérations, flanquée d'une femme qui porte une polaire ornée du blason du département du shérif avec la même assurance que d'autres du cachemire.

D.D. fait noter nos noms sur la liste. Elle n'entame pas la conversation avec Quincy. Il y a la queue, tout le monde s'active, ce ne serait pas le moment. Sur la table, Quincy a étalé une grande carte, divisée en carrés de couleurs vives : le fameux quadrillage. Sur le côté, je lis la légende : rose

fluo pour Nate Marles, vert pétant pour Mary Rose Zeilan. Les chefs d'équipe, je suppose.

Quincy nous tend une petite carte avec des annotations : notre première mission. Je cherche la zone sur la grande carte. Elle se trouve à environ quatre cents mètres en amont de l'endroit où le corps a été découvert. Je suis déçue, jusqu'au moment où je me rappelle ce qu'a dit l'anthropologue : beaucoup de prédateurs aiment se réfugier dans les hauteurs avec leur butin. Avec un peu de chance, ce sera un bon endroit pour trouver un gîte de raton laveur ou un nid d'écureuil à l'abandon. J'ai besoin que nous découvriions quelque chose, que nous apportions notre pierre à l'édifice.

Sur la table suivante sont posés des packs d'eau et des monceaux de bananes, puis des cartons de sacs filets remplis de petits drapeaux de géomètre.

« Un sac par équipe, indique Quincy d'une voix énergique, tandis que la file s'allonge derrière nous. Quand vous voyez quelque chose qui vous semble intéressant, vous vous arrêtez et vous sortez un drapeau. Vous écrivez les coordonnées de votre zone au feutre sous le numéro du drapeau, puis vous notez le drapeau sur votre carte et vous le signalez au chef d'équipe. Compris ?

– Oui, chef, répond D.D. d'une voix presque guillerette.

– Si jamais vous tombez en panne de drapeaux, envoyez un membre de l'équipe en chercher d'autres. » Quincy lève les yeux, découvre la tenue de Keith, marque un temps d'arrêt. « Envoyez donc Keith. Il m'a l'air de courir vite. »

Keith ne moufte pas. « Un vrai bolide », assure-t-il.

Et voilà que D.D. sourit aussi.

« Ne cherchez pas à aller trop vite, conseille Kimberly. Ouvrez les yeux et marchez d'un pas régulier. Bon courage. »

Quincy regarde déjà derrière nous le client suivant. Nous progressons le long des tables et finissons de nous équiper. L'employée du département du

shérif relève nos noms une deuxième fois, nous raye sur une autre liste, et c'est parti.

Nous montons dans la forêt.

Marcher ne me dérange pas. Je cours presque tous les jours, même si mes tenues ne sont pas aussi classe que celles de Keith. Une femme qui vit comme moi en état d'hypervigilance perpétuelle est obligée de courir des heures rien que pour évacuer. Et de soulever de la fonte, sprinter au pied d'immeubles, zigzaguer dans des bâtiments à l'abandon. Je ne peux pas vaincre mon anxiété en me sermonnant, en me disant que le pire n'arrivera jamais, puisqu'il m'est déjà arrivé et que toutes mes peurs se sont réalisées, que toutes mes terreurs se sont confirmées. Alors je me livre à des jeux de rôle pour m'en libérer. Je trouve un vieil entrepôt et je fais en sorte de me sortir d'un piège. Samuel, avocat des victimes au FBI, est le premier à m'avoir parlé de cette technique (apaiser son anxiété en renforçant ses capacités), mais je pense qu'il ne s'attendait pas à ce que je pousse le principe aussi loin.

En attendant, quand je regarde les arbres majestueux qui nous entourent, l'épais sous-bois composé d'arbustes à feuilles vertes (je crois qu'on nous a parlé de laurier des montagnes), je me prends à penser à toutes les nouvelles méthodes d'évasion auxquelles je pourrais m'exercer.

J'avance tête baissée. D.D. et Keith n'ont aucun mal à suivre le rythme. Il semblerait que nous soyons tous fous.

Personne ne parle. Nous passons la borne des deux kilomètres. Peu de temps après, nous arrivons à une petite clairière, où un autre agent nous attend avec une écritoire. Il coche nos noms (nous avons survécu jusque-là) et entreprend de trouver notre parcelle sur le quadrillage.

D.D. et lui échangent encore quelques mots. Keith, je m'en aperçois, n'arrête pas d'essayer de regarder derrière le type, comme s'il voulait voir quelque chose dans les sous-bois. Je comprends ce qui se passe : nous



sommes à Ground Zero, si l'on peut dire. C'est ici que le randonneur s'est mis en quête d'un bâton et qu'il est tombé sur un os.

Je regarde la côte que nous venons de gravir. Et pour la première fois, un doute me saisit.

Cette ascension n'a présenté aucune difficulté pour moi. Mais pour Jacob ? Qui restait toute la journée assis au volant, qui se nourrissait de fritures et qui était connu pour ses virées d'une semaine à se shooter et se pinter...

Je ne l'imagine pas du tout ici. Est-ce que ça veut dire qu'il n'est jamais venu dans ces montagnes ? Qu'il m'a menti sur l'histoire du chalet en Géorgie ? Ou simplement que je ne le connais pas aussi bien que je le croyais ? Qu'il avait des secrets, alors que je lui livrais jusqu'à la dernière bribe de moi-même ?

« Tout va bien », me dit Keith.

Je me rends compte que j'ai les poings serrés.

« Il n'a pas gagné. C'est toi qui vas aider une jeune fille assassinée à rentrer chez elle. Toi qui vas avoir le dernier mot.

– Arrête de lire dans mes pensées.

– Alors arrête d'être aussi transparente. »

Je me renfrogne, mais m'énervier contre lui m'aide à me sentir mieux. C'était probablement le but. Keith a toujours l'air de trop bien me connaître. C'est pour ça que je ne lui fais pas du tout confiance.

Ça y est, D.D. a les coordonnées de notre secteur. Nous reprenons l'ascension.

Le temps d'atteindre la zone qui nous a été dévolue, nous avons retiré une couche de vêtements. De loin en loin, nous entendons du bruit, d'autres volontaires dans la forêt, mais nous ne les voyons pas. Les parcelles sont vastes, étant donné la superficie du périmètre à couvrir.

« Lors des opérations de recherche de cadavre auxquelles j'ai participé, explique D.D., on se mettait en ligne, on avançait au même rythme et on

sondait le sol avec un bâton. En l'occurrence, on cherchait un sol meuble, des signes que la terre avait été remuée récemment. Mais là, ça n'a rien à voir. Je ne suis même pas certaine de la meilleure méthode. Ça va être compliqué de chercher sous chaque feuille des petits os éparpillés, alors le conseil du docteur Jackson me plaît bien : cherchons des traces de présence animale. On toque aux troncs creux, on fouille les arbres tombés. On n'est pas à l'abri d'avoir de la chance. » Elle marque un temps. « C'est ici que nous quittons le sentier. Il est important de rester groupés. Keith, c'est le moment de sortir votre boussole magique. Je ne voudrais pas qu'on soit obligés de lancer une opération de recherche pour nous retrouver. »

Keith dégage son téléphone. Nous sommes tous en nage. Il fait plus frais sous les arbres, mais à présent je considère même ces ombrages d'un œil inquiet. Le sentier était facile à suivre : large, agréablement tapissé de feuilles d'automne. Et nous voilà nez à nez avec d'immenses bosquets de lauriers des montagnes qui en étouffent les abords. Il y a des brèches ici ou là.

D.D. en choisit une. Keith et moi nous frayons un chemin à sa suite.

De l'autre côté, la forêt est moins dense que je ne l'imaginais. Les arbres prennent leurs aises, le sol est couvert d'un mélange de feuilles, de débris, de rochers et de buissons hirsutes qui ne reçoivent guère de lumière.

La terre sent l'humus. J'éprouve un pincement au cœur. Souvenirs de la ferme de ma mère, d'une enfance passée à vagabonder dans des forêts pas si différentes de celle-ci. C'est toujours en pleine nature que je me suis sentie le plus chez moi. Mais il y a bien longtemps maintenant que je suis partie battre le pavé de Boston.

« Dites, on devrait sans doute choisir un axe et nous y tenir, suggère Keith. Je propose qu'on marche plein ouest, d'un bord à l'autre de notre carré. Quand on arrive à la limite de l'autre côté, on se décale vers le nord et on repart plein est. Comme si on passait l'aspirateur sur un tapis.

– Ça me va, répond D.D. Souvenez-vous, équipe Dyson : on reste groupés ! »

Nous commençons tous les trois à avancer. Je m'aperçois que j'essaie de regarder en même temps en haut, en bas et tout autour, et que du coup je ne vois rien du tout. Je me reconcentre. D'abord au niveau des yeux (à la recherche de nids, de traces d'animaux), et ensuite en l'air.

J'en retire un sentiment de discipline, mais ça ne donne pas de résultats immédiats.

Keith trouve deux nids. D.D. fouille un tronc creux. Toujours rien.

« Vous savez qu'il y a de fortes chances que nous ne trouvions rien », rappelle D.D. une heure plus tard, après nous avoir informés que c'était l'heure de faire une pause pour boire. La journée se réchauffe. Nous marchons lentement dans les sous-bois, mais mon tee-shirt colle à ma peau.

« Il s'agit de retrouver quelques dizaines de petits os éparpillés sur tout un flanc de montagne. La plupart des volontaires ne trouveront rien. Il reste seulement à espérer que ce ne sera pas le cas de tout le monde. »

Je hoche la tête. Je sais que ce qu'elle dit est exact. Mais si nous nous donnons tout ce mal pour faire chou blanc... L'idée de l'échec m'est insupportable. Et je vois à la tête de Keith qu'il est du même avis. Il n'a pas enfilé sa ridicule tenue de coureur à pied pour rentrer chez lui bredouille.

Nous reprenons quelques gorgées, rebouchons nos bouteilles et nous remettons en chasse.

Il y a un grand arbre droit devant. Je vois qu'il a été en partie évidé, par un pic-vert ou je ne sais quel autre animal. Le cœur battant, je me hisse sur la pointe des pieds et, allumant la lampe torche de mon téléphone, j'en éclaire l'intérieur. Pas de paire de petits yeux qui me regarderaient. J'entre le bras, tâte d'une main légère. Des plumes duveteuses, des feuilles et quelque chose d'un peu plus consistant. Un tas de brindilles. Ou des os ?

Nous ne sommes pas censés toucher quoi que ce soit. D'un autre côté, je ne peux pas signaler ce que je n'ai pas examiné. J'avise un petit bâton par

terre et je m'en sers pour explorer la cavité jusqu'à retrouver ce que j'ai senti tout à l'heure. Lentement mais sûrement je rapproche la chose de moi. Ça vient, ça vient...

Je tire un peu trop fort et la chose dégringole par terre. Je m'étrangle, fais un bond en arrière et aussitôt m'accroupis. On dirait des os. Tout un tas d'os absolument minuscules.

J'ai réussi ! J'ai trouvé...

« Un squelette de souris », dit Keith. Je lui lance un regard noir et examine le tas d'un peu plus près.

Zut, c'est vrai que les os sont trop petits et maintenant qu'il le dit, ça ressemble bel et bien à une silhouette de souris.

« Sans doute un nid de chouette, dit Keith. On dirait que madame a bien dîné. »

Je ne suis pas convaincue. « Est-ce que les chouettes ne sont pas censées avaler leur proie tout rond ? Et recracher des boulettes ou un truc de ce genre ? »

Keith me regarde, déconcerté. « Oh. Tu as peut-être raison.

– Un point pour la fille de la campagne. J'ai même eu l'occasion de toucher une de ces boulettes dans le parc naturel près de chez moi, donc je peux te dire que ce n'est pas une chouette qui a laissé ça. Mais tu as raison, on dirait des os de souris. »

Juste à ce moment-là, nous entendons quelque chose. Des aboiements au loin.

D.D. nous rejoint au petit trot. « On dirait que les chiens ont fait une découverte. »

Les aboiements n'en finissent plus.

« Plutôt quelque chose d'important. » D.D. sort son téléphone pile au moment où celui-ci se mettait à vibrer. Elle consulte l'écran. « Quincy », nous indique-t-elle avant de porter l'appareil à son oreille.

« Oui. Je m'en doute. Les chiens ont trouvé quelque chose. Pardon ?  
Vous êtes certaine ? D'accord. On arrive. »

Elle raccroche et se retourne vers nous avec une gravité nouvelle.

« Les chiens ont trouvé des os qui manquaient, dit aussitôt Keith.

– Non. Les chiens ont trouvé un autre cadavre. »

Un ange passe, aucun de nous ne dit rien. Nous avons perdu notre voix.

« Il y en a d'autres ? dis-je dans un souffle.

– Au moins une autre tombe. Quincy veut que nous allions l'aider.

– Un charnier ! s'exclame Keith. Nous avons découvert le charnier d'un tueur en série. » Il a l'air fou de joie. Je sais que c'est plus fort que lui.

Mais à cet instant précis...

Je suis triste. Effrayée. Perdue.

Je suis de nouveau l'une de ces filles.

« Vous pouvez retourner à l'hôtel, si vous voulez », me propose gentiment D.D.

Comme si je le pouvais réellement.

Je secoue la tête. Je me tourne vers l'endroit d'où nous sommes arrivés. Keith procède à quelques réglages avec sa boussole. Puis, dans un même mouvement, nous partons vers le cadavre.

## Kimberly

« Ça ne s'est pas tout à fait passé comme prévu », expliquait Kimberly au téléphone.

Il était vingt et une heures. Elle venait de regagner sa chambre d'hôtel après une des plus longues journées de sa carrière. Elle avait passé les dernières heures à échanger avec son superviseur, puis avec la cellule d'investigation. À présent, elle avait besoin de s'extraire un quart d'heure de la folie ambiante avant d'embrayer sur une nouvelle étape de l'organisation logistique. Dans le combiné, elle entendait ses filles jacasser derrière Mac. C'était normalement l'heure du coucher. Elles étaient certainement en train de profiter de ce que leur père était distrait pour se lancer dans une dernière bêtise.

La bande-son de la vraie vie. Kimberly ne parvenait jamais à savoir si autant de normalité était ce qu'il y avait de plus beau ou de plus déstabilisant après une journée pareille.

« Vous avez trouvé d'autres ossements ? demanda Mac depuis leur maison d'Atlanta.

– Des cadavres. Nous avons trouvé d'autres cadavres. »

Un temps. « Les filles, lança Mac au bout du fil, allez chercher quelque chose à lire ! Je reviens dans une minute.

– La dernière fois que tu as essayé cette méthode, elles se sont tapé dessus avec les livres.

– Mais ça les a bien fatiguées », riposta Mac.

Elle entendit un déclic. Une porte qu'on refermait. Mac venait de sortir des chambres jumelles de leurs filles pour aller s'isoler dans la leur. Elle ferma les yeux. Imagina la scène. Leur modeste maison de plain-pied, son séjour ouvert, son canapé confortable, son sol encombré. Une chambre (celle d'Eliza) saturée de violet. Une autre (celle de Macey) décorée dans les tons bleus. Les deux remplies de toute une collection de trophées de sport, de peluches et d'albums lus et relus. Et puis il y avait leur petit nid, à Mac et à elle, où le lit n'était jamais fait, où il y avait des photos de famille sur presque tous les meubles et où le tapis de course installé dans un coin servait réellement pendant les chaudes et moites journées d'été, mais faisait office de porte-manteau le reste de l'année.

Elle se promettait tout le temps de peindre un mur d'une couleur différente pour la déco. Et de ranger le placard, de mettre de l'ordre dans la salle de bain. Mais la vérité, c'était qu'elle n'avait jamais le temps de faire ce genre de choses, et sans doute même qu'elle n'était pas ce genre de personne. Mac et elle ne vivaient que pour leur famille et leur métier. Elle avait envie de penser que c'était pour ça qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

« Raconte-moi depuis le début, dit Mac.

– Les chiens ont trouvé trois autres cadavres.

– *Trois autres ?*

– Au moins. Nous avons creusé jusqu'à exhumer trois crânes et nous avons arrêté pour attendre l'anthropologue, le docteur Jackson. Il y en a peut-être davantage en dessous, je ne sais pas. Tout ce qu'on distinguait, c'était un amas d'ossements entremêlés. » La main de Kimberly tremblait légèrement sur son téléphone. « Un charnier, Mac. C'était quand, la

dernière fois que tu as entendu parler d'un tueur en série qui avait enterré trois victimes en même temps ? »

Mac ne répondit pas tout de suite. C'était une question rhétorique. Elle-même ne savait toujours pas quoi faire de leur découverte du jour, alors qu'elle avait eu des heures pour y réfléchir.

« À quand la tombe remonte-t-elle ?

– Les restes semblent être totalement squelettiques. Il va falloir attendre le docteur Jackson et son équipe pour en savoir davantage. Je m'étonne de la faible profondeur de la tombe. Quand on veut garder le secret sur quelque chose, en général on l'enterre profondément. Mais les quatre corps étaient à peine recouverts de terre. Que faut-il en déduire ? Que notre assassin, connaissant bien la région, estimait que les tombes ne seraient pas découvertes ? Ou qu'il n'avait pas le temps ou la force de creuser une vraie fosse ? D'après Flora, Jacob Ness n'était pas vraiment sportif. Va savoir.

– Est-ce que ces nouveaux cadavres sont aussi de sexe féminin ?

– Il va falloir attendre le docteur Jackson pour une exhumation dans les règles de l'art. Elle a beaucoup insisté pour que son équipe, et son équipe seule, intervienne sur le site. À ce stade, la terre, les exosquelettes d'insectes, la flore et la faune, tout aura son importance. Nous ne sommes pas compétents dans ce domaine.

– Mais tu parierais que ce sont des femmes, devina Mac.

– Les crânes sont de petite taille, ce serait cohérent avec des victimes de sexe féminin. Et puis je suis bien obligée de penser que cette tombe a un lien avec Lilah Abenito, qui était elle-même une adolescente. Je ne sais pas. Est-ce que nous ne voyons que ce que nous avons envie de voir ? Est-ce que j'ai dès le début pris cette affaire par le mauvais bout ? Franchement, je ne me suis jamais sentie aussi idiote, alors que je suis censée diriger cette cellule d'investigation. »

Kimberly poussa un nouveau soupir. Assise au bord du lit, elle se massa les tempes, sentant monter un mal de tête.



« Tu as demandé des renforts ?

– Marshall a accepté de mobiliser la brigade de recueil d'indices. » Marshall était son supérieur et la brigade de recueil d'indices un groupe d'élite du FBI composé de spécialistes qui venaient prêter main-forte dans les cas où la collecte des pièces à conviction se révélait particulièrement épineuse. Kimberly elle-même en faisait partie. Cette brigade intervenait parfois dans des circonscriptions qui n'avaient pas les moyens d'avoir leurs propres techniciens d'identité judiciaire ou qui ne possédaient pas l'arsenal de gadgets sophistiqués du FBI. D'autres situations, telles que des catastrophes aériennes ou des événements ayant fait un grand nombre de victimes, exigeaient tout simplement des renforts. Après les attentats du 11-Septembre, l'équipe de Kimberly avait été dépêchée sur le site du Pentagone. Une instructrice leur avait raconté qu'elle avait ratissé les décombres pendant des jours, tout cela pour ne découvrir qu'une alliance en or. Mais, avait-elle ajouté, l'expression du visage de la veuve quand on avait au moins pu lui rendre ce souvenir de son mari...

L'instructrice en question était morte cinq ans plus tard. D'un cancer. Très probablement lié à son exposition à des produits toxiques lors de cette intervention. Les agents du FBI disent souvent qu'ils ont pour vocation de servir leurs concitoyens, mais très peu de civils comprennent réellement ce que cela implique.

« Tu tiens le coup ? demanda Mac d'une voix douce.

– J'ai du mal, reconnu Kimberly. Je ne sais pas comment organiser ce barnum, entre le nombre de gens à superviser, la pression pour que nous apportions des réponses immédiates à des questions atroces...

– Tu penses que c'est l'œuvre de Jacob Ness ?

– Je pense que ce serait une chance pour nous si c'était l'ancien dépotoir d'un prédateur mort et enterré.

– Ça répondrait aux attentes tout en minimisant les peurs. Et comme vous n'avez pas trouvé de dépouille récente, il est permis de penser que le

coupable est bel et bien mort.

– On sait que les tueurs en série ne s'arrêtent pas comme ça, renchérit Kimberly. Et dans la mesure où tous les cadavres retrouvés jusqu'à présent sont totalement squelettisés, je dirais que nous venons de mettre au jour les traces d'un crime ancien. Cela correspondrait à la période d'activité de Ness, et le scénario serait assez convaincant : Ness commence par kidnapper des jeunes filles le long ou à proximité des itinéraires qu'il suit avec son poids lourd. Il les emmène dans la tranquillité relative des montagnes, puis se débarrasse des corps. Jusqu'au moment où sa confiance en lui et ses moyens lui permettent de garder sa victime plus longtemps, comme il l'a fait avec Flora.

– Que pense-t-elle de cette nouvelle découverte ?

– Elle... s'interroge. Ness aurait-il été capable de tuer et d'enterrer quatre jeunes femmes ? Certainement. En revanche, l'idée qu'il ait gravi une montagne et crapahuté dans les bois en trimballant des cadavres... D'après elle, il ne faut même pas y penser. C'était le kidnappeur le plus paresseux du monde.

– Est-ce qu'il serait possible qu'il soit monté en voiture jusqu'au départ d'un autre sentier plus en altitude, pour ensuite redescendre à pied jusqu'à l'endroit où vous avez trouvé les corps ?

– Bonne question. Nous n'avons pas eu le temps de nous pencher sur la carte des sentiers. Tout le monde veut des réponses tout de suite, bien sûr. J'aimerais que ce soit aussi simple.

– Tu m'étonnes. »

Ils se turent tous les deux quelques secondes. Kimberly appuya sa tête contre le mur et écouta le rythme régulier de la respiration de son mari, aussi familier que le sien. Plus de bruits en provenance de leurs filles, ce qui signifiait soit qu'Eliza et Macey étaient à la niche pour la nuit, soit (et c'était plus probable) qu'elles étaient en pleine conspiration criminelle. Elle aurait dû libérer Mac. Le laisser retourner à ses responsabilités pendant

qu'elle assumait les siennes. Mais elle n'était pas encore prête. Elle avait besoin de cela : un moment de calme au cœur de la tempête.

« Il n'était pas connu pour se livrer à toutes sortes d'excès, Jacob Ness ? reprit Mac. Alcool, drogue, ce genre de choses ?

– Si.

– Est-ce que ça ne pourrait pas être ça, ces trois filles ? Le résultat d'une crise de folie meurtrière ? Ted Bundy a bien eu une nuit où il s'en est pris à toute une association d'étudiantes.

– Bundy était dans un état délirant, ce soir-là. Il frappait et passait à la suivante. C'est plus facile que de transporter et déposer trois corps dans une même tombe.

– Ce qui repose la question d'un éventuel complice. Quelqu'un qui aurait des attaches dans la région et qui pourrait expliquer la présence de Jacob dans le secteur. Dans ce cas, l'histoire des trois filles deviendrait moins invraisemblable.

– Tu ne voudrais pas venir à Niche ? Les habitants nous regardent de travers et les montagnes sont truffées de cadavres, mais à part ça c'est idyllique.

– Mais non, tu vas y arriver. Et toutes les affaires commencent par se compliquer avant de s'arranger. C'est dans l'ordre des choses.

– C'est vrai. » Elle s'ébroua, se redressa. Il était temps de reprendre le collier.

« Appelle-moi si tu as besoin de parler. Même en pleine nuit. Ça ne me dérange pas.

– Les joies de notre métier.

– La clé de notre mariage », corrigea gentiment Mac.

Kimberly sourit. « Je t'aime.

– Moi aussi, je t'aime.

– Les filles t'ont laissé bien longtemps tranquille...

– Prie pour moi. »

Kimberly sourit de nouveau. Elle posa deux doigts sur ses lèvres, comme si elle pouvait envoyer un baiser à son mari par le biais des antennes téléphoniques. Comme si elle pouvait sentir le contact de ses lèvres en retour.

Puis elle se remit au travail.

## D.D.

À la première heure le lendemain matin, D.D. traîna Flora et Keith dans les locaux du shérif du comté. La salle de réunion allait servir de poste de commandement pour la cellule d'investigation. Du fait de la découverte de nouveaux restes, un poste mobile serait également installé au départ du sentier de randonnée pour coordonner le travail des spécialistes des ossements et autres experts de la police scientifique qui allaient explorer le flanc de la montagne.

Kimberly et D.D. s'étaient parlé en fin de soirée. Vu la soudaine ampleur prise par l'enquête, Kimberly avait demandé à D.D. de faire équipe avec le shérif pour mener les interrogatoires auprès de la population, elle-même devant superviser les fouilles de la nouvelle tombe. C'était une mission importante et une sympathique preuve de confiance de la part d'un agent fédéral envers une policière municipale qui n'était même pas de la région. Cela prouvait aussi tout simplement à quel point leur cellule d'investigation était en sous-effectif. En réalité, D.D. soupçonnait Kimberly de savoir qu'elle avait l'intention de cuisiner les gens du cru d'une manière ou d'une autre. Sans doute la fédérale s'imaginait-elle ainsi garder une certaine maîtrise de la situation.

Elle ne serait pas la première à échouer en essayant de contrôler D.D.

Celle-ci était d'humeur parfaitement allègre lorsqu'elle entra dans le bâtiment trapu. Traînant les pieds dans son sillage, Flora semblait ne pas avoir fermé l'œil de la nuit, et Keith non plus. Quoi de neuf sous le soleil ?

Pour sa part, D.D. adorait cette phase d'une enquête de grande envergure. Celle où l'on fourbit ses armes. Où l'on fait le point sur ce que l'on sait et ne sait pas. Avant de sonner le rassemblement pour aller terrasser l'ennemi.

Le shérif n'était pas dans la salle de réunion. D.D. reconnut deux agents du FBI déjà croisés lors du premier briefing de la cellule d'investigation. Le premier orientait des policiers locaux vers différentes piles de dossiers tout en fixant au mur principal, bien en évidence, une immense carte des sentiers de randonnée. Ensuite, imagina D.D., il en ferait autant avec des cartes agrandies de Niche et des villages alentour. Il y aurait également un tableau sur lequel on afficherait tout ce qu'on apprendrait au fur et à mesure (notamment les photos des victimes), ainsi qu'un tableau blanc pour organiser les discussions.

L'autre agent du FBI était apparemment l'informaticien de la bande. Après avoir classiquement disposé les tables en U, il y plaçait des ordinateurs portables à intervalles réguliers, retournant chaque fois à sa propre machine pour pianoter à toute allure. Il était certainement en train d'installer un réseau sécurisé reliant tous les ordinateurs de la cellule pour éviter d'utiliser celui du shérif. C'était le meilleur moyen de traiter la masse d'informations et de contrôler la chaîne de transmission des pièces sensibles. Bienvenue dans une enquête de police 2.0, où le problème n'était pas de recueillir des renseignements, mais de gérer l'avalanche de données. Entre les dépositions des témoins, les registres des hôtels et les reçus de cartes de crédit des restaurants, ils allaient crouler sous les documents d'ici la fin de la journée. D.D. devait reconnaître que le FBI avait de meilleures méthodes pour organiser le chaos, habitué qu'il était à traiter les affaires de haut vol.

D.D. salua de la main les agents débordés et s'attira deux brefs hochements de tête en retour, aucun d'eux ne s'interrompant dans sa tâche. Puis, vu l'effervescence ambiante, elle ressortit de la salle, Flora et Keith toujours en remorque, et prit le couloir.

À la place du shérif, elle se serait réfugiée dans son bureau, loin de la pétaudière. Au bout de quelques tentatives, elle trouva le bureau en question.

« Shérif Smithers. »

De fait, celui-ci était en position allongée dans son fauteuil, les pieds sur la table et les yeux fermés. Il se redressa en sursaut, ses pieds retombèrent par terre avec un bruit mat et son chapeau dégringola de son crâne.

« Euh, voyons... » Manifestement il la reconnaissait, mais avait l'esprit trop embrumé pour se rappeler son nom.

D.D. eut pitié de cet homme épuisé. « Commandant D.D. Warren, police de Boston. Appelez-moi D.D. Et vous vous souvenez de Flora Dane, Keith Edgar. »

Le trio tenait à peine dans ce petit bureau tout encombré par des montagnes de dossiers. Le shérif finit par regarder autour de lui comme s'il se sentait en devoir de leur offrir un siège, mais sans trouver de solution.

Il renonça avec un profond soupir. « Oh, puis zut.

– Aucun souci. À l'heure qu'il est, il y a plus important que de faire du ménage.

– Comme vous dites.

– Quincy m'a demandé de passer vous voir ce matin pour qu'on coordonne les interrogatoires.

– Oui, m'dame. On s'est parlé hier soir. » Il regarda Flora et Keith. En retrait derrière D.D., ni l'un ni l'autre n'avait prononcé un mot. Manque de sommeil ? Stupeur de voir cette sinistre affaire prendre un tour plus sinistre encore ? D.D. n'en savait rien, mais elle se retourna vers eux d'un air interrogateur.

Keith réussit à lever la main en marmonnant un bonjour. Flora se contenta de fixer le shérif. Son visage dénué de toute expression ne présageait rien de bon. Elle s'était réfugiée au plus profond d'elle-même. Peut-être pour se protéger. Mais peut-être aussi pour aiguïser ses pulsions meurtrières.

« Avec tout le respect que je vous dois, dit le shérif en regardant D.D., ces deux personnes sont des civils.

– Elles plaident coupable, reconnut D.D.

– Nous ne pouvons pas confier des interrogatoires officiels à des civils.

– Nous sommes bien d'accord. D'autant que parler n'est pas vraiment le fort de Flora », dit-elle en haussant un sourcil vers la jeune femme mutique, dont elle n'obtint rien en retour. Vraiment pas bon.

« Est-ce que Quincy a fait le point avec vous sur ses objectifs de départ ? demanda D.D. en se retournant vers le shérif.

– Oui. Identifier les notables de Niche, les personnes influentes...

– Celles qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, ajouta D.D.

– Les propriétaires de commerces, continua le shérif sans moufter. Bref, reconnaître le terrain.

– Est-ce qu'il y aurait des gens qui fichent la frousse à leurs voisins, des cinglés notoires ?

– J'ai déjà sorti la liste de tous les individus possédant un casier judiciaire et demandé à des agents de leur rendre une petite visite. Naturellement, ce ne sera pas facile de les interroger : que faisiez-vous il y a quinze ans ? On pourrait montrer des photos de Jacob Ness, mais qui va avouer avoir connu un tel monstre ?

– Personne, certainement. Mais vous pouvez demander à leurs voisins s'ils n'auraient pas vu quelqu'un correspondant au signalement de Jacob dans le secteur. Je poserais aussi des questions sur le camion. Reconnaître un véhicule paraîtra moins risqué que de se mouiller au sujet d'un violeur patenté. »



Le shérif approuva.

« Est-ce qu'il y a un notable en particulier (le pasteur, le maire...) qui pourrait utilement nous renseigner sur ses concitoyens ?

– Il y a Howard, le maire. Howard Counsel. Avec sa femme, Martha, il possède la maison d'hôtes sur la grand-rue. Une de ces demeures historiques grandioses qui servaient de lieu de villégiature l'été. À peu près ce qu'on fait de plus luxueux dans la région.

– Avec une véranda qui fait tout le tour de la maison, des fauteuils à bascule partout ?

– Celle-là même.

– C'est sûr qu'on devrait aller le voir.

– On ?

– Vous et moi. Comme c'est le maire, il voudra être traité avec égards. Se faire interroger par deux agents en tenue l'irriterait. Mais si deux responsables de la cellule d'investigation, dont le shérif, viennent l'informer amicalement de ce qui se passe dans sa ville... »

Le shérif hocha la tête, comprenant le sens de sa remarque.

« Cette petite attention lui sera agréable, finit-elle, et bien sûr on en profitera pour lui poser quelques questions.

– Le maire et sa femme... ça fait des lustres que leurs familles vivent dans la région. Je ne sais pas s'ils accueilleront à bras ouverts la présence d'étrangers, mais ils voudront que cette enquête soit bouclée au plus vite. Une affaire de meurtre sensationnelle, ça fait mauvais effet. Et ce n'est pas bon pour le commerce. Ils ne vont pas avoir envie que la cellule d'investigation s'éternise.

– Tant mieux. Ils sont matinaux ? »

Le shérif l'ignorait.

« Peu importe, décréta D.D. Après les émotions d'hier, ça m'étonnerait que qui que ce soit ait fermé l'œil, de toute façon. Allons-y. »

Le shérif cligna des yeux. « Maintenant ?

– Autant battre le fer tant qu’il est chaud. »

Le shérif ramassa son chapeau, l’air encore un peu crevé. « J’aimerais changer de chemise », dit-il.

D.D. s’avisa que sa tenue était en effet un rien fripée. Comme s’il avait dormi en uniforme. Le pauvre. « On vous laisse. Je vais confier une mission à Flora et Keith. Comme ça, on pourra tous se mettre au boulot.

– On a une mission ? s’étonna Keith.

– Absolument. » Elle les poussa dans le couloir.

« Laquelle ? » demanda-t-il, tandis qu’elle refermait derrière eux.

En réponse, D.D. observa Flora. Celle-ci restait distante, mais peut-être qu’avoir une tâche à accomplir l’aiderait à sortir de sa prostration.

« Pour l’instant, on tourne en rond. Ces crimes sont-ils, oui ou non, l’œuvre de Jacob ? Oui, il était capable de tuer quatre jeunes filles. Mais non, il n’était sans doute pas capable de se débarrasser des corps. »

Flora hocha la tête, mais elle avait toujours l’air d’être à des années-lumière de là.

D.D. durcit le ton. « Il faut qu’on sache une fois pour toutes si Jacob est venu dans la région. Qu’on ait la certitude absolue que *oui, il a bien trempé dans cette affaire*.

– Je vous l’ai dit, j’étais dans une caisse. Je n’ai rien vu...

– Vous n’avez rien vu, rien entendu, l’interrompit D.D. sans ménagement. Mais qu’est-ce que vous avez *fait* ? Allez, Flora, rendez-vous utile. Vous n’êtes pas là pour faire joli. »

Les narines de la jeune femme se dilatèrent. Elle regarda D.D. d’un air rebelle, mais au moins il y avait un peu de feu dans ses yeux.

« Je ne comprends pas », dit Keith.

D.D. resta concentrée sur Flora. « Qu’avez-vous fait pendant votre captivité ? Qu’avez-vous vécu ? Réfléchissez. En décembre dernier, pendant cette séance qui visait à faire remonter vos souvenirs, de quoi vous êtes-vous servie comme déclencheurs ? »

Flora cligna des yeux. Elle se redressa, présente pour la première fois depuis le début de la matinée. « J'ai mangé, dit-elle tout bas. Quand il revenait, Jacob apportait toujours de la nourriture. Beaucoup de repas à emporter. Travers de porc, ailes de poulet, burgers, pizzas. Plus c'était gras, mieux c'était. »

D.D. hocha la tête d'un air approbateur. « Je dois vous avouer que ça me chagrine de vous confier cette mission, parce que je préférerais pouvoir m'en charger moi-même. Mais chacun sa croix. Je vais donc faire ma BA et m'occuper du maire ; pendant ce temps-là, Keith et vous ferez la liste de tous les restaurants du coin ouverts depuis plus de dix ans. Et ensuite, vous irez y manger. Commandez tous les plats de la carte s'il le faut. Faites le tour de ces établissements jusqu'à ce que vous trouviez quelque chose qui, je ne sais pas, vous paraîtra correspondre. »

Flora la scruta d'un air ébahi.

« Il ne suffit pas de chercher les restaurants ouverts depuis plus de dix ans, fit remarquer Keith. Il faut sélectionner ceux dont le chef n'a pas changé entretemps, puisque ça influence le style de la cuisine.

– C'est sûr.

– Je peux chercher sur Internet la liste des restaurants de Niche et des environs, puis préparer un tableau reprenant leur date d'ouverture, la date d'embauche du chef, la date d'arrivée du propriétaire ou du gérant.

– Parfait.

– Je ne suis pas certaine d'avoir le palais aussi fin, objecta Flora. Ni une aussi bonne mémoire.

– Vous n'allez pas essayer d'identifier l'ingrédient secret d'une sauce exceptionnelle, Flora. Juste de retrouver un goût connu. »

Flora hocha lentement la tête. Son absence d'émotions n'était plus qu'un souvenir. À présent elle semblait... plus jeune, et nerveuse. Effrayée à l'idée de découvrir un plat qui lui rappellerait Jacob ? Ou plus terrorisée

encore à l'idée d'échouer, si bien que cet homme et ce qu'il lui avait fait à elle, ce qu'il avait peut-être fait à d'autres, resterait à jamais un mystère ?

Venir en Géorgie était un acte de bravoure de la part de Flora, et D.D. respectait cela. Elle avait même de la peine pour cette jeune femme. Mais elle conserva un visage autoritaire, affirmant ses exigences. La méthode douce n'avait jamais marché avec Flora. Alors qu'un défi impossible à relever...

« D'accord, dit brusquement Flora. On va faire ça. La tournée des restaurants. Ça ne devrait pas être trop difficile, pas vrai ? »

Keith lui étreignit l'épaule, ce qui était une réponse suffisante.

Derrière eux, la porte s'ouvrit et le shérif apparut, vêtu d'une chemise propre.

« On fait le point en fin de journée », ordonna D.D. avant de chasser Flora et Keith d'un geste des deux mains. Ils tournèrent les talons et prirent le chemin de la sortie.

« Où vont-ils ? demanda le shérif.

– Deux petits jeunes amoureux fous ? Allez savoir ! »

## Kimberly

Kimberly retrouva la brigade de recueil d'indices peu après cinq heures du matin. Ses membres se rassemblèrent à la réception de l'hôtel avant même que le café ne soit passé et les pâtisseries sous cellophane jetées dans le panier. Ils formaient une fine équipe, expérimentée et méticuleuse. Kimberly aurait sans hésitation remis sa vie entre les mains de chacun d'eux, comme elle l'avait fait la dernière fois qu'ils étaient partis à la cueillette des cadavres dans les montagnes de Géorgie.

Rachel Childs, superviseuse et chef d'équipe, était la Madame Loyal de tout ce cirque. Cette rouquine d'à peine un mètre cinquante-cinq avait grandi à Chicago et sa mâchoire volontaire décourageait toute envie de la contredire. Harold Foster, au contraire, était une grande perche de près d'un mètre quatre-vingt-dix qui la dominait de la tête et des épaules ; c'était leur expert en milieu naturel. Il avait parcouru le sentier des Appalaches d'un bout à l'autre avant d'aller à l'université et avait hâte de récidiver. Il connaissait également très bien la flore, la faune, les prédateurs et les serpents venimeux, de sorte que Kimberly avait tendance à marcher à ses côtés en randonnée... quand elle parvenait à suivre le rythme.

Rachel et lui étaient venus accompagnés de deux collègues.

Franklin Kent, que Kimberly n'avait jamais rencontré mais dont la voix lui évoquait le bayou, était aussi bien équipé que Harold, donc lui aussi avait l'expérience de la montagne.

Enfin, Rachel lui présenta Maggie Sharp, qui transportait l'outil de géomètre dont ils se serviraient pour cartographier la scène de crime. Un vrai service informatique ambulant.

Ils échangèrent quelques civilités, puis Kimberly rappela la présence de deux tombes et le rôle du docteur Jackson, l'anthropologue médico-légale qui se chargerait de l'exhumation. L'équipe de recueil d'indices, de son côté, avait pour tâche de faire un quadrillage, d'explorer les abords du périmètre et, oui, de retrouver d'éventuels fragments de squelette épars.

Ils se répartirent dans deux voitures pour rejoindre le départ du sentier. Kimberly et Harold prirent la route les premiers afin d'installer le poste de commandement et de retrouver le docteur Jackson. Rachel, la chef d'équipe, était donc chargée du ravitaillement en café et autres douceurs – ce qui était peut-être la mission la plus importante.

Au moment même où Kimberly et Harold arrivaient à destination, le docteur Jackson se garait dans un fourgon blanc de la morgue et Kimberly fit les présentations. Elle n'avait jusqu'alors collaboré avec l'anthropologue que sur une poignée d'affaires, mais elle avait déjà pu apprécier son solide bon sens. Ce matin, la spécialiste portait une tenue ample et des chaussures de randonnée. À l'arrière du fourgon, Kimberly remarqua une pile de combinaisons, qui furent rapidement mises dans un sac. Il y avait également des seaux, des truelles, des tamis, des bâches.

Kimberly en était à se demander s'il fallait faire venir un cheval ou une mule pour les aider à transporter tout cet attirail quand le reste de l'équipe arriva et commença sans mot dire à répartir le matériel dans ses sacs et suspendre les seaux à divers endroits de leur corps à l'aide de crochets.

Et c'était parti. Harold prit la tête de la marche, Rachel sur ses talons. Kimberly leur avait donné à tous deux les coordonnées du site, elle ne

s'inquiétait donc pas.

Elle-même adopta un rythme plus tranquille, aux côtés du docteur Jackson. Cette femme plus toute jeune ne s'en sortait pas si mal, étant donné qu'elle avait sans doute passé le plus clair de son existence dans un labo. Mais la pente était raide et il n'était pas mauvais de faire quelques pauses.

« Quand je vous ai dit de me trouver plus d'ossements, grommela le docteur, je n'en demandais pas tant.

– Vous avez regardé les photos que je vous ai envoyées ?

– Bien sûr.

– Nous avons arrêté de creuser dès que nous avons vu le sommet des crânes. Je ne voulais pas faire plus de mal que de bien.

– Enfin une fédérale qui fait preuve d'un peu de bon sens.

– Ça nous arrive, lui assura Kimberly.

– Vous voudriez me faire parler. Que je vous donne des réponses que je n'ai pas encore, comme vous le savez.

– Je voudrais connaître l'âge de la sépulture. Et le plus tôt sera le mieux. Est-ce que nous avons trouvé un site ancien ou un site encore en activité ?

– L'état squelettique des restes plaide en faveur de la première hypothèse, mais il faudra que je les transfère au labo pour vous en dire davantage. »

Kimberly hocha la tête, accepta le verdict, et elles continuèrent leur ascension.

La première sépulture avait déjà fait l'objet d'une fouille complète quelques semaines plus tôt, mais comme il restait encore une partie des ossements à découvrir, Rachel demanda à Harold et Franklin de jeter un nouveau coup d'œil au secteur, au cas où l'on serait passé à côté de quelque chose. Harold était connu pour arpenter les montagnes à pas de géant. Kimberly ne savait pas encore pour quoi Franklin était connu. Il semblait

concentré, dévoué à la cause et complètement introverti. Un chiot et une panthère. Ces deux-là allaient passer une journée intéressante.

Elle conduisit le reste de l'équipe jusqu'au site du charnier récemment mis au jour. Deux adjoints du shérif avaient monté la garde toute la nuit. Ils se levèrent avec gratitude lorsque Kimberly et ses comparses émergèrent des épaisses broussailles.

« Bonjour, dirent-ils.

– Un peu de café chaud ?

– Pas de refus ! »

Kimberly avait découvert dès le début de sa carrière que ce sont les petits détails qui permettent d'obtenir des résultats. Ils prirent tous quelques instants pour poser le matériel et défaire les sacs ; chacun avait soin de rester à l'écart de la tombe pour éviter de la contaminer, même si Kimberly se doutait que tous étaient impatients d'y jeter un œil.

On renvoya les adjoints dans la vallée pour qu'ils dorment. Deux autres viendraient prendre la relève. Il n'était jamais inutile d'avoir des agents dédiés à la surveillance du site, qui pourraient guetter l'arrivée d'éventuelles menaces (coyotes ou curieux) pendant que toute l'attention de l'équipe serait focalisée sur le sol.

Rachel demanda à ses collègues de préparer le matériel. Maggie sortit le tachéomètre de sa mallette. Cet outil, baptisé station totale, avait été utilisé par les équipes de géomètres pour créer des modélisations en 3D des grandes routes et du comportement des conducteurs, avant d'être adapté à l'imagerie de scènes de crime complexes. Comme Kimberly l'avait indiqué à Mac, les restes n'étaient pas disposés de manière ordonnée. Au contraire, pour autant qu'elle pût le dire, les corps avaient été balancés pêle-mêle. Puis, lorsque parties molles et tendons avaient disparu, les squelettes s'étaient effondrés les uns sur les autres.

De retour au laboratoire, le docteur Jackson reconstituerait soigneusement chacun d'eux et les images numériques enregistrées par le



tachéomètre serviraient à conserver les données de la scène de crime.

Une fois le matériel trié et installé, Rachel s'entendit avec le docteur Jackson sur le plan d'attaque. Contrairement à ce qu'on s'imagine parfois, l'objectif principal de la brigade de recueil d'indices du FBI était bien seulement de collecter les indices, et non de les analyser. Aucun de ses membres n'appartenait à la police scientifique, même si certains, comme Harold, avaient fini par acquérir des compétences dans certains domaines.

Le docteur Jackson avait passé une combinaison par-dessus sa tenue de randonnée. Elle enfilait à présent d'autres accessoires et tous s'équipaient, grimaçant au moment d'ajouter une couche supplémentaire à leurs vêtements collants de sueur.

Des oiseaux pépiaient au loin. Une brise agréable soufflait dans les frondaisons lorsque le docteur Jackson franchit avec précaution le fil qui délimitait le périmètre et s'avança vers le milieu du quadrillage. Kimberly savait déjà ce qu'elle y verrait : un petit creux, à côté d'une bosse. En pareil cas, le profane s'imagine souvent que la bosse est la tombe. Mais c'est faux. Le creux était la tombe et la bosse la terre que le tueur avait sortie du trou, puis laissée de côté après avoir déposé les cadavres. Avec le temps, le processus de décomposition avait réduit le volume des corps, si bien que la terre s'était tassée et que l'ensemble était devenu une formation caractéristique que tous les techniciens de scène de crime apprennent à reconnaître : bosse plus creux égalent tombe clandestine.

En l'occurrence, une tombe dont trois crânes arrondis dépassaient déjà du sol meuble.

Le docteur Jackson empoigna la première truelle et ils se mirent au travail.

## Flora

« Je ne peux pas avaler une bouchée de plus. Mange, toi.

– Moi ? Mais ce n'est pas le but.

– Je t'en prie, je te mets au défi de me dire que ces travers ont un goût différent des précédents ou de ceux d'encore avant. »

Je dévisage Keith, le foudroyant de mon mépris, jusqu'à ce qu'il n'ait d'autre choix que de relever le gant.

« Défi accepté, si tu le prends sur ce ton. » Keith empoigne vaillamment fourchette et couteau et se coupe une bouchée de viande grillée.

« Mais qui mange ses travers de porc avec des couverts ? Un peu d'authenticité, voyons !

– Bonjour, l'humeur de chien », me dit-il. Ce qui ne l'empêche pas de reposer ses couverts pour prendre l'os avec les doigts.

« J'ai de bonnes raisons d'être de cette humeur.

– Mais qu'est-ce que ça y change ? »

Je le fusille de nouveau du regard. Il hausse une épaule, puis prend une délicate bouchée de viande et mâche consciencieusement. « Je dirais que ceux-là sont un chouïa plus vinaigrés que les précédents. À moins que ce ne soit un soupçon de clou de girofle.

– Tu inventes !

– Parfaitement. »

Keith repose l'os. C'est plus fort que moi : je soupire, laisse éclater mon exaspération et me rejette en arrière contre le dossier de la banquette.

« Je déteste ça.

– Je sais.

– Je n'ai aucun souvenir. J'étais trop occupée à être heureuse de manger, n'importe quel type de nourriture. J'enfournais, je respirais et je mâchais comme un animal. Je ne remarquais ni la sauce, ni le goût, ni l'assaisonnement. Je crevais la dalle et je mangeais comme une meurt-de-faim.

– Je suis désolé.

– Oh, je t'en prie. »

Nouveau haussement d'épaules. Je voudrais crier. Ou m'arracher les cheveux, éventrer cette banquette. M'enfuir si loin, si vite, que cette immonde nourriture et ces immondes souvenirs ne puissent plus jamais me rattraper et que je n'aie plus jamais à penser à Jacob.

Keith avait identifié à Niche deux établissements dont le propriétaire ou le gérant n'avait pas changé depuis dix ans. Un restaurant et un pub. Nous avons donc commencé par là. Les patrons ont d'abord protesté : il était trop tôt pour servir le déjeuner, mais je ne les ai pas lâchés du regard jusqu'à ce que toute la carte devienne d'un seul coup disponible. C'était affolant de voir à quel point il était facile de choisir les plats. Tiens, Jacob aurait adoré ça, et puis ça aussi. Comme de commander pour un ami de longue date ou un ancien amant. Cela faisait ressurgir d'autres souvenirs, comme ce hot-dog à Saint Louis, dont la sauce chili avait giclé sur le tee-shirt de Jacob à la première bouchée. Je n'avais pas pu m'empêcher de rire, puis je m'étais figée, croyant qu'il allait me gifler. Mais lui aussi s'était mis à rire. Il en avait commandé deux autres et nous avons mangé voracement dans ce relais routier, en parlant de tout et de rien, en nous prélassant au soleil.

Qui prend plaisir à passer un après-midi au soleil avec son violeur ?

Et pourtant Jacob était aussi comme ça. Il n'était pas un monstre vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ou peut-être qu'il avait conscience que ses moments de normalité ne rendaient sa monstruosité que plus effrayante.

D.D. nous avait laissé sa voiture de location. Après les deux restaurants de Niche, nous sommes repartis vers Dahlenega, qui compte beaucoup plus d'établissements. Nous mangeons depuis je ne sais combien d'heures. Commandons plat sur plat, sous le regard étonné des autres clients. J'ai mal au ventre. Mal à la tête. Envie de vomir, aussi, mais je ne sais pas si c'est à cause de la nourriture ou des souvenirs de Jacob...

« L'été qui a suivi la fusillade, le lycée de Columbine a été totalement rénové, me raconte Keith en promenant les travers dans l'assiette du bout de sa fourchette. L'administration avait conscience qu'il était important d'effacer autant que possible les traces du massacre pour que les élèves puissent tourner la page. Et que ça ne pouvait pas se limiter à reboucher les impacts des balles, qu'il fallait complètement repenser les espaces, notamment la bibliothèque, où il y avait eu beaucoup de victimes. »

Je hoche la tête d'un air absent. Keith aime parler. Parfois je prête attention à ce qu'il dit, parfois non.

« Mais le principal a estimé que changer le décor ne suffisait pas, continue Keith. Il fallait aussi modifier la tonalité de l'alarme incendie, qui avait retenti pendant des heures. Le simple fait d'entendre ces notes déclenchait un sentiment de panique chez ses élèves et lui-même. » Keith s'arrête un instant. « On a aussi supprimé les plats chinois du menu de la cantine. »

Il me regarde. « Parce que c'était ce que préparait la cantine ce jour-là. Un repas chinois. Plus personne ne supportait l'odeur, qui déclenchait elle aussi des crises de panique. Tant pis pour le déjeuner chinois. Sans doute qu'avant le drame ils étaient nombreux à l'apprécier. »

Je le dévisage, perplexe.

« Je comprends que tu sois bouleversée, me dit-il avec douceur. Je sais que le fait de repenser à Jacob, de te rappeler quoi que ce soit à son sujet, doit être atrocement douloureux. »

Je ne dis pas un mot.

« Mais c'est vrai, ce qu'a dit le commandant Warren. Tous nos sens enregistrent des informations. Et il se produit des phénomènes d'association. Entre l'architecture des bâtiments, l'alarme incendie, le repas servi à la cantine. Même si tu n'as pas vu grand-chose au début de ta captivité, tu as vécu beaucoup de sensations. Ton cerveau en a analysé beaucoup plus que tu ne le crois. Et avec un peu de temps et de patience...

– Je saurai d'un coup de baguette magique si je suis déjà venue ?

– Ou bien tu pourras définitivement nous confirmer que ce n'est pas le cas.

– Ma mémoire n'est pas aussi performante. Ni mes sens aussi aiguisés.

– Ou alors tu te mets trop de barrières.

– Je ne suis pas en train de fuir, là !

– Flora, personne ne te reproche de ne pas avoir envie de te replonger dans tes souvenirs. Warren te demande l'impossible et elle le sait. »

Je m'aperçois avec horreur que mes yeux se sont remplis de larmes. Je vais pleurer. Merde, je refuse d'être faible à ce point.

« Et si je te disais que tout paraît avoir le goût que nous recherchons ? Que tous les plats que j'ai essayés... Oui, Jacob aurait pu apporter ça dans la cave. Tous ces repas sont exactement le genre de choses qu'il aurait aimé. Je le sais parce que j'ai longtemps vécu avec lui et que je le connais par cœur.

– Très bien.

– Très bien ? Il n'y a rien de bien là-dedans !

– Tu es là. Lui non. Tu as gagné. Il a perdu. Voilà ce qui est bien. »

Keith prend ma main sur la table. « Tu es là, avec moi. Et ça, c'est vraiment très bien. »

Je voudrais lui dire qu'il se trompe. Que jamais je n'ai le sentiment d'avoir gagné. Que la majeure partie du temps, j'ai simplement subi la situation et que je m'en veux pour ça aussi. Pour les jours où je ne me suis pas battue. Pour toutes les fois où je me suis jetée sur la nourriture offerte par Jacob pour me goinfrer. Un sentiment de honte. Voilà ce que j'éprouve, encore aujourd'hui, quand je repense à lui. Et ce sentiment me suit où que j'aille, même sur la banquette d'une auberge, attablée devant des travers de porc sauce barbecue.

« Allons-y, dit Keith.

– Où ça ? On n'est pas censés enchaîner sur un autre pub ?

– Tu as trop mangé et moi aussi. Basta. »

Je le regarde avec curiosité. « Quel est le programme, alors ?

– On suit l'exemple du commandant Warren et on lance notre enquête parallèle.

– Sur quoi ?

– Les quads.

– Pardon ?

– Oublie un instant Jacob. Personne au monde n'est physiquement capable de trimballer quatre corps à flanc de montagne. J'ai eu du mal à monter hier, alors que je peux courir des kilomètres. »

Je hoche lentement la tête.

« Ça signifie qu'il doit y avoir une autre voie d'accès, peut-être même un chemin totalement différent que nous n'avons pas encore repéré. Personnellement, je pencherais pour un sentier accessible aux quads. Réfléchis à ça : il ne s'agit pas seulement d'emporter un ou plusieurs corps sur le site, mais aussi une pelle, une pioche, d'autres outils. La forêt est trop dense pour un pick-up, donc ça laisse un engin tout-terrain. »

J'approuve une nouvelle fois. Pendant que je me perdis dans mes idées noires, Keith faisait marcher son cerveau, et son raisonnement se tient.

« Par où on commence ?

– En cherchant sur Internet, j’ai trouvé un loueur pas loin d’ici. Il doit avoir une carte des circuits, tu ne crois pas ? Et il doit aussi savoir ce que savent les gens du coin. Par exemple, il se pourrait que le sentier en question n’existe plus officiellement (ce qui expliquerait que nous n’en ayons pas tout de suite vu la trace), mais qu’il y ait eu un itinéraire dont les gens se servaient encore il y a quinze ans, quelque chose comme ça. »

Je ne réponds pas tout de suite. Je considère cet homme grave assis en face de moi, avec sa beauté à la Ted Bundy et sa curiosité insatiable. Et je me rends compte que je ne suis plus en colère, ni honteuse, mais intriguée.

Keith a raison. Il doit y avoir une autre manière d’accéder au site que la marche à pied. Et qui mieux que nous pour la découvrir ?

Lentement, j’approuve.

Et, main dans la main, nous quittons le box pour gagner la sortie.

## D.D.

Howard et Martha Counsel étaient les propriétaires et gérants de la maison d'hôtes Mountain Laurel. La demeure victorienne à la façade lavande se trouvait au coin de la grand-rue, et la large véranda qui en faisait le tour était agrémentée de paniers suspendus luxuriants et d'une demi-douzaine de fauteuils à bascule. Par cette belle matinée de septembre, c'était le cadre idéal où s'installer, une tasse de café dans une main et un livre dans l'autre.

De ce fait, il était curieux qu'elle soit complètement déserte. En même temps, il était à peine huit heures. La lutte contre le crime avait tendance à réveiller aux aurores les gens comme D.D. Elle en oubliait parfois comment vivait le reste du monde.

Le shérif gravit les marches du perron, tourna la poignée de porte en bronze et invita D.D. à passer devant lui. La porte principale donnait sur un hall majestueux : devant eux un somptueux escalier, à leur gauche un ravissant salon d'hiver dans les tons vert et jaune pastel. Le tintement d'une clochette avait signalé leur arrivée. Une femme d'âge mûr vêtue avec chic d'une jupe gris tourterelle et d'un élégant corsage à fines rayures déboucha d'un couloir derrière l'escalier. Ses talons claquèrent sur le sol en marbre tandis qu'elle se dirigeait à pas vifs vers le grand bureau en merisier qui



servait à l'enregistrement des clients, mais elle ralentit l'allure en découvrant le shérif et D.D.

« Shérif Smithers », dit-elle en s'arrêtant devant eux. La curiosité se lisait dans son regard bleu.

Le shérif, qui avait ôté son chapeau, lui tendit la main. « Madame Counsel, bonjour. Désolé de vous déranger à une heure aussi matinale. Je vous présente le commandant D.D. Warren, qui fait partie de la cellule qui enquête sur les dépouilles découvertes au-dessus du village. J'imagine que vous êtes au courant...

– Vous avez trouvé un nouveau cadavre hier, répondit Mme Counsel. Peut-être davantage, si ce qu'on dit est vrai. »

Le shérif se garda de confirmer ou d'infirmier. Pour l'instant, ils s'efforçaient de ne pas ébruiter la nouvelle pour éviter que la presse ne débarque. On ne savait pas combien de temps cette stratégie serait efficace, mais tous les enquêteurs espéraient avoir la chance avec eux.

« Est-ce que Howard est là ? demanda le shérif. Nous nous disions que monsieur le maire apprécierait qu'on fasse un point avec lui.

– Certainement. » Mme Counsel tendit la main à D.D. « Je vous en prie, appelez-moi Martha. Je vais aller chercher mon mari. Nous pourrions discuter dans le salon d'hiver », dit-elle en montrant la pièce à leur gauche. Les murs y étaient habillés d'un papier peint représentant un treillage vert pâle et le sol d'une moquette vert sauge semée de roses jaune beurre. Un assortiment éclectique de tables anciennes était disposé dans la pièce : c'était sans doute ici que les clients prenaient leur petit déjeuner, leur thé, leur liqueur du soir.

« Café, thé ? » proposa Martha en les menant à une grande table dans un coin.

La salle était déserte, ce qui intrigua D.D. Pour une ville touristique, l'établissement semblait peu fréquenté.

« Vous avez beaucoup de clients ? s'enquit-elle, alors qu'ils arrivaient à la table et que le shérif tirait une chaise pour elle.

– En ce moment, nous avons quatre couples. Mais c'est le milieu de la semaine. À cette période de l'année, on a plus de monde le week-end. Il est trop tard dans la saison pour les randonneurs au long cours et les familles sont retenues par l'école. Mais le week-end, nous recevons beaucoup de couples, des randonneurs à la journée, quelques familles. Je vais chercher Howard et je reviens tout de suite. Du café ? proposa-t-elle de nouveau.

– Avec grand plaisir, répondit D.D., tandis que Smithers acceptait d'un signe de tête reconnaissant.

– Est-ce que vous avez déjà participé à une enquête de cette ampleur ? demanda D.D. au shérif lorsque le claquement des talons de Martha résonna dans le hall.

– Jamais, non.

– Rentrez chez vous, ce soir. Dormez dans votre lit. Ça va être un marathon, pas un sprint. »

Une jeune fille de type latino-américain se présenta à l'entrée de la pièce. Elle portait une tenue de femme de chambre bleu ciel, dont la jupe descendait pudiquement sous les genoux et dont les manches recouvraient les bras jusqu'aux poignets. Ses cheveux bruns étaient coiffés en chignon et elle avait calé sur son épaule un grand plateau qui supportait un service à café en argent.

Elle traversa lentement le salon d'hiver. Elle claudiquait légèrement, comme si elle traînait la jambe droite. Lorsqu'elle s'approcha, D.D. aperçut une cicatrice brillante à la naissance de ses cheveux et remarqua que la moitié gauche de son visage s'affaissait un peu, comme si elle avait été victime d'une attaque cérébrale.

Elle s'arrêta à la table voisine de la leur, posa précautionneusement le plateau, puis, sans un mot, entreprit de verser le café dans deux tasses en porcelaine à délicat décor floral.

« Bonjour », lui dit D.D.

La jeune fille leva brièvement les yeux. Ils tombèrent sur l'uniforme du shérif et s'écarquillèrent. Mais elle ne dit pas un mot et se contenta de continuer à verser. Elle fit glisser la première tasse vers D.D., la seconde vers le shérif, puis plaça le sucrier et le pot de lait au milieu de la table.

« Je vois que vous avez fait la connaissance de ma nièce », dit une nouvelle voix depuis le seuil. Un gentleman à l'allure distinguée, costume en lin de couleur crème et nœud papillon vert menthe, entra dans le salon, Martha à ses côtés. Monsieur le maire, présuma D.D.

Aussitôt la serveuse fit un pas en arrière, s'adossa au mur et regarda ses chaussures.

« Elle est muette, expliqua Martha, un bras passé sous celui de son mari. Elle a été victime d'un terrible accident de voiture quand elle était petite. Sa mère y a perdu la vie et la malheureuse est restée muette, avec des séquelles cérébrales.

– Elle ne devrait pas être à l'école ? demanda D.D., qui trouvait étrange de voir une adolescente aussi jeune vêtue en femme de chambre.

– Inutile, dit le maire en balayant l'idée d'un revers de la main. Elle ne sait ni lire ni écrire. La région du cerveau qui traite le langage est définitivement endommagée. Les médecins ont été très clairs à ce sujet. Il n'y a rien à faire. Mais nous l'avons recueillie, naturellement. La famille avant tout. »

Surtout qu'une domestique gratuite, ça ne court pas les rues, pensa D.D. avec cynisme. Elle lança un regard en direction de la jeune fille adossée au mur, mais son visage n'exprimait rien : difficile de dire si elle écoutait la conversation, et encore plus de savoir si elle la comprenait.

Le maire tira une chaise à l'intention de son épouse, à côté du shérif. Lui-même fit le tour de la table pour s'installer près de D.D., à une place d'où, remarqua-t-elle, il pouvait regarder le shérif dans les yeux.

« J'imagine que la rumeur dit vrai : vous avez trouvé un autre cadavre hier », lança-t-il avec décontraction.

D.D. prit une gorgée de café et laissa le shérif tenir le crachoir.

« C'est exact. Nous avons découvert de nouveaux restes humains à proximité du premier site.

– Quelle horreur ! » Martha, la main sur la bouche, regardait son mari avec inquiétude.

Celui-ci poussa un profond soupir. « Encore une jeune fille ? C'est terrible. Vraiment terrible.

– Comment savez-vous qu'il s'agit d'une jeune fille ? demanda D.D.

– Est-ce que ce n'est pas toujours le cas ? » répondit-il en la regardant avec candeur.

D.D. n'arrivait pas à se faire une opinion sur son compte.

« D'où venez-vous, ma chère ? reprit-il.

– De Boston.

– Et cependant vous êtes là, qui participez à cette cellule d'investigation, qui fouillez mes forêts. Comment une telle chose est-elle possible ? Qu'une policière de Boston vienne enquêter dans le Sud ?

– Je possède des connaissances qui pourraient être utiles », répondit D.D. avec jovialité.

La femme du maire lui épargna d'avoir à en dire davantage : « Ce nouveau cadavre, c'est aussi... un squelette ? » Elle avait chuchoté le dernier mot, comme si l'idée était en elle-même terriblement choquante. Peut-être qu'elle l'était et que D.D. exerçait ce métier depuis trop longtemps.

« L'enquête est en cours, madame. L'anthropologue médico-légale est sur place en ce moment même.

– Mon Dieu, quelle tristesse ! C'est vraiment sordide. Ici. Chez nous. » Martha regarda son mari avec détresse. « Et justement pendant la saison des randonnées d'automne. Mon Dieu, mon Dieu.

– Est-ce que vous en savez davantage sur la première victime ? demanda le maire au shérif.

– Seulement qu'elle était là depuis un bon moment.

– Depuis combien de temps êtes-vous maire ? s'enquit D.D.

– Dix ans, répondit Howard d'une voix égale.

– Et avant ?

– C'était mon père. Les Counsel sont depuis longtemps au service de notre petite ville.

– Est-ce que vous engagez souvent des jeunes filles ? demanda D.D. en lançant un regard vers la prétendue nièce, toujours immobile devant son mur.

– Bien sûr, répondit Martha d'un air offusqué. Surtout l'été, quand la saison bat son plein. Comme vous le voyez, c'est une petite ville. Pendant les pics d'activité, nous devons faire appel à des employées qui viennent d'ailleurs. Mais toutes sont déclarées, si c'est votre question, et nous avons les documents qui le prouvent. »

D.D. hocha pensivement la tête. Ce que disaient les Counsel était logique. D'un côté, Niche était une charmante bourgade dont les résidents permanents se connaissaient probablement tous de nom. Et de l'autre, pendant une bonne partie de l'année, elle accueillait des travailleurs saisonniers et la région était prise d'assaut par les touristes. Se renseigner sur tous ces gens en remontant quinze ans en arrière n'allait pas être facile.

Elle en revint aux résidents permanents (c'était un point de départ comme un autre) et se leva brusquement. « Excusez-moi, j'aurais besoin d'utiliser vos toilettes.

– Je vous accompagne.

– Inutile, je suis sûre que votre nièce connaît le chemin. » Avant que quiconque ait eu le temps de dire ouf, elle avait pris la nièce en question par le coude pour l'entraîner hors du salon. La jeune fille trébucha légèrement

et D.D. se força à ralentir, à marcher calmement. Juste une femme qui avait besoin qu'on lui indique les toilettes.

Elle sentit le bras de la fille trembler sous ses doigts, mais celle-ci ne dit pas un mot – parce qu'elle ne pouvait pas ?

Par curiosité, D.D. lâcha son bras dès qu'elles furent hors de la pièce pour voir comment elle réagirait. La jeune fille n'en profita pas pour déguerpir. Elle prit le couloir qui partait à gauche derrière l'escalier et claudiqua jusqu'à une porte munie d'une plaque indiquant *Ladies*.

D.D. observa la jeune domestique. Ainsi, elle comprenait ce qu'on disait, elle était seulement incapable de parler. Ce qui amenait D.D. à penser qu'elle n'était pas aussi handicapée que le prétendaient les Counsel, loin de là.

« Est-ce que vous êtes bien dans cette maison ? » lui demanda tout bas D.D.

La jeune fille fixa un point derrière l'épaule de D.D. Et n'émit pas le moindre son.

« Est-ce que vous pouvez parler ? »

La jeune fille avança les lèvres. Un instant, on aurait dit qu'elle essayait de siffler, de faire un bruit quelconque. Mais rien ne sortit. Elle reprit sa contemplation du mur.

« Est-ce que vous savez taper sur un clavier ? » Mue par une impulsion soudaine, D.D. sortit son téléphone et afficha l'écran de la messagerie. Puis elle montra les petites lettres. « Choisissez-en une. Tapez ce que vous voulez dire. »

La jeune fille regarda le téléphone, puis le prit avec précaution des mains de D.D., le retourna. Elle paraissait sincèrement curieuse, observait les lettres, le curseur qui clignotait. Ses doigts glissèrent sur l'écran, presque avec désir. Puis elle secoua la tête, frustrée, et rendit l'appareil.

Une bonne minute s'était écoulée. Encore un peu et Martha allait débarquer pour voir ce qui les retenait.

« Je crois que vous savez des choses, tenta encore D.D. Beaucoup plus que vous ne le laissez paraître. »

La fille prit une courte inspiration, que D.D. interpréta comme un oui.

« Quand je retournerai dans le salon, il va falloir que nous posions des questions aux Counsel. J'aimerais que vous y répondiez aussi. »

Ses yeux bruns s'agrandirent d'effroi.

« Non, non, ne vous inquiétez pas. Voilà ce qu'on va faire. Tenez-vous là où vous vous tenez d'habitude, les bras le long du corps. Quand je poserai une question, montrez un doigt pour dire oui. » D.D. leva un doigt.  
« Et deux doigts pour non. C'est comment, oui ? »

Tremblante, la fille leva un doigt.

« Et non ? »

Deux doigts. D.D. le savait : cette fille était pleine de jugeote et scandaleusement exploitée par sa soi-disant famille.

« Est-ce qu'ils vous font du mal ? » demanda doucement D.D.

La jeune fille ne broncha pas.

« Est-ce que vous avez peur ? »

Rien.

« Ça ne devrait pas se passer comme ça. Même s'ils sont de votre famille et qu'ils vous ont dit que vous n'aviez aucun autre endroit où aller, c'est faux. Je peux vous aider à trouver d'autres solutions. »

Mais lesquelles ? Sincèrement, D.D. ne savait pas très bien. Elle n'avait aucun pouvoir de police dans la région et ne connaissait pas les dispositifs d'aide à l'enfance. Mais devant cette jeune fille contrainte dès son plus jeune âge à une vie de servitude (et tout ça au nom de quoi ? de séquelles remontant à son enfance ?), tout en elle, la policière, mais aussi la mère, se révoltait.

Comme si elle lisait dans ses pensées, la fille leva lentement deux doigts, puis secoua tout de suite faiblement la tête. Il y avait une lueur dans son regard. Pas de la peur, pensa D.D. Plutôt de l'obstination.

Le claquement de talons retentit dans le hall en marbre. D.D. rempocha rapidement son téléphone, puis la fille et elle se tournèrent comme un seul homme vers le bout du couloir, où les attendait déjà Martha.

Celle-ci dévisagea D.D. d'un air méfiant, puis la fille avec plus de sévérité encore. Ni l'une ni l'autre ne disant rien, elle pivota sur un talon et les reconduisit dans le salon d'hiver.

Le shérif conversait encore avec le maire, en limitant ses explications à de brefs commentaires. D.D. tira sa chaise à l'écart de la table, en Yankee mal élevée qui ne savait pas se tenir comme une dame. De là, elle voyait très bien le maire, son épouse et leur nièce, qui s'était remise au garde-à-vous contre le mur.

Il était temps de passer aux vraies questions.

« Dans une affaire comme celle-ci, dit le shérif, mieux vaut garder l'esprit ouvert et ne pas aller trop vite en besogne, mais... »

Le maire et sa femme hochèrent la tête d'un air encourageant, comme s'ils comprenaient qu'on allait leur faire de grandes confidences.

« ... il va de soi que nous avons des soupçons. »

Encore des hochements de tête.

« Est-ce que l'un de vous reconnaîtrait cet homme ? » demanda le shérif en leur présentant une photo de Jacob Ness. Pas la meilleure, pensa D.D., car elle avait été prise lors de sa première arrestation pour violences conjugales et remontait à plus de vingt ans. Alors trentenaire, Ness avait déjà l'air endurci. Il regardait l'objectif avec insolence, la lèvre retroussée en un petit rictus de mépris, et on voyait que c'était un type qui avait fumé, bu et consommé de la drogue toute sa vie.

Martha étouffa un glapissement. « Mais c'est Jacob Ness ! Comment ne pas le reconnaître ? C'est lui qui a kidnappé cette étudiante. Il y a quoi, cinq ans ? Un monstre !

– Une étudiante de Boston », se rappela le maire, qui observa D.D. avec un regain d'intérêt.



D.D. prit la photo à Smithers et fit mine de la poser sur ses genoux, de telle sorte qu'elle se trouva comme par hasard tournée vers le mur.

« Est-ce que vous l'avez vu dans les parages ? »

– Il n'est pas mort ? s'étonna Martha. Je croyais que la police l'avait tué. Vous voulez dire que c'est lui qui aurait fait ça ?

– Howard, Martha. » Le shérif leva une main apaisante pour réclamer leur attention. « Ces sépultures sont anciennes. Quoi qu'il se soit passé, il est inutile de s'alarmer aujourd'hui. Cela dit, nous sommes devant une tragédie qui s'est déroulée chez nous. Il nous faut des réponses. Et nous devons aux victimes de faire justice.

– Est-ce que vous avez le moindre souvenir d'avoir vu cet homme dans la région ? insista D.D. Peu importe si c'était il y a sept, dix ou quinze ans. Est-ce que vous l'auriez vu ici un jour ?

– Absolument pas ! protesta Martha. Et cela ne nous aurait pas échappé. Nous avons suivi toute l'affaire aux informations, l'assaut du FBI à l'hôtel, pour sauver cette malheureuse. Voyons, si nous avions vu cet homme dans le village, vous pensez bien, shérif, qu'on vous l'aurait immédiatement signalé. Dieu merci, aucun individu de ce genre n'est jamais venu ici !

– Et ce camion ? »

Le shérif présenta une photo du poids lourd de Ness. Cette fois, les deux Counsel firent signe que non.

« D'autres marginaux qui vous viendraient à l'esprit ? rebondit le shérif. Disons, le genre de voisin que la plupart des gens essaient d'éviter, mais qui met tout le monde un peu mal à l'aise ? »

Les Counsel échangèrent un regard. Leur posture s'était détendue. Si l'idée qu'un violeur en série ait pu fréquenter leur localité les avait choqués, ils semblaient à présent plus sereins. On en revenait aux détraqués du coin. Chaque village a les siens.

« Il y aurait bien Walt. » Martha effleura le dos de la main de son mari, comme en quête d'une confirmation. « Walt Davies. Il vit dans un chalet

au-dessus de la crête. Une ancienne ferme familiale. Il ne fréquente pratiquement personne et fait partie de ces gens qui préfèrent vivre en dehors de la société. On ne le voit que quand il descend en ville pour faire ses courses. Disons que ce n'est pas l'homme le plus sociable du monde... ni le plus propre sur lui.

– Je n'ai jamais considéré Walt comme un type dangereux, contesta le maire. J'imagine qu'il doit trafiquer un peu d'alcool de contrebande. Peut-être même qu'il a sa petite entreprise d'herboristerie, si vous voyez ce que je veux dire. Mais il n'a jamais eu de comportement regrettable. La plupart d'entre nous lui fichent la paix et il nous le rend bien. Cela dit, shérif, je doute fort qu'il voie d'un bon œil tout ce qui ressemble à un agent de la force publique. Avant de lui rendre visite, je prendrais mes précautions. »

Smithers hocha la tête : l'avertissement était bien noté. « Autre chose ? Par exemple un client qui viendrait régulièrement mais qui sortirait un peu de l'ordinaire ? Qui n'aurait pas de chaussures de randonnée ni d'intérêt pour les grands espaces, qui ferait bande à part ? »

Martha balaya la question. « Beaucoup de nos clients sont des solitaires qui font bande à part. S'ils viennent à la montagne, c'est pour s'isoler. Pour rester en tête à tête avec leurs pensées, leurs problèmes. Et ils apprécient que nous les laissions tranquilles.

– Est-ce que vos registres remonteraient jusqu'à quinze ans ? » demanda D.D.

Le maire interrogea sa femme du regard. Celle-ci haussa les épaules. « Il faut que je vérifie. Nous avons changé notre système informatique il y a... dix ans, je dirais ? Mais je peux regarder.

– Toutes les archives que vous pouvez avoir conservées nous seraient utiles, affirma le shérif.

– Sur quinze ans ? Mais cela représente des milliers de noms.

– Je sais. »

Martha soupira, comme résignée.

« Parfait, dit D.D. en se levant. Nous repasserons demain chercher les registres. »

Smithers eut un mouvement de surprise devant la brusquerie de son ton, mais se leva à son tour sans la reprendre.

« Merci pour le café. » Il salua Martha d'un signe de tête, serra la main de Howard. D.D., déjà sur le chemin de la sortie, ne prit pas cette peine. Le shérif se hâta de la rattraper.

« Pourquoi les traiter de cette manière ? » lui demanda-t-il avec mauvaise humeur en la retrouvant à l'extérieur. D.D. attendit qu'ils se soient un peu éloignés pour répondre.

« Je crois qu'ils mentent.

– À quel sujet ?

– Plein de choses. À commencer par leur nièce.

– La malheureuse...

– La malheureuse a oublié d'être bête. »

Le shérif fronça les sourcils, la prit par le bras. « Vous lui avez parlé ? C'est pour ça que vous l'avez entraînée aux toilettes ?

– Elle est muette. Ça, il semblerait que ce soit vrai. Mais ça ne veut pas dire qu'elle est incapable de communiquer. Et elle entend parfaitement. Pendant que vous interrogiez les Counsel, je lui ai demandé de répondre aussi aux questions. Un doigt pour oui, deux doigts pour non. »

Le shérif la regarda, ébahi. « Elle a pu le faire ?

– Sans difficulté. Et figurez-vous qu'au moment où vous avez montré la photo de Jacob Ness...

– Un instant : Ness est mort il y a sept ans. Même s'il était venu juste avant, cette fille n'était qu'une gamine.

– Les petites filles ont des yeux et des oreilles. Surtout celles qui passent leur vie collées au mur en attendant de resservir du thé. »

Le shérif semblait encore dubitatif. « Elle a répondu ? Quand j'ai montré la photo de Jacob, elle a répondu ?

– Elle a levé trois doigts.

– Trois doigts ? Mais vous disiez que c'était un ou deux ?

– Je sais. Ce qui prouve à quel point elle est maligne. La réponse n'était ni oui ni non. Je crois qu'elle a inventé un nouveau code dans le feu de l'action : trois doigts pour peut-être.

– Nous ne sommes pas plus avancés.

– Ça montre qu'elle en sait davantage que les Counsel ne l'imaginent. Et qu'il va falloir que je trouve un moyen de reparler avec elle. Seule à seule. Cette fille a besoin de nous, shérif. Je ne sais pas exactement ce qui se passe ici, mais la découverte de ces cadavres, c'est le début de quelque chose, pas la fin. Et on a plutôt intérêt à raccrocher les wagons rapidement, parce que vous savez ce qui arrive quand de vieux squelettes remontent tout d'un coup à la surface ? Des gens prennent peur et il y a souvent de nouveaux cadavres. Il s'est passé quelque chose dans ce village. De très grave. La vraie question, c'est de savoir si c'est terminé. »

## Flora

Je m'attendais à ce qu'on tombe sur un jeune à l'agence de location de quads, mais c'est un vieux qui nous accueille, chemise à carreaux verts, jean élimé et solides chaussures de randonnée. Il lève les yeux à notre arrivée, découvre la tenue style chic urbain de Keith et semble procéder à un rapide calcul : à tous les coups, il est en train de doubler le prix de la location pour le mignon petit couple de touristes.

Je pensais que Keith aborderait tout de suite la question des cartes, mais il sourit, se montre charmant et joue le rôle du vacancier naïf qui a plus d'argent que de bon sens.

Première question de Bill Benson, le patron de l'agence : Avons-nous déjà piloté un quad ? Nous faisons tous les deux signe que non.

D'accord, un véhicule ou deux ? Bill me toise d'un air dubitatif. Il a l'air de la vieille école, celle qui pense qu'on ne devrait ni voir ni entendre les femmes, et encore moins leur confier la conduite d'un quelconque engin motorisé.

Keith se renseigne d'abord sur les véhicules. Taille, modèles, confort pour deux personnes. Et tiens, si on voulait emporter des couvertures, un panier de pique-nique, est-ce que Bill aurait un modèle avec un coffre, ce genre de chose ?

Bill nous emmène à l'arrière voir son parc. On peut sans problème monter à deux sur un quad classique : c'est-à-dire, puisque tels sont les scénarios que Keith et moi sommes en train d'imaginer, un pilote et un cadavre ficelé à l'arrière. Trois, ça demande beaucoup d'imagination, et je ne vois pas très bien où mettre une pelle, mais c'est à ce moment-là que j'aperçois sur le côté une petite remorque qui s'attache manifestement derrière un quad. Elle est sans doute censée servir à transporter des feuilles, de l'herbe coupée ou autre, mais elle serait aussi parfaite pour accomplir certaines basses besognes à la faveur de la nuit. Je devine au visage de Keith qu'il en est aussi là de son raisonnement.

Il inspecte chacun des véhicules et se décide pour l'un d'eux, qui me paraît en tout point identique aux autres. Nous en venons enfin à la question de notre parcours.

Bill nous reconduit dans le bureau, où il déplie une carte des environs. On n'y voit pas seulement les sentiers pour quads, mais aussi les chemins de randonnée qui sillonnent la région par dizaines, voire par centaines. Cette multitude de lignes continues ou pointillées me rappelle le plan du métro de Boston, mais en beaucoup plus compliqué.

« Alors, explique Bill, les lignes pointillées indiquent les sentiers piétonniers. N'y allez pas, non seulement pour éviter d'écraser quelqu'un, mais parce que la plupart sont trop étroits. Vous risqueriez de vous prendre un arbre et ça ficherait vraiment votre journée en l'air.

– Les véhicules m'ont l'air assez robustes, dit Keith. Et si on avait envie de s'aventurer un peu hors des sentiers battus ?

– Oh, pour ça, les engins sont costauds, c'est vrai. Et en cette saison, la boue n'est pas à craindre. Mais dès qu'on quitte les sentiers, on détruit la flore. Ce n'est pas très bien vu. Et les sous-bois sont denses, dans le secteur. Fourrés, laurier des montagnes ou autres. C'est très facile de rester coincé ou de se perdre.

– En fait, nous sommes logés à Niche, mais je n’ai pas vu d’agence de location là-bas.

– Exact, nous sommes les seuls de la région.

– Du coup, si on voulait louer un quad à la journée pour découvrir les alentours de notre hôtel ? »

Bill considère Keith d’un air soupçonneux. Je ne dis rien et continue à examiner la carte en regrettant qu’elle me reste si hermétique. J’ai beau avoir grandi en pleine forêt, jamais je ne me servais d’un quelconque guide pour arpenter les environs de notre ferme. Je partais simplement bille en tête et je suivais les sentiers frayés par les cerfs, les pistes d’animaux. Je ne savais pas où j’allais, et pourtant je n’avais jamais l’impression d’être perdue. Plus je vagabondais, plus je me sentais chez moi.

Au contraire, cette carte panoramique du massif montagneux, avec ses lignes continues pour les quads, ses lignes pointillées pour les randonneurs à pied et ses courbes de niveau sinueuses, m’apparaît comme un labyrinthe exagérément compliqué, fait non pour orienter, mais pour perdre irrémédiablement les promeneurs. Je finis par repérer Niche, puis les pointillés qui représentent le sentier que nous avons gravi hier jusqu’à la première tombe. Mais la question de savoir jusqu’où nous sommes montés et à quelle distance du sentier se trouvait le premier cadavre, sans parler des autres, me plonge dans de nouveaux abîmes de perplexité.

« Qu’est-ce que c’est, ce sentier ? » je demande soudain. Je viens de repérer une ligne continue le long d’une crête qui surplombe le site des tombes. Je me repenche sur l’échelle de la carte pour me faire une idée de la distance entre deux points.

« C’est la piste des Lauriers. Ravissant au printemps », répond Bill. Son regard se pose sur moi, puis sur Keith, puis sur moi de nouveau. Il est impossible qu’il n’ait pas entendu parler de la découverte d’hier. Et vu la proximité de la piste en question avec le site des fouilles...

« Nous faisons partie de la cellule d'investigation, finis-je par avouer. Nous sommes arrivés hier avec le FBI pour participer à l'enquête. »

À mes côtés, Keith confirme.

« Vous n'avez pas des têtes d'agents du FBI.

– Je suis consultant en informatique, explique Keith. Je m'y connais en calcul de périmètres de recherche. »

Bill semble accepter d'un grognement la définition que Keith vient de donner de ses attributions. Puis son regard se reporte sur moi.

« Je suis avocate des victimes.

– Avocate des victimes ? Pour des squelettes ?

– Tout le monde a besoin d'être entendu. »

Bill hausse un sourcil.

Je me penche vers lui pour lui glisser tout bas : « Vous êtes au courant, certainement, qu'une autre tombe a été découverte hier. »

Bill semble intrigué malgré lui.

« Ça vous arrive de l'emprunter, cette piste des Lauriers ? En chevauchant votre quad par une belle journée ensoleillée ? Vous imaginiez ce qui se cachait dans ces bois ? Qu'à chaque fois, vous passiez à deux pas de ces malheureux squelettes ? »

Bill avale péniblement sa salive.

« Difficile de transporter un cadavre à pied, dit Keith sur le ton du constat. La cellule d'investigation s'est penchée sur la question et le plus probable est que le tueur se soit servi d'un véhicule pour convoier les cadavres jusqu'au site d'inhumation.

– Combien... combien de filles ? demande brutalement Bill, qui baisse ensuite la voix : Une douzaine, à ce qu'il paraît ?

– Vous connaissez le secteur ?

– Oui, mademoiselle. Comme vous disiez, j'ai bien souvent suivi cette piste.



– Est-ce qu’il serait possible de l’emprunter en voiture ? demande Keith.

– Trop étroite. Comme je disais, les sous-bois sont denses par là-bas. Et à certaines périodes de l’année, c’est creusé d’ornières. Ce serait risqué.

– Elle est très fréquentée, cette piste ? »

Bill hausse les épaules. « En cette saison, on fait notre beurre le week-end, mais en semaine c’est calme. On ne sait jamais, cela dit. En plein jour, s’aventure-t-il à faire remarquer, ce serait compliqué pour, euh, ce que vous imaginez.

– Les quads ont des phares pour circuler la nuit, note Keith.

– Mais ce n’est pas l’idéal. Le soir, la plupart des gens s’équipent de lampes frontales ; sinon, on peut aussi fixer des éclairages d’appoint sur le véhicule. Pour rouler en dehors du sentier, ce serait vraiment indispensable. »

Keith reprend la carte, le regard pensif, comme si cet embrouillamini de lignes lui parlait. De toute évidence, il ne veut pas en révéler trop sur l’emplacement des tombes, et cependant il y a beaucoup de choses que la carte à elle seule ne peut pas nous apprendre.

« On dirait que la piste des Lauriers fait partie de tout un réseau. Qu’on peut la rejoindre par différents sentiers. Comment font les gens d’ici ? Ils mettent leur quad dans une remorque jusqu’à un de ces parkings et décollent de là ?

– Ce serait faisable, reconnaît Bill. Mais la plupart partent de chez eux. Il existe des chemins de terre qui n’apparaissent pas sur la carte et qui rejoignent le circuit des sentiers pour quads. Certains se sont même défriché leur petite voie d’accès personnelle. Le quad est populaire dans la région. Beaucoup de gens en ont un et ils veulent décoller de leur jardin, pas s’embêter avec une remorque.

– Mais vous pourriez nous emmener avec une remorque ? demande Keith.

– C’est généralement ce qu’on fait pour les groupes. Vous choisissez le secteur, je transfère les quads et je vous aide à démarrer. Je peux aussi vous servir de guide, si vous voulez. » Sa voix rocailleuse a repris de l’assurance. Parler d’assassinats le met mal à l’aise, mais s’il y a une possibilité de participer aux opérations...

« En gros, vous êtes en train de nous dire qu’on ne voit pas tout sur cette carte ? insiste Keith. Qu’il y a des chemins de terre, des voies d’accès privatives ou autres dont seuls les gens du coin sont au courant ?

– On ne va pas révéler tous nos secrets », répond Bill avec ironie.

Keith n’a pas l’air de savoir comment formuler la question suivante. Moi non plus. Hier, nous avons arpenté les bois pendant des heures autour du site de la première tombe, à la recherche de gîtes d’animaux et d’ossements dispersés, mais nous n’avons rien vu qui ressemble de près ou de loin à une piste.

« S’il existait une piste, mettons, il y a plus de dix ans, dit finalement Keith d’un air songeur, mais qu’elle n’ait pas servi depuis un moment, comment est-ce qu’on pourrait la retrouver ?

– Vous ne pourriez pas.

– Comment ça ?

– La nature aurait repris ses droits. La forêt ne veut être ni défrichée ni domestiquée. Tenez, il faut quatre associations de quads pour que les sentiers balisés restent accessibles. Ça exige un travail constant et sans fin. Demandez à n’importe quel propriétaire de terrain : si vous voulez que votre jardin reste un jardin, il faut l’entretenir.

– Donc une piste inutilisée... sera retournée à l’état sauvage ?

– Exactement. »

En d’autres termes, la théorie de Keith sur l’existence d’un ancien itinéraire qui ne serait connu que des gens d’ici était peut-être juste. Peut-être est-ce même encore plus confidentiel que cela : une piste autrefois frayée par un individu et connue de lui seul. Sauf que ce segment du sentier

des Appalaches fait partie de la forêt nationale de Chattahoochee et que les terrains appartiennent donc au domaine public. Quiconque s'était ménagé sa petite piste à l'écart des sentiers secondaires connus devait donc jouir de certains privilèges. Un ranger du parc, un guide ? Plus nous en savons, plus j'ai l'impression que la vérité nous échappe.

« Qu'est-ce que tu en dis ? » me demande Keith.

Je comprends sa question : nous ne pouvons pas continuer à interroger le patron de l'agence sans aller trop loin dans nos révélations. Les tombes étaient-elles accessibles en quad depuis la piste des Lauriers ? Il n'y a qu'une seule façon de le savoir.

« C'est moi qui conduis, dis-je.

– Ça marche, répond Keith en sortant son portefeuille. Nous aimerions louer un quad avec transfert à Niche. Il nous faudra aussi un plan et des casques. Et n'importe quelle assurance. Ou plutôt, non, la meilleure. »

## Kimberly

Comme Kimberly était rapidement en train de l'apprendre, fouiller une tombe collective était comme vider une baignoire avec une cuiller, en gardant le niveau partout égal à mesure qu'on l'abaissait lentement.

Le docteur Jackson aimait parler en travaillant. « Vous voyez, expliquait-elle, s'il s'agissait d'un site archéologique, on creuserait une fosse auxiliaire le long de l'emplacement de la tombe et on l'attaquerait de côté. Mais dans le cadre d'une affaire judiciaire, il faut protéger la sépulture elle-même, y compris les parois de la fosse, parce qu'elles pourraient nous livrer des traces d'outils qui constitueraient plus tard des éléments de preuve. C'est pour ça qu'on va commencer par le milieu. On va prélever de fines couches de terre, qu'on versera dans des seaux et qu'on passera ensuite au gros tamis, puis au tamis fin. Avec un peu de chance, ça nous livrera des bricoles intéressantes : boutons, bijoux, fragments de tissu. Une douille serait la bienvenue, mais on garde aussi la faune, la flore, les cosses de graines. Comme on ignore ce qui pourra se révéler utile, à ce stade tout ce qui restera dans le tamis sera considéré comme pièce à conviction. »

Kimberly hocha docilement la tête et organisa une chaîne humaine avec leur petite équipe. Le docteur Jackson, premier maillon, retirait patiemment de minces pellicules de terre. Kimberly, derrière elle, tenait le seau dans

lequel elle plaçait le contenu de la truelle. Les seaux pleins étaient transmis jusqu'au bout de la chaîne pour y être tamisés. Les seaux vides faisaient le trajet en sens inverse pour être de nouveau remplis.

Maggie s'affairait autour d'eux : installant le tachéomètre à des emplacements bien précis, elle relevait les données avant d'emporter son joujou au point suivant, pour prendre la tombe sous un angle différent.

C'était un travail fastidieux et qui donnait chaud. Kimberly ne tarda pas à sentir la sueur perler sur son front et fut obligée de faire une pause pour nouer un foulard autour de sa tête. Laisser tomber des sécrétions corporelles sur une scène de crime n'aurait clairement pas été conforme au protocole. Elle remarqua que les autres devaient s'interrompre pour en faire autant.

Cette tombe, comme la première, n'était pas particulièrement profonde. Ni spécialement large, d'ailleurs. En quelques heures, le docteur Jackson eut totalement mis au jour un énigmatique enchevêtrement d'os. Sans les crânes, Kimberly n'était pas certaine qu'elle aurait su dire qu'il y avait trois corps. Ça aurait aussi bien pu être six ou douze.

C'était... déchirant. Trois personnes réduites à un seul amas d'ossements.

Le docteur Jackson décréta une pause pour boire. Elle avait un foulard autour de la tête et un autre autour du cou, tous deux abondamment tachés de sueur. Lorsqu'elle se redressa, Kimberly entendit son dos craquer et la vit grimacer.

« C'est clair que c'est pas le labo, dit l'anthropologue avec amertume en se hissant précautionneusement en dehors de la tombe.

– Vous aviez déjà fouillé un charnier ? lui demanda Kimberly alors qu'elles se dirigeaient vers les arbres, à l'ombre desquels le reste de l'équipe s'était déjà rassemblé pour s'abreuver avidement.

– Trop souvent. Au Rwanda. En Amérique centrale. Beaucoup d'anthropologues médicolégaux donnent de leur temps bénévolement à l'étranger. Les pays où se sont déroulés certains des pires génocides n'ont

pas les ressources nécessaires pour traiter leurs sites. Ils font appel à la communauté internationale.

– Je croyais... Je croyais que ce serait plus facile de distinguer les corps », dit Kimberly, qui remarqua alors que les autres écoutaient éhontément leur conversation.

Le docteur Jackson secoua la tête. « Les auteurs de tuerie n'aiment pas se donner plus de mal que nécessaire. Certains obligent même leurs victimes à creuser leur propre tombe. En l'occurrence, je dirais qu'on a préparé une petite fosse. Ce qui, entre les buissons et les racines, n'a pas dû être facile. Et qu'ensuite on y a balancé les corps. Avec le temps, les squelettes se sont tassés et ont formé le méli-mélo que nous avons sous les yeux.

« Cela dit, il y a déjà deux ou trois caractéristiques à prendre en considération : nous avons retiré presque toute la terre, et il n'y a toujours aucune trace de vêtements.

– Comme dans la première tombe.

– Exactement. J'ai aussi observé le premier pelvis : féminin, sans erreur possible. À première vue, je dirais qu'ils le sont tous. » Elle poussa un profond soupir.

Kimberly hocha la tête, prit une nouvelle gorgée d'eau et sentit ces mots peser sur sa poitrine. Quatre jeunes filles assassinées. Toutes abandonnées sur le versant d'une montagne et mortes depuis si longtemps qu'il n'en restait pas même un lambeau de chair. Bon sang, mais que s'était-il donc passé ici ?

« Je ne peux pas vous donner l'intervalle post mortem. Cela me prendra quelques belles heures en tête à tête avec mon spectrogramme de masse au labo. Il est évident que ces restes sont anciens, mais est-ce qu'il s'est passé cinq ans entre les deux sites, deux ou trois ans ou quelques mois... ça demandera des analyses.

– Trois cadavres sur un seul site, c'est inhabituel pour un tueur en série.

– Je ne peux pas dire que j’aie déjà vu ça. Et nous avons aussi fait une découverte intéressante dans le premier tamis. »

Kimberly, qui n’avait pas suivi ce qui se passait du côté du tamisage, regarda le docteur d’un air interrogateur.

« Ça ressemble à un mince fragment de tube plastique, expliqua celle-ci. La taille et le diamètre me font penser à du matériel médical, par exemple un cathéter pour intraveineuse.

– Vraiment ?

– Là encore, toute conclusion serait prématurée. Mais nous avons aussi trouvé un bout de sparadrap plein de terre. Du genre qu’on utilise pour fixer une intraveineuse sur la main d’un patient.

– Il y aurait du matériel médical dans la tombe ? Ni vêtements ni vestiges de liens, mais du *matériel médical* ?

– Comme je disais, faudra que je voie ça au labo. »

Kimberly regarda le docteur. Elle ne voyait franchement pas quoi faire de telles trouvailles. Un charnier, c’était déjà bizarre. Mais un charnier dont une des victimes avait peut-être fait l’objet de soins médicaux ?

Elle entendit du bruit au loin. Une faible pétarade, qui se transforma en grondement rauque à mesure qu’elle se rapprochait. Le reste de l’équipe et elle-même se levèrent aussitôt.

Plus près. Plus fort. Un hurlement de moteur. Manifestement un véhicule qui n’avait rien à faire là.

Kimberly dégaina son arme de poing.

Et un quad déboula, crevant les buissons. Les deux personnes casquées qui le chevauchaient furent légèrement projetées vers l’avant lorsqu’il donna de la bande, puis s’immobilisa d’un seul coup après une embardée. Kimberly pointa son Sig Sauer sur le pilote juste au moment où celui-ci relevait sa visière et elle découvrit que son pistolet visait le front de Flora Dane.

## D.D.

« Vous voulez dire que ça ne vous posait pas de problème ? » demanda D.D.

Le shérif venait de se garer devant la mairie de Niche. Il coupa le moteur et la regarda. « Quoi ?

– Cette jeune fille. La façon dont le maire et sa femme la traitent. Ce n'est qu'une gamine. Elle devrait être à l'école, pas en train de servir comme domestique.

– En Géorgie, la scolarité n'est obligatoire qu'entre six et seize ans. Elle m'a paru assez grande pour être adolescente. On pouvait penser qu'elle avait déjà terminé ses études dans une école spécialisée ou qu'elle était scolarisée à domicile. On ne sait pas tout de la vie des gens. Et monsieur le maire et sa femme ont beaucoup fait pour cette communauté. On ne peut pas comme ça imaginer le pire.

– Moi, je peux », dit D.D. dans sa barbe en ouvrant sa portière. Elle n'aimait ni le maire ni sa femme. Tout était un petit peu trop parfait. Elle se méfiait toujours des gens dont la maison ressemble plus à un décor qu'à un lieu de vie. Et tout dans cet hôtel de prestige, depuis la véranda à l'extérieur jusqu'au service en argent à l'intérieur... tout puait le faux-semblant.



Regardez donc ici plutôt que là. Admirez les apparences et passez votre chemin avant de chercher à savoir ce qui se trame derrière.

« Il doit exister un dossier sur cette jeune fille, reprit-elle en rejoignant le shérif sur le perron du local. Vous vous rendez compte que nous ne savons même pas comment elle s'appelle ?

– Je vais me renseigner, répondit Smithers, mais je peux vous dire qu'il n'y a pas de vrai scandale à découvrir sur les Counsel. Toute infraction aurait déjà atterri sur mon bureau. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un signe de tête vers le bâtiment administratif, Dorothea, la secrétaire de mairie, sait tout sur tout le monde. Et, mieux encore, elle aime en faire étalage. Si vous voulez en apprendre davantage sur le maire et sa femme, c'est elle qu'il faut interroger. »

D.D. en fut toute ragaillardie. « Dans ce cas, on va pouvoir faire d'une pierre deux coups.

– La chance finira bien par nous sourire. »

Aux yeux de D.D., la mairie de Niche, minuscule, ressemblait davantage à un préfabriqué blanc qu'à un bâtiment administratif classique, mais la localité était si modeste qu'elle n'avait peut-être pas besoin de plus.

Ils s'avancèrent jusqu'au milieu de cet espace restreint. À droite se trouvait une pièce ouverte avec des chaises alignées contre le mur. Pour les réunions du conseil municipal, devina D.D. Et à gauche, un comptoir qui signalait le bureau de la secrétaire. Une femme avec des lunettes à monture argentée munies d'un long cordon scintillant se leva pour les accueillir. Elle portait un pull à col roulé rose que D.D. aurait jugé trop chaud pour la saison.

« Dorothea », dit le shérif en lui tendant la main.

La secrétaire entre deux âges battit de ses cils alourdis de mascara. Sa masse de cheveux blond platine était coiffée en un chignon banane et elle avait la maigreur d'une femme qui s'était toute sa vie privée de dessert pour conserver sa silhouette de jeune fille.

D.D. lui tendit la main. Elle n'eut pas droit au même regard insistant que le shérif, mais Dorothea se montra polie.

« Savez certainement qu'il y a eu de l'animation hier », commença le shérif. Il avait retiré son chapeau sitôt qu'ils avaient franchi la porte et il le tournait à présent entre ses mains. D.D. commençait à connaître son petit numéro : il aimait bien aborder les administrés en jouant de son charme débonnaire. Affable, comme s'il n'était qu'un voisin comme les autres qui leur poserait quelques questions.

Devant le hochement de tête de Dorothea, D.D. songea qu'il tenait peut-être quelque chose. On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre, comme on dit.

Du fait de son tempérament direct et intransigeant, elle-même n'avait jamais été particulièrement douée pour cette approche. Elle sourit cependant, s'obligea à prendre son temps, à regarder leur interlocutrice dans les yeux.

Dorothea laissa paraître une gêne passagère. Peut-être l'expression de D.D. n'était-elle pas aussi neutre qu'elle l'avait espéré ? Sans doute que même un simple sourire exigeait de l'entraînement.

« Nous nous intéressons à certaines archives foncières, expliqua Smithers.

– Voyons, shérif, j'aimerais vous aider, vous le savez. Mais je me dois de protéger la vie privée des habitants de cette ville.

– Les rôles fiscaux sont publics, Dorothea, ne vous en faites pas. Nous voulons simplement vérifier quelques détails. Ça va être une enquête de grande ampleur et il va falloir donner le meilleur de nous-mêmes. Histoire de montrer à ces Yankees, ajouta-t-il avec un grand sourire en décochant un coup de coude à D.D., que nous connaissons notre affaire. »

C'était donc comme ça qu'ils allaient la jouer. Dorothea adressa un sourire épanoui au shérif. D.D. rangea le sien dans sa poche et reprit son

rôle habituel de méchant flic. Ou, en l'occurrence, de flic austère descendu du Grand Nord.

« Quelles archives foncières, shérif ?

– C'est bien la question. Nous ne savons pas exactement. Je crois que nous allons avoir besoin que vous fassiez preuve d'un peu de créativité dans votre exploration des fichiers. Mais je sais que ce ne sera pas un problème pour vous. »

De fait, Dorothea, les mains suspendues au-dessus du clavier, avait repris les commandes de son ordinateur.

« Nous voudrions remonter... quinze ans en arrière, admettons. » Le shérif hocha la tête, comme si ce chiffre lui paraissait correct. « Disons, les propriétés possédant plus d'un demi-hectare de terrain. »

Dorothea lui lança un regard dubitatif. D.D. devina que, dans cette commune rurale, c'était une superficie assez courante.

« Mais voilà où ça se corse : nous aimerions connaître celles qui ont changé de mains. Parce que le propriétaire est mort ou quelque chose comme ça. »

Hochement de tête. Cavalcade sur le clavier.

« Combien ça nous en donne ? demanda le shérif au bout de quelques instants.

– Une grosse vingtaine.

– Est-ce que certaines comprendraient un chalet en pleine forêt ? Ou à l'écart du voisinage ? »

Dorothea regarda le shérif avec perplexité, puis consulta sa liste. « Une dizaine.

– Vous savez quoi ? Imprimez-les toutes, ce sera parfait. »

Le shérif jeta un coup d'œil à D.D., qui ajouta : « Et des biens qui auraient été saisis ? Quels que soient la taille et l'emplacement du terrain ?

– Ça en rajouterait quatre ou cinq.

– On va aussi prendre ces adresses. »

Dorothea hocha la tête. Appuya sur une touche. L'imprimante se mit en marche.

« J'ai entendu dire que vous aviez trouvé *plusieurs* cadavres, dit enfin Dorothea à voix basse en regardant le shérif.

– Des restes squelettiques, confirma-t-il sobrement. Rien qui justifie de s'inquiéter dans l'immédiat. Mais un crime ancien reste un crime, et nous ferons toute la lumière sur celui-ci.

– Des jeunes filles ? Combien ?

– Les fouilles sont en cours.

– Est-ce que ça vous fait penser à quelque chose, Dorothea ? » demanda D.D., parce qu'elle avait vu une lueur s'allumer dans le regard de cette femme. Les ragots. Elle voudrait évidemment avoir l'air au courant. « Est-ce qu'il y a souvent des jeunes filles qui ne font que passer dans le village ? »

Dorothea, hésitante, lança un coup d'œil vers le shérif, qui lui adressa un petit signe de tête, comme pour l'autoriser à parler à l'étrangère. Elle se retourna vers D.D. « L'été, ça pullule de nouveaux visages, notamment de jeunes femmes qui prennent des emplois de serveuses, d'hôtesse ou autres. Mais l'hiver, l'activité tourne au ralenti. La plupart des entreprises réduisent la voilure, les enfants reprennent l'école. L'hiver, le village est endormi à bien des égards. Sans les randonneurs...

– C'est un fait », confirma le shérif. Il prit la pile d'actes de propriété que lui tendait Dorothea et se mit à la feuilleter, comme s'il s'ennuyait déjà.

« Vous avez une bien jolie grand-rue, remarqua D.D. Surtout avec cette maison d'hôtes que dirigent le maire et sa femme. Le Mountain Laurel. Splendide demeure victorienne.

– C'est un des véritables bijoux du village ! renchérit aussitôt Dorothea avec chaleur. La propriété a été construite dans les années 1830, pour servir de résidence d'été à une riche famille d'Atlanta. Ils avaient quatre filles. L'une d'elles, l'arrière-arrière-grand-mère de Martha Counsel, s'est mariée

dans la région et est restée. La maison est dans la famille depuis des générations ! »

D.D. hocha la tête. Ainsi, l'hôtel appartenait à madame et non à monsieur. Intéressant. « Je viens de faire la connaissance du maire et de sa femme. Quelle pitié de voir leur nièce !

– Oh, ils s'occupent bien d'elle. La pauvre petite. Depuis ce terrible accident. Elle en est restée simplette, vous savez.

– Comment s'appelle-t-elle, déjà ? »

Dorothea cligna des yeux. « Ma foi, j'ai oublié. Elle est très discrète et ce n'est pas comme si on la croisait tout le temps en ville.

– Elle n'a pas le droit de sortir ?

– Je n'ai jamais dit ça ! » Dorothea regardait D.D. d'un air désapprobateur, n'appréciant manifestement pas son attitude. « La gamine est muette, ce n'est pas elle que vous allez envoyer faire les commissions.

– Évidemment, concéda D.D. Elle me rappelle quelqu'un que j'ai connu, voilà tout. Et vous avez raison, c'est une vraie tragédie. Il remonte à quand, d'ailleurs, cet accident ?

– C'était il y a dix ans, je dirais ?

– Et elle vit chez les Counsel depuis cette époque ?

– En tout cas, la première fois que je l'ai vue, ce n'était qu'un petit bout de femme. Et mon Dieu, cette cicatrice qu'elle avait. Elle lui mangeait la moitié de la tête. » Dorothea regarda D.D. d'un air de reproche. « Ils ont été admirables avec elle.

– Solidarité familiale, conclut D.D.

– Les Counsel veillent sur tout le village depuis toujours. Vous êtes venue en automne. C'est une bonne saison pour nous : beaucoup de randonneurs, des touristes, des gens tout prêts à dépenser leur argent. Mais en décembre, janvier, février ? Ce sont des mois de vaches maigres. Toutes les familles n'ont pas de quoi passer le cap. Les Counsel restent attentifs. Ils ne s'en vanteront pas, mais s'ils apprennent que quelqu'un a besoin d'un

petit coup de pouce... Disons qu'il est arrivé que des ardoises à l'épicerie s'effacent toutes seules. Ou que des arriérés de taxe foncière soient réglés. Même des factures médicales. Dans la région, on a le souci de son voisin. Et Howard et Martha sont de bons voisins.

– Vous avez connu la sœur de Martha ? Celle qui est morte dans l'accident de voiture.

– Martha n'a jamais eu de sœur. »

D.D. marqua un temps d'arrêt. « Je croyais que cette jeune fille était sa nièce ?

– C'est une façon de parler. Martha était fille unique. Ce qu'elle veut dire, c'est que la mère de l'enfant était comme une sœur pour elle. On n'a pas ce genre de choses dans le Nord ? » demanda Dorothea avec un sourire pincé.

Un point pour la femme au cordon scintillant, pensa D.D. Cela expliquait pourquoi la jeune fille avait manifestement des origines latino-américaines, alors que Martha était l'image même de la bonne bourgeoisie blanche.

« Est-ce que les Counsel ont eu des enfants ?

– Non. » La voix de Dorothea baissa d'un ton. « Je sais pourtant qu'ils se sont donné beaucoup de mal pour en avoir au début de leur mariage. Mais ils n'ont jamais eu ce bonheur.

– Comme c'est triste pour eux. Et quelle chance qu'ils aient été prêts à recueillir une petite orpheline ! »

Dorothea s'illumina de nouveau, satisfaite que D.D. veuille bien enfin reconnaître la sainteté des Counsel.

« Est-ce qu'il y a d'autres employés à temps plein dans leur maison d'hôtes ? demanda D.D. Juste par curiosité.

– Une cuisinière. Une secrétaire. Il faudra leur poser la question. »

Le shérif se racla la gorge. D.D. comprit le message.

« Merci infiniment pour votre aide. Et pour les actes de propriété, dit-elle.

– C’est toujours un plaisir, Dorothea, ajouta le shérif.

– Vous allez résoudre cette affaire, n’est-ce pas ? Ça me fend le cœur de penser à ces malheureuses enterrées à deux pas du village.

– On est sur le coup, Dorothea, lui assura le shérif. On va trouver les réponses, obtenir que justice soit faite pour ces jeunes filles.

– Si vous avez besoin de quoi que ce soit...

– Je n’hésiterai pas. »

Dorothea se tourna vers D.D., la mine plus sévère. « Nous sommes des gens bien dans ce village », dit-elle, comme pour mettre D.D. au défi de le nier. Celle-ci se contenta de sourire, puis, comme elle commençait à comprendre les règles du jeu, voulut marquer un point à son tour.

« Naturellement. Mais aucun endroit n’est à l’abri des drames. Et les bois alentour ne sont manifestement pas aussi tranquilles qu’ils en ont l’air. »

## Kimberly

Les cellules d'investigation doivent être nourries. Kimberly était donc incroyablement reconnaissante à l'immense Franny, réceptionniste, teneuse de registres et cheftaine multicarte. Lorsque Kimberly et son équipe étaient redescendues de la montagne à pas lourds, il était déjà près de huit heures du soir. Kimberly avait pris une douche bien nécessaire, puis s'était dirigée vers les locaux du shérif pour le débriefing. Elle y avait trouvé ses collègues déjà installés dans la salle de réunion, où ils se régalaient d'un copieux buffet de petits plats faits maison.

« C'est de la part des dames de la First Congregational Church, expliqua Franny en se présentant aux côtés de Kimberly. Elles savent à quel point vous travaillez dur et voulaient vous témoigner leur gratitude. Il faut absolument que vous goûtiez le trifle au chocolat de Patty. Elle le fait tous les ans pour le concours de cuisine d'automne. Il est imbattable. »

De fait, à l'autre bout de la salle, D.D. se trouvait devant un immense saladier en verre contenant des couches de pudding au chocolat alternant avec de la crème fouettée. L'enquêtrice était en train de lécher une petite cuillère avec une expression qu'on n'aurait sans doute pas dû voir ailleurs que dans une chambre.



« Est-ce qu'il y aurait des lasagnes ? demanda Kimberly. Je sens comme une odeur. » Elle était restée debout sans s'asseoir quatorze heures d'affilée et avait fait l'ascension de la montagne une demi-douzaine de fois. S'il y avait des pâtes dans la pièce, elle les avait bien méritées.

« Troisième plat en partant de la droite. Et ne vous en faites pas : il y en a d'autres en réserve. »

Franny partit renouveler avec empressement d'autres plats, distribuer d'autres assiettes. Kimberly estima que c'était la meilleure réunion de cellule d'investigation à laquelle elle avait jamais assisté. Ce qui était une bonne chose étant donné le nombre de sujets à l'ordre du jour.

Elle mangea. Sans vergogne. Puis elle alla droit vers le trifle, malgré le regard noir que lui adressa D.D., qui l'accueillit avec ce qui ressemblait étrangement à un grognement.

« Prem's pour racler le saladier, dit l'enquêtrice de Boston.

– Pierre-feuille-ciseaux. »

D.D. la défia encore du regard.

« Ça ne marchera pas, l'avertit Kimberly. J'ai deux filles qui s'entraînent tous les jours à me faire ce regard. Et j'ai passé la journée à exhumer des squelettes. Et vous ?

– Je m'incline. Je raclerai le plat de brownie.

– Marché conclu. »

« Pourquoi est-ce que Flora ne mange rien ? » demanda Kimberly quelques instants plus tard ; adossée au mur à côté de D.D., elle savourait son trifle. Il y avait là-dedans des pépites de chocolat. Et du caramel fondant. Des barres chocolatées émietées, peut-être ? « Symptôme de stress post-traumatique ?

– Elle a mangé toute la journée.

– Pardon ?

– Je vous raconterai. Et votre journée ?

– Je vous raconterai. » Mais seulement après une deuxième part de trifle, décida Kimberly.

« Où est votre équipe de recueil d'indices ? demanda D.D.

– À l'hôtel : ils sont claqués et il faut qu'ils y retournent aux aurores. Mais j'ai le rapport sur nos découvertes.

– Et le docteur Jackson ?

– Même chose. Elle rêve de retrouver son labo, pas d'assister à une réunion où elle en sera réduite à répéter : Attendez mon rapport. Nous avons encore au moins une journée de fouilles devant nous, et ensuite la brigade et le docteur rentreront à Atlanta. En attendant, il faut qu'on parle de certaines trouvailles.

– J'ai une nouvelle piste, signala D.D. Elle est mineure, ne sait ni parler ni lire ni écrire et souffre de séquelles cérébrales à la suite d'une blessure d'enfance. Mais j'ai un pressentiment à son sujet. »

Kimberly haussa un sourcil.

« Après la réunion », murmura D.D. L'enquêtrice regardait le shérif Smithers qui, assis à l'autre bout de la salle, dévorait de la salade taco. « Ce village, ses habitants... je suis un peu inquiète.

– Vous voulez dire que vous n'êtes pas conquise par le charme désuet de la grand-rue ?

– Pas depuis que je sais ce qui est enseveli dans les hauteurs. »

Kimberly ne pouvait rien répondre à cela. D'un raclement de gorge, elle indiqua qu'il était temps d'ouvrir la réunion. Aussitôt la salle se mit aux ordres.

Kimberly prit place sur le devant de la scène. « Allons-y. Pour commencer, une grande salve d'applaudissements pour les dames de la paroisse qui nous ont préparé cet extraordinaire dîner, à mille coudées au-dessus du régime alimentaire habituel d'une cellule d'investigation : pizza, pizza et re-pizza. »

Chacun applaudit avec enthousiasme. Franny, qui débarrassait, s'interrompit, rougit et tripota la délicate croix en or qu'elle portait autour du cou.

« Ensuite, il faut que nous fassions un point sur les différents fronts. Je commencerai par le rapport sur la seconde sépulture. »

Elle attendit une fraction de seconde, le temps que les enquêteurs repoussent à la hâte leurs assiettes et allument ordinateurs ou tablettes.

« Cette deuxième tombe a livré trois autres ensembles de restes squelettiques. Le docteur Jackson a pu confirmer qu'ils sont tous les trois de sexe féminin. Sans doute deux adolescentes et une enfant prépubère.

– Quel âge, l'enfant ? demanda D.D. sur un ton neutre.

– Neuf ou dix ans. »

Silence.

« Aucun vêtement n'a été découvert dans la tombe, continua Kimberly d'une voix égale. En revanche, nous avons fait quelques trouvailles inattendues, notamment un petit fragment de tube en plastique, un bout de sparadrap et une paire de gants en latex. »

Keith leva aussitôt la main et Kimberly l'invita à prendre la parole.

« Vous allez chercher des empreintes sur les gants ? À l'intérieur ? Et de l'ADN de contact ? »

Encore un qui avait passé trop de temps à se promener sur Internet, pensa Kimberly. « Tous les indices seront soumis à une expertise complète. Dans l'immédiat, le docteur Jackson émet l'hypothèse qu'un des corps avait peut-être un tube de perfusion scotché sur le dos de la main au moment de l'inhumation.

– Mais ça voudrait dire que cette personne avait reçu des soins médicaux, dit lentement Flora.

– C'est possible.

– Jacob n'avait rien contre les seringues, mais de là à me soigner... J'avais déjà de la chance s'il me balançait une ou deux aspirines.

– La présence d’une perfusion ne semble pas cadrer avec les activités de Jacob Ness, convint Kimberly. Mais un indice reste un indice. Le sparadrap pourrait nous livrer du matériel génétique, ce qui nous aiderait à identifier la victime ou le criminel. En attendant, le docteur Jackson réalisera un examen complet de chacun des squelettes. Elle sait que nous avons besoin de réponses au plus vite.

– Est-ce qu’elle pense que la deuxième sépulture est de la même époque que la première ? demanda le shérif.

– Selon ses propres dires, ce n’est pas une hypothèse déraisonnable, mais il faudra de nouvelles analyses pour le confirmer.

– Le premier squelette, reprit le shérif, Lilah Abenito... »

Kimberly l’encouragea à continuer.

« ... elle n’était pas d’ici. Elle avait disparu en Alabama. Ce qui signifie que les autres filles pourraient aussi venir d’ailleurs. Ce serait logique, quand on y pense. Quatre filles qui disparaissent au même moment quelque part, ça attire l’attention. Mais si elles viennent de différents endroits...

– Il va falloir qu’on se penche sur la liste des adolescentes portées disparues dans tout le pays, en remontant sur quinze, peut-être vingt ans.

– Ça va faire un paquet de noms.

– On a du pain sur la planche, c’est sûr.

– Cause du décès ? demanda D.D.

– Rien d’évident. Là encore, le docteur Jackson espère en découvrir davantage au labo.

– Asphyxie, murmura Keith.

– Tout à fait possible. Mais nous avons bel et bien découvert un élément probant : cette deuxième tombe a livré plusieurs cosses de graines qui ont très probablement été enterrées avec les corps. En première analyse (merci Harold, pensa Kimberly), nous pensons qu’ils ont été inhumés au début du printemps. Ce qui constitue déjà un début de datation.

– Sauf qu’on ne connaît pas l’année, objecta Keith.

– On remonte quinze ans en arrière et on travaille à partir de là. Et vous, racontez-nous ce que vous avez fait aujourd’hui, demanda Kimberly à Keith et Flora.

– J’ai mangé, dit cette dernière.

– Il paraît. »

Toute la cellule se tourna vers elle avec curiosité. La jeune femme s’éclaircit la voix et se redressa sur son siège. Elle semblait sur la défensive, mais on ne pouvait sans doute pas attendre mieux de la part d’une survivante entourée de représentants des forces de l’ordre.

« Jacob aimait manger. S’empiffrer, même. » Flora regarda autour d’eux les plats en aluminium vides. Kimberly eut du mal à ne pas se sentir coupable. « Le commandant Warren m’avait conseillé d’essayer certains restaurants de la région pour voir si je reconnaîtrais quelque chose au goût. Mais, euh, je n’en sais trop rien. Ça fait trop longtemps. Je n’ai pas assez de souvenirs. » Elle se radossa brutalement contre sa chaise. Kimberly eut l’impression qu’il y avait autre chose. Elle attendit, mais Flora resta muette.

« Keith et vous avez aussi fait une découverte capitale aujourd’hui, reprit Kimberly en adressant un signe de tête au jeune homme pour lui donner la parole.

– Nous nous sommes intéressés à la question logistique : comment emporter quatre corps là-haut, mais aussi transporter toute une panoplie d’outils pour creuser une tombe ? expliqua Keith. Pour avoir fait plusieurs fois l’aller-retour à pied par le sentier de randonnée, il nous a semblé que ce n’était pas la voie d’accès la plus commode... »

Autour de la salle, l’auditoire approuvait.

« ... et que l’un de nos suspects, Jacob Ness, n’aurait même jamais tenté cette méthode. »

Nouveaux hochements de tête.

« En creusant la question, le quad nous est apparu comme le moyen de locomotion le plus probable. Alors nous sommes allés voir une agence de

location, nous avons découvert qu'il y avait au moins un itinéraire qui passait juste au-dessus de l'emplacement des tombes et qui permettait un accès plus facile. Ensuite, eh bien, nous avons loué un quad. Et, de fait, nous sommes arrivés assez rapidement sur le deuxième site.

– Vous avez failli rouler sur la tombe, oui », rectifia Kimberly.

Ni Keith ni Flora ne pipèrent mot.

« Mais cela prouve la pertinence de votre théorie, reconnut-elle à contrecœur, et je trouve que c'est bien raisonné. Monter là-haut à pied avec des cadavres, des outils, si en plus on imagine maintenant qu'une des victimes était peut-être suffisamment malade ou invalide pour nécessiter une perfusion... Le quad paraît un mode de transport plus adapté.

– Nous avons aussi appris que beaucoup de gens ici en possèdent un et vont jusqu'à entretenir des sentiers privés, dit Keith en regardant le shérif. Donc il se pourrait que notre homme ne soit même pas arrivé par la grand-route, mais qu'il ait rejoint la piste en empruntant un itinéraire qui partait de chez lui.

– C'est un fait que le quad est populaire dans la région, réfléchit le shérif. Je vais demander à un de mes adjoints de se pencher sur la question.

– Ce qui nous amène à votre journée à vous, dit Kimberly en tournant les projecteurs vers le shérif et D.D.

– Nous avons interrogé les notables et la secrétaire de mairie, indiqua Smithers. Nous avons également demandé aux établissements hôteliers de nous fournir autant que possible la liste de leurs clients de ces quinze dernières années. Remonter aussi loin ne va pas être facile. Le principal établissement de Niche, le Mountain Laurel, dirigé par le maire et sa femme, a changé de système informatique il y a dix ans, donc ils ne sont même pas en mesure de nous dire qui est passé chez eux avant cette date.

– Punaise, lâcha Kimberly en souvenir du juron poli du shérif lors de leur première réunion.

– Je ne vous le fais pas dire. Et, hum, il faut qu'on se penche sur le cas d'un individu, Walt Davies. Une sorte de marginal qui vit seul dans les bois et s'en trouve très bien. Il se pourrait qu'il fabrique aussi de l'alcool de contrebande et/ou qu'il fasse pousser du cannabis. Ce qui ne fera qu'exacerber les tensions si des agents en tenue se pointent chez lui sans crier gare.

– De l'alcool de contrebande et de l'herbe ? » releva Flora.

Le shérif confirma et Flora se rassit en arrière, le regard pensif. Smithers se racla la gorge et poursuivit : « Je vais demander à deux de mes adjoints de lui rendre une petite visite demain. Des gars du coin : avec un peu de chance, ça lui paraîtra moins menaçant que, disons à tout hasard, les fédéraux. Quoi qu'il en soit, j'ai l'impression qu'on a intérêt à y aller prudemment.

– Vous voulez qu'on mobilise des renforts ? Une brigade d'intervention ? demanda posément Kimberly.

– Non, j'aurais peur de mettre le feu aux poudres en sortant l'artillerie lourde. Je crois qu'on devrait d'abord essayer d'y aller au charme. Voir comment ça se passe. La secrétaire de mairie nous a aussi donné une liste de biens susceptibles de correspondre au chalet dans lequel Ness s'est terré il y a huit ans. On devrait demander à quelques enquêteurs d'aller les voir deux par deux. Je ne sais pas si vous voudriez vous joindre à eux ? demanda le shérif à Flora.

– Je n'allais pas dehors, donc je ne vais pas vous être utile si je ne regarde que l'extérieur. En revanche, le sous-sol... oui, le sous-sol je pourrais le reconnaître. Surtout la moquette marron. J'ai passé beaucoup de temps à l'étudier.

– Combien de maisons ? demanda Kimberly.

– Dix-huit.

– D'accord, alors envoyez vos tandems en éclaireurs. Si certaines semblent particulièrement prometteuses (si, mettons, elles sont

suffisamment à l'écart du voisinage et qu'elles possèdent un sous-sol avec de la moquette marron), Flora ira voir les finalistes.

– Je crois qu'il faut qu'on s'intéresse de plus près à la population locale », intervint D.D.

Kimberly l'invita à développer.

« Quand nous avons parlé à Dorothea, la secrétaire de mairie, elle nous a expliqué que l'activité est saisonnière dans la région. Au printemps et en été, les randonneurs débarquent en rangs serrés, ce qui signifie qu'un individu comme Jacob ou un autre prédateur aurait effectivement pu aller et venir sans que personne le remarque. Mais vous venez de dire qu'au moins une des tombes aurait été creusée au printemps. Si on croise ça avec les informations que nous possédons sur les quads, ajouta D.D. en saluant Keith et Flora d'un signe de tête, je trouve que ça plaide pour un coupable qui connaissait parfaitement la région. Or qui pouvait savoir où ensevelir les corps à une période de l'année où les sentiers grouillent de randonneurs qui font le sentier des Appalaches du sud au nord ? Comment accéder à ce secteur en restant le plus discret possible ? Et qui pouvait se déplacer en quad sans attirer l'attention ?

– Vous ne pensez pas que ce soit Jacob ? » demanda Flora sans s'énervier.

D.D. haussa les épaules. « Je n'exclus pas qu'il ait joué un rôle. Mais quatre corps, dont trois sur un seul site... Nous avons affaire à autre chose, pas aux activités d'un prédateur solitaire. Du moins, pas de tous ceux dont j'ai entendu parler jusqu'à présent. »

Keith approuva d'un signe de tête vigoureux.

« Je crois que nous en revenons à notre première théorie, continua D.D. : le meurtre pratiqué comme un sport collectif.

– Mais pourquoi la perfusion ? rappela Kimberly.

– Je n'en ai aucune idée.

– Où se trouve l'hôpital le plus proche ? demanda Kimberly au shérif.



– Il y en a plusieurs, répondit-il, mais aucun qui soit vraiment proche.

– Je n'irais pas tout de suite chercher du côté des hôpitaux, intervint D.D. Je commencerais par le personnel médical : les infirmières, les services de secours, un médecin à la retraite, un vétérinaire, pourquoi pas. Poser une perfusion n'est pas bien sorcier, on est d'accord ? » Elle se tourna vers Smithers. « Est-ce que ce n'est pas une question sur laquelle Dorothea pourrait nous aider, puisqu'elle se mêle toujours des affaires de tout le monde ? »

Le shérif approuva. « Je peux lui poser la question.

– Où est-ce qu'on peut se procurer de quoi faire une perfusion ? demanda Keith.

– Chez les fournisseurs de matériel médical, répondit Kimberly. Dans une boutique en ligne. J'ai demandé au docteur Jackson. Tube, canule, sparadrap, tout ça se trouve facilement.

– Surtout dans le coin, précisa le shérif. En montagne, vous aurez toujours des survivalistes qui gardent un bon stock de fournitures médicales sous la main. Pour affronter la peste qui arrive, tout ça. »

Nouveaux hochements de tête autour de la pièce.

« Parfait, dit Kimberly. Voilà le plan : demain, visite par équipes de deux des propriétés figurant sur la liste. Shérif, je vous confie cette mission. »

Il acquiesça.

« Commandant Warren...

– Je continuerai à interroger la population locale », dit aussitôt D.D. Elle accompagna sa phrase d'un regard appuyé et Kimberly comprit avec un temps de retard : il s'agissait de cette jeune fille qu'elle avait rencontrée et qu'elle avait l'intention de retourner voir. Kimberly ne savait pas pourquoi, mais elle se fiait à l'instinct de sa collègue.

« Entendu. Il faudra aussi qu'on commence à éplucher les listes de clients des hôtels telles qu'on aura pu nous les fournir. »

Comme elle s’y attendait, ses confrères du FBI hochèrent la tête. Analyser des monceaux de données était le pain quotidien de tout agent du service, et c’était précisément à eux que Kimberly avait prévu de confier ce travail.

« Enfin, euh... » Elle se tourna vers Keith et Flora, pour se rendre compte qu’elle ne savait franchement pas quelle consigne leur donner. « Vous mangez encore ? proposa-t-elle.

– Très peu pour moi, dit Flora.

– Je crois qu’on devrait se balader, dit Keith. Entrer dans les boutiques et autres. Un sport collectif, vous disiez ? dit-il en regardant D.D. Voyons si quelqu’un reconnaîtrait Flora. Ou si son apparition...

– Filerait les jetons à quelqu’un ? compléta D.D.

– Exactement. »

Kimberly haussa les épaules. C’étaient des civils, elle ne pouvait guère leur donner de missions officielles. « Allez-y, faites-leur peur ! » les encouragea-t-elle.

Avant d’espérer que ces mots ne reviendraient pas les hanter.

*Il est revenu.*

*Je n'ai pas besoin de le voir pour savoir que le méchant est arrivé. La maison me le dit. Elle retient son souffle, se recroqueville dans les ténèbres grandissantes, redoutant déjà le pire.*

*Assise sur le tapis de ma petite chambre, les genoux bien serrés contre moi, je fixe la porte des yeux. Je porte mon ancienne blouse d'été, qui laisse mon avant-bras scarifié totalement exposé aux regards.*

*C'est ce qu'il y a de plus joli chez moi, a-t-il dit en gravant ce motif raffiné sur ma peau.*

*Je me demande si ce soir, c'est moi qu'il viendra chercher. Parce que quand le méchant se déplace, quelqu'un doit en payer le prix.*

*Je repense à cette dame blonde de la police qui est venue ce matin. Elle m'a parlé. Elle voulait savoir si j'étais en sécurité. Elle m'a même tendu son téléphone brillant et lumineux, comme pour m'aider. Je sais ce que c'est que le téléphone. J'ai vu d'autres gens s'en servir. Même des petits enfants. Leurs doigts glissent sur la surface, ils choisissent et organisent des cases où l'on voit ces dessins sinueux qui ont du sens pour tout le monde sauf pour moi.*

*Je ne comprends pas ces formes. Les petits enfants oui. Mais moi non.*

*Des bruits de pas. Lourds, qui arrivent du bout du couloir froid pavé de pierres. Rapides, déterminés.*

*Je serre encore plus mes jambes contre moi.*

*La dame blonde a dit que je n'étais pas obligée de rester. Mais elle ne comprend pas et je n'ai pas assez de doigts pour tout lui raconter. Elle et le shérif au regard bienveillant cherchent un homme qui est peut-être venu et reparti. J'ai vaguement reconnu son air méchant, mais peut-être que j'ai simplement vu trop d'hommes comme lui. Dont le visage promet des souffrances.*

*L'homme de la photo qu'ils m'ont montrée est un méchant. Mais ce n'est pas LE méchant.*

*Je ne sais pas comment dire ça à la jolie dame blonde de la police, pas plus que je ne sais bouger les lèvres ni me servir de ma gorge pour faire connaître toute l'horreur de cet endroit ou donner la liste des autres filles qui ont disparu depuis longtemps mais qui ont encore besoin que je rende leurs noms à leurs familles.*

*J'ai un devoir. Comme ma mère. Cours ! a-t-elle essayé de me dire. Je ne l'ai pas écoutée. Mais elle a quand même essayé. Elle était forte et courageuse. Elle a résisté au méchant. Accompli un petit acte de rébellion qui l'a mené chez nous ce soir-là. J'ai passé des années à m'interroger à ce sujet. Avant, ça me mettait en colère : pourquoi n'avait-elle pas su se tenir tranquille, pour qu'on continue notre petite vie dans notre petite maison ?*

*Mais aujourd'hui, alors que mon temps est lui aussi compté et que j'ai de plus en plus conscience que je ne quitterai jamais cet endroit, je comprends son besoin de résister d'une manière ou d'une autre. De sentir, ne serait-ce qu'un instant, qu'elle avait de l'importance. Parce que le méchant adore nous humilier. Faire danser sa lame sur notre peau jusqu'à nous faire crier. Ensuite il sourit et admire son œuvre. Et quand il nous laisse, même moi je gémis sans bruit en tenant mon bras martyrisé.*

*Ma mère avait le dos sillonné d'un patchwork de lignes. Quand j'étais petite, je les suivais du doigt. Elle n'a jamais rien dit. Aujourd'hui, bien sûr, je m'interroge.*

*Bam. Bam. Bam. Les pas sont bien plus proches à présent.*

*La maison retient son souffle.*

*Il est là. De l'autre côté de la porte. Sa main se referme sur le bouton. Un tour de poignet. La porte s'ouvrira. Un pas. Il surgira devant moi, couteau à la main, sourire aux lèvres.*

*Et voilà, ce sera mon tour.*

*Je devrais lui offrir à manger, me dis-je avec affolement. Lui préparer une assiette. Se souviendra-t-il de ma mère ? Se rappellera-t-il cette soirée ? Ou est-ce que nous sommes toutes pareilles pour lui ? Juste des filles dont il finira par se débarrasser ?*

*Il faut que j'accepte la douleur, me dis-je. Je vais fermer les yeux, serrer les poings, crier en silence s'il le faut. Et ensuite... ce sera fini. Je ne serai plus là. Et mon âme... est-ce qu'elle sera violette comme celle de Stacey, argentée comme celle de ma mère ? Elle s'élèvera, elle m'emportera auprès de ma mamita et notre meute de deux sera reconstituée. Mamita et chiquita. Parce que je suis à elle, qu'elle est à moi, et que même le méchant ne peut pas nous séparer pour toujours. Il faut que j'y croie.*

*Je regarde fixement la porte.*

*Accepter la douleur.*

*Accepter la douleur.*

*Accepter la...*

*Bam. Bam. Bam.*

*Les pas. Ils repartent.*

*L'homme s'en va, s'éloigne de ma porte, reprend le couloir.*

*J'arrête de me balancer. Me tiens parfaitement immobile. Sinon moi, alors qui ?*

*Je repense à ma mère.*

*Je sais ce que j'ai à faire.*

*Je ne peux pas parler, raconter mes histoires, ni confier tout bas à une policière bien intentionnée toutes les vérités sur cette maison. Mais je peux remonter lentement le couloir de la cave, aussi silencieuse qu'un fantôme,*

*traînant ma jambe infirme derrière moi. Je ne suis rien, me dis-je. Juste une petite fille sans voix. Et comme ça, je disparaissais.*

*À cette heure de la nuit, les clients dorment comme des bienheureux dans les étages supérieurs. Autrefois je m'étonnais de leurs visages impassibles et souriants le matin. Mais après toutes ces années, je comprends. Personne ne voit ce qu'il n'a pas envie de voir. Et personne (à part la dame blonde ?) n'a jamais eu envie de voir les filles comme moi.*

*Je passe devant des portes fermées. Derrière certaines, il y a peut-être des occupantes roulées en boule dans un coin, qui se mordent les lèvres pour réprimer leur terreur croissante. Il y a au moins une autre bonne ici, Hélène, qui travaille souvent avec moi. Mais d'autres filles ne font que passer. Je ne sais rien d'elles, je ne sais même pas s'il y en a ici en ce moment.*

*Le méchant disparaît au coin du couloir. Je presse le pas, le sol en pierre est froid sous mes pieds nus. Ma blouse usée est trop légère pour ces tunnels pauvrement éclairés et creusés dans les profondeurs de la terre. C'est la partie de la maison que les clients ne voient jamais. Celle où règnent la méchanceté et les méchants.*

*Les monstres existent et ils vivent dans les entrailles de la terre, où l'obscurité nourrit leurs appétits et engendre leurs éclats de colère. Mais je ne sais pas combien de doigts lever pour le dire à la policière blonde, alors je fais ça.*

*Une paire de lourdes portes en bois se profile devant moi. Vieilles et massives. Comme cette maison, comme ces montagnes. Je suis déjà entrée dans cette salle. Je sais qu'elle sent la bougie et le sang. Je sais que c'est le cœur de la maison, mais que la maison elle-même voudrait qu'elle n'existe pas. Le jour où le méchant a tailladé mon avant-bras et m'a laissée pliée en deux dans une flaque de ma propre urine, j'ai rêvé de tirer des bûches enflammées de la monstrueuse cheminée en pierre et de les balancer aux quatre coins de la salle.*

*La maison applaudirait, je crois. Elle sourirait de voir ses murs s'embraser. Elle murmurerait « merci » en s'effondrant sur elle-même pour sombrer dans le néant.*

*Mais cette salle est faite de plus de pierre que de bois. Même si la maison partait en fumée, cet abominable noyau ne brûlera jamais.*

*Le méchant disparaît entre les battants entrouverts. Je pose la main sur le mur à côté de moi, souhaitant de toutes mes forces que mon corps disparaisse dans l'obscurité. Et parce que la maison est mon amie, je la sens qui m'enveloppe, qui m'offre ce qu'elle peut de protection.*

*Totalement immobile, j'entends la voix du méchant.*

*« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? »*

*Celle qui lui répond est d'abord tremblante, puis elle reprend de l'assurance. C'est monsieur le maire. Le maître de maison. Mais bien sûr, le méchant le connaît sous un autre jour.*

*« Le shérif est venu aujourd'hui. Avec une enquêtrice de Boston. Ils posent des questions...*

*– Et alors ?*

*– C'est dangereux. » Une voix de femme à présent. La maîtresse de maison. Mais elle aussi, le méchant la voit différemment.*

*« Ils ont demandé à fouiller la maison ?*

*– Bien sûr que non. Ils n'ont aucune raison...*

*– On est d'accord.*

*– Mais ils montrent des photos. » Le maître, de nouveau. « Jacob Ness, son camion. D'après ce qu'on dit, sa dernière victime serait là aussi. Flora Dane.*

*– Ness est mort.*

*– Les gens pourraient tout de même se souvenir...*

*– S'ils dénoncent un mort, quelle importance ?*

*– Il y a des policiers dans tous les coins ! » Madame, la voix stridente.  
« Des agents fédéraux, des adjoints du shérif. Nous en avons parlé aux*

autres...

– Pardon ? »

Madame balbutie. « Je voulais simplement proposer... La police a découvert au moins deux des tombes. Elle ressort les archives, mène des interrogatoires, explore les sentiers. Il faut qu'on prenne le temps de réfléchir...

– Taisez-vous donc. Je vous interdis de réfléchir. Et de consulter les autres. Est-ce qu'il faut que je vous rappelle comment ça fonctionne ?

– Je vous en prie. » La voix de monsieur, plus basse, conciliante. « Réfléchissez. Ça a été un bon arrangement. Pour vous, pour nous, pour tout le monde. Tout cela a été extrêmement heureux...

– Et lucratif.

– Ça ne ferait certainement pas de mal de faire une petite pause. Juste en attendant que le risque diminue. »

Silence. Le méchant réfléchit ? Soupèse les options ?

« Mais quand l'attention de la police diminuera-t-elle ? » finit-il par demander. Au ton de sa voix, d'une onctuosité soyeuse, mes poils se hérissent. J'ai déjà entendu cette intonation, dans une autre pièce, loin, très loin d'ici. « Vous le disiez, la ville grouille d'enquêteurs. Ils ont découvert des corps. Ils ne vont pas s'en aller comme ça.

– On pourrait leur donner ce qui reste dans le chalet, suggère madame, d'une voix moins stridente, plus timide.

– Non.

– Mais vous disiez... dénoncer le mort.

– Ça ne marchera pas.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle est ici. Et si elle voit, elle pourrait se souvenir. Et là, il ne s'agira plus seulement d'un mort.

– J'ai donné le nom de Walt Davies. » Monsieur de nouveau. « Vous savez comment il est. Il a la gâchette facile. Avec un peu de chance, ils le



canarderont et on pourra tout lui coller sur le dos.

– Imbécile. Ça ne fera qu’ameuter davantage de policiers.

– Si on pouvait seulement faire une pause, supplie madame. Ne serait-ce que quelques semaines. Jusqu’à ce que l’attention retombe.

– Ça ne marche pas comme ça, et vous le savez. Mais je crois que vous avez raison. » Un léger froufrou. Le méchant se déplace dans la pièce. « La meilleure manière d’éloigner la police est de lui fournir la réponse qu’elle cherche.

– Non. » La voix est si fluette cette fois-ci que je ne sais pas très bien qui a parlé. Un autre bruit. Que je n’arrive pas à identifier. Puis de nouveau : « Non. Je vous en supplie.

– Ils cherchent un monstre, murmure le méchant. Alors voilà : on va leur en donner un. »

La chair de poule me reprend. Je suis dans la cuisine de ma mère. Je suis dans le couloir de la cave. Je suis une petite fille. Je suis une domestique muette.

Je suis paralysée par la terreur de ce qui va se passer.

« Non, non...

– Allons...

– NON ! »

Un gargouillis. Un sanglot. Un bruit de grattement, comme des griffes sur la pierre. La maison s’agite autour de moi, mal à l’aise. J’entends presque son soupir désolé lorsque je sors de l’ombre et me force à aller vers les lourdes portes en bois. Que je regarde par l’entrebâillement ce qui se passe dans la salle.

Le méchant se dresse, immense, comme un terrible colosse.

Le maître se traîne à ses pieds.

Quant à la maîtresse...

Le méchant est passé derrière elle. Il a une corde rouge sang à la main. Une ceinture, plutôt, celle du peignoir en soie brodé de madame. Il la tient

serrée autour de sa gorge et il lève, encore et encore, jusqu'à ce que son cou dessine un angle invraisemblable.

Je la regarde. Je vois son visage virer au violet. Elle convulse, elle se secoue, elle tremble, la force incroyable du méchant la soulève complètement de terre. Il n'est pas humain. Aucun être capable de faire cela ne peut être humain.

Je ne détourne pas les yeux. Je m'oblige à être témoin de la scène jusqu'à son dernier sursaut. Sa tête bascule en avant. Le monstre la lâche et son corps tombe par terre.

Le maître, toujours recroquevillé sur lui-même, pleure lamentablement.

J'éprouve un étrange soulagement. Le fait qu'elle ne soit plus là, que le méchant se soit finalement retourné contre l'un des siens. Mais je tremble comme une feuille.

La maîtresse, cette femme toute-puissante, est morte. Et le méchant l'a tuée aussi facilement qu'il aurait cassé une brindille.

« Levez-vous », ordonne-t-il au maître.

Est-ce qu'il va le tuer à son tour ? Mon Dieu, qu'allons-nous devenir s'il ne reste plus que le méchant ?

C'est alors que je bats en retraite. Je fais demi-tour et je m'enfuis laborieusement vers ma chambre, cherchant mon souffle. Mais ce n'est pas d'air que j'ai besoin. C'est de mots. De mots, de lettres et de sons. De quelque chose, n'importe quoi, qui me permette de communiquer, parce que la dame de la police va revenir et cette fois-ci...

Il faut que je réfléchisse. Que je m'organise.

La fin est proche, mais pas comme je l'imaginais.

« Cours ! » J'entends la voix de ma mère.

Je voudrais être de nouveau une petite fille. Tendre les bras et que ma mère me soulève de terre pour me serrer contre elle. Entendre sa voix murmurer mon nom. Je voudrais que nous soyons notre meute de deux, mamita et chiquita.

*Je voudrais des choses que je n'aurai jamais.*

*Parce que le méchant me les a prises.*

*Je me réfugie dans ma chambre juste au moment où j'entends les lourdes portes en bois s'ouvrir en grinçant, puis des bruits de pas résonner dans le couloir. Le méchant. Pas même une hésitation dans sa foulée lorsqu'il passe devant ma chambre en direction de l'escalier.*

*La maison tremble et le silence retombe.*

*Je reste adossée au mur de ma petite chambre, le souffle court. Un doigt pour oui. Deux pour non. Trois pour peut-être. Et quatre ? Cinq ?*

*Il doit y avoir un moyen de communiquer. Un moyen de tout avouer à l'enquêtrice blonde qui m'a proposé son aide. Il faut que je le trouve.*

*Parce que la fin est proche. Et que, même si je n'ai pas de nom, même si je n'ai pas de voix, je vais le faire payer au méchant.*

*Quitte à en mourir.*

## D.D.

D.D. s'était retirée dans sa chambre d'hôtel pour consacrer le restant de la soirée à se renseigner sur les lésions cérébrales et les troubles du langage. Elle eut l'impression qu'elle venait tout juste de s'endormir lorsque son téléphone sonna.

« Debout là-dedans ! lança Kimberly.

– Hein ?

– Le shérif vient de m'appeler. On a un autre cadavre.

– *Pardon ?*

– La femme du maire. Vous l'avez bien interrogée hier matin, je me trompe ?

– Quelle heure est-il ?

– Un peu plus de quatre heures.

– Du matin ?

– On se retrouve à la réception dans quinze minutes. La mort de Martha Counsel a forcément un lien avec notre enquête. Avalez un café. Secouez-vous. On a une longue journée devant nous. »

Le shérif attendait déjà au pied de la maison d'hôtes lorsque Kimberly et D.D. se garèrent. Son uniforme était froissé et D.D. aurait parié qu'il

venait de passer une nouvelle nuit dans son bureau. Il les salua d'un air sombre, puis gravit le perron devant elles.

« D'après le maire, il s'est réveillé en sursaut vers trois heures du matin dans un lit vide. Il est parti à la recherche de sa femme. Il a appelé les secours dès qu'il l'a découverte. Le central m'a contacté directement. Je suis arrivé le premier pour sécuriser les lieux. Personne n'a rien touché. »

Lorsqu'ils entrèrent, c'étaient les grandes illuminations dans le hall. Il restait au moins une heure avant le lever du soleil, songea D.D., et il régnait encore dans la maison l'atmosphère feutrée du cœur de la nuit. Elle chercha par réflexe la prétendue nièce du regard, mais ne vit aucune trace de la jeune fille.

Le maire, installé dans le salon d'hiver jaune et vert, contemplait la table d'un air absent. Il portait un peignoir blanc monogrammé et semblait avoir vieilli de cent ans. Les yeux rouges, hagard. S'il jouait la comédie, pensa D.D., c'était un des meilleurs acteurs qu'elle ait jamais vus.

Tandis qu'elle le regardait, il voulut prendre une gorgée de café. La tasse en porcelaine délicate tremblait si violemment qu'il en répandit la moitié à côté avant de la reposer.

« Dans le couloir, troisième chambre à droite, dit le shérif à Kimberly et D.D. Je reste avec lui. »

Elles échangèrent un regard et suivirent ses indications. D.D. ne savait pas ce qu'elles allaient découvrir, mais ça ne sentait pas bon.

La troisième chambre à droite se trouvait en fait tout au bout du couloir. D'après le plan que D.D. était en train de reconstituer dans sa tête, cette pièce occupait un coin à l'arrière de la demeure historique. Peut-être l'ancienne chambre de maître, pensa-t-elle au moment d'entrer dans la pièce spacieuse.

Le centre en était occupé par un gigantesque lit à baldaquin. Et là, suspendue à la barre transversale du cadre en bois, se trouvait Martha Counsel, vêtue d'une longue chemise de nuit blanche et d'un peignoir en

soie rouge, ouvert. Son corps se balançait légèrement, comme au gré d'une brise imperceptible.

Ni Kimberly ni D.D. ne dirent un mot. Elles avancèrent dans la pièce. Firent le tour du lit.

Martha Counsel s'était semble-t-il pendue avec une ceinture en soie rouge, sans doute celle de son peignoir. Selon toute apparence, elle l'avait nouée autour de son cou, elle était montée sur le lit pour attacher l'autre extrémité au baldaquin et puis... quoi ? Elle avait fait un pas dans le vide ?

S'était-elle agrippée au lien lorsqu'il s'était tendu ? Avait-elle lutté pour reprendre pied du bout de l'orteil sur le lit afin de diminuer la pression ?

D.D. s'approcha pour regarder ses mains sans la toucher. Elle ne vit aucune marque. Même chose pour le lit fait avec soin. Le dessus-de-lit vert orné de broderies était parfaitement lisse.

Comme si Martha n'avait éprouvé ni doutes ni regrets. Elle s'était simplement levée en pleine nuit et avait quitté son mari pour venir faire ici ce qui lui semblait devoir être fait. Mais pourquoi ?

« Il y a un message », remarqua Kimberly. Elle montrait la table de chevet d'un signe de tête. D.D. la rejoignit.

« Pardonnez-moi le mal que j'ai fait, lut-elle à haute voix. Vivre aux dépens d'une autre était égoïste de ma part. Dieu ait pitié de mon âme. »

Elle lança un regard à Kimberly. « Qui tape son message sur ordinateur avant de se suicider ?

– Quelqu'un qui écrit mal ? suggéra Kimberly. Ou qui est trop bouleversé pour tenir un stylo ?

– Je n'aime pas ça.

– Je ne suis pas non plus ravie. C'est pour ça qu'on va demander au légiste de procéder à une autopsie complète. »

D.D. observa la chambre. « Pas de trace de lutte. Et aucune marque sur le corps. À part celle du lien, je veux dire.

– Et les clients dorment encore dans leurs chambres. Ce qui tendrait à prouver qu’il n’y a eu ni cris de dispute, ni vacarme.

– Et regardez le cou, reprit D.D. en montrant le corps. On distingue des ecchymoses le long de la ceinture, ce qui est cohérent avec une pendaison. »

Kimberly hocha la tête ; elle semblait aussi partagée que D.D.

La thèse du suicide paraissait trop simple. Et cependant un examen superficiel de la chambre et du corps ne révélait aucune discordance manifeste. L’explication la plus simple est parfois la meilleure, mais celle-là ne plaisait pas aux enquêtrices.

« Vous avez déjà vu une pendaison où aucun proche n’a essayé de décrocher le corps ? reprit Kimberly.

– Non. Le premier réflexe est toujours de descendre la victime. En même temps, ajouta D.D. en montrant le visage enflé et violacé de Martha Counsel, il n’y avait clairement plus rien à faire pour elle. »

Kimberly hocha la tête, pinça les lèvres, fit une nouvelle fois le tour de la chambre. « Ça ne me plaît pas. Mais je n’ai aucun argument valable.

– On est d’accord.

– Je me demande de quoi elle parlait quand elle disait que c’était mal de sa part de vivre aux dépens d’une autre.

– Une seule façon de le savoir : allons nous occuper du cas du mari », dit Kimberly en sortant de la chambre pour retourner dans le salon.

D.D. crut apercevoir du mouvement, quelqu’un qui disparaissait au bout du couloir, mais la vision avait été trop fugitive pour qu’elle en soit certaine. Elle s’interrogea une nouvelle fois sur la nièce de Martha.

Le maire était-il vraiment du genre à se faire lui-même son café ? Bizarrement, elle avait comme un doute.

Howard était encore assis à la table, le shérif en face de lui. Ni l’un ni l’autre ne disait mot.

« Est-ce qu’il y a quelqu’un que nous pourrions appeler pour vous ? » demanda Kimberly, d’une voix étonnamment douce étant donné le

scepticisme qu'elle avait exprimé quelques minutes plus tôt.

Le maire leva des yeux troubles. « Elle était toute ma vie », dit-il.

D.D. passa derrière lui en lui frôlant l'épaule. Elle crut détecter une odeur de whisky, mais sans certitude. « Un autre café ? » proposa-t-elle.

Il dut se tourner vers elle pour lui répondre, ce qui donna à Kimberly l'occasion de se pencher à son tour pour se faire son idée. Diviser pour mieux régner. Le b.a.-ba du travail d'enquête.

« Ça va, merci », répondit le maire. Il parlait d'une voix sans timbre et n'était plus que la pâle ombre du personnage sûr de lui qu'il était encore la veille.

« D'autres gens vont venir, expliqua posément D.D. Des agents en tenue, des techniciens de l'identité judiciaire, le médecin légiste. Et ce n'est qu'une question de temps avant que vos clients se réveillent et commencent aussi à poser des questions.

– L'identité judiciaire ? répéta Howard.

– Je pourrais aller chercher votre nièce pour qu'elle nous aide. Dans quelle chambre... »

Le maire se secoua enfin. « Pas la peine. Il suffit... il y a une sonnette. Appuyez sur la sonnette. » Il se leva brusquement et se dirigea vers le mur du fond, où D.D. remarqua une porte battante qui donnait sans doute dans la cuisine. Un panneau mural permettait d'appeler le personnel. Le maire appuya sur un bouton noir. Puis, sans ajouter un mot ni attendre de réponse, il revint à la table.

« Croyez-vous que votre femme se soit donné la mort ? demanda Kimberly avec délicatesse.

– Elle... elle n'était plus elle-même. Pas depuis... » Le maire déglutit avec peine. Il reprit sa tasse à café. Une fois de plus, sa main tremblait si violemment qu'il dut la reposer. « Pas depuis la découverte de cet été, dit-il tout bas.

– La découverte de la première tombe ? précisa Kimberly.



– Oui.

– Dans quel sens n’était-elle plus elle-même ? l’encouragea doucement le shérif.

– Elle avait l’air perdue. Bouleversée. Et le soir... elle avait l’habitude de prendre un petit verre de sherry. Mais ces derniers temps... je savais que quelque chose la tourmentait. J’ai essayé de l’interroger. Vraiment ! » Le maire leva brusquement les yeux, le regard fou. « Mais elle refusait de me parler. Elle refusait ! »

La porte du fond s’ouvrit d’un seul coup. La jeune fille apparut, vêtue de sa blouse de femme de chambre. Elle apportait une cafetière en argent. Son regard se posa aussitôt sur D.D. Elle s’arrêta un quart de millième de seconde, puis se reprit et continua comme si de rien n’était. Elle traînait légèrement la jambe et son visage semblait aussi pâle et marqué que celui du maire. Avait-elle vu le cadavre ? Savait-elle ce que sa « tante » était censée avoir fait ?

Ou n’était-elle une fois de plus que la domestique ? Celle qu’on appelait pour servir et qui savait qu’il valait mieux ne pas faire de vagues ?

Elle remplit silencieusement la tasse à café du maire, tout en s’appliquant à éviter le regard de D.D. Puis, ayant posé la cafetière au milieu de la table, elle repartit vers la cuisine.

« Pauvre petite, dit le maire en regardant D.D. dans les yeux. D’abord sa mère, et maintenant ça.

– Nous allons avoir besoin d’interroger toutes les personnes présentes cette nuit, commença à expliquer D.D., avant d’être interrompue par le rire sarcastique du maire.

– L’interroger ? Mais elle ne peut pas répondre. Votre cruauté n’a donc pas de limites ? D’ailleurs, elle ne sait rien. Quand j’ai découvert le corps... j’ai poussé un cri. Elle est venue. Chef aussi. Elles ont beau être des employées, nous formons aussi une famille. Nous avons tous besoin de temps pour la pleurer. »

L'attention du maire étant focalisée sur elle, D.D. n'eut d'autre choix que de hocher la tête. Elle aurait adoré imposer sa volonté, suivre la gamine dans la cuisine et jouer au jeu des doigts avec elle. Mais en vérité cette jeune fille était mineure et son oncle, selon toute apparence, son tuteur. D.D. n'avait aucun droit d'aller plus loin sans son autorisation explicite.

La jeune fille disparut derrière la porte battante. Sa main gauche ballait sur le côté, mais D.D. ne vit pas si elle montrait des doigts ou non. Au centre de tous les regards, elle s'obligea à se reconcentrer sur le maire.

« Pourquoi votre femme n'était-elle pas dans son état normal, d'après vous ? »

Le maire ne répondit pas tout de suite, perdu dans la contemplation de la buée qui montait de sa tasse de café. « Martha était née avec un seul rein, expliqua-t-il d'une voix rauque. Il y a vingt ans, elle a commencé à présenter des symptômes d'insuffisance rénale. On l'a mise sur la liste des candidats à une greffe, mais vous savez ce que c'est : beaucoup de demandes, très peu d'organes disponibles. »

En face du maire, le shérif eut un signe de tête encourageant.

« Nous avons cherché... » Le maire se racla la gorge, leva les yeux. « ... s'il y aurait des solutions à l'étranger. Si nous pouvions nous rendre dans d'autres pays où l'on pratique ce type d'intervention moyennant finance. Mais Martha a rapidement été trop malade même pour cela. »

Le shérif hocha encore la tête.

« Martha connaissait un médecin de la région. Un ami d'enfance. Le docteur Gregory Hatch. Il avait un cabinet à Atlanta. Il nous a dit qu'il pouvait l'aider.

– De quelle manière ? » le relança Kimberly.

Le maire tripotait sa tasse, fuyant désormais leur regard. « Martha m'a demandé de ne pas poser trop de questions. D'après elle, il valait mieux que je ne sache rien, dit-il à mi-voix. Mais Gregory jouissait d'une situation privilégiée dans une clinique au nord d'ici. Et Martha est allée le voir pour

une série de consultations. Des examens. Beaucoup d'examens. » Le maire eut un sourire amer. « Difficile de cacher ça. Et ensuite elle s'est absentée pendant un mois. Pour une cure de remise en forme, d'après elle. Naturellement, nous savions tous les deux qu'elle mentait.

« Mais c'était ma femme et je l'aimais. Je voulais qu'elle vive. Alors quand elle m'a donné une liasse de documents à remplir pour un "don du vivant", je n'ai pas discuté.

– Vous avez donné un rein à votre femme ? l'interrompit Kimberly.

– J'ai rempli un dossier qui disait que j'allais donner un rein à ma femme, expliqua lentement le maire. Mais je ne pouvais pas. Nous n'étions pas compatibles. Je le savais et elle aussi. Ce dossier...

– Votre femme a reçu un rein, conclut D.D. Le docteur Hatch a pratiqué l'opération. »

Le maire leva enfin vers eux des yeux rougis et épuisés.

« Elle est rentrée à la maison avec des médicaments, des tombereaux de médicaments. Vous les trouverez dans la salle de bain. Des traitements antirejet. Elle les prend encore consciencieusement. Et elle se porte bien depuis l'intervention. »

Personne ne réagit tout de suite. Pour finir, Kimberly se lança : « Monsieur le maire, où votre femme avait-elle trouvé ce rein ?

– Je ne sais pas.

– Mais ce n'était pas le vôtre.

– Ce n'était pas le mien.

– Elle a néanmoins bénéficié d'une transplantation, réalisée par ce docteur Hatch.

– Il lui a sauvé la vie.

– Je me souviens d'un Gregory Hatch, intervint le shérif. Est-ce qu'il ne serait pas mort...

– Il y a huit ans, confirma le maire.

– Et quand a-t-il réalisé l'opération ? insista Kimberly.

– Il y a une quinzaine d’années. »

D.D. lança un regard à Kimberly. D’après le docteur Jackson, c’était aussi à cette époque que Lilah Abenito avait été assassinée. Et puis il y avait leur tombe collective, dans laquelle au moins un squelette semblait avoir fait l’objet de soins médicaux. La veille, D.D. et le shérif avaient affirmé au maire et à sa femme que la menace était ancienne. Ils avaient même mentionné le fait que les restes étaient squelettiques, mais n’avaient pas été précis au point d’indiquer que la première tombe remontait à quinze ans – c’était le genre de détails qu’une cellule d’investigation garde pour elle.

Donc si Martha avait fait le rapprochement entre sa transplantation et les tombes dans les bois, c’était bien qu’elle devait avoir une idée de la provenance de son rein. Ou du moins de ce qu’était devenue sa donneuse.

*Vivre aux dépens d’une autre était égoïste de ma part.* Était-ce donc cela qu’ils avaient mis au jour ? Un trafic d’organes ? Ce genre de chose existait. Comme l’avait dit le maire, la demande de greffons était forte, l’offre limitée. On avait vu des marchés noirs se développer pour moins que ça.

« Mon épouse était une femme bien, affirma le maire. Elle avait le souci des autres. Quoi qu’il ait pu se passer, quoi qu’elle ait pu faire... Quand ils ont peur, les gens sont parfois prêts à tout. Elle a fait de son mieux pour expier ce péché. Vous pouvez demander à qui vous voulez. Toutes les bonnes actions qu’elle a accomplies, toutes les familles auxquelles elle a tendu la main dans les périodes difficiles, elle donnait, donnait, donnait... »

La voix du maire se brisa. Sur la table, ses mains tremblaient violemment.

Le shérif lui donna une tape maladroite sur l’épaule. D.D. ne voyait pas quoi ajouter. Elle s’écarta de la table et tourna de nouveau son regard vers la porte de la cuisine. Ce fut alors qu’elle remarqua ce qui ressemblait à un petit morceau de papier. Lâché par la jeune fille lorsqu’elle avait servi le café ?

D.D. se rapprocha discrètement de la porte. Elle sentit l'attention du maire se déplacer, il l'observait. Il ne voulait pas qu'elle s'approche de trop près de sa nièce, c'était déjà une chose certaine. Et louche ? D.D. s'adossa au mur et fit mine de se mettre à l'aise. Juste une enquêtrice surmenée qui en avait déjà plein les bottes alors qu'il n'était même pas six heures du matin.

Le shérif prit la parole. Et à la seconde où l'attention du maire se reporta sur lui...

D.D. se pencha, attrapa prestement le bout de papier et déguisa son geste en faisant mine de renouer minutieusement son lacet. Quand elle se redressa, le maire la regardait d'un air interloqué, mais ne semblait pas avoir compris son manège.

Il y eut du bruit dans la rue. Le légiste arrivait avec son fourgon. D.D. quitta son mur pour aller l'accueillir.

Elle attendit d'être dans le hall, loin des yeux de Howard Counsel, pour examiner sa trouvaille : le petit morceau de papier, fragment d'une feuille plus grande, avait été plié plusieurs fois. D.D. le lissa au creux de sa main et découvrit un dessin.

Juste un personnage. Noir. Difforme. Menaçant. Avec des yeux d'un rouge flamboyant et une carrure de malabar.

Un monstre.

La jeune fille avait dessiné un démon et avait laissé tomber le papier à l'intention de D.D.

Que fallait-il comprendre ?

Le légiste et son assistant frappèrent à la porte. Encore perplexe, D.D. les conduisit dans la chambre qui donnait sur l'arrière et au corps de la femme qui leur avait livré un ultime aveu.

## Flora

Comme je ne suis pas une grande dormeuse, j'ai passé le plus clair de la nuit à faire les cent pas. Peu après quatre heures du matin, j'ai entendu du remue-ménage à la réception et je suis sortie de ma chambre juste à temps pour coincer D.D. qui sortait de la sienne. Elle m'a rapidement mise au courant de ce qui s'était passé chez le maire, puis Kimberly et elle ont franchi les portes du motel pour aller faire leur travail d'enquêtrices, me laissant sur place.

Il m'a quand même encore fallu une heure pour trouver le courage.

J'aimerais pouvoir l'expliquer, ne serait-ce qu'à moi-même, mais je ne peux pas.

Liquider un violeur patenté ? Fait.

M'engager dans une ruelle sombre où un prédateur guette ses proies ? Fait.

Foncer tête baissée dans un bâtiment en flammes pour défier un assassin, sauver une femme enceinte, pourchasser un incendiaire ? Fait, fait, fait.

Frapper à la porte de l'homme séduisant qui occupe la chambre voisine de la mienne... ?

Je tourne en rond dans la réception déserte. J'arpente la petite salle à manger qui, à cette heure de la nuit, ne propose ni lumière, ni café, ni même Pop-Tarts. Pour finir, je reprends le couloir en me disant que je suis courageuse, que je suis forte, que je suis une survivante.

Le temps d'arriver devant la porte de Keith, je tremble comme une feuille. Je lève la main pour toquer. Je pense à mon amie Sarah, qui a repris ses études et qui a aujourd'hui un petit ami. Je vois son visage qui s'illumine quand elle me parle de sa vie. Elle ne survit plus, elle s'épanouit.

Si elle a pu le faire, j'en suis aussi capable.

Je suis toujours plantée là, le poing en l'air, quand la porte s'ouvre. Keith apparaît, habillé de pied en cap, et n'a pas l'air étonné de me voir.

« Kimberly et D.D. sont parties », dit-il.

Je baisse la main. « Il y a eu un mort. La femme du maire. Pendaïson.

– Suicide ou meurtre ?

– C'est ce qu'elles essaient d'établir. »

Keith me regarde d'un air soucieux. « Que devient notre programme d'aujourd'hui ? »

Je prends une grande inspiration. Est-ce qu'il va me trouver folle ? Cela dit, jusqu'à présent il a fait preuve d'une remarquable souplesse d'esprit.

« Je voudrais relouer un quad, lui dis-je. Pour aller voir le type dont il était question hier soir... le solitaire, Walt Davies.

– Celui qui canarde les flics à vue ?

– Nous ne sommes pas flics. »

Keith hausse le sourcil. « Nous sommes des intrus. Un type qui tire sur les flics en fera sans doute autant avec des intrus.

– Alors il faudra parler très, très vite. »

Keith ne dit pas non, mais m'observe quelques instants. « Pourquoi ?

– Je ne sais pas. J'ai besoin de faire quelque chose. Et ce type... »

Perplexe, je ne sais pas comment formuler cette idée. Depuis que j'ai entendu le nom de Walt Davies hier soir, il me trotte dans la tête. Parce que

ce n'était pas la première fois que je l'entendais ? Ou parce que j'ai un faible pour les solitaires un peu fêlés ?

Je finis par répondre : « Hier, D.D. a voulu que nous goûtions à la cuisine locale pour voir si je reconnaîtrais quelque chose. Mais Jacob avait d'autres penchants que la nourriture.

– Drogue et alcool, devine Keith.

– Exactement. Si ce Walt Davies est le fournisseur local d'alcool de contrebande et de shit, il y a de bonnes chances que Jacob ait fait partie de ses clients. Surtout que Walt a la réputation d'être le marginal du coin. Dans le monde de Jacob, c'était un argument en sa faveur.

– Logique. Mais le shérif disait qu'il allait envoyer deux adjoints l'interroger. Alors pourquoi nous ? »

Je lui lance un regard appuyé. « C'était avant le décès suspect de cette nuit. Je te parie que tous les agents qui ont dormi plus de deux heures ont été réaffectés à cette nouvelle scène de crime. Alors pourquoi pas nous ? Nous ne pouvons pas les aider à la maison d'hôtes, mais, en tant que simples citoyens, nous sommes peut-être les mieux placés pour interroger le schizophrène paranoïaque de la région.

– Très rassurant, ce que tu viens de dire.

– Tu en es ou pas ? »

Nous connaissons tous les deux la réponse. Keith reste Keith. Il me suivra n'importe où, même s'il faut descendre en avion jusqu'en Géorgie et monter à pied vers une tombe.

« Le loueur ne sera pas ouvert avant plusieurs heures, finit-il par dire.

– Alors on va aller prendre le petit déjeuner dans ce resto.

– Dernier repas du condamné ?

– C'est l'idée. »

Il sourit. Vite, avant d'avoir le temps de réfléchir, je tends le cou pour lui faire une bise sur la joue. Il tourne la tête, juste assez pour que ma



bouche se pose sur la sienne. Je ne me dérobe pas. Nous nous tenons là, lèvres contre lèvres, comme suspendus dans le temps.

Lentement, je m'écarte. Ses yeux bleus sont plus sombres à présent, plus difficiles à déchiffrer.

« Je prends mon blouson », me glisse-t-il.

Keith profite du petit déjeuner pour mettre en œuvre ses talents d'informaticien pendant que je mange sans appétit un bol de yaourt. Il n'a aucun mal à trouver l'adresse de Walt Davies, puis à la visualiser sur Google Maps. Ensuite, il affiche le réseau des pistes de quad pour repérer la voie d'accès la plus proche.

Je n'arrive pas à décider quelle sera la meilleure stratégie pour aborder un homme qu'on présente comme un survivaliste hostile aux autorités. Se présenter à l'entrée officielle, les mains en l'air ? Ou s'approcher par derrière, histoire de faire des repérages ?

Keith me lance un regard condescendant, puis démarre Google Earth. « Tu veux reconnaître le terrain ? Voilà ce que j'appelle reconnaître le terrain. »

Je fais docilement des *oh* et des *ah* lorsque son écran se remplit d'images. J'apprécie Internet en tant qu'outil, mais je suis du genre travail de terrain et je compte davantage sur mon jeu de jambes que sur l'agilité de mes doigts sur un clavier. N'empêche qu'il est doué.

La première chose que nous découvrons, c'est que Walt Davies est vraiment ce qui s'appelle un propriétaire terrien. Sa parcelle semble couvrir une superficie d'une bonne dizaine d'hectares, à l'écart de tout. Et il ne s'y trouve pas seulement une maison, mais tout un ensemble de bâtiments. Nous distinguons presque aussitôt quatre structures. Un chalet de taille moyenne (sans doute la résidence principale), un bâtiment plus grand, qui pourrait être un immense garage ou une grange, et deux petits points dans lesquels nous voyons des remises.

« Ça fait beaucoup pour un seul homme, dis-je en étudiant l'agencement des bâtiments tout en me forçant à prendre encore du yaourt.

– Héritage familial », indique aussitôt Keith.

Il fredonne tout bas tandis que ses doigts survolent les touches, le vrai geek dans son élément. Il a encore commandé une omelette aux blancs d'œuf. Je me demande si je peux vraiment avoir une relation avec un homme qui se nourrit de manière tellement saine que c'en est agaçant.

Je me demande si je peux vraiment avoir une relation tout court.

« Le chalet principal date de 1905. Et regarde ce qu'on a là : une source. » Il montre un point à peine visible sur la vue aérienne. « Il y a manifestement aussi une fosse septique. Un groupe électrogène. » Il zoome, oriente vers la gauche, puis vers la droite. « Des poules. Donc il se pourrait que ce deuxième bâtiment soit une étable pour des chèvres, des petits animaux d'élevage. J'ai l'impression qu'on a affaire à un type qui prend l'idée d'autarcie au sérieux.

– Qu'est-ce que c'est ? » dis-je en montrant plusieurs lignes qui décrivent des zigzags à travers la parcelle densément boisée. Google Earth est pratique pour les vues aériennes larges, mais l'image se déforme dès que Keith zoome pour obtenir un plan rapproché. En tout cas pour moi. Keith, de son côté, semble toujours comme un poisson dans l'eau. Je me demande s'il a entré mon adresse sur le site, s'il a cherché l'image de la rue, ou fait tout ce qui permet à une personne d'en espionner une autre sans même sortir de son canapé.

« Je crois que ce sont des pistes, dit Keith, songeur. Peut-être pour un quad, mais certaines paraissent relativement larges. Peut-être pour des tracteurs ou des engins lourds.

– Il y en a partout. Exploitation forestière ? »

Mais quand Keith revient sur un plan plus large, on voit clairement qu'aucun arbre n'a été abattu, du moins pas récemment.

« Pourquoi autant de voies d'accès à un seul ensemble de bâtiments ? Est-ce qu'elles mèneraient toutes à différentes pistes, à des sentiers secondaires ? » Je regarde Keith. Il paraît soucieux, joue avec les perspectives, fronce encore les sourcils.

« Je ne sais pas », finit-il par admettre.

Je ne sais pas non plus et ça me rend méfiante. Je mange mon yaourt jusqu'à la dernière bouchée en me souvenant des instructions de D.D. : je dois prendre soin de moi.

« Je ne veux pas me pointer comme ça à sa porte », dis-je à Keith.

Il attend.

« Ce type, c'est l'ermite du coin, on est d'accord ? Si on l'aborde de front, même en imaginant qu'il ne nous tire pas dessus, il ne va pas par miracle laisser deux parfaits inconnus se balader dans sa propriété. »

Je veux voir ce qu'il y a dans ces bâtiments. Comprendre la raison d'être de tous ces sentiers et points d'accès. Et ensuite seulement, je veux parler à Walt Davies.

« Va pour la méthode furtive. Dans ce cas, décidons par où entrer. »

Bill Benson, le loueur de quads, ne s'étonne pas de nous voir revenir pour une deuxième journée de location. Il prend la carte de crédit de Keith, demande si nous avons besoin d'aide pour repérer d'autres pistes, semble réellement déçu que nous déclinions sa proposition. Dans un trou perdu comme celui-ci, ça doit donner un certain prestige de posséder avant tout le monde des informations sur une enquête pour meurtre. Ou peut-être simplement de savoir de première main ce que fabriquent les étrangers. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'à la minute où nous aurons tourné le dos, il ira au bar du coin pour tout raconter.

Pendant que Bill fouille les étagères derrière lui pour trouver des casques à notre taille, j'arpente le petit local. Le premier dollar gagné est comme il se doit encadré au-dessus du présentoir de brochures touristiques, tandis qu'à côté, des photos plus personnelles sont disposées au petit

bonheur la chance. Une photo de groupe, une douzaine de personnes qui posent devant leurs quads. Peut-être un de ces fameux clubs. Je repère Bill plus jeune, c'est le deuxième en partant de la gauche, mais personne d'autre ne me dit rien. Ensuite il y a Bill vêtu en chasseur de pied en cap, carabine à la main, rayonnant à côté d'un grand cerf abattu. Un gamin est agenouillé au niveau de la tête de l'animal, lui aussi une carabine entre les bras.

« Mon fils, explique fièrement Bill en m'apportant mon casque. Premier gibier.

– D'accord. » Moi-même chasseuse, comment pourrais-je leur jeter la pierre ?

Keith se joint à nous et examine la photo avec des airs de dégouté.

« C'est votre famille ? » demande-t-il en montrant une autre où posent trois personnes. Bill plus jeune se trouve à gauche, le fils est désormais un adolescent dégingandé qui dépasse son père d'une bonne tête. Et la femme brune assise dans le fauteuil confessionnal devant eux serait donc leur épouse et mère.

« Elle est belle, dis-je à Bill.

– Merci. Ça va faire bientôt quarante ans qu'on est mariés. Comme le temps passe. »

Quelque chose dans sa voix m'incite à le regarder plus attentivement. Mélancolie ? Résignation ? J'examine de nouveau le portrait. La femme est très jolie, mais d'une beauté presque énigmatique. Je me rends compte à présent qu'elle ne regarde pas vraiment l'objectif, plutôt à travers. Il y a quelque chose de bizarre dans son regard un peu trop vide, comme si elle posait pour la photo mais sans être là. Je me demande si c'était son idée d'engager un photographe, de fixer un dernier souvenir avant que leur adolescent ne quitte le nid.

« Votre fils travaille aussi à l'agence ? demande Keith.

– Non. L'entreprise familiale ne l'intéresse pas. Comme la plupart des jeunes d'ici, il est parti vers d'autres horizons à la première occasion. La

ville est trop petite, ça manque de perspectives d'emploi, à moins de vouloir travailler dans le tourisme, le tourisme et encore le tourisme. Quand on est parents, on est contents d'élever un enfant au sein d'une communauté soudée. Mais pour les gamins... » Bill hausse les épaules d'un air dépité. « Nos enfants se ruent vers les grandes villes, et ensuite nous sommes obligés d'engager des jeunes de la ville pour faire tourner nos boîtes. L'ironie du sort, j'imagine.

– Qui est-ce ? demandé-je en montrant une autre photo où Bill serre la main d'un monsieur en costume vert menthe.

– C'est le maire. Howard. J'ai gagné le prix de l'entreprise de l'année il y a cinq ans. C'est lui qui m'a remis la récompense. »

Keith et moi échangeons un regard. À voir la tête de Bill, il n'est pas encore au courant de la tragédie qui vient de se jouer chez le maire.

« Vous êtes proche de lui ? » demande Keith.

Couci-couça. « On se connaît, bien sûr. Je trouve que c'est un bon maire. Martha et lui ont beaucoup fait pour dynamiser le commerce. Il y a dix ans, nous avons eu un passage à vide. Nous souffrions de la comparaison avec une ville comme Dahlonga, qui offre le charme de l'ancien, mais aussi des spas, des dégustations de vin et des visites de mines d'or. Franchement, je n'étais pas sûr que ma boîte tiendrait le coup. Mais le maire a mis beaucoup d'argent dans la rénovation du Mountain Laurel pour faire de son auberge historique une villégiature de luxe pour jeunes mariés et cadres d'entreprise. Ensuite il a demandé à Dorothea, la secrétaire de mairie, de lancer un tout nouveau site internet pour promouvoir la ville et aussi de créer des pages sur tous les réseaux sociaux. Une fois par mois, elle fait la tournée des entreprises et nous demande de lui donner des photos prises sur le vif pour attirer de nouveaux touristes. À propos, vous voulez poser ? » Bill sort son téléphone portable et nous regarde avec espoir.

« Non, merci. »

Déçu, il rempoche son appareil. « En tout cas, pour répondre à votre question, le maire a fait du bien à notre communauté. Beaucoup de gens viennent, maintenant. C'est bon pour l'économie. Bon pour les habitants. »

Keith et moi approuvons et prenons congé.

Nous avons passé un accord : aujourd'hui, c'est Keith qui conduit. Je serai donc chargée de la navigation, mais aussi, plus important, du repérage des caméras de surveillance et autres traquenards. Nous avons déjà identifié une corniche qui longe une partie de la limite de propriété, et à un autre endroit une ravine, l'une et l'autre constituant des défenses naturelles.

Ça nous laisse six autres possibilités, mais naturellement nous avons choisi la septième : nous garer à l'extérieur de la propriété sur la piste de quad et finir à pied à travers bois. Keith est impatient de se resservir de son application boussole.

Je découvre le premier obstacle alors que nous venons à peine de mettre pied à terre : une clôture de fils barbelés qui chemine tant bien que mal entre les arbres. Elle est vieille et rouillée, mais encore bien assez acérée comme ça. J'ai une pince multifonction Leatherman dans la poche. Je cherche des caméras de surveillance dans les branches au-dessus de nous puis, dans les fourrés à hauteur de genou, des caméras avec détecteur de mouvement pour filmer le gibier, et j'en découvre presque aussitôt deux. Walt Davies est bien aussi parano que je le pensais.

D'un geste de la main, j'indique qu'il faut aller plus loin. Nous parcourons une vingtaine de mètres, jusqu'à un endroit où un épais buisson nous protège des regards. Plusieurs coups de Leatherman plus tard, nous avons franchi le premier obstacle.

Nous marchons en silence, Keith les yeux rivés sur son application pour déterminer la direction à suivre, tandis que j'avance en première ligne. Je m'attends plus ou moins à ce qu'un filet caché nous emporte dans les airs, à ce que le sol s'ouvre sous nos pieds sur une fosse hérissée de pieux ou même à ce qu'un bon vieux piège à ours nous arrache un membre. Au lieu

de ça, nous nous rapprochons de la cible, nos fronts et nos tee-shirts dégoulinant de sueur. Contrairement à Keith, je n'ai pas de sac à dos, préférant une nouvelle fois compter sur les innombrables poches de mon sweat et de mon pantalon. Malheureusement il fait trop chaud pour toutes ces couches et j'envie rapidement Keith et ses tissus techniques respirants.

Je m'arrête net, poing levé. Comme si nous faisons cela depuis des années, Keith s'immobilise aussitôt et s'accroupit. Je montre une clairière derrière les arbres, où nous apercevons désormais la première dépendance.

De vieilles planches usées par les intempéries et pourries à la base, un toit bricolé à la va-vite. Des vitres à ce point encrassées qu'il serait impossible de voir à travers même si nous étions tout près, alors de là où nous sommes...

Cette remise n'a pas l'air entretenue. En la découvrant, j'éprouve un sentiment de déjà-vu, sans bien savoir pourquoi. Comme la cave moisie où j'ai été détenue, cet endroit donne une impression de tristesse, d'abandon.

J' imagine parfaitement qu'on puisse séquestrer des femmes dans un tel endroit. Qu'on abandonne des cadavres sous son plancher pourri. Qu'il ait été la dernière vision d'une jeune fille comme Lilah Abenito.

Moins de dix kilomètres séparent la propriété de Walt du site des tombes. Une distance facile à couvrir en quad, trois sentiers permettant de rejoindre la piste des Lauriers.

Seulement... pourquoi enterrer les cadavres ailleurs que chez lui, où il dispose de plusieurs hectares de terrain privé ? Une propriété dont il contrôle manifestement l'accès, ce qui limite le risque que quelqu'un tombe sur ses œuvres par accident ?

J'ai l'impression d'en savoir davantage, mais pas assez. C'est bien pour cette raison que nous sommes là.

Je reprends mon observation de la zone où la forêt s'éclaircit et laisse place à cet assemblage de bâtiments hétéroclites. Je repère quatre ou cinq projecteurs ; je parierais qu'ils sont équipés de détecteurs de mouvement,

mais pas très efficaces sous le soleil de ce milieu de matinée. Ce que je note, c'est qu'ils ont l'air neufs, leurs supports en métal tout propres fixés à des murs érigés il y a des dizaines d'années.

Je me fige et penche la tête sur le côté : j'entends un hurlement de moteur, suivi d'un grincement caractéristique.

Je me tourne vers Keith en ouvrant de grands yeux et il confirme d'un signe de tête. « Broyeur à végétaux, murmure-t-il.

– Super. On se croirait dans *Fargo*. »

Keith hausse les épaules. Philosophe ? Fataliste ? Je me rends compte que cette expédition est sans doute la chose la plus idiote que j'aie jamais faite, et quand on connaît mon emploi du temps de ces six ou sept dernières années, ce n'est pas peu dire.

Je ne repère pas d'autres caméras, ni de signes de vie. Couverte par le bruit de la machine, je sors des bois et m'engage dans la cour.

Aucun chien ne nous charge depuis le coin du bâtiment en montrant les dents. Aucune alarme stridente ne retentit. Aucune balle ne frôle ma tête. Il n'y a que le grondement du broyeur, grave et rauque, qui déchiquette... allez savoir quoi.

Mon cœur s'emballe. Nous aurions probablement dû laisser un message à D.D. Ou nos dernières volontés et un testament à l'intention de nos proches. Trop tard.

Nous avançons à pas de loup vers la première remise délabrée. Là encore, je sens une odeur de décomposition. Est-ce cela qui déclenche cette intense sensation de familiarité ? Une odeur de terre et de moisi – celle du manque d'entretien, pas de la mort.

Nous tournons au coin. Comme si, là encore, nous faisons cela depuis des années, je passe devant et Keith se planque derrière moi pour ouvrir rapidement la porte. Il doit la forcer d'un coup d'épaule et le cri des gonds rouillés nous paralyse tous les deux. Quelle que soit la destination de cette baraque, il y a manifestement longtemps qu'elle ne sert plus.



De nouveau, le vrombissement du broyeur au loin.

Keith disparaît dans la remise. Tous mes vêtements sont trempés de sueur et je me pose la question de le suivre à l'intérieur, couteau papillon à la main, lorsqu'il ressort.

« Rien, dit-il, alors que nous sommes collés au mur.

– Comment ça, *rien* ?

– Des machines rouillées. Des bouteilles en verre d'époque. Des trucs que nos grands-parents adoreraient. Entassés du sol au plafond. Tu peux me croire, personne n'est près de cacher quoi que ce soit là-dedans. »

Je fais grise mine. « On cherche un tueur en série et on tombe sur un accumulateur compulsif ?

– Y a de ça. »

Le bâtiment suivant se passe d'explications. Un poulailler, comme Keith l'avait deviné. Ce qui nous laisse les deux plus grands bâtiments. Celui qui se trouve à notre droite semble être une vieille grange à double niveau, de celles qui possèdent une immense porte en bois coulissante pour rentrer les balles de foin directement dans le grenier. Et, droit devant nous, se dresse un chalet en rondins affaissé sur ses fondations. Il penche légèrement vers la droite et sous son porche trônent une machine à laver qui semble dater de Matusalem et un sèche-linge tout aussi dégingué.

À côté de la grange est garé un tracteur vert John Deere, qui fait manifestement partie des équipements les plus récents. À part ça, l'espace est entièrement dégagé entre nous et la grange. Une fois encore, je remarque les projecteurs relativement neufs.

J'ai l'impression de passer à côté de quelque chose d'évident. Des caméras ? Des pièges à cons ?

La grange semble aussi décatie que les petites dépendances. Le toit est presque totalement couvert de mousse. Les petites fenêtres en hauteur sont raccord avec le thème général : de la saleté et encore de la saleté.

Au loin, le broyeur poursuit son grondement. Puis, d'un seul coup, comme s'il ne pouvait pas avaler une bouchée de plus, le vrombissement s'interrompt. Le moteur se coupe. Le silence tombe sur toute la propriété.

Je sens Keith frissonner à côté de moi. Je le comprends. Le bruit du broyeur était sinistre, mais ce silence...

Ce silence est pire.

Qu'est-ce que j'ai raté ? Parce que je suis une fonceuse à moitié irresponsable, mais j'ai aussi de l'expérience. Or tous les instincts qui m'ont permis de rester en vie jusque-là me crient d'interrompre la mission. De faire machine arrière. De fuir tant qu'il en est encore temps.

Je devine que Keith éprouve le même pressentiment. Mais où aller ? Nous sommes repliés dans le seul endroit abrité possible : le côté ombragé d'une remise délabrée. Entre nous et la forêt, le terrain est entièrement à découvert.

La grange, me dis-je. Il nous suffirait d'entrer dans la grange et d'y trouver une cachette.

C'est alors que je comprends. Ce que j'avais vu sans y prêter attention. Il n'y a pas que les projecteurs qui soient neufs : l'épaisse chaîne passée dans les poignées des portes de la grange est fermée à l'aide d'un cadenas, et tous deux ne portent pas la moindre trace de rouille.

La grange n'est pas un refuge pour nous, c'est précisément l'endroit que nous ne devons pas voir.

J'en suis encore à essayer de calculer des trajectoires, à chercher comment nous sortir de ce borbier quand la forêt, je le jure, semble prendre vie. Un instant, j'évalue la distance entre la remise et les arbres, et le suivant un épouvantail se tient face à moi.

Grand, émacié, avec des cheveux gris clairsemés dressés sur la tête et des membres trop maigres animés d'une force nerveuse.

Walt Davies, s'étant manifestement rendu compte qu'il avait de la visite, a fait un détour pour nous tomber dessus à l'improviste.

Il est armé d'un fusil, pointé sur nous.

Je lève les mains en l'air. À côté de moi, Keith en fait autant.

Je prends une grande inspiration et sors dans la lumière du soleil, esquisse quelques pas dans sa direction, Keith à mes côtés. Si nous devons tomber, apparemment ce sera ensemble.

« Je suis désolée, bredouillé-je. Vraiment désolée. Nous nous sommes perdus et notre quad est tombé en panne d'essence, est-ce qu'il serait possible d'utiliser votre téléphone, monsieur... »

Le vieux a une réaction à laquelle je ne m'attendais absolument pas.

Il baisse le canon de son fusil. Me regarde avec des yeux effarés.

« Non ! s'écrie-t-il. Ça peut pas être vous. Z'êtes *morte* ! Morte, je vous dis ! Morte, morte, morte ! »

## Kimberly

Après leur conversation avec le maire au sujet de la greffe de rein clandestine de sa femme, Kimberly se rendit dans la salle de bain du couple, où, de fait, elle découvrit une rangée de flacons de médicaments au nom de Martha Counsel. Une rapide recherche sur Internet confirma que la plupart de ces gélules étaient à prendre dans le cadre d'un traitement immunosuppresseur « pendant toute la durée de vie du greffon ».

Puis elle retourna dans la chambre où la femme s'était pendue. D.D. s'y trouvait encore, supervisant la levée du corps. Comme toujours en cas de pendaison, le légiste avait laissé le lien en place. L'examen du nœud serait un élément important de son rapport final, car il aiderait à établir si le décès de cette femme était dû à un suicide ou à un meurtre.

En attendant, Kimberly avait une mort suspecte sur les bras. Techniquement, l'enquête était du ressort du shérif et non de la cellule d'investigation fédérale. Toutefois, elle ne pensait pas que Smithers verrait d'un mauvais œil l'aide qu'on pourrait lui apporter, d'autant que la mort de Martha Counsel avait forcément un lien avec la découverte des corps. Le contraire était impensable.

D.D. lui présenta le légiste, le docteur Dale Cabot, puis son gringalet d'assistant, Arnold Cabot. Apparemment, la fonction se transmettait de père

en fils.

« Que pouvez-vous me dire ? demanda Kimberly en montrant sa plaque du FBI.

– Je peux vous dire qu’une bonne tasse de café le matin ne fait de mal à personne », répondit le docteur, pince-sans-rire, tout en descendant lentement le corps de Martha Counsel sur le brancard avec l’aide de son fils. « Et personnellement j’ai hâte d’en prendre une. »

Elle avait mérité cette réponse pour lui avoir demandé une opinion avant même que le cadavre soit sur le brancard. Elle les arrêta pourtant d’un geste de la main. « Un instant. »

Elle s’approcha du brancard. Le peignoir de soie de Martha restait ouvert, mais le jeune Cabot avait respectueusement lissé sa longue chemise de nuit blanche. Dans la mesure du possible.

« On nous a dit que cette femme avait bénéficié d’une greffe de rein, expliqua Kimberly. Étant donné les circonstances, il faut que je vérifie. »

Le docteur Cabot s’écarta et l’invita à faire ce qu’elle avait à faire. Son fils, en revanche, la regardait avec étonnement.

Kimberly n’aimait guère ces moments-là. C’était intrusif de passer une paire de gants, puis de relever lentement le bas de la chemise de nuit d’une morte pour inspecter le corps. Elle s’excusa mentalement auprès de Martha en remontant le vêtement sur ses cuisses, pour découvrir une culotte blanche discrètement garnie de dentelle, et finalement son abdomen. Sur le flanc gauche se trouvait bel et bien une cicatrice de belle taille, encore froncée et rose foncé des années plus tard.

« Est-ce que cette cicatrice pourrait correspondre à une greffe de rein ? demanda Kimberly.

– Possible. Je pourrai vous en dire plus quand je l’aurai ouverte. »

Kimberly hocha la tête et tendit son téléphone avec la photo des flacons de médicaments. « Et ces gélules ? »

Le légiste prit le portable et manipula la photo pour pouvoir déchiffrer toutes les étiquettes. « Il s'agit chaque fois d'immunodépresseurs classiques, effectivement de ceux que prendrait un greffé. »

Il lui rendit le téléphone.

« Est-ce que vous connaissiez le docteur Gregory Hatch ? demanda D.D. en se joignant au cercle.

– Hatch ? Il est mort il y a des années.

– Est-ce qu'il était habilité à réaliser une greffe de rein ?

– En tant que chirurgien général, oui, mais l'UNOS, l'organisme qui gère le don d'organes, pourrait vous en dire plus. Ils doivent avoir tout le monde dans leurs fichiers.

– À supposer que l'organe ait transité par eux », dit posément D.D.

Le docteur Cabot les regarda avec stupeur. Puis il considéra le corps et la ceinture rouge nouée autour du cou de Martha. « Je ne vois pas pourquoi une femme prête à recourir à de telles extrémités pour vivre aurait baissé les bras maintenant, fit-il remarquer.

– Remords ? proposa Kimberly.

– Le docteur Hatch que j'ai connu... Je n'irais pas trop vite en besogne. Surtout à propos d'un homme qui n'est même plus là pour se défendre.

– Qui pourrait encore avoir accès à ses dossiers ? demanda Kimberly.

– Il exerçait dans le privé. À son décès, ses patients ont dû recevoir une notification les invitant à transférer leur dossier au nouveau praticien de leur choix. »

Kimberly et D.D. échangèrent un regard. Un chirurgien garderait-il même la trace d'une intervention clandestine ? Et cependant Martha avait encore besoin d'être suivie, notamment pour son traitement médicamenteux.

« Qui a dû se charger du transfert des dossiers ? demanda D.D.

– L'assistante du docteur Hatch. Je suis désolé, je revois son visage, mais son nom ne me revient pas.

– Amy Frankel », indiqua aussitôt son fils.

Kimberly et D.D. le regardèrent avec étonnement.

« Une jolie blonde, expliqua-t-il. Comment oublier ? »

Logique, pensa Kimberly, pendant que D.D. notait le nom. Elle se repencha sur la photo des médicaments de Martha Counsel. Là, sur l'étiquette en bas à gauche, elle lut le nom du médecin prescripteur.

« Le docteur Dean Hathaway. Vous le connaissez ?

– Non, mais étant donné l'importance de garder le greffon en bonne santé, il est fort probable que Mme Counsel ait été suivie par un néphrologue d'Atlanta. »

Kimberly hocha la tête et se pencha vers la ceinture rouge encore nouée autour du cou de Martha.

Elle distinguait des ecchymoses au-dessus du lien, à l'endroit où il était remonté sur le cou sous l'effet de la pesanteur. Kimberly avait vu des affaires où un meurtrier, après avoir étranglé la victime à mains nues, avait tenté de camoufler son forfait en simulant une pendaison. Mais dans ces cas-là, les marques très reconnaissables laissées par les doigts qui avaient comprimé la gorge de la victime trahissaient toujours le coupable.

En l'occurrence, elle ne voyait rien de tel, mais on en saurait bien sûr davantage une fois la ceinture retirée.

Puisque cette mort avait toutes les apparences d'un suicide, d'où lui venait ce sentiment de malaise ?

Elle s'écarta du brancard, remercia le légiste du temps qu'il leur avait accordé et le libéra.

« Ça ne me plaît pas, dit D.D. à la minute où son fils et lui disparurent dans le couloir.

– Nous sommes payées pour être paranoïaques, répondit Kimberly. Ça ne veut pas dire qu'il y ait vraiment des assassins partout.

– Sauf que ma nouvelle amie a laissé tomber ça », dit D.D. en lui tendant un bout de papier.

Kimberly regarda le dessin crayonné à la va-vite : une immense silhouette noire avec des yeux rouges flamboyants. « Qu'est-ce que c'est ? Le croquemitaine ?

– Je pense que c'est un monstre.

– Cette fille, la nièce muette du maire, vous a donné un dessin qui représente un monstre ?

– Elle l'a laissé tomber pendant qu'il avait le dos tourné. Elle ne peut pas parler, mais elle essaie de nous dire quelque chose.

– Que c'est un coup du croquemitaine ?

– Ou de son copain le diable. »

Kimberly réfléchit à la situation. Elle ne comprenait pas ce dessin et, entre la jeunesse de la fille et les atteintes cérébrales dont elle souffrait, elle n'était même pas certaine qu'elle faisait un témoin crédible. D'un autre côté, ce n'était pas comme si elles avaient de meilleures pistes. « D'accord, allons lui parler. »

Kimberly se tournait vers la porte, mais D.D. la rattrapa par le bras. « Attendez. Elle est mineure. Il nous faut l'autorisation du maire pour l'interroger.

– On va la demander. Et s'il la refuse, ça paraîtra suspect. Vous savez ce que c'est : une fois sur la sellette, beaucoup de coupables acceptent des choses qu'ils ne devraient jamais accepter.

– Je ne veux pas attirer l'attention sur elle. Je pense que nous ne savons pas tout ce qui se passe ici.

– Sans rire !

– Ce dessin exprime de la peur. Même si nous ne le comprenons pas, il faut respecter ça. »

Dieu, que Kimberly était fatiguée. Elle se massa les tempes et regretta de ne pas être au téléphone en train de bavarder avec son mari et de prendre des nouvelles des filles. Respirer profondément. C'était son travail et elle



l'adorait. La plupart du temps. « OK. Donc, la meilleure chose à faire... c'est de l'interroger sans la faire sortir du lot.

– Quelle est votre idée ?

– Nous allons informer le maire que nous avons besoin d'interroger toutes les personnes présentes dans la maison hier soir. Clients, employés, tout le monde. Je vais demander au shérif de s'occuper des clients et vous et moi nous chargerons du personnel. »

D.D. avait une objection : « Ça m'étonnerait qu'il nous autorise à parler en privé avec sa nièce. Je parie qu'il va dire qu'elle est muette et qu'il faut donc qu'il soit présent pour s'exprimer en son nom.

– Nous allons rassembler les employés et leur parler à tous en même temps. Ça paraîtra moins menaçant et le maire aura plus de mal à refuser sans attirer une attention indésirable sur le sujet. Sa nièce ne sera pas seule et les autres membres du personnel doivent être capables de communiquer avec elle d'une manière ou d'une autre – sinon, comment auraient-ils pu travailler ensemble pendant des années ? Je poserai les questions. Vous regarderez ce que ses doigts indiquent en fonction de votre code et on verra bien ce que ça donne.

– Ça me plaît.

– Évidemment. Je suis un génie. C'est pour ça qu'on s'entend si bien.

– Et qu'on va coincer l'ordure qui laisse des cadavres de femmes dans son sillage aux quatre coins de la ville. »

Le maire ne fut pas enchanté d'apprendre qu'elles devaient interroger toutes les personnes présentes cette nuit-là. Il mit en avant le droit au respect de la vie privée des clients, le fait que son personnel et lui étaient endeuillés. Mais le shérif soutint fermement leur position et, privé de cet appui local, le maire n'eut pas le choix.

Le shérif envoya un agent réveiller les quatre couples qui avaient passé la nuit dans la maison d'hôtes. Kimberly annonça que D.D. et elle-même s'occuperaient d'interroger les employés qui, rassemblés dans la cuisine,

attendaient les nouvelles. Pendant ce temps, elle avait besoin que le maire trouve sur quel ordinateur ou quelle tablette sa femme avait pu écrire son dernier message.

À cette requête, la silhouette avachie du maire fut prise d'un long tremblement. Il baissa la tête et sembla une nouvelle fois chercher son souffle. Il avait l'air réellement égaré. Comme si c'était la pire nuit de son existence. Comme s'il n'arrivait pas encore à croire que sa femme était morte.

« Elle n'est plus là, dit-il d'un seul coup. Martha, ma femme, ma complice, ma meilleure amie. Trente ans... Il n'y a plus d'espoir pour moi, maintenant. » Il parlait d'une voix si caverneuse qu'un frisson parcourut l'échine de Kimberly.

Elle s'accroupit à côté de lui. « Je suis navrée pour vous.

– Je l'aimais.

– Je comprends.

– J'ai fait ce qu'elle voulait.

– Je sais.

– Je voulais juste qu'elle aille mieux. Et ça a marché. Alors, Dieu me pardonne, je n'ai pas posé de questions. Je n'ai jamais pensé au coût. Mais puisque ce n'était pas le mien, comment avait-elle eu ce rein ?

– Monsieur le maire, j'ai besoin que vous alliez avec le shérif maintenant. Il va chercher l'ordinateur de votre femme avec vous. C'est important. Si vous l'aidez, cela nous permettra de boucler notre enquête. Je sais que c'est difficile. Encore une heure ou deux et nous serons partis. Qui dirige votre personnel ?

– Ma femme... » Le maire se ressaisit. « Chef. Elle est dans la cuisine. Elle prépare le petit déjeuner, certainement. »

Kimberly se releva. « Shérif », dit-elle pour lui signifier que c'était le moment d'emmener le maire.

Smithers s'y employa. Il posa une main sur l'épaule de Howard Counsel ; les deux hommes avaient la mine aussi défaite l'un que l'autre. Kimberly comprenait : Smithers était le shérif du comté, ce n'était pas son village, mais c'étaient ses concitoyens. Il connaissait personnellement le maire et sa femme. Ces affaires où le malheur frappe des proches ne sont jamais faciles.

Le maire se leva et, tout flageolant, suivit le shérif hors de la salle du petit déjeuner.

À côté de Kimberly, D.D. eut un petit hochement de tête d'approbation : une affaire rondement menée.

Mais dans ce cas, comment expliquer le sentiment de malaise qui tenaillait Kimberly ? Ils avaient un aveu de culpabilité : une femme s'était donné la mort parce qu'elle regrettait d'avoir très certainement volé un rein à l'une des victimes retrouvées dans les bois. La présence de matériel médical dans le charnier (le cathéter) étayait en outre cette hypothèse.

Ils avaient quatre victimes, qui avaient peut-être toutes été utilisées de la même manière : elles étaient devenues des donneuses d'organes malgré elles pour des interventions illégales pratiquées par un médecin mort depuis huit ans. Ces greffes clandestines expliquaient les corps, concordaient avec l'ancienneté des tombes. Elles expliquaient sans doute même le caractère collectif de la deuxième tombe : trois opérations avaient été réalisées en même temps. Ce qui faisait des victimes, quoi, des déchets médicaux ?

La nature humaine était une intarissable source de déceptions. Si le pire des scénarios s'était joué ici, il fallait bien qu'il y ait un coupable.

Mais la remarque du légiste la hantait : pourquoi une femme animée d'un désir de vivre suffisamment puissant pour avoir recours à une opération illégale aurait-elle brusquement décidé de tout arrêter, comme ça, du jour au lendemain ?

« Prête ? demanda D.D.

– Autant qu'on peut l'être. »

D.D. montra la porte qui menait à la cuisine. « Alors en piste. » Elle poussa le battant, Kimberly à sa suite.

« Bonjour, Chef. Nous avons quelques questions pour vous. »

## Flora

*Morte.*

Le mot lancé par Walt Davies flotte dans l'air. Je regarde Keith, qui paraît aussi désarçonné que moi.

« Comment vous êtes arrivés ici ? » demande Davies. Son fusil à pompe n'est plus pointé sur nous mais il l'agite en tous sens d'une manière à peine moins dangereuse.

« Notre quad...

– Z'avez coupé le barbelé, donc. Un moment que je voulais ajouter des caméras. Fichue propriété. Beaucoup trop de terrain. Mais l'arrière-grand-papa se retournerait dans sa tombe si j'en cédaï un pouce. » Walt a un brusque mouvement de tête vers le côté. Je me dis qu'il est peut-être justement en train de discuter avec l'aïeul. Keith et moi pensions prendre des risques, mais la réalité a l'air bien pire.

« Qui c'est qui vous envoie ? » demande Walt.

Une nouvelle fois, je consulte Keith du regard. Je ne sais pas trop quoi répondre. Sommes-nous venus de notre propre initiative ? Est-ce que ça rassurerait ce grand solitaire ou est-ce que ça signerait notre arrêt de mort ? On devrait peut-être lui dire que la police est juste derrière nous.

Je sens monter en moi une bulle de je ne sais quoi. D'hystérie ? Ce n'est pas mon genre. Je suis Flora Dane, la femme qui a des clés de menottes en guise de barrettes dans les cheveux, un couteau papillon coincé dans la chaussure et une bombe lacrymogène artisanale dans la poche du pantalon. Il serait temps d'arrêter ces...

« Monsieur, dit Keith, vous la reconnaissez ? »

Les yeux bleus chassieux de Walt se reportent aussitôt sur mon visage. « Z'êtes morte, dit-il tout bas.

– Non, monsieur, répond Keith sans me laisser le temps de réagir. Mais elle a besoin de votre aide. Tout de suite. Nous sommes en danger. Ils sont à nos trousses. Je vous en prie, aidez-nous. »

Tentative pour en appeler à ses instincts paranoïaques ? L'ennemi de mon ennemi est mon ami, et comme « Ils » sont de puissants ennemis, il va de soi que nous devons être de très bons amis ?

« Vite, suivez-moi », dit Walt en s'éloignant à grandes enjambées en direction du chalet.

En un claquement de doigts, lui qui voulait nous régler notre compte nous a pris sous son aile.

« Comment tu as su ? demandé-je tout bas à Keith tandis que nous suivons au petit trot un zinzin armé d'un fusil.

– Simple pari.

– S'il a des abat-jour en peau humaine chez lui, je le dézingue.

– On sera deux.

– Est-ce que ceci est une sortie en amoureux ? continué-je, alors que Walt monte bruyamment les marches du perron, attrape la portemoustiquaire à deux doigts de se décrocher et l'ouvre.

– J'espère bien, répond Keith. Parce qu'il faut reconnaître que ça fera une sacrée bonne histoire à raconter à nos enfants. »

Nous franchissons le seuil de la maison de Walt Davies, qui pourrait très bien être notre dernière demeure.

Aucune lampe n'est allumée. Avec le soleil qu'il fait aujourd'hui, ça ne devrait pas poser de problème, mais, comme de bien entendu, les lourds rideaux poussiéreux sont hermétiquement fermés. Je me cogne le tibia, puis le genou, avant de comprendre qu'il y a des objets partout.

Walt se faufile vers la fenêtre la plus proche. Il écarte le rideau, qui semble fait de plusieurs couvertures militaires superposées, pour jeter un coup d'œil dehors. Il marmonne dans sa barbe, puis passe rapidement à l'autre bout de la pièce encombrée. Nouveau coup d'œil, nouveau grommellement. Puis il disparaît dans le couloir, nous laissant seuls.

À présent que mes yeux s'habituent à l'obscurité, je distingue des détails. Nous sommes dans le salon, il y a une cheminée massive devant nous et un coin salle à manger nettement plus petit à notre droite. La cuisine est équipée d'un évier avec pompe à eau et d'un fourneau en fer forgé à l'ancienne. On dirait qu'elle a été aménagée il y a un siècle et jamais modernisée.

Toute la pièce est basse de plafond ; je comprends qu'à l'époque ça devait être plus facile à chauffer, mais aujourd'hui ça me rend claustrophobe, surtout dans la mesure où le moindre centimètre carré est occupé par des meubles cassés, des liasses de journaux entassées pêle-mêle, sans oublier cette énorme tête de cerf mangée aux mites au-dessus de la cheminée.

« Je te le répète, *au moindre signe de peau humaine...* », glissé-je à Keith.

Il me serre la main.

Walt revient. « Je les vois pas. Jusque-là, on est bons. Qu'est-ce que vous faites ici ? Qu'est-ce que vous avez vu ? Où est-ce que vous êtes allés ? »

Il n'a pas posé le fusil, qu'il tient désormais sur le côté. Je devrais tenter de le désarmer, mais j'ai déjà eu affaire à son genre de force nerveuse. Ça ne va pas être facile. Et, pour le moment du moins (tant que nous sommes

un Nous qui se cache derrière un hypothétique Ils), il vaut sans doute mieux jouer le jeu.

« Ils sont à nos trousses, dis-je en restant vague. Notre quad est tombé en panne sèche. Nous sommes venus ici chercher de l'aide. »

Walt hoche la tête d'un air sombre, comme si tout ça se tenait parfaitement. « La montagne, c'est pas un endroit pour une jeune fille, dit-il avec gravité. Même avec son petit ami. On vit une époque dangereuse. Le jour déjà, c'est terrible. Mais ne vous laissez pas surprendre dehors la nuit.

– Que se passe-t-il la nuit ? demande Keith.

– La montagne se réveille, murmure Walt. On n'est pas en sécurité. Pas en sécurité du tout. » Il me fixe si intensément que je dois réprimer une envie de m'agiter. D'un geste lent, il tend vers moi une main couverte de taches de vieillesse, comme pour me caresser la joue. Ou pour s'assurer que je suis bien réelle et non un fantôme du passé. M'écartant par réflexe, je bouscule un carton derrière moi et, comme dans un jeu de dominos, fais dégringoler la moitié du contenu du salon par terre.

Keith s'efforce de relever tout ce qui est à portée de main. Moi, je regarde toujours Walt Davies, dont je jurerais qu'il a les larmes aux yeux.

« Laissez, dit-il à Keith. Je ferai ça plus tard. Ça m'occupera le soir.

– Ça fait longtemps que vous vivez ici ? demandé-je.

– Depuis toujours.

– Vous avez de la famille ?

– J'avais une sœur. Elle est morte. J'avais une femme. Un fils. Morts aussi. Cette forêt est dangereuse.

– C'est pour ça que vous avez tous ces projecteurs neufs ?

– On n'est jamais trop prudent.

– Et *Eux*, quand est-ce que vous les avez vus pour la dernière fois ? hasardé-je. Ils s'approchent de chez vous ? »

Walt me regarde en plissant les paupières, et dans ses yeux se lit un type particulier de ruse. Une fois de plus, j'éprouve un affreux sentiment de déjà-



vu.

« Pourquoi je devrais vous le dire ?

– Parce que je suis morte ? »

Cette fois-ci, c'est indéniable : les yeux chassieux de Walt Davies se remplissent de larmes et deux d'entre elles roulent sur ses joues mal rasées.

« Je suis revenu vous chercher, dit-il d'une voix enrouée. Je vous jure ! »

Avant même d'analyser ce qu'il vient de dire, je réponds : « Je sais. » Je ne comprends pas de quoi il me parle, mais son agitation me fait de la peine. « J'aurais dû vous attendre.

– J'avais fait une promesse. J'avais l'intention de la tenir.

– Monsieur Davies, intervient Keith, qu'est-ce qu'il y a dans la grange ? Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer... c'est un sacré cadenas que vous avez là.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qu'on vous a dit ? » En un clin d'œil, fini la ruse, bonjour la paranoïa galopante.

« Je... eh bien, je me demandais si ça ne pourrait pas être un meilleur endroit pour, vous savez, nous cacher. D'Eux.

– Z'êtes au courant, c'est ça ? Quelqu'un a parlé, on vous a dit. Vous voulez ce que j'ai. » Avant qu'aucun de nous ait le temps de dire ouf, le fusil est pointé sur la poitrine de Keith. « Mais vous pouvez pas l'avoir !

– Walt, je vous en prie ! » J'ai posé ma main sur son bras sans réfléchir et pris ma voix la plus haut perchée et la plus féminine possible. La manœuvre fonctionne, son attention revient sur moi. Je suis quelqu'un, dans son idée. Je ne sais pas très bien qui. Sa sœur, sa femme, une compagne ? En tout cas quelqu'un d'important, peut-être même une femme qu'il a aimée et qui est revenue d'entre les morts.

Principe de base en matière de survie : faire avec ce qu'on a.

« J'ai peur... », dis-je tout bas. Je me sens comme l'héroïne légèrement vêtue dans un film d'horreur. Walt me consacre à présent une attention sans partage, et Keith reprend son souffle avec difficulté.

« Il fait vraiment noir ici, dis-je. Je n'aime pas le noir. »

Walt hésite ; le fusil est toujours pointé sur Keith, mais c'est mon visage qu'il scrute. Je n'arrive pas à déchiffrer les pensées qui défilent dans ses yeux tristes, sur ses joues creuses. Je me demande depuis combien de temps sa femme et son enfant sont partis. Depuis combien de temps il est seul dans cette immense propriété où il déroule des fils barbelés, accroche des projecteurs et attend que la montagne passe à l'attaque.

Je n'ai plus peur de lui. Nous sommes des âmes sœurs. Deux êtres perdus dans les ténèbres, qui se préparent au pire et ne se sentiront plus jamais en sécurité.

« Ils en veulent tous, dit-il gravement. Si je vous montre... vous avez pas le droit d'en parler. Pas le droit de dire ce que vous verrez. Tout le monde veut mon secret. Ce qui fait que ça pousse si vite. Si vert. »

Que ça pousse ? Et là, je comprends. Après tout, c'était la raison première de notre visite. Walt est le producteur de cannabis de la région. Il y a des chances que ça se passe dans la grange. Sa petite entreprise de jardinage. Et ça expliquerait aussi le nombre de routes qui sortent de chez lui : elles servent aux livraisons nocturnes.

Walt nous fait sortir du chalet. Coup d'œil par-ci, coup d'œil par-là, puis il nous fait traverser la cour en toute hâte vers l'énorme grange. Nous nous collons au flanc du bâtiment. Pour échapper au regard de qui ? D'Eux ? Des drones ? Des fantômes de la montagne ? Il ouvre le cadenas avec une clé qu'il porte en pendentif au bout d'une longue chaîne.

Il est obligé de poser le fusil pour faire coulisser la lourde porte. Ni Keith ni moi n'esquissons un geste. Nous retenons notre souffle, nous préparant à découvrir une jungle de plants de cannabis qui ne fera qu'ajouter au côté surréaliste de la journée.

Ce qui rend d'autant plus dément ce moment où Walt entre dans l'espace chaud et humide, allume une série de plafonniers et déclare

fièrement : « Oui, monsieur ! Les cultures les plus bio de toute la Géorgie. Attention les yeux : découvrez les micropousses de Davies ! »

« Le secret, c'est le substrat en fibre de coco, explique Walt avec satisfaction. Pas de terre, pas de pesticide. Juste beaucoup d'amour et d'eau fraîche. Quatre variétés que je cultive, de la moutarde au petit pois. Je récolte tous les dix à quinze jours. Tout seul. Je charge et zou, en route pour Atlanta. J'ai des clients très fidèles parmi les chefs branchés des restos gastronomiques. Les micropousses sont excellentes pour la santé, savez. Bourrées de vitamines, y en a même qui luttent contre le cancer. »

Je ne sais vraiment pas quoi dire. Je devine qu'à côté de moi, Keith est tout aussi abasourdi. Nous avons sous les yeux plusieurs rangées d'étagères métalliques. Chacune supporte huit minces plateaux de minuscules pousses vertes serrées les unes contre les autres, une vraie petite armée de plantes lilliputiennes.

Je m'approche, observe l'installation. Des tuyaux sortent de chaque plateau.

« Culture hydroponique, explique Walt. Ça pousse plus vite. »

Je vois, c'est le système d'arrosage. Et au-dessus de nous, accrochés au plafond, d'immenses luminaires diffusent une lumière blanchâtre.

« Éclairage LED, continue Walt, qui ne cache pas sa fierté. Le meilleur compromis entre luminosité et chaleur. Contrôlé par ordinateur. Les besoins sont différents selon le stade de croissance. Faut pas non plus en faire trop, mais je prends soin de mes filles. Les meilleures micropousses de Géorgie, se vante-t-il de nouveau.

– Ça fait combien de temps que vous faites ça ? » demande Keith. Comme moi, il arpente les allées.

« Trois ans.

– Et comment vous avez appris ? » demandé-je en montrant ce qui nous entoure. Parce que ces lampes contrôlées par ordinateur, ce système d'arrosage automatique... Avec ses cheveux en bataille, son jean déchiré et

sa chemise à carreaux tachée, Walt n'est pas exactement un modèle de sophistication, et pourtant ce site de production est clairement à la pointe de la technologie.

Il hausse les épaules. « Ici ou là. J'ai toujours été doué de mes mains. Faire tourner une ferme, réparer les bâtiments, entretenir le matériel, ça demande plus de savoir-faire que les gens se l'imaginent.

– Manifestement.

– Et puis, ajoute-t-il sur le ton de l'évidence, j'ai cultivé du cannabis pendant des années. Ça, c'est plus facile. Plus rentable et j'ai pas à craindre de me faire arrêter.

– Évidemment.

– J'ai pas toujours été quelqu'un de bien », dit-il soudain. Il se trouve près de la porte. Je m'aperçois que je ne sais plus où est le fusil. Est-ce qu'il est resté à l'extérieur, contre le mur de la grange ? Ou est-ce qu'il le dissimule dans son dos ? À propos, elle a une deuxième issue, cette grange ? Ou bien est-ce que, s'il le voulait, Walt pourrait reculer de trois pas, fermer d'un coup la lourde porte coulissante et nous enfermer avec ses chères micropousses ?

Je ne vois pas pourquoi il voudrait faire une chose pareille. Et pourtant les poils de ma nuque se hérissent. Plus loin dans l'allée, Keith se retourne et je devine que lui aussi a perçu comme une fausse note. Un changement d'atmosphère qui n'augure rien de bon.

Peut-être qu'un type comme Walt n'a pas besoin de raison et que Keith et moi nous sommes laissé endormir par des plateaux de petites pousses vertes en oubliant l'évidence : un fou reste un fou et Walt Davies passe depuis des décennies pour le taré du coin.

« Je buvais », continue-t-il.

Est-ce qu'il s'est déplacé ? Je me décale légèrement, tout en essayant d'évaluer la distance qui me sépare de la porte. Si je fonce maintenant, je pourrai peut-être le prendre de court.

« Je passais ma vie à fumer, à me droguer et à boire. S'il y avait un produit interdit dans les parages, je me l'injectais. S'il y avait moyen de se bagarrer, j'y allais. Je frappais ma copine. Je cognais mon gosse. Et ensuite je les battais encore parce qu'ils me faisaient me sentir coupable. Un sacré fils de pute, j'étais. »

Keith et moi ne disons pas un mot. Walt ne semble plus faire attention à nous. Il raconte son histoire et cette ambiance de confessionnal me donne la chair de poule.

« Et un jour, je me suis perdu. Dans les montagnes. Sur ces versants où j'avais vécu toute ma vie. J'étais parti chasser et bien sûr j'avais emporté beaucoup plus de gnôle que de bon sens. J'étais sur un sentier. Et puis d'un coup j'y étais plus. La nuit est tombée et il s'est mis à faire froid.

« Je sais pas combien de temps j'ai erré. Des jours et des jours. Jusqu'à ce que j'aie plus de bière, que ma flasque soit vide. J'avais emporté un sandwich. Je l'ai mangé le premier après-midi. Et ensuite, comme j'avais plus d'alcool, j'ai commencé à avoir la tremblote. On peut pas franchement chasser quand on est trop faible pour tenir une carabine. Fallait voir ça, j'étais même pas fichu de craquer une allumette pour faire du feu. Mais les sueurs nocturnes, la faim atroce, la soif dévorante, c'était pas encore ça le pire.

– Qu'est-ce qui était le pire ? dis-je en me rapprochant discrètement de la porte ouverte.

– La forêt, répond-il sur un ton presque révérencieux. Elle s'est animée. Les arbres me fouettaient. Les buissons m'attrapaient les pieds. Et la nuit criait. Elle criait tout ce que j'avais pu faire de mal dans ma vie. Et y avait tellement de choses.

« Cette première nuit, j'ai crié moi aussi. J'ai menacé la lune de mes poings. J'ai hurlé comme un animal. La montagne voulait un morceau de moi ? J'étais en colère et mauvais, j'allais pas me laisser faire comme ça. Mais chaque fois que je fermais les yeux, je les voyais. Tous les gens à qui

j'avais fait du tort. Les mauvaises choses que j'avais faites. Les yeux pochés de mon fils. La joue démolie de ma femme. Cette forêt, elle m'a montré la noirceur de mon âme. »

Walt s'interrompt, lève enfin les yeux vers nous ; son regard n'est pas tout à fait sain, mais la douleur qui s'y lit est bien réelle. Je sais ce que c'est que la noirceur d'une âme. Ce que ça fait de passer de longues nuits à regarder ses péchés en face.

« La troisième nuit, il me restait plus de colère. J'étais un homme brisé, détruit par mes propres démons. J'ai creusé un trou à mains nues. Long, profond. Je tremblais, je transpirais, cette douleur de chien me rendait fou. Je me suis arrangé une tombe et je me suis préparé à mourir seul, avec pour seule compagnie les arbres qui criaient. Je le méritais. Dieu sait que je le méritais.

« Cette dernière nuit, j'ai prié. Y a pas d'athées dans les tranchées, pas vrai ? Je me suis allongé dans la terre, j'ai croisé les bras sur la poitrine et, rendu fou par le besoin d'alcool, j'ai supplié et pleuré comme un imbécile que j'étais. Une dernière chance. Seigneur, donnez-moi une dernière chance. » Walt avait levé les yeux au ciel. « Et vous savez ce qui s'est passé ? »

Keith et moi secouons la tête.

« Rien. J'ai sué tout ce que je savais. Le manque, la douleur. Allongé dans la terre, j'ai tremblé au point que je croyais que mes os allaient se briser.

« Et ensuite... j'ai dormi. Quand je me suis réveillé, j'étais assoiffé. Desséché jusqu'au trognon. Mais je voulais pas de bière ni de whisky. De l'eau. De la bonne eau toute simple et pure. Alors je suis sorti de ma tombe et j'ai avancé en titubant jusqu'à ce que je finisse par croiser un ruisseau où j'ai bu tout mon saoul. Ensuite j'ai suivi ce ruisseau jusqu'à ce qu'il m'amène à un sentier et j'ai finalement retrouvé le chemin de chez moi. Je suis resté parti six jours, avec des nuits où ça gelait. Mais je m'en suis sorti.

– Vous vous êtes sevré », dis-je.

Walt confirme d'un signe de tête, mais qui n'a rien de triomphant. Il se tient voûté et je me rends compte que ses joues sont mouillées de larmes. La montagne l'a-t-elle sauvé ou brisé ? Je me demande s'il le sait lui-même.

Il s'éclaircit la gorge. Il s'est rapproché d'un plateau de micropousses. Il en caresse le contenu au toucher de velours.

« Quand je suis rentré, dit-il, ma femme était partie. Mon garçon aussi. Ils avaient décampé. Peut-être qu'ils ont cru que j'étais mort. Peut-être qu'ils ont juste saisi l'occasion. Je pourrais pas leur reprocher. Moi aussi, je me serais sauvé. Sauf qu'on peut pas échapper à soi-même. Alors je suis resté. J'ai arrêté l'alcool. Plus une goutte. Je pleurnichais comme un gosse, la morve au nez. Et je marchais. Tous les soirs. Fallait que j'écoute la forêt. J'avais besoin que les arbres me parlent. Pour apprendre ce qu'ils avaient à me dire.

« Ça se peut que je sois devenu un peu dingo. Les gens d'ici disent que oui. Ils passent sur le trottoir d'en face quand je descends en ville. Les patrons des magasins prennent mon argent, mais ils gardent leurs distances. Je suis sobre maintenant, plus de quarante ans que j'y ai pas touché. Mais j'avais tellement bu... si ça se trouve, mon cerveau avait trop mariné là-dedans. Je sais pas. J'entends encore la forêt la nuit. Je marche au milieu des arbres, j'écoute le vent raconter ses histoires.

« Et parfois j'entends des cris. Il y a des fantômes dans ces montagnes, et ils sont pas tous dans ma tête.

– Qu'est-ce que vous entendez, Walt ? » je lui demande gentiment. Parce que, consciemment ou non, il s'est remis à pleurer et des larmes silencieuses glissent sur ses joues râpeuses. Et il y a quelque chose de si profondément triste chez lui que je regrette d'avoir eu peur, même si je me demande si ce n'est pas simplement une autre facette de sa folie.

« C'est vous que j'entends », dit-il tout bas. Si bas que je ne suis pas certaine d'avoir bien compris. Il lève les yeux. « Je vous entends pleurer

dans cette caisse. J'entends tous mes péchés, toutes ces choses que je peux pas défaire, y compris le plus grand péché de tous. »

Je ne peux plus ni parler ni respirer. Keith s'est rapproché de moi. Ce que Walt raconte n'a aucun sens et pourtant je sais déjà que si.

Toujours cette impression de déjà-vu qui ne me quitte pas.

« Je lui ai dit de vous laisser partir. Que c'était pas bien.

– À qui avez-vous dit cela ? dit Keith d'une voix forte et assurée, et c'est tant mieux parce que moi je suis à deux doigts de la syncope.

– J'étais une ordure. Ce que j'avais fait à ma famille... Mais j'avais pas encore compris toute l'horreur de ce que j'avais fait. Jusqu'à ce qu'il revienne. On récolte ce qu'on sème. Je veux plus jamais cultiver ce genre de colère. »

J'essaie d'ouvrir la bouche. Rien ne sort.

« Je l'ai supplié, murmure Walt. Je l'ai supplié d'être meilleur. Mais je voyais bien. L'alcool, les drogues, il était tombé dedans, lui aussi. Ou alors c'est peut-être que le mal coule dans les veines de cette famille.

« Mon gamin est revenu et c'était un homme. Il paradait dans la forêt. Si les arbres lui criaient dessus, ça lui plaisait. Si le vent bagarrait, il hurlait contre lui. Je me prenais pour quelqu'un d'affreux, d'anormal, de mauvais. Mais ensuite j'ai rencontré mon fils. »

Je tends une main et je trouve une étagère métallique à laquelle me raccrocher comme à une bouée de sauvetage. Puis Keith est là, qui prend mon bras, qui me soutient.

« Il m'a emmené dans la cave, murmure Walt. Il m'a montré ce qu'il avait fait. Il était fier. Fier comme tout. Je vous ai entendue, vous pleuriez comme un petit chat. Une pauvre jeune fille brisée qui voulait juste sortir.

« Je suis désolé, terriblement désolé. »

Je secoue la tête. Du moins, je le crois. Ses mots me bouleversent, ils me ramènent à la dureté implacable de la planche sous ma tête, à la



puanteur de l'urine quand je gisais dans mes excréments, à la jubilation dans la voix de Jacob.

« Je suis revenu vous chercher, dit Walt. Je savais qu'il vous laisserait jamais partir. Je pouvais pas le supporter. Je savais que ça suffisait pas que je fasse pas de mal. Fallait aussi que je vous sauve, sinon la forêt me laisserait jamais dormir la nuit. Alors j'ai attendu jusqu'au moment où j'ai su qu'il était pas là. Qu'il était parti faire une livraison avec son camion. J'allais vous libérer. Démolir cette fichue caisse de mes mains, s'il fallait. » Walt prit une profonde inspiration, heurtée. « Mais il était déjà trop tard. La cave était vide. Vous, la caisse, mon garçon, tout avait disparu.

« Je l'ai jamais revu, jusqu'à ce qu'un jour j'apprenne qu'il était mort dans l'assaut d'un motel par les fédéraux. J'ai pas pleuré. Ni alors, ni maintenant. J'avais élevé le mal, c'est mon plus grand péché, mon pire regret. Jacob, mon propre fils, j'en avais fait le plus vicieux de tous les enfants de salauds. »

## D.D.

Chef se révéla être une solide matrone qui portait un tablier éclaboussé de graisse et un filet à cheveux. Elle avait réuni les deux autres employées : la nièce du maire, dans sa blouse bleu ciel, et une autre jeune femme au visage exotique et à la magnifique chevelure brune. Celle-ci portait également une tenue de femme de chambre et fixait un point situé légèrement au-dessus de l'épaule de D.D.

« Celle-là, c'est Hélène », dit la cuisinière en montrant la beauté à la peau mate. D.D. lui aurait donné entre dix-huit et vingt-trois ans. Pas aussi jeune que la nièce, mais tout de même...

« Et elle, c'est la fille, dit la cuisinière.

– La fille ? s'étonna D.D. Elle n'a pas de nom ?

– Ça ne la dérange pas. » La cuisinière regarda D.D. droit dans les yeux, ses bras épais croisés sur la poitrine : une posture agressive. Elle était également restée debout, alors qu'elle avait fait asseoir ses sous-fifres : une démonstration de pouvoir. C'était elle qui commandait et elle entendait le faire savoir à toutes les personnes présentes.

À côté de D.D., Kimberly se racla la gorge pour l'inviter subtilement à passer à la suite. Pourquoi déclencher tout de suite une guerre ouverte quand on pouvait y arriver progressivement ?

D.D. sortit son petit calepin. « Il va me falloir vos noms complets et pièces d'identité.

– Pourquoi ? demanda Chef.

– Parce que je le dis.

– J'ai le petit déjeuner à préparer.

– Ne vous en faites pas, quand les clients apprendront la nouvelle, ça leur coupera l'appétit. »

La cuisinière fusilla D.D. du regard. Les deux jeunes filles étaient assises en silence sur le banc en bois. D.D. n'aimait pas cette ambiance. D'après son expérience, les employés étaient bavards. Surtout ceux de la jeune génération, qui ne reconnaissaient pratiquement aucune figure d'autorité et avaient quantité de choses à dire sur quiconque s'estimait au-dessus d'eux.

Mais là... ça donnait la chair de poule.

Kimberly s'éloigna de D.D. Elle déambula le long de la grande table de préparation en inox, où un bloc de pâte à biscuit blême était posé sur une zone enfarinée. Puis l'agent du FBI inspecta rapidement la lourde porte de la chambre froide et se livra à un examen sommaire du lave-vaisselle industriel, avec son capot en inox et son convoyeur en plastique, grâce auquel des régiments d'assiettes sales pouvaient défiler vite et bien sous un jet d'eau bouillante.

Elle détournait l'attention de la cuisinière et de ses jeunes subordonnées pour qu'elles ne sachent plus sur quoi se concentrer.

« Votre nom à l'état civil », reprit D.D. avec sévérité. Elle vrilla la cuisinière du regard. Comme agirait la patronne, les autres agiraient.

« J'aime qu'on m'appelle Chef. Trente ans et quatre maris qu'on m'appelle comme ça, paix à leur âme misérable. »

Quatre maris, s'étonna D.D. Quatre hommes avaient supporté cette femme délicieuse ?

« Eh bien, *Chef*, il paraît qu'on embauche au centre de détention du comté. Mais je ne pense pas qu'on vous mettrait tout de suite à la tête des cuisines. Il faudrait gravir les échelons. Et vous pourriez trouver les entretiens... différents... de ce dont vous avez l'habitude. »

La cuisinière ne désarmait pas.

« J'ai toute la journée, dit D.D. Et vous ?

– Mary ! lâcha enfin la cuisinière. Je m'appelle officiellement Mary Theresa Josephina Smith.

– C'est long.

– Oh ça va, hein ! »

La plus âgée des domestiques, Hélène, eut un petit mouvement, le premier signe de vie de sa part. Avait-elle réprimé un sourire aux dépens de sa patronne ou plutôt tressailli de peur à l'idée des représailles à venir ? Difficile à dire.

« Pièce d'identité ? demanda D.D.

– Dans ma chambre. J'irai la chercher plus tard. »

D.D. se tourna vers la nièce du maire. « Votre nom ?

– Elle est muette, dit Chef.

– Et elle, elle en a une, de pièce d'identité ? » D.D. répugnait à adresser ses questions à la cuisinière. Cela lui semblait un manque de respect, d'autant qu'elle était convaincue que la jeune fille comprenait parfaitement tout ce qui se disait.

« Pas de permis de conduire, puisqu'elle ne sait pas conduire. Mais il y a sans doute un acte de naissance. C'est Mme Counsel... » Pour la première fois, la cuisinière marqua une hésitation. Si D.D. n'avait pas été convaincue que cette femme était taillée dans un bloc de granite, elle l'aurait crue émue. « C'était Mme Counsel qui s'occupait de ce genre de choses. Elle veillait sur tout le monde. »

D.D. ne savait pas comment prendre cette déclaration. S'agissait-il réellement de veiller, ou de *surveiller* ? Parce que, du point de vue de la

police, le fait que des employées ne soient pas en possession de leurs papiers était mauvais signe.

« C'est elle qui avait mes papiers », indiqua brusquement Hélène. Sa voix était enrouée, comme si elle ne s'en servait pas souvent. D.D. s'aperçut que la nièce du maire avait légèrement pivoté et que la tranche de sa main effleurait celle d'Hélène. Pour lui donner de la force ? Montrer qu'elles faisaient front commun ? D.D. reporta rapidement son attention sur le visage d'Hélène avant de les trahir.

« Vous savez où elle les rangeait ? demanda-t-elle.

– Non. Je m'appelle Hélène Tellier, dit la jeune fille avec une pointe d'accent qui évoquait des rivages exotiques aux plages de sable chaud.

– Pourquoi Mme Counsel gardait-elle vos papiers ? » intervint Kimberly. Elle était venue se placer derrière les trois femmes, ce qui les obligea à se retourner maladroitement. La cuisinière était furieuse qu'on se livre à ce genre de petit jeu dans sa cuisine.

« Nos chambres... » Hélène ne semblait pas savoir quoi dire. Elle lança un regard timide à la cuisinière. « Nos chambres sont simples. Nous n'avons pas d'endroit où ranger... les objets précieux.

– Vos chambres ne sont pas sûres ? » insista D.D.

Hélène secoua rapidement la tête, puis renonça et regarda ses chaussures. Nouveau petit mouvement : la nièce posait sa main sur la main tremblante de sa collègue.

« Bon, dit D.D. en s'accroupissant devant la nièce silencieuse pour se mettre à son niveau. Je ne vais pas vous appeler la fille. Est-ce que vous avez un nom ? On pourrait peut-être le trouver dans les papiers de Mme Counsel. »

La jeune fille haussa les épaules, comme pour dire que D.D. en savait autant qu'elle.

« Est-ce que vous vous souvenez de votre famille ? demanda D.D. avec douceur. De votre mère, de votre père ? »

Nouveau petit haussement d'épaules. D.D. jeta un regard vers les mains de la jeune fille, posées sur le banc. Mais celle-ci ne montrait aucun doigt pour donner une réponse codée. Elle avait juste l'air triste et désespérée. Une enfant résignée à son sort.

« Bonita, décida D.D. Ça veut dire jolie en espagnol. Qu'est-ce que vous en pensez ? Je vais vous appeler Bonita. »

La cuisinière s'esclaffa.

La jeune fille ne quitta pas D.D. des yeux. Elle porta la main à son visage, effleura la cicatrice irrégulière qui s'enfonçait dans ses cheveux, puis sa paupière gauche tombante, sa lèvre affaissée.

D.D. n'avait pas besoin d'un code pour comprendre ce qu'elle essayait de dire. Elle prit sa main entre les siennes.

« Bonita », réaffirma-t-elle en soutenant le regard de la jeune fille jusqu'à ce que celle-ci approuve.

D.D. se redressa. « Je vais avoir besoin de voir les dossiers de Mme Counsel sur chacune de vous. Il s'agit d'une enquête pour meurtre. Chaque détail compte.

– Une enquête pour meurtre ? » Les bras de la cuisinière lui en tombèrent ; elle était stupéfaite. « Mais monsieur le maire...

– Qu'avez-vous entendu, hier soir ? dit Kimberly, la prenant adroitement à revers.

– Rien du tout, bien sûr...

– Le maire et sa femme se sont disputés ?

– Non, jamais. Les époux les plus tendres...

– Est-ce que vous étiez au courant pour la greffe de rein ? Parlez-nous de la greffe de Mme Counsel, insista Kimberly d'une voix sévère.

– Quoi ? Enfin, oui, bien sûr. Ça s'est passé il y a longtemps. Ensuite, j'ai vu avec Mme Counsel comment adapter son régime alimentaire. Pas de pesticides, pas de viande rouge, pas de sel ni de sucre ajouté, énuméra la cuisinière comme elle aurait compté sur ses doigts. Des aliments à forte

teneur en fibres, beaucoup de haricots et de légumes-feuilles. Je suis une vraie cuisinière, vous savez. Diplômée d'un institut culinaire et tout. Je pourrais travailler dans un restaurant chic, si je voulais. Mais je me plais ici. Et le maire et Mme Counsel veillent sur leur entourage.

– Donc vous n'avez rien entendu hier soir ? insista D.D., obligeant la cuisinière à se retourner vers elle pour lui répondre. Pas de tapage, une querelle, peut-être ?

– Absolument pas. »

D.D. surprit un mouvement du coin de l'œil. La jeune fille (Bonita) venait de déplacer sa main pour lever un doigt. Ça voulait dire oui. Oui, la cuisinière avait entendu quelque chose et mentait ? Ou bien oui, Bonita non plus n'avait rien entendu ?

Pour que le système fonctionne, comprit D.D., il fallait qu'elle formule ses questions de manière plus habile.

« Avez-vous remarqué un changement dans le comportement de Mme Counsel ces dernières semaines ? demanda-t-elle à la cuisinière.

– Non », dit celle-ci.

Oui, signa Bonita.

« Vous êtes-vous réveillée cette nuit ?

– Non », déclara la cuisinière.

Oui, signa Bonita.

« À quelle heure vous étiez-vous couchée ? continua D.D. en se concentrant sur la femme.

– Vingt et une heures. Je me lève très tôt pour préparer le petit déjeuner des clients. »

Bonita hésita. Peut-être ne savait-elle pas à quelle heure la cuisinière était allée se coucher.

« À quelle heure vous êtes-vous levée ? continua D.D. sur le même ton.

– Quand j'ai entendu les sirènes. À quatre heures du matin, dans ces eaux-là ?

– Et à quelle heure aviez-vous entendu du bruit avant cela ?

– À deux heures... » La cuisinière s'interrompit. Elle avait vu trop tard le piège tendu par D.D. « J'ai le sommeil léger, corrigea-t-elle aussitôt. Il se peut que quelque chose m'ait réveillée vers deux heures. Mais je n'ai rien entendu de plus. Je suis allée aux toilettes et je me suis recouchée.

– À vous entendre, vous étiez proche de Mme Counsel. Vous teniez à elle.

– Son mari et elle sont des gens bien. Demandez à n'importe qui. »

Rien de la part de Bonita.

« Vous vous doutiez qu'elle était suicidaire ? demanda D.D.

– Pas du tout.

– Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois ?

– Vers vingt heures. Elle était venue dans la cuisine pour parler du menu de ce matin.

– Avait-elle l'air ailleurs ?

– Non.

– Préoccupée ?

– Non.

– Qu'est-ce qu'il y a, pour le petit déjeuner ? » demanda Kimberly dans le dos de la cuisinière.

Celle-ci grogna, lassée de ce manège.

« Biscuits et sauce béchamel à la saucisse. Le petit déjeuner préféré du maire.

– Qui a pris cette décision ?

– Mme Counsel.

– Qui n'était donc ni préoccupée, ni dans tous ses états ?

– Puisque je vous le dis !

– Mais qui s'est tuée quelques heures plus tard.

– Jamais elle n'aurait fait une chose pareille... » Cette fois encore, la cuisinière s'aperçut du piège dans lequel elle était tombée. « Je veux dire,



jamais je n'ai vu aucun signe.

– Que croyez-vous qu'il se soit passé ? » demanda D.D. avec un air de curiosité.

Son changement de ton prit la cuisinière au dépourvu. « Comment ça ? On m'a dit qu'on l'avait retrouvée pendue. Avec un message. Un suicide est un suicide. Qu'aurait-il pu se passer d'autre ?

– On se le demande, commenta Kimberly dans son dos.

– Croyez-vous que Mme Counsel se soit suicidée ? répéta D.D. À peine quelques heures après votre conversation sur le menu du petit déjeuner ?

– Bien sûr », répliqua la cuisinière.

Non, signa Bonita. Cependant qu'Hélène émettait un petit bruit de gorge nerveux. La cuisinière foudroya du regard les deux domestiques, qui se remirent aussitôt à contempler le sol.

« Qui d'autre était dans la maison cette nuit ? demanda Kimberly, de nouveau devant la chambre froide.

– Huit clients. Monsieur le maire. Les filles et moi.

– Où dort le personnel ?

– Nous avons des chambres au sous-sol. De jolies chambres, répondit la cuisinière en lançant un regard à Hélène.

– Avez-vous chacune la vôtre ?

– Oui, nous sommes bien logées.

– Et en été ? Il faut certainement plus de deux femmes de chambre en haute saison ?

– Cette maison a été construite à une époque où les domestiques étaient nourris et logés. Ce n'est pas la place qui manque.

– Je veux voir vos chambres, dit D.D.

– Demandez au maire. C'est sa maison.

– Depuis combien de temps travaillez-vous ici, Hélène ? » demanda Kimberly.

La jeune fille ne semblait pas savoir quoi répondre. D.D. s'accroupit de nouveau. « Tout va bien. Si vous avez peur d'être en danger, vous pouvez partir tout de suite avec nous. Je me porte personnellement garante de votre sécurité, ajouta-t-elle en regardant Bonita.

– Dites donc, je n'aime pas beaucoup vos sous-entendus...

– Hélène ?

– J'ai commencé en janvier, dit tout bas la jeune femme.

– Est-ce que vous avez une chambre à vous ?

– Oui.

– Une salle de bain ?

– On partage. Une salle de bain à quatre. C'est mieux... mieux que ce que j'avais chez moi.

– Que pensiez-vous de Mme Counsel ?

– Elle s'occupait de nous.

– Lui avez-vous parlé hier soir ?

– J'ai débarrassé la table du dîner pour elle et monsieur le maire.

– Est-ce qu'elle vous a parlé ?

– Non.

– Quelle impression vous ont faite le maire et sa femme ? »

Haussement d'épaules maladroit. « C'est mon travail de débarrasser. »

Était-ce l'imagination de D.D. ou la cuisinière venait-elle de se détendre ?

« Après avoir débarrassé, qu'avez-vous fait ?

– Je suis allée me coucher.

– Est-ce que vous avez entendu quoi que ce soit ?

– Juste... les sirènes. Après quatre heures du matin. Je suis remontée. Monsieur le maire... il était complètement retourné. Il... il sanglotait. »

D.D. hocha lentement la tête. Le maire était donc réellement au désespoir d'avoir perdu sa femme.

Elle reporta son attention sur Bonita. « Est-ce que vous avez vu Mme Counsel hier soir ?

– Elle est muette ! explosa la cuisinière.

– Elle peut indiquer oui ou non.

– Elle est idiote...

– Taisez-vous ou je vous fais sortir de la pièce ! » coupa Kimberly sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

La cuisinière serra les lèvres d'un air rebelle, mais se tint coite.

« Bonita, avez-vous vu Mme Counsel hier soir ? »

Petit oui de la tête.

« Après le dîner ? »

Non de la tête.

« Elle leur a servi leur dîner, expliqua Hélène. Elle sert, je débarrasse. »

Nouveau hochement de tête.

« Est-ce que vous avez entendu quelque chose au milieu de la nuit ? »

Bonita hésita. De la tête elle faisait non, mais à côté d'elle sa main bougea. Un doigt, pour dire oui. Hélène eut un petit sursaut, comme si elle comprenait le stratagème, puis elle détourna rapidement le regard.

« Est-ce que vous avez entendu des bruits de dispute ? »

Non avec la tête. Oui avec le doigt.

« Ou de la violence ? » demanda gravement D.D.

Non de la tête. Oui de l'index.

D.D. cligna des yeux, cherchant comment formuler la question suivante.

« Croyez-vous que Mme Counsel se soit pendue ?

– Non, mais ça suffit ! » s'indigna la cuisinière.

Kimberly s'avança et posa une main pleine d'autorité sur son épaule.

« Encore un mot... »

D.D. ne quittait pas Bonita des yeux. La jeune fille regarda la cuisinière avec une sorte de petit haussement d'épaules impuissant. Elle jouait un rôle

que D.D. commençait à comprendre. Ils la croyaient idiote et elle ne les détrompait pas. Mais le long de sa cuisse...

Deux doigts pour non.

Bonita avait entendu quelque chose au milieu de la nuit. Il y avait eu des éclats de voix, une altercation. Mme Counsel ne s'était pas pendue.

« Bien », conclut D.D. en se relevant avec souplesse.

Elle s'adressa à la cuisinière. « Merci pour le temps que vous nous avez accordé. Ce sera tout pour l'instant. Bonne préparation de petit déjeuner. »

Kimberly ne dit pas un mot et suivit simplement D.D. vers la porte.

« Qu'avez-vous appris ? demanda-t-elle dès qu'elles furent hors de la pièce.

– Que Mme Counsel ne s'est pas suicidée et qu'il faut sortir ces deux filles d'ici, immédiatement. »

## Flora

Walt Davies est le père de Jacob. L'information me laisse foudroyée. En même temps, c'est parfaitement logique. Cette façon de bouger qu'ont les deux hommes, de se tenir. Leur paranoïa commune, mais aussi leur don pour résoudre les questions techniques. Walt a installé un site de production de micropousses à la pointe de la modernité dans une grange abandonnée, Jacob a passé des années à aménager des maisons et des cabines de poids lourd pour cacher des victimes de kidnapping.

Ils sont tous les deux intelligents ; tous les deux tarés.

Je me rends compte que Keith me regarde, qu'il guette mon prochain mouvement, pendant qu'à l'autre bout de la grange, Walt est encore aux petits soins pour un plateau de plantules. A-t-il peur de moi, de ma réaction ?

Est-ce qu'il dit la vérité quand il affirme qu'il a voulu revenir me délivrer ? Qu'il était convaincu que ce que faisait son fils était mal et qu'il voulait me sauver ?

Venant d'un homme qui soutient que les arbres crient et que cette forêt est hantée par des fantômes...

En même temps, il n'a peut-être pas tort.

Je sais ce qui doit nécessairement se passer maintenant. C'est la raison même de notre venue en Géorgie. Parce que la seule façon d'avancer, c'est de revenir en arrière. Mon seul objectif, l'endroit où tout a commencé il y a huit ans.

« Est-ce que vous savez où il me séquestrait ? »

Walt fait signe que oui tout en caressant des pousses de petits pois.

« Est-ce que c'était ici ? »

– Non... Je savais même pas qu'il était dans la région. Jusqu'au jour où il est venu me trouver au Stickneys Pub.

– Je veux y aller », dis-je.

Il sait que je ne parle pas de la taverne. « Ça va pas vous plaire, répond-il à mi-voix.

– Emmenez-moi quand même. »

Nous ne prenons pas la voiture de Walt. Conformément à la théorie échafaudée par Keith et moi hier, les gens du coin se déplacent de préférence en quad. Walt en a un et nous allons chercher le nôtre pour le suivre, puisque nous n'avons plus besoin de faire semblant d'être tombés en panne d'essence.

Keith ne dit rien lorsque nous retrouvons notre véhicule, encore planqué dans les buissons. Mais juste avant qu'il enfile son casque, je l'arrête d'une main sur l'épaule. Je me penche vers lui. Et cette fois, je trouve ses lèvres toute seule. Nous nous embrassons longuement et lentement. Avec douceur.

Cela me rappelle les forêts du Maine. L'époque où j'étais petite, avec le soleil sur mon visage et une piste de cerf sinueuse qui se déroulait devant moi. C'est la promesse, l'espoir, la caresse d'un avenir que j'ai un temps cru impossible.

Quand je m'écarte finalement, sa main est posée sur la mienne.

« On va faire ça ensemble », dit-il, et je sais exactement ce qu'il veut dire.

Nous franchissons la clôture de Walt. Je devrais certainement appeler D.D. pour lui dire ce que nous avons découvert et où nous allons. Mais je me sens fragile, le moment a trop les apparences d'un rêve pour supporter d'être mis en mots.

Je ne suis pas toute seule. J'ai Keith. D'ailleurs, il se pourrait encore que ce que nous sommes en train d'apprendre sur Walt, sur Jacob, n'ait aucun rapport avec le travail de la cellule d'investigation. Peut-être que ce n'est qu'un nouveau chapitre de mon histoire et qu'il est légitime que je sois la première à l'entendre.

Walt a son fusil. L'arme est attachée à l'arrière de son quad. Elle ne me paraît plus menaçante. C'est juste un objet qu'un cultivateur de micropousses paranoïaque prend toujours avec lui quand il se déplace.

Walt défait la chaîne du portail et le tient ouvert le temps que nous sortions sur le chemin de terre. Puis il referme derrière nous, enfourche son tout-terrain et nous contourne dans un rugissement pour passer devant. Nous le suivons sur plusieurs kilomètres, zigzaguant entre de profondes ornières. Un sentier plus étroit se présente sur la droite, qui s'enfonce dans les bois ; Walt s'y engage sur les chapeaux de roues et Keith en fait autant.

Nous montons dans les hauteurs. Je pense que nous ne devons pas être loin des deux tombes, mais comme nous avons coupé par la propriété de Walt, j'ai perdu mes repères. Je n'ai aucune certitude.

Le sentier forestier nous crache brusquement sur un chemin de terre plus récent. Je reconnais une constante repérée sur la carte que nous avons examinée hier : les pistes de quad opèrent comme autant de raccourcis qui coupent en ligne droite à travers la cambrousse et relient les routes entre elles. D'où le fait que les gens d'ici préfèrent les emprunter pour leurs déplacements.

Enfin, dans une clairière droit devant, une silhouette imposante et difforme.

Le chalet qui m'a brisée.

Le chalet qui m'a faite.

C'est irréprouvable : j'ai l'impression d'être enfin rentrée chez moi.

« Pourquoi est-ce que Jacob ne portait pas votre nom ? » demandé-je à Walt lorsque nous mettons pied à terre.

Nous sommes garés à la lisière de la forêt. La bâtisse croulante est encore à plusieurs centaines de mètres dans la clairière. Je me doute que Walt va vouloir reconnaître le terrain avant que nous allions plus loin. Sa paranoïa, je le vois bien, lui colle à la peau.

Le vieillard hausse les épaules. « Il s'appelait Davies quand il était gamin. Mais on s'est jamais mariés, sa mère et moi. On s'était juste mis à la colle. J'ai jamais pensé à demander ce qu'il y avait sur son acte de naissance. À moins qu'il ait changé ça plus tard. Je lui ai pas demandé.

– Quel âge avait-il quand sa mère et lui sont partis ? demande Keith en secouant ses cheveux après avoir retiré son casque.

– Quatre ou cinq ans. Un petit bonhomme. Mais il savait tirer. Ça, je lui ai appris.

– Après leur départ, vous ne les avez plus jamais revus... jusqu'au jour où il est revenu ? demandé-je.

– Jamais.

– Vous n'avez pas cherché ?

– Non.

– Et il s'est pointé... comme ça. Au bout de quoi, quarante ans ? » J'ai comme un doute.

Walt me regarde. « Les voies du Seigneur sont impénétrables.

– Comment vous avez su que c'était bien votre fils ? le questionne Keith.

– On reconnaît toujours la chair de sa chair.

– C'était votre fils, dis-je sans hésitation. Pour vous avoir vus tous les deux... » Il détache le fusil de son quad et j'ajoute : « Vous savez comment il est mort ?



– Le FBI l’a tué. C’est passé à la télé.

– Ce n’est pas le FBI qui l’a tué. »

Walt se fige. Il m’observe un long moment. « Vous l’aimiez ? me demande-t-il, contre toute attente. J’ai l’impression que c’est ce qui pousse la plupart des femmes à tuer.

– Non, je ne l’aimais pas. Je pensais que c’était un monstre et qu’il fallait en débarrasser la surface de la terre. Mais vers la fin... il se peut que lui m’ait aimée un peu. Si les monstres sont capables d’une chose pareille. »

Keith a un mouvement de surprise devant cette révélation.

« Les monstres sont capables d’aimer, répond Walt. Mais ça change pas ce qu’on est. »

Keith et moi emboîtons le pas au père de Jacob Ness fusil à la main, et le suivons vers le chalet.

Mes premières impressions sont mitigées. Cette construction n’est pas une maison, comme je l’avais toujours cru, plutôt une cabane en passe de s’effondrer. Il y a un petit porche en bois avec un toit affaissé et un plancher pourri. La première marche du perron s’est même détachée et gît à quelques mètres de là, presque perdue dans les hautes herbes.

« À qui ça appartient ? » demande Keith en considérant l’ensemble d’un œil dubitatif.

Walt hausse les épaules.

« Jacob m’avait dit qu’il était obligé de partir parce que le propriétaire voulait le récupérer, intervient-il.

– Pensez-vous. Cet endroit est à l’abandon depuis des décennies. Y a des baraques comme celle-là un peu partout dans la montagne. D’anciennes maisons familiales, désertées depuis longtemps. L’habitude est de pas les démolir. Elles peuvent rendre service à des randonneurs égarés, des chasseurs ou quoi.

– Mais je me souviens qu’il y avait des lampes au sous-sol. L’eau courante.

– Y a un puits, répond Walt en montrant un point à une centaine de mètres de là. Jacob a réparé la pompe. Pas bien compliqué.

– Et l'électricité ?

– Il a dû se raccorder en douce à une ligne ou alors il se servait d'appareils à piles. J'ai pas bien fait gaffe, mais ça non plus, c'est pas compliqué. »

Dixit le type qui a installé des cultures hydroponiques dans sa grange déglinguée.

« Comment ça se fait que personne n'ait rien remarqué ? s'étonna Keith. Si c'est une propriété à l'abandon, est-ce que quelqu'un n'aurait pas dû s'apercevoir qu'il y avait tout à coup de la lumière la nuit ?

– Où sont les voisins qui auraient pu s'en apercevoir ? »

Keith et moi regardons autour de nous : nous ne voyons que des arbres, encore des arbres, et le large chemin de terre creusé de profondes ornières qui part de la maison.

« D'ailleurs, ajoute Walt, en tout cas quand il m'a amené ici, il a pas allumé les lumières en haut, seulement dans la cave. »

Je hoche pensivement la tête. Je n'y avais jamais songé, mais pendant tout le temps où nous avons vécu dans cette maison, nous étions dans le sous-sol, même Jacob. Il ne m'était jamais venu à l'idée que c'était parce qu'il ne voulait pas qu'on sache qu'il squattait une maison désertée.

Je comprends maintenant pourquoi le FBI n'a jamais pu la localiser. Elle n'a pas changé de propriétaire, pas été saisie, elle n'a même pas d'existence officielle. C'est juste une cabane à l'abandon au fond des bois.

Intelligent et taré, disais-je.

Walt monte avec précaution sur le porche, en évitant le gros trou au milieu. Il pose d'abord le pied droit, testant chaque planche avant de peser dessus de tout son poids.

Je le suis, tout en ayant bien conscience que j'atteins là des sommets de crétinerie. Je suis déjà sortie une fois de cette prison, et maintenant il y a

toutes les chances que je fasse un plongeon mortel en passant à travers une de ces planches pourries. Mais c'est irrésistible. Tout cela est déjà exactement, et en même temps pas du tout, comme je l'imaginais.

L'odeur me prend au nez. Une odeur de terre et de moisi. Je me retrouve aussitôt dans le sous-sol. Je vacille un peu, tends la main. Keith me rattrape et devant moi Walt s'arrête.

« Vous êtes sûre ? » demande-t-il. Il porte mollement son fusil d'une main. Est-ce pour se protéger des nuisibles qui auraient élu domicile dans la maison ou pour venger la mort de son fils ? Je n'en ai aucune idée. Je me sens sonnée, une femme sur la corde raide, qui voit une mort certaine guetter sous ses pieds et qui admire la vue.

Je devrais appeler D.D., me dis-je une nouvelle fois. Et pas parce que ce serait mon devoir dans le cadre de l'enquête, mais parce qu'elle m'engueulerait de faire une chose pareille et que sa façon de me mener la vie dure pour mon propre bien est sans doute exactement ce dont j'ai besoin en cet instant.

Au lieu de ça, je franchis le seuil à la suite de Walt.

\*

La pièce principale est plus que petite, avec un début de cuisine rudimentaire sur notre gauche et devant nous un énorme trou dans le mur, à l'endroit où devait jadis se trouver un poêle à bois. À côté de moi, Keith éternue une fois, deux fois. De la poussière s'élève en nuages tourbillonnants. Si Jacob a squatté cet endroit, visiblement personne n'a repris possession des lieux depuis.

« Quand Jacob vous a-t-il amené ici ? demandé-je à Walt.

– Il y a des années...

– Quel mois de l'année ? »

Il prend le temps de réfléchir. « Août.

– Vous êtes sûr ? La première fois que vous êtes venu ici ?

– Assez sûr. » Il se gratte la barbe. « Je veux dire, je fais pas trop attention au calendrier.

– Je devais être là depuis cinq ou six mois. Vous n'étiez pas au courant, avant ça ?

– J'avais aucune idée que mon fils était revenu dans la région, encore moins qu'il vivait dans cette cabane avec une fille enfermée dans la cave. Comme je disais, c'est lui qu'est venu me trouver. Il m'a abordé dans ce bar et il s'est présenté.

– Pourquoi ? demande Keith.

– Soi-disant qu'il voulait enfin rencontrer son vieux.

– De quelle humeur était-il ? » Keith toujours.

« Sais pas. Il m'a serré la main, proposé de me payer à dîner. J'ai pas dit non pour le dîner.

– Du jour au lendemain, intervient-je, il réapparaît, vous invite à dîner et vous présente son esclave sexuelle ? »

Walt me regarde d'un air préoccupé. « Je l'ai revu encore une paire de fois. Je l'ai même emmené à la ferme. Je faisais pousser de l'herbe, à l'époque. Il a apprécié. Je voyais bien qu'il avait de quoi tenir. Un type endurci, cent pour cent comme son père. Il aurait bu ou sniffé n'importe quoi. J'ai essayé de le mettre en garde, mais il m'a ri au nez en disant de pas m'en faire. » Walt hausse de nouveau les épaules. « J'étais mal placé pour juger.

– Il vous a dit ce qu'il faisait dans la vie ? demande Keith.

– Routier longue distance.

– Et sa mère ? demandé-je à mon tour. Il vous a parlé d'elle ?

– Non. Et j'ai pas demandé.

– Il avait une fille. Il vous en a parlé ? »

Walt semble de plus en plus mal à l'aise. « Il s'est pointé. Il m'a payé à dîner. On a un peu discuté. On s'est un peu baladés. Je voyais pas très bien pourquoi il était revenu. Ce qu'il voulait. J'en étais encore à me poser des

questions quand il m'a amené ici un soir. En disant qu'il voulait me montrer un truc. Que je serais fier de lui. »

Walt me regarde. « Vous vous souvenez pas ? »

Franchement, je n'en suis pas certaine. Plusieurs voix dans le sous-sol ? Ça me dit vaguement quelque chose, mais je n'arrive pas à retrouver un souvenir net. Je revis cette sensation de soif et de faim effroyables. J'entends des bruits de pas et je pense, éperdue : *Enfin, je vais pouvoir sortir*. Il y aura des burgers ou des ailes de poulet ou ce qui aura fait envie à Jacob. Et de l'eau. J'ai cruellement besoin d'eau.

Mais ensuite ça avait parlé. À l'extérieur de la caisse. Parlé encore et encore. Je gémissais, je grattais le couvercle fermé du bout de mes doigts écorchés comme un animal blessé. Pourquoi n'ouvrait-il pas le cadenas ? Pourquoi ne me nourrissait-il pas ? Et ensuite le grincement des marches. Le bruit de pas qui s'en allaient. Les voix de plus en plus lointaines, jusqu'à ce que je me retrouve de nouveau seule et affamée dans le noir.

« Il était fier de ce qu'il avait accompli, dit Walt. Aménager cette piaule, construire la caisse, se kidnapper une copine. Il m'a tout raconté sur vous, comment tout le monde vous cherchait, qu'y avait votre photo partout aux infos. Mais que personne le soupçonnait, personne savait ce qui s'était passé, où chercher. Comme s'il avait volé un trésor sous le nez de tout le monde. Il pensait que moi aussi je serais fier de lui, je suppose. Vu que c'était le souvenir qu'il avait gardé de quand il était gamin. C'était ce que sa mère lui avait raconté. Que j'étais ce genre d'homme. »

Walt ne me regarde plus. « J'ai eu honte ce soir-là. Les arbres criaient et enrageaient contre moi. Ils m'empêchaient de dormir. C'est là que j'ai su ce que je devais faire. Mais je suis arrivé trop tard.

– C'était peut-être pour ça qu'il vous avait fait venir, remarque Keith. Il avait déjà l'intention de prendre le large, mais il voulait profiter de cette dernière occasion de se vanter.

– Possible, admet Walt en se tournant vers l'escalier du sous-sol.

– Un instant, lancé-je en l’arrêtant d’un geste. Est-ce que Jacob vous aurait dit qu’il était déjà revenu dans la région, il y a quinze ans, disons ? »

Je glisse un regard à Keith. C’est de cette période que datent les autres tombes et l’assassinat de Lilah Abenito.

De nouveau un haussement d’épaules. « Quarante ans, ça fait trop de passé à raconter. On est restés sur le présent. C’était déjà assez difficile. » Il descend l’escalier, au petit trot, jusqu’à la cave.

Je le suis beaucoup plus lentement, en testant chaque marche, la tête appuyée contre le mur froid pour me soutenir.

Walt a raison de parler de cave. Ce que je considérais comme un sous-sol n’est en réalité guère plus qu’une simple chambre sombre et moisie. Walt trouve une lanterne, l’allume, et l’ignoble moquette couleur de merde apparaît. Je me rends compte à présent que ce n’est qu’une chute posée à même la terre. Le canapé que je détestais tant est repoussé contre le mur, et son rembourrage sort par grosses poignées. J’avais le souvenir d’une table basse, un truc bas de gamme en aggloméré, mais je ne la vois nulle part. Je l’ai peut-être imaginée. Ou alors un randonneur égaré l’a cassée pour en faire du petit bois. Allez savoir.

Le coin salle de bain est à peine grand comme un placard et aussi dégoûtant que dans mon souvenir. Je devine un pain de savon moisi. Celui avec lequel Jacob me laissait me laver les cheveux ? On dirait une forme de vie extraterrestre ; je ne peux même pas me résoudre à le toucher.

Cet endroit est en tout point aussi répugnant, fétide et affreux que dans ma mémoire. Et pourtant, bizarrement, j’aurais dit que c’était plus grand, et même plus sympathique. Peut-être que ça me faisait cet effet-là juste parce que je sortais d’une sorte de cercueil. C’est sûr qu’après un tel cachot, Jacob aurait pu m’enfermer dans les toilettes au fond du jardin, elles me seraient apparues comme une salle de bain de luxe.

Je tremble. Je ne m’en aperçois même pas avant que Keith me prenne par les épaules. J’ai la chair de poule et je suis parcourue de frissons

incontrôlables.

Walt, toujours son fusil à la main, me considère d'un œil inquiet. Est-ce qu'il s'imagine que je vais me mettre à hurler comme une hystérique, que je vais craquer ?

Est-ce que je *vais* me mettre à hurler comme une hystérique et craquer ?

Je n'arrive pas à me faire à cette idée : enfin, je suis là. À l'endroit où tout a commencé. Et c'est à la fois pareil et différent. C'est aussi horrible, aussi horrifant... et en même temps tout paraît plus petit, moins important, moins terrifiant.

Je ne suis plus la fille de la caisse.

Je suis Flora Dane.

J'ai quitté cet endroit.

J'ai survécu à Jacob Ness.

Et à cet instant, si jamais son père me menaçait de son arme, je le jetterais face contre terre et je presserais le canon de son fusil contre sa nuque, tellement vite que Keith lui-même ne verrait rien venir. Et s'il bronchait, j'appuierais sur la détente sans y réfléchir à deux fois.

La violence de mes sentiments doit se lire sur mon visage parce que Walt s'écarte nerveusement.

J'emmerde toute cette baraque. Et, Dieu merci, Jacob Ness est déjà en train de brûler en enfer.

« J'ai fini », dis-je. Puis, sans attendre que Walt ou Keith réagisse, je remonte l'escalier branlant, sors de la cabane croulante et marche vers le milieu de la clairière, jusqu'à sentir le vent sur mon visage.

Je suis libre, me dis-je.

Et, pour la première fois depuis des années, je suis à deux doigts de le croire.

*Bonita. C'est le nom que m'a donné la policière blonde. Je l'essaie dans ma tête. J'attends d'entendre ma mère me le dire tout bas. Je ne me sens pas belle avec ma cicatrice, mon visage affaissé, mon pied à la traîne. Est-ce qu'une idiote peut réellement s'appeler Bonita ?*

*Je suis reconnaissante à la femme blonde de m'avoir fait un tel cadeau. Mais aussi effrayée.*

*Je suis une idiote. Je ne sais me servir ni de mes lèvres ni de ma langue pour dire à l'enquêtrice ce qu'elle a besoin de savoir. Je suis trop faible pour m'opposer à Chef, qui va nous le faire payer, à Hélène et à moi, d'avoir parlé à la police.*

*Je ne suis rien. Bonita, la fille : ce n'est qu'une seule et même personne. Brisée. Même si c'est vrai que, dans ma différence, je sais des choses que les autres ignorent. Que cette maison a des souvenirs, qu'elle souffre. Que les couleurs ne sont pas seulement des crayons, mais des humeurs et de puissants moyens d'expression.*

*Que ma mère se tient près de moi en ce moment même. Je sens sa présence aussi intensément que l'odeur des biscuits qui s'échappe du four. Ma mère est là, éclat argenté qui va et vient, léger comme une plume, dans la lumière. Elle apparaît quand j'ai le plus besoin d'elle. Lorsque le pire est sur le point de se produire.*

*Retenant mon souffle, j'étale encore de la pâte à biscuit et je la découpe en disques pour les disposer sur la feuille de cuisson que j'ai préparée.*



*Comme Chef, je fais semblant de ne pas entendre la querelle qui fait rage dans la pièce d'à côté.*

*« Est-ce que vous avez les papiers de l'une ou l'autre de vos bonnes ? demande l'enquêtrice blonde.*

*– Comment ça ? » répond le maire. Sa voix est caverneuse, il se sent coupable. Si je le dessinais, ce serait dans des tons rouge et or, avec au milieu la nuit la plus noire. Il aimait sa femme, mais ça ne les a pas sauvés de l'ambition dépravée sur laquelle reposait leur couple.*

*Le méchant est d'un noir sans mélange. Monsieur le maire... il a plus de couleurs, mais le résultat final n'est pas très différent.*

*« L'acte de naissance de Bonita ?*

*– Qui est Bonita ?*

*– Désolée : votre nièce.*

*– Elle s'appelle Bonita ? » Le maire est réellement perdu.*

*« Je n'en sais rien, répond sèchement l'enquêtrice. En revanche, je suis relativement certaine qu'elle ne s'appelle pas "la fille" sur son acte de naissance. »*

*Silence. Le minuteur du four sonne. Chef touille la sauce béchamel sur la gazinière tout en écoutant éhontément aux portes. Elle a visiblement la tête ailleurs. J'enfile les maniques, vérifie la cuisson des biscuits.*

*Ils sont aérés et dorés sur le dessus. Je sors la plaque et la pose sur le four pour qu'ils refroidissent. Je ne peux pas parler. Je ne sais pas lire. Le monde entier en dehors de cette maison me terrifie. Mais si jamais un jour je partais, je pourrais peut-être ressembler à ma mère et préparer de bonnes assiettes devant lesquelles les gens soupireraient de contentement. Chef m'en a appris suffisamment et j'ai peut-être un peu de ma mère en moi, en fin de compte.*

*Je la sens de nouveau qui me frôle l'épaule. Est-ce que le nom de Bonita lui plaît ? Je pourrais peut-être l'adopter.*

*J'ai les yeux qui piquent, même si je suis beaucoup trop vieille pour pleurer.*

*De l'autre côté de la porte : « Bien sûr que nous avons ces documents. Ma femme... » Le maire s'étrangle de colère. « Ma femme vient de mourir ! Au nom du ciel, je n'ai pas le temps pour ça maintenant. Vous n'avez donc aucune compassion ? »*

*Une autre voix d'homme. Le shérif. Lui, je le dessinerais dans les tons violet, bleu et rouge foncé. Grand, comme le méchant, mais avec des contours plus arrondis. Plus profond. Au service du bien ou du mal, je ne sais pas encore. Mais j'aime bien sa voix. Elle me fait l'effet d'une couverture chaude, et nos chambres au sous-sol sont beaucoup plus froides qu'on ne le pense.*

*« Ça peut peut-être attendre, plaide-t-il. Nous avons retrouvé la trace du message suicidaire sur l'ordinateur de bureau. Voilà...*

*– Non. » La blonde de nouveau. Elle, c'est un feu d'artifice orange, jaune et rouge. Il n'y a rien d'obscur chez elle. Seulement une lumière éclatante qui peut soit aveugler, soit sauver. Je redoute sa présence, tout en me penchant vers sa flamme.*

*Ma mère frôle de nouveau mon épaule. Elle est agitée aujourd'hui.*

*Quelque chose de pire se prépare. La femme du maire est morte, la police est encore là et d'autres gens vont le payer. Parce que je ne peux pas dire la vérité au sujet du méchant, de ce qui est réellement arrivé à la femme du maire, de ce qui nous arrive à tous.*

*Je ne suis pas Bonita.*

*Je suis redevenue l'idiote.*

*L'autre voix de femme se fait entendre. Je ne comprends pas la relation entre les deux policières. La blonde que j'ai rencontrée en premier a un accent dur, un accent du Nord. Celle-là a une voix plus douce, des voyelles plus rondes. Elle est d'ici, mais pas tout à fait. Je lui donnerais les couleurs*

*de la forêt, avec des lueurs de lucioles. C'est une terrienne. Plus calme, mais étincelante à sa façon.*

*« Monsieur le maire, dit-elle, nous comprenons que vous traversez un moment difficile. Mais dès lors qu'il est question de transplantation illégale d'organe, et peu importe si ça remonte à des années, la sécurité de votre personnel devient notre priorité. »*

*Silence complet. Je découpe encore des biscuits à la hâte. Devant la cuisinière, Chef est tellement occupée à écouter qu'elle en oublie de tourner la sauce. Je sens l'odeur de brûlé avant elle. Ou alors peut-être qu'elle s'en fiche.*

*Hélène a disparu. Elle doit être montée faire des lits, commencer ses corvées de ménage quotidiennes. À moins qu'elle ait commis l'erreur de retourner dans sa chambre – dans ce cas, le méchant l'a sans doute déjà attrapée et il est en train de s'amuser avec son couteau, ou de lui tordre le cou.*

*En peinture, le noir n'est pas une absence de couleur. C'est le mélange de nombreuses couleurs. Ce qui rend le mal absolu difficile à prédire.*

*« Est-ce que votre femme a un bureau personnel en plus de celui de la maison d'hôtes ? » La blonde de nouveau, qui semble vouloir laisser le maire respirer un peu.*

*« Non. Il n'y a que ce bureau. Pour les tâches administratives.*

*– Parfait. Je vais chercher moi-même. Dès que nous aurons trouvé des dossiers en règle pour vos employées, tout ira bien.*

*– Il faut que vous partiez. La nuit a été assez longue et pénible comme ça. Les clients vont descendre. J'ai besoin de remettre l'établissement en ordre de marche.*

*– Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, dit l'autre policière, ce ne sera pas possible.*

*– Ma femme s'est suicidée...*

*– La mort de votre femme est considérée comme un décès suspect.*

– Pardon ? » Le maire paraît abasourdi.

« C'est son statut actuel. » La policière du Sud, de nouveau. « Il appartient au médecin légiste de décider s'il s'agit ou non d'un suicide, or il ne l'a pas encore fait. Ce qui signifie qu'à l'heure qu'il est, ce décès est considéré comme suspect et tout votre établissement comme une scène de crime. Estimez-vous heureux que le commandant Warren ne demande à voir que des dossiers. »

Nouveau silence. Puis un bruit que je ne comprends pas tout à fait. Des sanglots étouffés. Le maire est en train de pleurer. Pendant toutes les années que j'ai passées ici, malgré tout ce qui est arrivé...

La mort de sa femme le fait souffrir. Est-ce que ça me fait plaisir, est-ce que ça apaise ma propre douleur ?

La sauce béchamel fume, maintenant.

Ça m'est égal que le maire pleure. J'ai entendu tellement de filles pleurer, et à quoi ça leur a servi ? Je suis contente qu'il souffre. Tellement que je plante violemment l'emporte-pièce dans la pâte à biscuit, à en faire trembler la table.

Chef me toise sévèrement après cette manifestation d'émotion inattendue, puis s'aperçoit qu'elle a elle-même manqué à ses devoirs de cuisinière. Elle retire le poêlon en fer forgé du feu, trop tard, et lâche une ribambelle de jurons.

Je souris avec malice dans son dos.

Ma mère, ma belle mamita, m'effleure de nouveau l'épaule. « Chiquita », je l'entends presque murmurer, comme pour me tranquilliser.

Si je me dessinais, quelles couleurs est-ce que j'utiliserais ? Des couleurs de feu, comme pour l'enquêtrice blonde ? Des couleurs de terre, comme pour l'autre ? Ou bien est-ce que je suis devenue comme ce qui m'a faite : lumineuse et brillante à l'extérieur, noire et inhumaine à l'intérieur ?

Je n'ai pas la réponse.

*Je m'inquiète de nouveau pour Hélène. Où est-elle ? Pourquoi n'est-elle pas revenue ? Elle devrait être aussi impatiente que Chef et moi de savoir ce qui va se passer. Retendre quelques draps ne prend pas autant de temps et elle n'a pas le droit de commencer à passer l'aspirateur avant que tous les clients soient levés. Donc elle devrait être déjà revenue dans la cuisine, en train de s'inventer des choses à faire pour écouter aux portes les policiers qui questionnent le maire.*

*À moins qu'elle soit effectivement descendue au sous-sol.*

*Et que le méchant ait saisi l'occasion de faire taire un autre maillon faible.*

*Un drame : c'est toujours ce qu'annonce la présence de ma mamita. Un danger qui guette.*

*Je n'y tiens plus. Je pose l'emporte-pièce. Et, les mains et le tablier encore pleins de farine, je claudique avec détermination vers la porte battante.*

*Derrière moi, Chef s'étrangle. Je sens un mouvement d'air. Peut-être qu'elle a essayé de m'attraper et que l'esprit argenté de ma mère l'en a empêchée. Je ne me retourne pas. Pas le temps.*

*Je déboule dans la salle du petit déjeuner.*

*Je n'accorde aucune attention au maire, à ce grand gaillard de shérif ou à la dame du FBI. Je prends l'enquêtrice blonde par la main.*

*Je joue avec le feu.*

*Et je l'entraîne sans un mot vers le quartier des domestiques au sous-sol.*

*Branle-bas de combat derrière nous. Le maire repousse précipitamment sa chaise, il veut nous suivre. « Un instant. Arrêtez ! »*

*La policière du Sud : « Cette maison est une scène de crime. »*

*Le shérif violet : « Monsieur le maire, je vous demanderai de vous rasseoir. Tout de suite ! »*

*Je ne marque aucune pause. Je suis lente, ma jambe droite se traîne, mais je rayonne d'énergie. La policière blonde ne pose aucune question. Elle tient ma main aussi fermement que je tiens la sienne. Je l'entraîne vers une petite porte qui donne dans le couloir à l'arrière. Les quelques pièces de cette partie de la maison sont dévolues à l'administration : le bureau de Mme Counsel, les archives, le local des produits ménagers. Mais cette porte, qui ne porte pas de plaque...*

*Je l'ouvre violemment et, comme toujours, la première chose qui me frappe, c'est l'odeur de décomposition. La maison soupire d'anxiété. Les bâtiments ont des sentiments, eux aussi, et ce qui s'est produit dans son sous-sol la fait souffrir. Je comprends ces choses-là, même si, à ce que je vois, les autres non.*

*Je risque un regard vers l'enquêtrice. Son visage est impassible. Si elle a remarqué l'odeur, si elle a senti la maison s'agiter nerveusement, elle n'en montre rien. Peut-être qu'elle est comme les autres, sourde à ce genre de choses.*

*Peut-être que personne n'est comme moi.*

*La lumière de l'escalier est allumée. Je n'attends pas. La pression monte inexorablement dans ma poitrine. Hélène. Il y a un problème. Au pied de l'escalier, je trébuche et manque de tomber.*

*L'enquêtrice me rattrape. « Du calme », dit-elle tout bas.*

*Je suis tellement chavirée que j'ai l'impression que je pourrais vomir.*

*On y est, me dis-je : je livre mon baroud d'honneur. Loin de la rage meurtrière et de l'héroïsme flamboyant que j'avais toujours imaginés. J'étais censée sentir mon vrai nom déferler en moi. Rassembler l'esprit de ma mère à mes côtés. Et ensuite exploser comme une bombe atomique dans la pourriture noire de cette maison et carboniser le maire, sa femme, le méchant. Les réduire en cendres.*

*Et voilà que ça se réduit à une course folle. Pour retrouver Hélène. Pour trouver quelque chose, n'importe quoi, qui puisse communiquer tout*

*ce que je ne peux pas dire. Si j'arrive à faire en sorte que cette enquêtrice s'interroge, qu'elle ait des doutes sur cet endroit... Elle est tout feu tout flamme, il n'est pas facile de l'éteindre. Même si elle s'en va aujourd'hui, elle posera des questions, elle se renseignera. Elle aura la sagesse de ne pas se laisser amadouer par le maire et sa poudre aux yeux.*

*Elle va repartir, tout à l'heure. Et ensuite j'attendrai. Parce que après ce petit numéro, mon sort est scellé. Ce soir, le méchant va revenir. Il entrera dans ma chambre, lèvera son couteau et prouvera que je suis bien une idiote, que je l'ai toujours été.*

*Peut-être que ma mort donnera enfin à l'enquêtrice blonde ce dont elle a besoin pour le punir.*

*Elle est tout feu tout flamme.*

*Et cette maison tout entière doit partir en fumée.*

*Je commence à ouvrir des portes. Je ne sais même pas ce qui se trouve derrière certaines d'entre elles. Le méchant ? Des pièces remplies de fouets, de chaînes et d'instruments de torture ? Avec les bruits que j'ai entendus au fil des années, je me suis toujours posé la question.*

*L'enquêtrice me tient toujours par la main, mais je remarque qu'elle a ouvert l'étui de son pistolet. J'approuve d'un hochement de tête. Elle me serre les doigts.*

*Les premières pièces sont vides. Des lits de camp sans draps, des murs dénudés. Ces chambres sont plus grandes que la mienne et contiennent deux à quatre couchages. Celle d'Hélène se trouve plus loin dans le couloir. Elle est petite, comme la mienne. À une époque, elle dormait dans un grand dortoir avec d'autres, mais quand elles sont parties, elle a été séquestrée. Elle n'en parle pas. Aucune des filles n'en parle jamais. Ces dernières semaines, il n'y avait que moi, elle et Stacey. Mais ensuite Stacey a trouvé ce couteau, j'ai nettoyé le carnage et maintenant il n'y a plus qu'Hélène et moi.*

*Ce qui n'est pas bon non plus.*

*Parce que le sous-sol ne reste jamais vide longtemps.*

*J'arrive à ma petite chambre sur la gauche. J'ouvre et je me rue à l'intérieur avant que l'enquêtrice puisse me retenir. Est-ce qu'il est là ? Est-ce qu'il attend ?*

*Un instant, je crois voir sa silhouette massive devant moi. Mes yeux s'agrandissent de peur. Le méchant est là pour me tuer. Mais mon enquêtrice et son feu l'auront en premier.*

*Sauf que quand je me colle au mur dans un sursaut, je découvre que le démon tant redouté n'était qu'une ombre.*

*L'enquêtrice, à côté de moi, respire difficilement, gagnée par ma peur.*

*J'essaie de me ressaisir. Communiquer, communiquer... mais comment lui expliquer ?*

*Les dessins sous mon tapis de sol. Je le prends, je le retourne. Je devrais avoir un ou deux dessins. Mais il n'y a rien par terre, les images ont disparu. Le méchant est passé avant moi.*

*Je gémis de frustration. Il faut que je parle, que je raconte. Hélène, Hélène, Hélène.*

*Une fois de plus, j'ai l'impression que je vais vomir.*

*« C'est votre chambre ? »*

*J'acquiesce, je me masse le front. J'ai atrocement mal. La cicatrice irrégulière me fait l'effet d'un tisonnier brûlant qui me transperce le crâne.*

*« Où sont vos vêtements ? »*

*Je secoue la tête, toujours en me massant les tempes.*

*« Vous n'avez pas de vêtements ? »*

*Je montre un petit tas bleu au bout de mon couchage : ma vieille blouse élimée, que je porte la nuit.*

*« Des effets personnels ? »*

*Je lève deux doigts. Non.*

*« Il fait froid à cet étage. »*

*Je hoche la tête.*



*« Bonita, ce n'est pas normal. La façon dont on vous traite... ce n'est pas comme ça qu'on prend soin de sa famille. »*

*Je la regarde au fond des yeux. J'essaie de lui dire que ces gens ne sont pas ma famille. C'était mamita, ma famille. Mais le méchant l'a tuée, la balle m'a touchée... et quand je me suis réveillée, j'étais là. Avec un crâne fracassé, un visage affaissé et plus de voix.*

*Mme Counsel, au-dessus de moi : « Elle est terriblement jeune. Vous êtes sûr qu'elle ne guérira pas ? »*

*Le méchant derrière elle, la dominant de la tête et des épaules : « Le médecin a parlé d'aphasie ; la balle a endommagé la région du cerveau responsable du langage. Elle ne pourra jamais ni parler, ni lire, ni écrire.*

*– Je vois. Une femme de chambre muette. J'hésite.*

*– Allons, Martha. C'est l'idéal et vous le savez. »*

*Je mets tout ça dans mon regard à l'enquêtrice. J'essaie, de toutes mes forces, par transmission de pensée, de faire passer l'histoire de ma vie de ma tête à la sienne.*

*Elle me reprend la main. « Ça va aller, dit-elle. Ça va aller. » Et je me rends compte qu'un son sort enfin du fond de ma poitrine. Une plainte funèbre. Je gémis, je me balance et je pleure la petite fille qui a disparu avant même d'avoir eu une chance. La perte d'une vie vers laquelle j'essaie de retourner depuis lors.*

*J'ai besoin que cette enquêtrice comprenne. Que quelqu'un me voie. Qu'il m'entende et qu'il entende tous les mots qui ont été volés à ma gorge.*

*« Je vous remmène en haut », dit-elle.*

*Je m'écarte d'un bond. Secoue furieusement la tête. Hélène. Il faut retrouver Hélène.*

*Elle ne comprend pas. Personne ne comprend. Je suis seule.*

*Je repars en claudiquant dans le couloir. J'entends du bruit dans l'escalier derrière nous. Les autres, qui descendent nous aider – ou alors c'est le maire qui a eu gain de cause et qui vient nous interrompre. Je ne*

*peux pas me soucier de lui ni de ce qu'il va faire. Hélène aurait dû réapparaître à l'heure qu'il est. Il y a un problème et je suis son seul espoir.*

*Stacey. Nous ne nous sommes jamais réellement connues. Mais je l'ai vue mourir sous mes yeux et à cet instant-là, nous avons été sœurs. Il me reste si peu de famille. Alors je dois faire ça pour elle, pour Hélène. Mes sœurs dans la mort.*

*Encore des portes, que j'ouvre à toute volée. Je ne sais pas où est le méchant. Si on tombe sur lui, j'espère que l'enquêtrice lui tirera dessus. Sinon, j'empoignerais son pistolet et je le ferais à sa place. Mais peut-être qu'Hélène se trouve dans une de ces pièces. Terrée, apeurée. Morte.*

*Tout se bouscule en moi. Mon baroud d'honneur. Ma dernière chance. Si je n'arrive pas à faire comprendre à l'enquêtrice ce qui se passe...*

*S'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît...*

*Les deux lourdes portes en bois au fond du couloir, celles qui gardent la grande salle, la salle de l'horreur. La salle qui sent le soufre et le sang.*

*Je frissonne. Puis j'attrape la lourde poignée pour tirer de toutes mes forces, mais elle refuse de bouger. Fermée à clé. Évidemment. La pièce où est morte Mme Counsel. La pièce que personne n'a jamais le droit de voir.*

*J'en gémis de frustration.*

*« Ne nous énervons pas, dit l'enquêtrice, de nouveau à côté de moi. Tout va bien. Je peux vous aider. Elle est importante, cette pièce ? Vous avez besoin d'entrer ? »*

*Je hoche frénétiquement la tête.*

*« Je vais chercher la clé. Cette maison est une scène de crime. En tant qu'enquêtrice, j'ai le droit de la fouiller. »*

*Je sens de nouvelles larmes sur mes joues.*

*« Vous avez peur ? »*

*Je confirme.*

*« Vous voulez remonter à l'étage ? »*

*Non de la tête.*

*Elle me caresse la joue. Ses yeux bleus sont limpides, son visage dur. Je sais qu'elle le pense, quand elle dit : « Personne ne vous fera de mal, Bonita. »*

*Je ne peux pas m'empêcher de sourire. De cet horrible sourire de guingois qui est tout ce que ma bouche tombante a jamais réussi à produire. Elle ne comprend pas. Et je ne suis toujours qu'une idiote. Je prends sa main. Je la presse contre ma joue. Qu'elle sente mes larmes. Je m'autorise à profiter de ce moment de bonté humaine. Probablement tout ce qu'il me reste.*

*Je vais mourir ce soir. J'ai peur pour Hélène. Mais je pleure sur moi-même et sur celle que j'aurais pu être.*

*Puis je respire un grand coup. Je me redresse. Je m'écarte. Je lève deux doigts.*

*Non. Elle n'arrivera pas à me sauver. Personne ne peut vaincre le méchant.*

*Je reprends le couloir et, cahin-caha sur ma jambe à la traîne, je continue à chercher Hélène.*

## Kimberly

Le maire était au comble de l'énervement. « Vous n'avez pas le droit d'aller en bas ! Je suis le propriétaire de cette maison et je ne vous y autorise pas. Bon sang, ma femme est morte. C'est moi la victime, ici ! »

Il essaya de se lever de sa chaise, mais Smithers l'obligea de sa grosse main à se rasseoir.

« Si vous interférez encore une fois avec notre enquête, je vous fais arrêter, dit Kimberly au maire rouge de colère. Je vous le confie ? ajouta-t-elle en s'adressant au shérif.

– Il n'ira nulle part.

– Parfait. »

Kimberly ne savait pas où la domestique muette était en train d'emmener D.D., mais la détermination qu'elle avait lue sur son visage suffisait à la persuader que c'était grave. Néanmoins, D.D. était de taille à faire face à la situation. Ce qui signifiait qu'eux-mêmes devaient rapidement s'occuper de l'autre sujet à l'ordre de jour : le bureau de Martha Counsel.

Kimberly voulait être la première à voir toute la correspondance de cette femme, ses agendas professionnels et documents officiels. En

particulier tout ce qui concernait la fameuse « nièce » et les autres employées.

Car c'était un fait : là où il y avait un crime, il y en avait souvent des dizaines d'autres.

Fondamentalement, si Martha Counsel était le genre de femme prête à accepter une greffe illégale et son mari le genre d'homme prêt à fermer les yeux sur une infraction aussi grave, dans quelles autres magouilles avaient-ils pu tremper ?

Kimberly espérait trouver des réponses dans le bureau de madame, puisqu'elle était apparemment le cerveau de l'entreprise – ou du moins, sa gérante.

Première surprise quand elle entra dans la pièce : quelqu'un l'avait devancée. Le tiroir du bureau en merisier avait été ouvert et des dossiers étaient répandus sur la table et par terre. Un examen plus attentif lui révéla que la serrure du meuble avait été forcée.

Kimberly fit grise mine, enfila des gants et s'agenouilla pour évaluer les dégâts.

Le shérif n'avait pas quitté le maire d'une semelle et ne lui avait pas parlé de ça. Autrement dit, l'intrusion s'était très certainement produite après leur examen de l'ordinateur de bureau. Depuis ce moment-là, le maire était confiné dans le salon d'hiver. Alors qui ? La cuisinière ? Elle avait pu se faufiler dans ce couloir. Ou les bonnes, Bonita et Hélène ? Mais comme Bonita semblait avoir en tête une mission que seule D.D. pouvait remplir, Kimberly pensait pouvoir l'exclure sans risque.

À moins, évidemment, qu'il n'y eût quelqu'un d'autre dans la maison.

Kimberly sentit un picotement dans la nuque. Oui, ils avaient traité la pendaison de Martha Counsel comme un décès suspect. Mais ils n'avaient pas suffisamment envisagé qu'un des clients de la maison d'hôtes puisse constituer une menace.

Elle se redressa et regagna le salon à toutes jambes. Sans quitter des yeux monsieur le maire, assis sur sa chaise dans un silence de détresse, elle prit le shérif à part.

« On en est où de l'audition des clients ?

– Quatre couples. J'ai envoyé un adjoint les chercher. Il fallait qu'ils s'habillent, vu l'heure qu'il était, et qu'ils descendent.

– C'était il y a combien de temps ?

– Je ne sais pas. » Il consulta sa montre. « Quelque chose comme une demi-heure.

– Personne n'a besoin d'une demi-heure pour s'habiller. Demandez à votre adjoint de les faire descendre séance tenante. Vérifiez toutes les pièces d'identité, prenez tous les renseignements les concernant. Le bureau a été cambriolé. Tout ça cache quelque chose. Et il y a peut-être quelqu'un d'autre dans cet hôtel. »

Le shérif, les lèvres pincées, lui répondit d'un bref hochement de tête. Il activa le portatif radio accroché à son épaule, murmura quelques consignes à voix suffisamment basse pour que le maire n'entende pas, puis reprit sa surveillance de la salle à manger.

Kimberly repartit au pas de course vers le bureau. Elle remarqua au passage la porte suivante, entrouverte. Un courant d'air froid s'en échappait. L'escalier du sous-sol, comprit-elle. C'était donc de cela que parlait le maire quand il ne voulait pas qu'elles aillent « en bas ». Bien joué de la part de Bonita et D.D. Kimberly espéra que la jeune fille était en train d'offrir une visite guidée complète à sa collègue : sombres secrets de famille par-ci, activités criminelles par-là. Ce serait l'idéal.

En attendant, elle-même avait le bureau à explorer.

Chacun des dossiers éparpillés au sol portait le nom d'une employée. Les documents qu'ils contenaient semblaient classiques : copies de formulaires d'embauche, de pièces d'identité. Martha Counsel disait que les formalités étaient en règle et, à première vue, c'était le cas.

Mais ensuite Kimberly remarqua plusieurs absences. Il manquait le dossier d'Hélène. Il n'y avait aucun document en rapport avec la nièce. En outre, une des chemises était vide. *Stacey Kasmer*, y lisait-on au feutre. Mais Kimberly ne put trouver aucune trace d'une pièce d'identité ou d'un autre document officiel.

Puis elle alluma l'ordinateur. Protégé par un mot de passe. Ce qui signifiait qu'elle allait devoir retourner interroger le maire, ce dont elle n'avait aucune envie dans l'immédiat, ou bien attendre Keith, qui était sans doute capable d'en apprendre davantage sur cette bécane en dix minutes qu'elle-même en dix heures. Elle se demanda comment Flora et lui occupaient leur journée. Pourvu qu'ils ne s'attirent pas d'ennuis.

Se retournant, elle remarqua qu'un des volumes était légèrement de guingois dans la bibliothèque. Elle frôla du bout des doigts le dos des vieux livres d'histoire qui s'y trouvaient, tira sur l'un d'eux et, bingo, le reste suivit, révélant un petit coffre-fort mural noir.

Comme il faisait à peu près la taille d'un coffre-fort d'hôtel, il y avait peu de chances qu'il contienne des trésors volumineux. Mais des passeports, des documents importants, des aveux circonstanciés sur la transplantation rénale subie quinze ans plus tôt ? Kimberly ne pouvait que l'espérer.

Mais comment trouver la combinaison ?

Se balançant sur ses talons, elle réfléchit. Les dates de naissance sont toujours possibles, mais prévisibles. D'après son expérience... elle inspecta le dessous de l'étagère, à la recherche d'un morceau de papier scotché. Ayant fait chou blanc, elle passa à quatre pattes sous le bureau, alluma sa lampe de poche et se livra au même examen minutieux. Rien non plus.

Tout le monde note les combinaisons parce que tout le monde a peur de les oublier. Et tout le monde les garde à portée de main parce que personne n'a envie de courir à l'autre bout de la maison quand ça se produit. Donc la

combinaison devait se trouver quelque part. Il suffisait de se mettre dans la tête de Martha Counsel.

Kimberly s'assit dans le fauteuil de bureau. Un fauteuil de direction en cuir noir. Trop grand pour sa silhouette svelte, mais agréable. Il vous donnait aussitôt des allures de puissant chef d'entreprise. Elle le rapprocha du bureau et observa ce qu'elle avait devant elle. Écran en plein milieu. Clavier en dessous. Tapis de souris à droite. À droite également, trois photos dans de jolis cadres. Celle du mariage de Martha avec le maire. À côté, un tirage ancien, décoloré, peut-être la mère de Martha.

La dernière photo était celle d'une femme au sourire éclatant et aux cheveux noir de jais. Elle ne disait rien du tout à Kimberly.

Mais dans l'ensemble, c'était rangé. Tout était à sa place.

Kimberly pivota dans le fauteuil jusqu'à se retrouver dos au bureau et face au coffre-fort. Le code devait être à portée de main, elle en était convaincue. Martha était une femme qui n'aimait pas le désordre et qui était beaucoup trop efficace pour avoir envie de passer du temps à farfouiller pour retrouver une suite de chiffres oubliée. Élégant mais personnel. Discret mais facile d'accès.

Alors Kimberly devina : le premier livre qui tombait en morceaux, une histoire périmée de la région. Kimberly le prit sur l'étagère du bas et y découvrit bel et bien trois numéros, inscrits au crayon d'une main légère au revers de la couverture.

Elle fit tourner le cadran. Droite. Gauche. Droite.

*Clic.*

La porte s'ouvrit.

Le coffre-fort n'était peut-être pas très haut, mais il était d'une profondeur surprenante. La première chose sur laquelle tomba Kimberly fut une boîte dorée. Elle la sortit, la huma et sut ce qu'elle contenait : des chocolats. Du très haut de gamme, à voir l'emballage. Et jugés



suffisamment précieux pour être conservés dans le coffre, à l'abri de la convoitise du personnel.

Kimberly ne put s'empêcher de sourire. Respect pour une femme capable de mettre sous clé des chocolats importés.

Ensuite, une liasse de billets de cent dollars, pour un total de dix mille dollars. Celle-ci était posée sur trois autres liasses, et il y avait encore deux piles de trois derrière.

Kimberly sortit donc cent mille dollars. En liquide. Sacré fonds de roulement pour une maison d'hôtes, pensa-t-elle. Encore une preuve que rien ici n'était ce qu'il semblait être.

Ensuite elle trouva des passeports. Martha Counsel. Howard Counsel. Puis deux autres passeports, argentins. Les photos étaient celles de Martha et Howard. Les noms n'étaient pas les mêmes.

Du cash et des faux papiers.

« Ça se précise », murmura Kimberly.

Après de l'argent et des faux passeports, elle s'attendait à trouver une arme. Mais au lieu de cela, en explorant d'une main légère les profondeurs obscures, elle découvrit un objet d'une tout autre forme. Plusieurs centimètres de long, plat, avec des sillons étroits et des dentelures. Elle comprit de quoi il s'agissait au moment même où elle le sortait du coffre-fort tapissé de feutre : une clé en laiton. Ancienne et pesante, comme on en utilisait dans les hôtels historiques et les demeures de maître.

Elle regarda autour d'elle le bureau aménagé au goût du jour, avec son ordinateur moderne, son imprimante-scanner. Les meubles classeurs avaient tous des serrures ordinaires, la porte de la pièce aussi.

Puis elle eut une idée. Serrant la clé contre elle, elle descendit au sous-sol.

Elle y trouva D.D. en compagnie de la jeune fille.

D.D. se tenait devant une double porte en bois au bout d'un long couloir froid. La jeune fille passait frénétiquement de porte en porte ; vu son

agitation, elle n'avait pas encore trouvé ce qu'elle cherchait.

Kimberly eut l'impression d'être entrée dans un cachot moyenâgeux. Si les étages supérieurs de la maison avaient la majesté du style victorien, elles se trouvaient à présent dans une cave sombre et humide, où des chambres avaient été aménagées à la va-vite pour le personnel. Le corridor était étroit, le sol dallé de pierres lissées par des décennies de passage, et les appliques démodées multipliaient les ombres plutôt qu'elles ne les dissipaient.

Bonita se présenta devant Kimberly. Elle boitait plus encore qu'à son habitude, au point de faire des embardées. Elle leva les yeux vers Kimberly, les joues sillonnées de larmes, puis la poussa littéralement sur le côté et empoigna le bouton de porte suivant.

Kimberly lança un regard en coin à D.D.

« Elle cherche quelque chose, mais je ne sais pas quoi », expliqua celle-ci, visiblement aussi malheureuse que la jeune fille.

Kimberly brandit la clé en laiton. « Est-ce que ceci pourrait aider ? »

Aussitôt Bonita se posta devant elle, les yeux écarquillés. Elle s'empara de la clé, puis fonça vers la porte au bout du couloir.

Même de là où elle était, Kimberly voyait que l'énorme cadenas en laiton faisait la paire avec cette vieille clé. La jeune fille l'enfonça et donna un tour avec énergie. Le déclic sonore retentit dans le couloir étroit.

Bonita poussa avec vigueur les deux battants et faillit tomber dans la pièce. Un nouveau courant d'air froid les accueillit toutes trois. Puis D.D. et Kimberly entrèrent à leur tour.

En comparaison du corridor, la salle était immense. Une salle ancienne. On y retrouvait le sol en pierre lisse, d'une couleur qui hésitait entre le gris et le noir. Une grande cheminée en pierre dont le foyer était constitué de gigantesques dalles de granite dominait le mur latéral.

Kimberly sentit une odeur de cendres, donc la cheminée avait servi récemment – et ce n'était pas du luxe. Avec le froid pénétrant qui régnait,

elle n'aurait pas imaginé passer du temps dans cette pièce en quelque saison que ce soit sans une bonne flambée.

Elles étaient sous terre, donc il n'y avait pas de fenêtres. Juste d'autres vieilles appliques en laiton, qu'elle alluma à l'aide d'un interrupteur. Au fond de la salle se trouvait une immense table en chêne, assez grande pour douze, ou même seize convives. Entre elles et la table, un long canapé en cuir de couleur sombre faisait face à une demi-douzaine de fauteuils en confessionnal disposés en arc de cercle.

Un lieu de réunion. Mais dans quel but ? Kimberly ne voyait ni écran de télévision, ni matériel électronique d'aucune sorte. Pourquoi un groupe d'une douzaine de personnes voudrait-il siéger dans les entrailles de la terre ?

La jeune fille se plaça devant le canapé et montra le sol du doigt. Frappa du pied.

D.D. s'était rapprochée d'elle. L'enquêtrice passa la main sur le sol en pierre pour l'inspecter. « Je ne vois rien. »

Nouveau frappement de pied de la jeune fille, très frustrée.

Kimberly intervint. « Vous avez donné un dessin au commandant Warren. Un démon. C'est vous qui l'avez fait ? »

Hochement de tête énergique.

« Ce démon, il est venu ici ? »

Hochement de tête très rapide.

« C'est un homme », dit D.D.

*Oui oui oui oui oui.*

« Est-ce qu'il est là en ce moment ? » demanda Kimberly.

Haussement d'épaules. Une expression de peur évidente.

« Et hier soir ? »

*Oui !*

« Avec Martha et Howard ? »

*Oui oui oui oui oui.*

« Bonita, dit lentement D.D., est-ce que c'est lui qui s'en est pris à Mme Counsel ? »

*Oui !*

Kimberly se rapprocha. Elle examina le sol, puis toute la salle, sans déceler le moindre signe d'effusion de sang ou de violence. Cela dit, la seule manière de simuler une pendaison était d'étrangler la victime. Une mort relativement propre. Il faudrait qu'elle fasse venir des techniciens de scène de crime, qui pourraient vaporiser des produits chimiques capables de révéler d'éventuelles traces de sang. Naturellement, plus la demeure était ancienne, plus il était difficile de prouver que les traces étaient récentes. Or la plupart des bâtiments semblaient avoir des histoires de violence à livrer.

Elle arpenta la pièce, renifla le foyer, tendit les mains en quête de chaleur. Il avait incontestablement été utilisé récemment... mais une fois encore, cela ne prouvait rien. Et l'interrogatoire qu'elles étaient en train de mener auprès de Bonita ne serait pas suffisant. Par définition, elles étaient obligées de poser des questions fermées. Techniquement, cela s'appelait influencer le témoin. Et comme en outre elle était mineure, cela ne tiendrait pas la route au tribunal.

Il allait falloir qu'elles fassent appel à un spécialiste des auditions, parce qu'elles étaient clairement en dehors de leur champ de compétences. Elles faisaient simplement ce que font les bons enquêteurs : elles improvisaient au fur et à mesure.

Kimberly jeta un coup d'œil à la porte. Des battants en chêne, très grands, très lourds, très solides, fermés en permanence avec une clé, elle-même gardée au coffre-fort. Qu'est-ce qui faisait que cette salle exigeait des mesures de protection aussi drastiques ?

Kimberly la trouvait surtout froide, pleine de courants d'air et, même avec le mobilier, trop sépulcrale au goût de la plupart des touristes. Dîners-spectacles ? Mais dans ce cas, pourquoi mettre le décor sous clé ?

Bonita, reprise par son anxiété, tirait sur le bras de D.D.

« C'est le démon que vous cherchez ? » demanda celle-ci.

Un rapide non, les yeux écarquillés de peur.

« Mais vous cherchez quelqu'un ? »

*Oui.*

« Un client ? »

*Non.*

Un temps. D.D. réfléchissait à la manière la plus efficace de poser la question suivante. « C'est quelqu'un que j'ai rencontré ? »

*Oui.*

« Le maire est encore à l'étage avec le shérif, énuméra Kimberly. La cuisinière est devant ses fourneaux. Les adjoints de Smithers rassemblent les clients. Quelqu'un a fouillé par effraction le bureau de Martha Counsel et je me demande s'il n'y aurait pas un loup dans la bergerie. Ou alors, ajouta-t-elle en regardant Bonita, un démon. »

Bonita soupira, tira de nouveau sur le bras de D.D.

« Hélène ! s'écria celle-ci. La deuxième femme de chambre ! »

*Oui oui oui oui oui !*

« Vous êtes inquiète pour elle ? »

*Oui !*

« Vous pensez qu'il a pu lui arriver malheur ? »

Hochement de tête frénétique.

« Le démon ? »

Bonita confirma.

Kimberly et D.D. échangèrent un regard. « Le dossier d'Hélène avait disparu du bureau de Martha Counsel, se rappela Kimberly.

– On fouille toute la baraque. De la cave au grenier. Entre le décès suspect et maintenant la disparition d'une femme, on a un motif valable. On va tout retourner.

– Le maire va avoir une attaque », fit remarquer Kimberly.

D.D. eut un sourire carnassier. « Qu'il ne se gêne pas. »

Elle prit Bonita par la main. « Vous restez avec moi, d'accord ? On est une équipe. Où je vais, vous me suivez. Vous ne me quittez pas d'une semelle et réciproquement. »

La jeune fille leva les yeux vers elle. Dans la pénombre, l'expression de son visage était difficile à déchiffrer. À mi-chemin entre désir et fatalisme, pensa Kimberly. En tant que mère, lire cela sur le visage d'une enfant lui fendait le cœur.

« Vous n'allez plus vivre ici », dit-elle.

La jeune fille sursauta. Manifestement, elle ne s'attendait pas à une telle annonce.

« À partir de maintenant, vous êtes un témoin. On vous emmène pour vous mettre à l'abri. »

De nouveau ce regard : elle avait envie de le croire, mais craignait d'espérer.

« Bonita, lui souffla D.D. On va vous protéger. Je vous le promets. On va vous protéger. »

L'adolescente respira un coup et hocha lentement la tête. Mais lorsqu'elle suivit D.D. dans le corridor, la main de l'enquêtrice toujours dans la sienne, Kimberly ne lut que de la peur dans ses épaules voûtées.

Elles prirent l'escalier pour regagner le grand hall.

D.D. emmena Bonita dans une pièce à part afin que la jeune fille ne se trouve pas une minute de plus en présence du maire ou de la cuisinière.

Pendant ce temps, Kimberly demandait au shérif de faire fouiller l'établissement de fond en comble par ses agents. Ce qui lui laissait à elle-même la mission d'interroger les clients, quatre couples apparemment tout ce qu'il y avait de plus ordinaire, qui n'avaient visiblement aucune idée de ce qui se passait et pour qui la situation était rapidement en train de perdre son éventuel attrait initial.

Le maire, effondré dans un coin, était perdu dans un monde de chagrin et de culpabilité.

On ne retrouva pas Hélène.

Et, en fin d'après-midi, force fut de constater que la cuisinière s'était également volatilisée.

Kimberly déclara l'établissement tout entier scène de crime. Les clients réunirent leurs bagages et furent transférés dans d'autres hôtels, une fois leurs identités et coordonnées relevées par les agents. Après discussion, le shérif décida de mettre le maire en garde à vue, au motif qu'il n'avait pas pu produire de documents en règle concernant ses employées. Il serait très certainement libéré sous caution le lendemain matin, mais son arrestation dégageait le terrain pour la soirée, ce qui permettrait aux techniciens de se livrer à un examen beaucoup plus approfondi. Elle ajoutait aussi un certain poids à la consigne qu'on donnerait ensuite au maire de ne pas quitter la ville.

Celui-ci ne réagit pas. Ayant quitté son air bravache du matin, il s'était réfugié au tréfonds de lui-même. Le shérif informa Kimberly qu'il allait le placer sous surveillance anti-suicide ; elle jugea que c'était là une sage décision.

Puis ce fut bouclé. La maison d'hôtes était vidée de ses clients et de son personnel. Une équipe d'enquêteurs partait, une autre (en partie composée de techniciens de scène de crime) arrivait, et les curieux qui s'étaient massés devant le bâtiment finirent par se lasser du spectacle.

Kimberly et D.D. descendirent le perron avec Bonita et attendirent patiemment que la jeune fille, sur le trottoir, prenne ses repères et regarde autour d'elle d'un air médusé. L'avait-on seulement autorisée à sortir de la maison jusqu'alors ?

La journée avait été longue. Ils étaient tous sur les rotules et avaient encore un débriefing de la cellule d'investigation devant eux.

Elles firent monter Bonita dans la voiture de Kimberly et prirent la direction du motel, sans remarquer l'ombre qui quittait la fenêtre de l'autre côté de la rue.

## Flora

Keith et moi sommes épuisés lorsque nous regagnons le motel. Je ne sais même plus quelle heure il est. Six heures ? Sept heures du soir ? Nous devrions probablement nous doucher et nous préparer pour une réunion de la cellule. Je n'ai pas envie de me doucher. Pas envie de bouger. Juste de m'effondrer sur le lit et de fixer le plafond jusqu'à ce que ma vision se brouille et que la réalité disparaisse.

Après notre visite de la cabane de Jacob, Walt nous a ramenés chez lui. Il nous a préparé un repas. Il a fait cuire du poisson frais sur un feu de bois et l'a servi avec des rondelles de citron et des micropousses. C'était meilleur que tout ce que j'avais jamais mangé au restaurant. Installés dans la véranda à côté du lave-linge et du sèche-linge, nous avons dégusté un repas dont n'importe quel chef trois étoiles aurait pu s'enorgueillir.

Keith a mangé deux assiettes. Comme j'étais en pleine expérience de sortie du corps, je me suis contentée d'une seule.

« Vous n'aimez pas ? s'est inquiété Walt.

– Je ne mange pas beaucoup.

– Vous devriez. Les filles ont besoin de prendre des forces. »

Ce qui a bien sûr eu le don de me couper définitivement l'appétit. Keith a fait parler Walt. De ses précieuses micropousses. De tout le temps qu'il



passé dans les restaurants gastronomiques d'Atlanta et des ficelles du métier qu'il y a apprises. De ses projets d'agrandissement, de sa peur paranoïaque de la concurrence.

Il ne savait toujours pas si Jacob était déjà venu à Niche il y a quinze ans – ou à une quelconque période avant le jour où il était venu se présenter à lui au bar. Cela dit, Walt lui-même ne sortait pas beaucoup. Les gens du village ne l'aimaient pas, et il le leur rendait bien.

Quel véhicule Jacob conduisait-il le jour où Walt l'avait vu ?

Walt dut réfléchir à la question. Un pick-up, pensait-il. Rien d'extraordinaire. Suffisant pour se déplacer sur des chemins de terre.

Est-ce que ce véhicule appartenait à Jacob ? Est-ce qu'il l'avait loué ou emprunté ?

Walt regarda Keith d'un air abasourdi : pourquoi diable poser des questions pareilles ?

Les plaques d'immatriculation, insista Keith. Est-ce que le véhicule était immatriculé en Géorgie ou dans un autre État ?

En Géorgie, pensait Walt. Tiens oui, pour sûr, c'était une voiture du coin.

Cela avait suffi à me tirer de ma léthargie. « Comment vous le savez, que c'était une voiture du coin ?

– Y avait un autocollant de la mairie sur le pare-brise. Vous savez : pour la déchetterie. »

Donc Jacob conduisait un véhicule immatriculé dans la région. L'avait-il volé ? Emprunté à un ami ? Keith m'a regardée et j'ai deviné ce qu'il se disait : on devrait prendre une photo de la voiture de Walt, plaques comprises. Un petit hochement de tête de ma part, et Keith s'excuse et quitte rapidement la véranda, en service commandé.

Il est vraiment bon à ce jeu.

Walt insiste pour faire la vaisselle après le repas. J'explore sa petite maison, à la recherche de photos, de souvenirs personnels, tout ce qui

pourrait m'en dire davantage. Mais surtout, j'éternue à cause des monceaux de poussière et je me sens de plus en plus claustrophobe dans cet espace sombre qui empeste le moisi.

Si Jacob a vécu ici quand il était enfant, je n'en vois aucun indice. Tout souvenir de la famille de Walt a disparu depuis longtemps et la seule chose qu'il reste de leurs photos, ce sont des traces à peine visibles sur les murs à l'ancien emplacement des cadres.

Keith revient. Il est temps que nous prenions congé. Que dire au père de l'homme qui vous a kidnappée ? À ce père qui s'était juré de revenir vous sauver, mais qui est arrivé trop tard ? Qui vous a accueillie en vous mettant en joue avec son fusil, vous a offert une visite guidée de votre pire cauchemar et vous a ensuite servi un repas absolument renversant ?

Je me contente d'une simple poignée de main. Mon cerveau est hors service. On dirait que je suis tombée dans le terrier du lapin blanc, où tout paraît complètement irréel.

Keith, comme à son habitude, tient la barre. Il remercie Walt pour le temps qu'il nous a consacré, la visite, le repas. Lui souhaite le meilleur avec ses micropousses (ça ne mange pas de pain). L'avertit qu'il y a des chances que nous repassions d'ici peu. Avec une ou deux personnes, peut-être – des policiers, par exemple.

Walt hoche la tête nerveusement, s'essuie les mains à plusieurs reprises sur son jean. Accepte tout.

Nous nous toisons un long moment. Je vois qu'il n'a plus d'excuses en lui, et de mon côté je n'ai plus de pardon en moi, alors nous sommes quittes, je suppose.

« Merci pour le poisson », réussis-je à articuler.

Puis je suis Keith à l'extérieur et je le laisse nous reconduire à l'hôtel.

« Je suis désolé, dit l'employé du motel à la seconde où nous franchissons les portes de la réception. Vous allez devoir partir. »

Je regarde Keith. Je n'ai plus toute ma tête depuis quelques heures, donc il se peut que j'aie mal entendu.

Keith : « Je vous demande pardon ? »

– Nous ne pouvons plus vous héberger. Vous devez partir. » C'est le même réceptionniste qu'hier. De petite taille, fluët, d'épais cheveux bruns et des mains qui trahissent une extrême nervosité. Il ne cesse de les ouvrir et de les refermer, comme s'il ne savait pas très bien quoi faire de lui-même.

« Je croyais que ces chambres étaient réservées pour une semaine, dit Keith, prenant la situation en main.

– Oui, mais il y a eu du changement. Merci d'aller chercher vos affaires. Je peux vous fournir une liste d'autres établissements.

– Il y a un problème avec nos chambres ?

– Oui, voilà ! » répond l'homme, la mine réjouie. Je le regarde attentivement. Je n'ai jamais vu quelqu'un mentir aussi mal.

« Dans ce cas, nous allons en prendre d'autres.

– C'est impossible.

– Impossible ?

– Le problème... » L'homme fait la grimace, se creuse manifestement les méninges. « Le problème concerne toutes les chambres ! » Nouveau sourire. Il se croit tiré d'affaire. Je me demande s'il y aurait des pailles dans le coin du petit déjeuner. J'ai déjà tué avec une paille, je suis sûre que je pourrais recommencer.

Devinant mon état d'esprit, Keith me prend la main. « Donc vous jetez tout le monde dehors ? Tous vos clients ? »

– Exactement !

– Tous les représentants des différentes forces de l'ordre ? Agents du FBI ? Police du comté ? Vous ne voulez pas de ces officiers exemplaires chez vous ? »

L'autre ouvre de grands yeux noirs. Est saisi d'une hésitation.

« Il y a un problème avec toutes les chambres », répète-t-il d'une voix aiguë.

Keith reste d'un calme olympien. « Je veux parler au responsable. »

Enfin une réaction normale : le réceptionniste se ressaisit, bombe le torse. « C'est moi, le responsable !

– Dans ce cas, je veux parler au propriétaire.

– C'est moi, le propriétaire ! Je suis ici chez moi. Et vous devez partir ! Ouste ! »

Derrière nous, les portes de la réception s'ouvrent. Kimberly les franchit à grandes enjambées, accompagnée de D.D. Une jeune fille habillée en femme de chambre les suit. Elle souffre d'une légère claudication, son visage est affaissé et elle regarde autour d'elle d'un air complètement abasourdi.

« J'ai rencontré le père de Jacob Ness, annoncé-je.

– L'hôtel nous jette dehors », dit Keith au même moment.

Kimberly et D.D. s'arrêtent net. La jeune fille me regarde avec des yeux étonnés.

« Donnez-moi trente secondes pour m'occuper de son cas et on récupère nos chambres, dis-je.

– D.D., ordonne sèchement Kimberly, remettez sa laisse à votre roquet.

– Un mot de plus, me prévient D.D., et j'appelle votre mère. »

Je gronde tout bas. De dépit. Mais elle me tient et elle le sait. Parce que ensuite ma mère appellerait le docteur Samuel Keynes. Et que dès que mon avocat des victimes pointe le bout de son nez... les choses se corsent. D.D. le sait parfaitement.

« Donc, en ce qui concerne nos chambres... », reprend Kimberly en se tournant vers le directeur. Sa voix est plus douce quand elle le veut. On y entend une pointe de cet accent du Sud où elle vit maintenant depuis dix ans. D.D. et moi serons toujours de vraies filles du Nord ; Kimberly, en

revanche, peut jouer de son charme de fille du coin. « Quelque chose ne va pas ? »

Le nabot ne demande pas mieux que de parler avec elle. Il me quitte aussitôt du regard. « Il y a un problème, euh... technique. Toutes les chambres doivent être évacuées. Tout le monde. Tout le monde doit partir.

– Alors que nous avons réglé toutes ces chambres pour la semaine ? Que ça a été organisé par les services du shérif ?

– Je suis navré. Vraiment. Il n’y a rien à faire. Tout le monde doit partir.

– Est-ce que vous auriez une liste d’établissements sur lesquels nous pourrions nous rabattre ?

– Oui !

– Le problème... »

Le directeur (ou le propriétaire, ou que sais-je) rougit.

« C’est que, si je me souviens bien, continue calmement Kimberly, celui-ci était un des seuls qui pouvaient accueillir un groupe de cette taille. Et comme nous sommes à la veille du week-end en pleine saison d’automne, quelle est la probabilité que ces autres établissements aient des chambres libres ?

– Vous aurez peut-être de la chance.

– Je ne crois pas. Je pense au contraire que vous essayez de nous chasser de la ville. De diviser la cellule d’investigation. Voire de nous obliger à rentrer à Atlanta. Mais pourquoi feriez-vous une chose pareille ?

– L’hôtel a un problème technique, répète le type.

– Ça va bientôt être vrai », dis-je dans ma barbe.

D.D. me lance un regard de remontrance.

« Quel problème, au juste ? demande Kimberly.

– C’est-à-dire... il n’y a plus d’eau chaude ! Vous ne pouvez pas rester dans ces conditions.

– Qu’à cela ne tienne. Je vais passer un coup de fil. On va vous faire réparer ça tout de suite. Prenez-le comme un témoignage de notre

gratitude. »

Le directeur se lève, stupéfait. « Et... et... mes ordinateurs sont en panne. Je ne peux enregistrer personne. Pas d'ordinateurs, pas de clients dans l'hôtel.

– Je peux vous arranger ça », propose Keith.

Le type a l'air à deux doigts de fondre en larmes. Ou de fuir. Voire les deux. « Je vous en prie, essaie-t-il.

– Non. »

D.D., qui avait jusque-là gardé le silence, prend finalement la parole : « Qui vous a demandé de nous chasser ? »

Le type grimace, recommence à fermer et ouvrir frénétiquement les poings. « Je ne vois pas de quoi vous parlez.

– Alors considérez que c'est ça, le vrai cadeau qu'on vous fait, dit Kimberly en posant une main sur son bras : on ne cherchera pas plus loin, pour l'instant. Vous pouvez dire à la personne qui a exigé notre départ que la police a serré les rangs. Vous ne pouviez rien faire. Et vous pouvez aussi dire à votre patron que s'il voit quelque chose à redire à notre présence, qu'il n'hésite pas à nous contacter directement. Bon, je vais me doucher, conclut-elle en sortant la clé de sa chambre. Débriefing dans une heure. » Elle se tourne vers moi. « Désolée, vous dites que vous avez rencontré le *père* de Jacob Ness ?

– C'est ça.

– Vous allez en avoir, des choses à nous raconter.

– À votre place, je ne raterais pas ça. »

Kimberly part dans le couloir et je m'attends à ce que D.D. en fasse autant, mais sa nouvelle protégée et elle restent plantées là à me regarder.

« Vos chambres sont voisines ? » nous demande D.D., à Keith et à moi.

On pouvait lui faire confiance pour être au courant.

Keith hoche la tête.

« Je les réquisitionne. Pour Bonita et moi. Elle ne peut pas rester seule. C'est un témoin de première importance.

– Bonita ? » demande Keith.

D.D. désigne la jeune fille. « Elle était employée au Mountain Laurel. Maintenant elle est avec nous.

– Et où est-ce qu'on va aller, nous ? demandé-je, perplexe devant ce changement de chambre.

– Vous n'avez qu'à prendre ma chambre, tous les deux », dit-elle avec un sourire entendu. De quoi je me mêle.

« Je peux dormir sur un lit d'appoint, propose Keith.

– Ah, non, non, non, proteste aussitôt le directeur. Pas de lit d'appoint. Vous ne devriez même pas avoir de chambres ! »

Tant pis pour Kimberly qui voulait qu'on me tienne en laisse. Je tire mon couteau papillon de ma Doc Martens et je le manipule ostensiblement : ouvert, fermé, ouvert, fermé.

« D'accord pour le lit d'appoint ! » glapit le type.

Mais à ce moment-là mon regard tombe sur la jeune femme de chambre. Son visage a pris un teint de cire. Ses yeux se sont agrandis de peur et elle regarde mon couteau avec horreur.

Je le range aussitôt, non sans l'avoir vue se toucher l'avant-bras. Le poignet de sa manche est légèrement remonté et un motif alambiqué de cicatrices danse sur sa peau.

Je ne me sens plus forte.

Je me sens honteuse.

Honteuse d'être ce qu'un monstre a fait de moi.

Et je me sauve dans le couloir avant que l'un d'eux me voie pleurer.

## Kimberly

Pas de lasagnes ni de trifle au chocolat offerts par ces dames de la paroisse, ce soir. En revanche, la salle de réunion du shérif proposait des plateaux de sandwiches traiteur, quelques salades qui avaient peu de succès, et une table supportant un assortiment de boissons, la plupart à forte teneur en caféine. Franny s'affairait, débarrassant les assiettes vides à l'aide d'un gigantesque plateau de service qu'elle portait sans effort d'une table à l'autre, avec un sourire si épanoui qu'on aurait dit un croisement entre un modèle de parfaite ménagère et un cas psychiatrique. Autour des tables disposées en U, les enquêteurs démarraient leurs ordinateurs tout en enfournant leur repas.

Kimberly prit un instant pour évaluer l'humeur générale. Fatiguée mais sur le coup, estima-t-elle. Elle entra dans la pièce, Flora et Keith en remorque, s'adjudgea un sandwich à la dinde, de la salade verte et un Coca Light. Puis elle prit la chaise libre à côté du shérif. D'eux tous, c'était lui qui semblait le plus marqué. Kimberly et son équipe n'avaient aucun lien avec la région, tandis que cette affaire le touchait personnellement.

Il la salua d'un signe de tête, mâchant d'un air absent.

« Howard Counsel est au frais ? lui demanda Kimberly.

– En cellule, sous la surveillance d'un adjoint.



– Je suis désolée. »

Le shérif lui lança un regard. « Ces choses terribles qui se sont passées ici... Vraiment terribles. J'ai l'impression de ne plus connaître cette ville.

– On va trouver.

– Le téléphone commence à sonner en permanence. Les gens voudraient qu'on les rassure, qu'on leur dise qu'il n'y a aucun danger et que le problème est résolu. Ben voyons ! je suis encore plus perdu qu'hier. Évidemment, je ne peux pas leur dire ça.

– Mentir fait partie du métier, lui assura Kimberly.

– Sauf que moi aussi, j'aimerais bien être sûr qu'il n'y a pas de danger. Ce n'est qu'une question de temps avant que les journalistes débarquent. Je n'en reviens pas que nous ayons été épargnés jusque-là.

– Maintenant que l'anthropologue est repartie pour Atlanta avec trois nouveaux cadavres, le temps est sans doute compté », convint Kimberly.

Le shérif ferma les yeux. « Vous croyez réellement que Martha Counsel s'est pendue ?

– Non.

– Elle a été assassinée. Mais pas par son mari. Je n'y crois pas une seconde. Ce qui signifie qu'il y a une autre menace. Que nous n'avons pas encore identifiée. »

Kimberly le regarda avec une réelle sympathie. Elle comprenait le stress et la tension auxquels il était soumis. Ils avaient désormais sur les bras non pas un mais cinq corps, et non pas une vieille affaire mais un nouveau meurtre. Aucun motif de se réjouir là-dedans, surtout pour le responsable de la police locale.

Prise d'une impulsion, elle posa sa main sur la main charnue du shérif et la serra. « On va y arriver. »

Il ne parut pas convaincu, mais lui rendit son signe d'amitié.

Du mouvement du côté de l'entrée : les membres de l'équipe de recueil d'indices arrivaient, dans leurs vêtements encore tout crottés. Le docteur

Jackson était en route pour Atlanta avec les squelettes qu'ils avaient collectés et l'équipe allait leur donner des nouvelles fraîches des sépultures.

Kimberly leva la main pour saluer Harold, dont la silhouette efflanquée dominait celle de ses collègues. Comme toujours, la patronne, Rachel, menait les troupes. Le visage rougi par le soleil et sillonné de traînées de sueur et de saleté, elle adressa un signe de tête à Kimberly. Franklin et Maggie entrèrent en file indienne à la suite des deux autres et tous filèrent droit vers les victuailles. Harold, après une seconde d'hésitation, prit trois sandwichs différents. Il avait beau être bâti comme un haricot, il avait un appétit de sumo.

Flora et Keith étaient déjà assis autour de la table, elle avec une bouteille d'eau, lui avec une assiette de salade de pâtes. Kimberly laissa à l'équipe de recueil d'indices le temps de s'installer, et le moment fut venu d'attaquer. Elle se leva et se plaça à l'avant de la salle.

« Ç'a été une grosse journée. J'ai l'impression que beaucoup d'entre vous ont des découvertes à partager. Je vais commencer par le décès suspect qui nous a amenés à nous rendre au petit matin au Mountain Laurel. » Elle résuma rapidement la découverte du corps de Martha Counsel, le message suicidaire qui l'accompagnait et ce que leur avait révélé le maire : sa femme avait bénéficié d'une transplantation rénale clandestine une quinzaine d'années plus tôt. Elle remarqua que Franny avait cessé de s'activer devant le buffet et écoutait en silence. Le chagrin se lisait sur son visage. Comme le shérif, elle connaissait sans doute personnellement les Counsel. Rien dans cette petite communauté ne serait plus jamais pareil.

Rachel leva la main. « Une seconde : nous avons retrouvé du matériel médical avec un des corps dans la tombe collective. Est-ce que vous êtes en train de nous dire que cette victime pourrait avoir été la source du rein greffé illégalement ?

– On ne sait pas encore. Le médecin qui a réalisé l'opération est mort il y a huit ans. Nous nous efforçons de retrouver son ancienne secrétaire pour

consulter ses vieux dossiers. Mais quand on sait qu'une habitante de ce village a subi une intervention chirurgicale clandestine à peu près à l'époque où quatre corps étaient ensevelis en forêt, on peut difficilement imaginer qu'il s'agisse d'une coïncidence.

– Autrement dit, d'autres personnes de la région pourraient avoir eu recours au même médecin, conclut posément Rachel.

– Tout à fait », confirma Kimberly.

D'autres mains se levèrent, mais elle-même leva la sienne.

« Un instant, dit-elle. Nous avons appris d'autres choses au Mountain Laurel. Il semblerait qu'au moins une partie du personnel n'était pas déclarée. Et comme il s'agit dans la majorité des cas de jeunes femmes, il est très possible que les quatre victimes exhumées aient un lien avec cette maison d'hôtes. Malheureusement, comme certaines étaient là clandestinement, je ne sais pas très bien comment nous allons pouvoir remonter quinze ans en arrière pour retrouver leur identité. Mais nous savons au minimum qu'on se livrait à de la traite d'êtres humains dans cet établissement, qu'il s'agisse de main-d'œuvre à bas coût ou, pire encore, de candidates au don d'organes. »

La révélation fit des vagues dans l'assistance.

« Le maire a été mis en détention et placé sous surveillance antisuicide. Nous avons aussi une... » Elle hésita. Elle ne voulait pas trop en révéler au sujet de la nouvelle protégée de D.D. Cette fille était isolée, muette, vulnérable. « Nous avons une source, dit finalement Kimberly, qui nous amène à penser qu'un autre individu a pu jouer un rôle dans cette organisation. Un homme non identifié, je ne peux rien vous dire de plus pour l'instant. Il est très vraisemblable que ce soit cette personne qui ait tué Martha Counsel, donc, quelle que soit son identité, il a clairement à perdre dans l'histoire. Nous pensons que la cuisinière est peut-être aussi complice, or elle a disparu. Le shérif Smithers a lancé un avis de recherche avec son signalement. Également portée disparue, une femme de chambre, Hélène

Tellier. Nous avons des raisons de croire que ses jours sont en danger. Il se pourrait même que la cuisinière, ou notre sujet non identifié, l'ait enlevée. »

Autour de la pièce, son auditoire ouvrait de grands yeux. En s'entendant résumer à voix haute les événements des douze dernières heures, Kimberly en était elle-même étonnée.

Un de ses collègues du FBI demanda la parole. « Nous avons une information qui pourrait avoir un lien.

– Je vous écoute.

– Nous avons fait des recherches sur les noms des clients des hôtels que nous avons pu recenser depuis seize ans, pour voir s'il n'y aurait pas parmi eux des délinquants sexuels fichés, des repris de justice, etc. »

Kimberly hocha la tête.

« Or dix à quinze pour cent des noms qui figurent sur les registres n'existent tout simplement pas. Ce sont visiblement des noms d'emprunt. On ne trouve pas non plus de paiements par carte de crédit associés à ces réservations, ce qui donne à penser que les individus en question ont payé en liquide. Et si on croise cette liste de noms avec ceux des reçus de cartes de crédit dans les restaurants, on n'obtient rien non plus. Nous avons des dizaines de réservations dans divers établissements hôteliers qui semblent être le fait de fantômes. »

Le shérif réagit.

« Dix à quinze pour cent, vous dites ? »

L'agent confirma : « Ça fait des dizaines de personnes par an, sur des années et des années.

– Il y a toujours des gens qui préfèrent payer en liquide, mais ça me paraît très élevé comme proportion. Que des personnes seules ? Des hommes, des femmes ?

– Il n'y a pas de constante. Certaines réservations concernent des couples, d'autres des hommes, des femmes. Certains noms évoquent une origine ethnique, mais allez savoir.

– Quelle période de l’année ? relança Kimberly.

– Ça suit la courbe de fréquentation de la région. La plupart des noms apparaissent en été, quand l’activité bat son plein à Niche. Et ensuite les week-ends d’automne, ce genre de choses.

– Donc nos touristes “fantômes” arrivent en même temps que tout le monde. Ils se fondent dans la masse.

– Exact.

– Et ils se répartissent dans de multiples établissements ?

– Toujours exact. » L’agent hésita. « Quoiqu’il faille noter que nous n’avons reçu aucune liste en provenance du Mountain Laurel, puisqu’ils affirmaient que leur système informatique ne remontait pas aussi loin dans le temps. Maintenant je me demande...

– ... combien de “fantômes” ça ajouterait à votre liste si vous aviez accès à ces registres ? » termina Kimberly.

L’agent hocha la tête.

« Qu’est-ce qui peut attirer dans un petit patelin des dizaines de personnes par an, se présentant toutes sous une fausse identité ? » demanda lentement Kimberly. Elle s’était adressée au shérif, mais ce fut Keith qui répondit.

« Trafic d’êtres humains, de stupéfiants, de greffes d’organes et autres interventions médicales illicites, énuméra-t-il. Peut-être même un club d’amateurs de pornographie, quoique la plupart de ces délinquants préfèrent rester chez eux devant leur ordinateur. Un réseau de proxénétisme, en revanche, ce serait possible. »

Kimberly regarda l’informaticien avec de grands yeux. « Merci, dit-elle finalement.

– Quelle que soit la bonne hypothèse... » Keith se pencha sur la table, pris de passion pour le sujet. « ... le point commun est que Niche fait office de plaque tournante. Les participants viennent ici sous de faux noms, puis repartent chez eux. Avec le nombre de touristes qui ne font que passer, c’est

la couverture parfaite, n'est-ce pas ? Un inconnu venu pour le week-end n'aura rien qui sorte de l'ordinaire. Et Niche, tout au nord de la Géorgie, est idéalement placé, puisque le village est rapidement accessible en voiture depuis quatre États limitrophes et qu'Atlanta et son grand aéroport sont à un jet de pierre. J'ajouterais que la petite taille et la faiblesse économique de la région facilitent le chantage. Qu'on achète ses voisins ou qu'on les réduise au silence par des menaces, tout marche. Franchement, je m'étonne que davantage de charmantes petites villes de montagne ne soient pas le siège d'entreprises criminelles. »

Keith se radossa à son siège. Le shérif se passa une main sur le visage. Le malheureux avait l'air à deux doigts de tourner de l'œil, tandis qu'au fond de la pièce, la grande Franny, pourtant solide comme un roc, donnait des signes de faiblesse. Cramponnée à la délicate croix en or qu'elle portait autour du cou, elle secouait lentement la tête, comme pour rejeter une analyse qui ne pouvait en aucun cas être exacte.

« Jacob Ness est venu dans la région, dit Flora d'une voix parfaitement blanche. Nous avons rencontré son père aujourd'hui, Walt Davies. Il nous a emmenés voir la cabane abandonnée où Jacob m'a séquestrée il y a huit ans.

– Walt Davies ? » Le shérif se réveilla, incrédule. « C'est le père de Ness ?

– Il cultive des micropousses », dit Flora.

Keith posa une main sur la sienne.

Kimberly jeta un regard vers le tableau blanc à côté d'elle et se rendit compte qu'elle n'y avait rien noté. Parce que cette réunion était comme ça : une avalanche d'informations, dont presque aucune ne semblait avoir le moindre sens.

« D'accord, reprenons point par point. Jacob Ness a bel et bien un lien avec Niche. » Kimberly déboucha le feutre et écrivit le nom de Jacob en haut d'une colonne. Puis elle ajouta *Clients fantômes* en haut d'une

deuxième. Puis *Mountain Laurel*, d'où elle fit partir plusieurs traits vers *Martha Counsel*, *Howard Counsel*, *Sujet non identifié* et *Cuisinière*.

Flora regardait fixement la table. Ce n'était pas seulement que cette femme était exténuée, comprit Kimberly, elle était sous le choc. La poussée d'adrénaline déclenchée par sa prodigieuse découverte avait reflué et elle était en pleine descente.

Keith fut le premier à réagir. « Oui et non. Walt est le père de Ness, mais d'après lui Jacob et sa mère avaient disparu de la circulation il y a quarante ans. Walt ne savait même pas s'ils étaient encore en vie quand Jacob s'est pointé un beau soir dans une taverne pour se présenter à lui. C'était juste après l'enlèvement de Flora, donc il y a environ huit ans. »

Kimberly hocha la tête et ajouta une frise chronologique sur le tableau.

« D'après Walt, si Jacob est venu ici avant cette date, il n'était pas au courant.

– Walt vit coupé du monde », fit remarquer le shérif.

Kimberly comprit ce qu'il voulait dire. « Donc Jacob pouvait se trouver dans les parages sans qu'il le sache.

– Jacob a emmené Walt à l'endroit où il séquestrait Flora, dit Keith. Une cabane abandonnée au fond des bois. C'est pour ça que personne n'a jamais pu la retrouver. Elle ne figure même pas dans le cadastre. »

Kimberly ajouta *Cabane abandonnée* sous le nom de Jacob. Elle n'avait jamais envisagé une telle hypothèse. Mais si, comme le disait Keith, le village de Niche constituait une plate-forme de distribution idéalement située, ses cabanes à l'abandon au fond des bois seraient d'excellents lieux de remise de la marchandise.

« Est-ce que Walt sait quel type de véhicule conduisait Ness ?

– Un vieux pick-up. Avec un autocollant pour la déchetterie, donc une voiture du coin. »

Kimberly s'étonna. Nota. « Elle était à lui ou il l'avait empruntée ?

– Mystère. Walt prétend qu'il n'était pas d'accord avec ce que faisait Jacob. Qu'il serait même revenu pour libérer Flora, mais que Ness et elle étaient déjà partis. »

Le shérif intervint : « Vous le croyez ? »

Keith mit plus de temps à répondre : « Oui, il me semble. Mais Walt... c'est un sacré personnage.

– Est-ce qu'il savait d'autres choses sur Jacob ? demanda Kimberly. Où il avait passé les quarante dernières années, ce qu'il avait fait ?

– Walt dit qu'ils ne sont pas rentrés dans les détails. Qu'il était trop éberlué de voir son fils après tout ce temps pour poser beaucoup de questions.

– Mais il était certain que Jacob était son fils ?

– On reconnaît toujours la chair de sa chair », répéta Keith avec solennité.

Kimberly jeta un coup d'œil vers Flora. Son visage était totalement dénué d'expression, mais au moins Kimberly comprenait maintenant pourquoi.

« Walt vous a emmenés dans la cabane où Flora avait été retenue captive. »

Keith confirma.

Kimberly n'avait pas réellement besoin de poser la question suivante pour en connaître la réponse. Le visage de Flora était éloquent. « Et c'était le bon endroit ?

– Avec la moquette couleur de merde et tout, murmura Flora en faisant tourner sa bouteille d'eau entre ses mains.

– Je vois. » Kimberly se retourna vers le tableau blanc, mais une fois de plus elle ne savait pas très bien quoi noter. Un prédateur en série se trouvait à Niche huit ans plus tôt. Cela ne correspondait pas à la datation des quatre cadavres qu'on venait de découvrir, mais comment savoir si Jacob n'avait pas fait des allers et retours pendant des années avant de se décider à rendre



une petite visite à son cher papa ? Il était né ici, il connaissait le village. Ce premier lien était établi. Mais quelle conclusion pouvait-on en tirer ?

« Quand nous avons examiné l'ordinateur de Ness l'an dernier, il est clairement apparu qu'il échangeait avec d'autres individus sur le dark web, rappela Keith. Solitaire dans la vraie vie, mais très sociable en ligne. »

Kimberly attendit.

« Peut-être qu'un de ses contacts habitait ici. Ou, vu le goût de Ness pour la pornographie, peut-être qu'il existe une sorte de réseau de proxénétisme dans la région. Ça lui aurait donné une raison de revenir.

– Plutôt que de choisir entre la théorie de l'organisation criminelle et celle du prédateur solitaire, on se dit que le prédateur solitaire faisait peut-être partie de l'organisation criminelle ?

– Exactement », dit Keith d'un air radieux.

Kimberly devait lui tirer son chapeau. L'hypothèse ne manquait pas d'intérêt, surtout sachant que Jacob avait noué des liens avec d'autres prédateurs.

« Mais je n'ai vu personne d'autre », murmura Flora. Elle soupira, parut faire un effort pour se remettre en selle. « Si Jacob faisait partie d'un... réseau de proxénétisme... pourquoi est-ce que personne d'autre n'est venu au sous-sol ? Pourquoi n'y avait-il toujours que lui ? »

Keith haussa les épaules. « Ce n'est pas parce qu'il était prêt à collaborer quand il pensait avoir quelque chose à y gagner qu'il cessait d'être lui-même. Ni qu'il était prêt à partager ses jouets.

– Je suis un jouet ?

– Toi, tu es la femme qui l'a détruit, répondit doucement Keith. Celle qu'il a regretté d'avoir kidnappée au moment d'entrer dans la tombe. »

Un ange passa entre eux deux. Kimberly se sentit obligée de regarder ailleurs. La plupart des personnes présentes eurent le même réflexe.

Kimberly se surprit à observer le shérif, puis Franny, qui avait regagné le fond de la salle. Tous deux semblaient avoir été frappés par la foudre. Il

n'était pas imaginable que les scénarios décrits par Keith se soient déroulés à deux pas de chez eux. Elle se demanda s'ils pourraient un jour se remettre du choc.

Surtout le shérif. C'était son devoir d'être au courant de tout. Au point que des idées déplaisantes traversèrent l'esprit de Kimberly. Toute organisation mafieuse a besoin de protections. Or, en toute logique, la première personne à acheter, c'est le shérif de comté.

Mais quand elle voyait Smithers et son visage hagard, elle n'avait pas envie de croire une chose pareille, même si elle savait que c'était son boulot de rester méfiante.

Triste affaire. Tout allait se compliquer avant de s'arranger.

Kimberly prit une profonde inspiration, attendit une seconde, puis s'éclaircit la voix pour solliciter l'attention de la salle.

« Avant que nous ne nous égarions dans des théories sans fondement, parlons des sites d'inhumation. Le rapport de la brigade de recueil d'indices ? »

Rachel, la chef d'équipe, prit la parole : « Nous avons fini la fouille de la tombe collective. Pas de nouvelle trouvaille du genre déchets médicaux, vêtements, rien d'utile, mais le docteur Jackson a désormais tous les restes squelettiques pour analyse. Nous avons également pu étudier les parois de la fosse. Il semblerait qu'un outil du type pioche ait été utilisé pour défoncer le sol et ménager une tranchée de faible profondeur. Franklin et Harold ont également continué à chercher les pièces manquantes du premier squelette. Ils ont trouvé des dizaines de petits os. Dont certains, d'après le docteur Jackson, pourraient en réalité être ceux d'un lapin. » Rachel transperça ses deux coéquipiers du regard.

« Je ne suis pas anthropologue médicolégal, répondit Harold avec malice, avant de se tourner vers Franklin : Et toi, tu es anthropologue médicolégal ?

– Non, monsieur.

– Ceci explique cela. » Harold se radossa à son siège, content de sa sortie.

Rachel leva les yeux au ciel. « À l'origine, nous avions prévu de rentrer à Atlanta demain. Mais si nous sommes en piteux état à l'heure qu'il est, c'est en partie parce qu'au cours d'une de ses petites excursions, Harold a fait une découverte. Harold.

– Je n'ai pas de certitudes, dit le fédéral dégingandé avec prudence. C'était la fin de la journée, on était en train de redescendre et la lumière n'était pas bonne. Il faut qu'on y retourne demain pour plus ample examen. Bien entendu, ça arrive que des cuvettes se forment naturellement en forêt. »

À l'avant de la salle, Kimberly se figea. Elle savait déjà ce que Harold allait dire. Et elle était tellement épuisée et à bout de nerfs qu'elle aurait voulu pouvoir l'en empêcher. Mais elle ne put rien faire lorsqu'il se redressa légèrement pour annoncer : « Il est possible (probable, à dire vrai) que j'aie découvert une nouvelle tombe. »

## D.D.

D.D. regarda sa protégée explorer attentivement la chambre d'hôtel. Bonita, toujours vêtue de sa blouse, semblait exténuée, mais également curieuse. Elle parcourut la pièce en claudiquant, passa la main sur le lit double, ouvrit la penderie, joua avec la robinetterie de la salle de bain. D.D. avait l'impression que ce motel bas de gamme n'était rien en comparaison des luxueuses chambres du Mountain Laurel, mais Bonita n'avait jamais eu le droit d'y dormir, elle qui couchait dans un réduit au sous-sol.

La jeune fille arrêta finalement de jouer avec la lampe et d'examiner le réveil. Elle s'assit au bord du lit et regarda D.D. d'un air interrogateur. Le menton haut. Par esprit de défiance, pensa D.D. À moins que ce ne fût la volonté de ne pas céder à la terreur et à l'épuisement qui devaient être en train de la gagner.

« D'accord, dit D.D. à voix haute. J'imagine qu'il va falloir que je fasse la conversation pour nous deux. »

Bonita hocha la tête.

« Prenons les choses dans l'ordre : je crois qu'on devrait te trouver d'autres vêtements que cette tenue de femme de chambre. »

Bonita regarda sa blouse bleu ciel, tira sur la jupe.

« Il est tard pour faire du shopping et de toute façon, je ne saurais pas où aller. Si ça ne t'ennuie pas de ressembler à une enquêtrice, je peux te prêter un tee-shirt de la police de Boston et un pantalon de jogging. »

Bonita n'eut aucune réaction.

« Puisque je parle pour nous deux, je dirais : "Super idée, D.D." Dommage quand même que je n'aie pas pris de vrais bagages plutôt que mon sac spécial départ au pied levé. »

D.D. quitta le fauteuil du coin de la chambre de Bonita (qui était en réalité l'ancienne chambre de Keith) et passa dans l'ancienne chambre de Flora. Keith et Flora avaient-ils laissé la porte communicante ouverte pendant la nuit ? D.D. en doutait. Keith n'y aurait certainement vu aucun inconvénient, mais Flora ? Seul le temps le dirait.

D.D. prit son sac de voyage noir pour le poser sur le lit et fourragea jusqu'à trouver un tee-shirt bleu marine et un jogging gris. Quand elle se retourna, Bonita se trouvait à côté d'elle.

« Des vêtements propres. Ils seront un peu grands, mais c'est mieux que rien. Tu veux d'abord prendre une douche, faire un brin de toilette ? »

Bonita ne répondit pas tout de suite. Elle prit les vêtements des mains de D.D. et les examina pratiquement comme elle avait examiné la chambre. D.D. n'avait aucune idée de ce qui pouvait se passer dans la tête de cette jeune fille.

Bonita leva de nouveau les yeux. Ses grands yeux sombres qui lui mangeaient le visage. Tristes, pensa D.D. Ou peut-être plutôt résignés. Elle était passée d'un mal qu'elle connaissait à l'inconnu total.

« Tu es en sécurité, lui souffla D.D. Je te le promets. »

La jeune fille fit demi-tour et retourna dans sa chambre. Quelques instants plus tard, D.D. entendit le jet de la douche.

Elle poussa un soupir qu'elle avait retenu sans s'en apercevoir et se laissa tomber au bord du lit. Bon, une douche et des vêtements. Logiquement, l'étape suivante serait de la nourrir. Elle pouvait commander

une pizza. Qui n'aime pas la pizza ? Et ensuite, au dodo, certainement. Bonita et elle marchaient toutes les deux sur leurs réserves.

Et demain matin ?

Seigneur, elle ne savait absolument pas ce qu'elle était en train de faire.

Elle exhuma son téléphone pour appeler chez elle. Alex décrocha dès la deuxième sonnerie.

« Comment ça se passe ? » Il avait l'air gai, heureux même. Derrière lui résonnaient des aboiements : Kiko, qui jouait avec Jack. La vie de famille. Une onde de nostalgie balaya D.D. Elle s'accrocha à son appareil et fut surprise de se découvrir des larmes dans les yeux.

« Coucou », dit-elle finalement, d'une voix éraillée. Son mari ne fut pas dupe une seconde.

« À ce point-là, hein ? demanda-t-il.

– Il vient de se produire un meurtre en relation avec nos quatre anciens cadavres. On a aussi un homme mystère qui se balade dans la nature, une cuisinière démoniaque qui s'est évaporée, une jeune femme peut-être en danger de mort et, tiens, j'oubliais, j'ai une nouvelle amie. Une adolescente. Elle est muette et ne sait ni lire ni écrire, mais je crois qu'elle sait des choses très importantes. Et qu'à l'heure qu'il est, elle a besoin de quelqu'un en qui elle puisse avoir confiance. »

Un silence : Alex digérait toutes ces informations. « Comment puis-je t'aider ? finit-il par demander.

– Est-ce que tu connaîtrais quelqu'un à l'école de police ou un collègue de l'époque où tu allais sur le terrain, qui serait spécialisé dans les auditions de mineurs aphasiques ?

– Sincèrement, je ne suis pas certain qu'une telle spécialité existe. Mais si on coupait la poire en deux ? Tu préfères un spécialiste des enfants aphasiques ou un expert des auditions de mineurs ?

– Je crois que le mutisme est le principal obstacle », dit D.D. Elle prit une grande bouffée d'air et la relâcha. Cette conversation lui faisait du bien.

Alex avait toujours été son havre dans la tempête.

« Et un spécialiste de l'autisme ? Beaucoup d'enfants autistes ne parlent pas, il me semble ?

– Elle n'est pas autiste. Elle a subi une lésion cérébrale traumatique quand elle était petite. Ça a altéré sa capacité à communiquer et elle souffre aussi de séquelles physiques.

– Mais ça reste du mutisme, pas vrai ? Peu importe la cause. La question, c'est comment combler le fossé.

– Logique.

– Attends une seconde. Je cherche sur Google. »

D.D. aurait pu le faire elle-même, mais c'était agréable d'attendre et de laisser Alex s'en charger. Elle entendit du vacarme derrière lui. « Doucement », grommela Alex à l'intention de leur fils. Vu le bruit qui suivit, celui-ci n'obtempéra pas réellement – la vie suivait donc son cours habituel. Dieu, que sa famille lui manquait ! Elle qui était fière de ne vivre que pour son travail, quand donc était-elle devenue une telle chiffre molle ? Le fait est qu'à cet instant elle aurait donné n'importe quoi pour être auprès de son mari et de son fils.

« Des tableaux de pictogrammes », annonça soudain Alex. D.D. reprit ses esprits et s'essuya rapidement les yeux. « Ou plutôt des applications pour iPhones et tablettes avec des images classées par catégorie. À première vue, certaines personnes incapables de reconnaître ou de prononcer des mots peuvent quand même identifier des images. Donc ton adolescente ne sait peut-être pas dire "pomme", mais ça ne veut pas dire qu'elle ne saura pas te montrer l'image de la pomme.

– Des pictogrammes », murmura D.D. Elle ferma les yeux avec l'impression d'être idiote. « C'est évident. Elle m'a donné un dessin de démon. Elle peut communiquer avec des images. Et on les trouve où, ces applications ?

– Ça s’achète, mais le site sur lequel je suis en train de naviguer oblige à se créer un compte en tant qu’orthophoniste ou autre. Tu sais quoi : commence avec ton smartphone. Les émojis de la messagerie.

– Qui sont déjà regroupés par catégorie : émotion, objet, aliment, animal. Intéressant.

– Et ensuite, procure-toi des feutres et du papier. Je sais bien que tu es incapable de dessiner... »

D.D. approuva. Elle n’avait pas le moindre talent artistique.

« ... mais peut-être qu’elle, elle peut.

– Pas bête. Ça nous fournira déjà un point de départ. » Elle pencha la tête, songeuse. « Mais comment auditionner une mineure en s’appuyant uniquement sur des images ? La première chose à faire, c’est d’établir sa crédibilité : donne-moi un exemple de vérité, donne-moi un exemple de mensonge. Mais ensuite il ne faut pas influencer le témoin, ce qui signifie que je ne peux pas poser de questions fermées. Comment faire quand on ne communique qu’avec des images ?

– J’ai peur de ne pas pouvoir t’aider sur ce point, ma chérie. C’est là qu’il va te falloir un spécialiste. Mais n’oublie pas qu’il y a plein de façons d’utiliser les déclarations d’un témoin. Peut-être que, vu les limites de l’exercice, conduire une audition qui réponde aux critères les plus stricts en matière de témoignage devant les tribunaux est mission impossible. Mais elle n’est pas le premier témoin à se retrouver dans une telle situation pour une raison ou pour une autre. Il se pourrait qu’un juge accepte les réponses par oui ou par non d’un témoin aphasique s’il s’agit, par exemple, d’émettre un mandat de perquisition ou autre chose de ce genre.

– Ce qui permettrait de recueillir des preuves utilisables au cours d’un procès. » OK. Un plan de bataille commençait à se former dans l’esprit de D.D. « Comment ça se passe à la maison ? demanda-t-elle avec mélancolie, alors que du raffut se faisait de nouveau entendre derrière Alex.

– Oh, la routine.



– Désolée de rester absente aussi longtemps.

– Tu plaisantes ? Et que fais-tu de ces moments d'exception que je passe avec le petit ange ? Il faut que tu saches que Jack et moi avons perfectionné nos rots et que nous sommes passés aux pets. Estime-toi heureuse de ne pas être là.

– Évidemment, vu comme ça...

– Tu m'as l'air d'être sur une grosse affaire, reprit Alex plus sérieusement.

– On dirait. C'est certainement beaucoup plus qu'un vieux dossier n'impliquant qu'un seul criminel.

– Il y a eu un nouveau meurtre, tu disais ?

– La nuit dernière.

– Autrement dit, votre enquête commence à inquiéter quelqu'un.

– Plusieurs personnes même, je dirais. » D.D. regarda autour d'elle cette chambre d'où le propriétaire de l'hôtel avait voulu les chasser. Pour une raison inexplicable, les poils de sa nuque se hérissèrent. « Je ne sais pas ce qui se passe ici, mais ça fait longtemps que ça dure, peut-être même plus de quinze ans. Et ce n'est pas Jacob Ness. Du moins, ce n'est pas *seulement* Jacob Ness. Tout le village est plus ou moins mouillé. Dans un bled aussi petit, même ceux qui prétendent ne rien savoir savent quelque chose.

– Ils ont préféré fermer les yeux, conclut Alex. Sauf que maintenant des enquêteurs extérieurs ont donné un coup de pied dans le nid de frelons...

– Exactement.

– Sois prudente.

– Promis.

– Reviens-nous en bonne santé.

– Promis.

– Je t'aime. »

Après les au revoir, D.D. raccrocha. Mais elle se surprit tout de même à scruter les ombres tapies dans les coins de la pièce en frissonnant.

Elle laissa à regret Bonita seule dans la chambre. Elle ne voulait pas que la jeune fille se sente abandonnée quand elle sortirait de la salle de bain, mais elle avait besoin d'obtenir des renseignements, et avec un peu de chance des fournitures, de la part de leur patron de motel peu amène. Elle le trouva assis derrière le comptoir de la réception. Il faisait mine d'être très concentré sur son portable, mais D.D. était certaine qu'il avait parfaitement entendu ses pas dans le couloir.

Quelqu'un ne voulait pas que la cellule d'investigation soit logée dans la région. Le maire était incarcéré à la prison du comté. Alors qui cela pouvait-il être ? Le mystérieux démon de Bonita ? Un individu encore plus haut placé ? D.D. n'était pas d'un tempérament anxieux, mais à cet instant elle aurait donné n'importe quoi pour avoir le nouveau joujou de Flora (le fameux couteau papillon) dans la poche.

À défaut, elle posa ostensiblement la main sur son arme de service en s'approchant.

« Bonsoir ! » lança-t-elle avec une gaieté feinte.

L'homme ne lâcha pas son téléphone et se contenta de lui lancer un regard maussade sous son épais casque de cheveux bruns.

« Alors comme ça, le patron fait les soirées ?

– Mon hôtel. Ma responsabilité. »

Ou alors, pensa D.D., on lui avait donné l'ordre de surveiller ce que faisaient les intrus.

« J'aurais besoin que vous me recommandiez une pizzeria pour une livraison.

– Aucune idée.

– Allons, allons, cet hôtel est sous votre responsabilité, mais vos clients aussi. Ça m'étonnerait que vous ayez fait tourner cet établissement depuis... combien d'années ?

– Vingt ans.

– Sans une seule livraison de pizza !

– C’est une petite ville. »

D.D. se pencha par-dessus le comptoir jusqu’à ce qu’ils se trouvent nez à nez et qu’il puisse lire dans ses yeux qu’elle ne plaisantait pas, mais alors pas du tout. « Mon petit monsieur, ne m’obligez pas à être violente, parce que si vous saviez les dégâts que je peux faire rien qu’avec mon pouce... »

L’autre la regarda d’un air furieux, puis tendit la main vers une pile de prospectus posée sur son bureau et en flanqua un sur le comptoir. Une publicité pour la pizzeria de Dahlonga, qui s’engageait à livrer dans un rayon de quarante kilomètres. Parfait.

« J’aurais aussi besoin de feuilles vierges et d’un crayon. Du papier d’imprimante sera parfait. N’importe quel crayon fera l’affaire, mais si vous aviez des feutres de coloriage, ce serait épatant.

– Je n’ai pas de feutres. »

D.D. poussa un profond soupir. Lui agita son pouce sous le nez.

« J’ai des crayons de couleur. Pour les enfants. Des kits d’activité.

– C’est fort aimable de votre part. »

Il farfouilla encore sur son bureau. Une petite pochette de cinq crayons atterrit sur le comptoir. Puis il tourna son fauteuil vers l’imprimante qui se trouvait derrière lui et ouvrit le tiroir afin d’y prendre des feuilles.

D.D. prit les crayons. Elle connaissait ces pochettes pour avoir quelquefois tenté de dîner au restaurant en famille. Quand Jack avait deux ans, il mangeait le crayon vert. Seulement le vert. Alex et elle n’avaient jamais compris pourquoi. Maintenant qu’il en avait six, il se retenait plus facilement de boulotter de la cire, mais il n’avait pas une passion pour le coloriage, étant plutôt du genre qui ne tient pas en place. Cela dit, il aimait bien se livrer à une partie de morpion endiablée en attendant que les plats arrivent.

Elle ressentit de nouveau un peu de vague à l’âme. Est-ce qu’elle se ramollissait avec l’âge ? Ou est-ce que c’était juste le fait de se trouver dans un motel désert, en face d’un type qui leur avait fait clairement comprendre

qu'ils n'étaient plus les bienvenus, et ce alors qu'elle ne savait absolument pas si d'autres établissements les auraient acceptés, ni à qui elle pouvait se fier dans cette petite ville.

Ils étaient des indésirables. Les policiers ont toujours l'impression d'en être. Mais après une journée à chercher des ossements, suivie d'une pendaison au petit matin, et maintenant ça...

Bonita n'avait pas dessiné un homme. Elle avait dessiné un démon.

D.D. n'aimait pas cela.

Le propriétaire lui octroya une maigre provision de papier. Quelque chose comme cinq feuilles. Elle lui lança un regard.

« Vous êtes au maximum de votre générosité, là ?

– Je vous en prie », répondit l'homme.

Et le ton sur lequel il avait dit cela attira l'attention de D.D.

Il s'humecta les lèvres et regarda la réception déserte autour d'eux. « Je vous en prie, je ne sais pas ce que vous faites, mais finissez-en. Et ensuite partez. Allez-vous-en. Ce sera mieux.

– Mieux ? releva D.D. Ou moins dangereux ? »

L'homme la regarda dans les yeux. « Je vous en prie », répéta-t-il à mi-voix.

Et si D.D. n'avait pas déjà eu la frousse avant ça, maintenant c'était gagné.

Lorsqu'elle retourna dans la chambre (où elle prit soin de tirer le verrou derrière elle), elle découvrit Bonita debout à côté du lit, ses longs cheveux noirs dégoulinant sur le tee-shirt qu'elle lui avait prêté. Elle avait roulé le jogging à la taille et aux chevilles, mais il restait trop grand, alors que D.D. elle-même n'était pas immense.

La jeune fille tremblait légèrement. Elle avait les bras croisés sur la poitrine, comme pour se réconforter. D.D. s'en voulut aussitôt. Elle aurait dû dire à Bonita où elle allait. Elle aurait dû... Une foule de pensées lui traversèrent l'esprit. En tant que mère, elle savait à peine comment s'y

prendre avec Jack, alors avec une adolescente apeurée et traumatisée... Il allait falloir qu'elle fasse plus attention.

« Je nous ai commandé une pizza. Elle va être livrée ici. Tu as faim ? »

Bonita haussa les épaules.

« Je nous ai aussi trouvé du matériel de dessin, dit D.D. en montrant les trésors arrachés de haute lutte : Papier et crayons. »

Le visage de Bonita s'illumina. Elle s'avança et reçut les crayons de la main de D.D. avec un respect quasi religieux. D.D. vit pour la première fois ses avant-bras nus. Sur l'un d'eux, on distinguait de curieuses cicatrices. Comme si elle avait passé son poing à travers une vitre et s'était coupée à des dizaines d'endroits. Sauf que sa main était totalement indemne. Il n'y avait que cet avant-bras.

Les cicatrices dessinaient un motif, s'aperçut D.D. dans un deuxième temps. Comme de la dentelle. Un motif qui avait été délibérément gravé dans la peau de la jeune fille.

Bonita surprit le regard de D.D. Elle cacha rapidement les cicatrices avec sa main, sans lâcher les crayons.

« Tu aimes dessiner ? » demanda finalement D.D. pour briser la glace.

Petit hochement de tête.

« J'ai aussi du papier. Pas beaucoup, mais je pourrai en ravoir. » D.D. alla poser les feuilles sur la console de la télévision. Il n'y avait pas de bureau dans la chambre. D.D. elle-même s'asseyait généralement au milieu du lit avec son ordinateur portable. Mais Bonita n'eut pas l'air contrariée. Elle s'agenouilla devant la console, un peu maladroitement à cause de sa jambe, et ouvrit la pochette de crayons.

Elle les sortit un par un, en caressa toute la longueur du bout des doigts, tâta l'emballage en carton, puis la pointe taillée des crayons. D.D. commençait à se rendre compte qu'elle aimait toucher les objets. Peut-être qu'étant muette, elle avait développé son sens tactile ?

« Tu pourrais me faire un dessin ? demanda D.D. De ce que tu veux. »

Bonita se tourna vers elle et la considéra un long moment. Toujours ces yeux sombres comme de grands trous d'eau, impossibles à lire. Cette fille était une beauté, pensa D.D. Même avec sa bouche tombante et les épais bourrelets de cette cicatrice irrégulière qui s'enfonçait dans son cuir chevelu et contrastait avec ses traits délicats et sa peau douce couleur d'amande. Ce vestige de blessure ne la diminuait pas, il la grandissait au contraire. Il prouvait qu'elle était plus forte, plus résistante. Une survivante, comme Flora. Si D.D. parvenait à surmonter la barrière de la communication, peut-être que celle-ci pourrait lui venir en aide. Elle animait une sorte de groupe de soutien à Boston. Pour passer de la survie à une vie épanouie, c'était le slogan de Flora.

Bonita avait l'air d'une jeune fille qui avait appris à survivre à la dure. Mais elle n'en était pas encore à s'épanouir.

Elle retourna son attention vers la première feuille. Prit un crayon et se mit au travail.

Elle avait le trait sûr et rapide. De toute évidence, cette fille avait l'habitude de dessiner. Peut-être que le maire et sa femme la récompensaient avec du matériel d'arts plastiques quand elle s'était bien comportée ? À moins qu'elle n'ait chapardé des crayons quand les gens avaient le dos tourné ?

D.D. s'assit dans le fauteuil à côté d'elle. Elle la laissa s'en donner à cœur joie et en profita pour consulter sa messagerie sur son téléphone, tout en se demandant comment se passait le débriefing.

Toc, toc.

D.D. leva aussitôt les yeux vers la porte, la main sur son arme, puis se rendit compte que Bonita se tenait devant elle. La jeune fille frappa de nouveau le plateau de la console pour attirer son attention et lui tendit la première feuille.

D.D. cligna des yeux de surprise.

Ce dessin était magnifique. Bonita avait colorié toute la page dans les tons vert, bleu et marron. Un paysage de forêt, devina D.D. Ou alors, la quintessence d'un versant montagneux. Sa nouvelle protégée était une impressionniste : de près, les couleurs se mêlaient en un tourbillon abstrait. Mais si l'on prenait du recul, des formes se dégageaient peu à peu. Des arbres, des buissons, peut-être un cours d'eau.

Puis, en éloignant encore la feuille, des ombres. Entre les arbres, derrière les buissons, à côté des rochers. D'innombrables ombres. D.D. se sentit de nouveau traversée par une onde de malaise.

Montrant une colonne noire ondoyante, elle demanda : « Est-ce que c'est un démon ? Est-ce que toutes ces ombres sont de mauvaises personnes ? »

Bonita secoua la tête et regarda D.D. d'un air malheureux.

Elle reprit le dessin et caressa du doigt une tache noire, puis une autre. Avec douceur. Sans colère ni peur. Avec tristesse.

« Est-ce que ce sont des fantômes ? Est-ce que ce sont... d'autres filles ? Des filles comme toi ? »

Un simple hochement de tête, solennel.

D.D. observa de nouveau le dessin. Elle n'avait pas de mots. Il devait y avoir au moins une douzaine d'ombres graciles dissimulées dans les recoins de ce tableau. Peut-être même plus.

« Est-ce que tu sais ce qui est arrivé à Hélène ? »

Non de la tête.

« Mais tu as peur pour elle. »

Oui de la tête.

« Tu penses que le démon l'a enlevée. Est-ce que c'est lui... qui a fait tout ça ? » demanda D.D. en montrant de nouveau l'image, les dizaines de lignes sombres au milieu de ces superbes nuances vertes et bleues.

Nouveau hochement de tête solennel.

« Et ton bras ? demanda D.D. en désignant les cicatrices sans les toucher. C'est lui aussi ? »

Oui.

D.D. déglutit avec peine. « Combien de temps ? Depuis combien de temps est-ce que ça dure ? »

La jeune fille haussa les épaules. Comme pour dire qu'elle ne pouvait pas le savoir ? Ou qu'elle n'avait jamais connu autre chose ?

« Est-ce que tu pourrais me dessiner son visage ? demanda D.D. Le visage de l'homme qui a fait ça ? »

Bonita poussa un soupir à fendre l'âme. Elle semblait réellement en plein désarroi. Elle prit un crayon, puis un autre, et regarda D.D. d'un air suppliant, comme pour lui demander de l'aide, mais D.D. ne savait pas quoi faire.

« Essaie, dit-elle. Fais de ton mieux. Tout ce que tu pourras me montrer sera utile. »

La jeune fille lui lança un dernier regard, puis, avec plus de réticence, s'agenouilla et se mit au travail. D.D. se rassit dans le fauteuil. Mais elle ne prit pas son téléphone. Elle tint le premier dessin devant elle pour l'étudier longuement.

Cette fois-ci, quand vint le *toc-toc*, elle y était préparée.

Bonita lui tendit le nouveau dessin. D'une main tremblante.

Au premier coup d'œil, D.D. fut frappée par un déferlement de bouillons noirs. Les coups de crayon violents se télescopaient, tourbillonnaient. Il n'y avait pas que du noir. Il y avait du rouge, du bleu, du marron, mais tout avait été recouvert de noir. Elle avait superposé les couleurs, mais sans doute ne restait-il plus grand-chose du crayon noir.

D.D. écarta le dessin de ses yeux. Bonita représentait des couleurs, des humeurs, mais pas des détails. D'où sa répugnance à faire un portrait, pensa D.D. Parce que ce dessin montrait moins le visage d'un homme qu'il ne peignait une âme – violente, noire, angoissante.



Un démon.

Le résultat exprimait parfaitement la peur, mais ne leur serait pas d'une grande utilité en tant qu'outil d'investigation.

D.D. le posa sur ses genoux. « Merci d'avoir fait ce dessin. Je sais que ça ne doit pas être facile. »

Bonita hocha la tête. Gênée, elle tenait d'une main son poignet scarifié, l'avant-bras tourné vers elle. Les deux bonnes portaient des blouses à manches longues, se souvint D.D., qui se demanda quels autres stigmates elles avaient à cacher.

Quoi qu'il soit arrivé à Martha Counsel, D.D. n'en était plus vraiment désolée. Et les larmes de crocodile du maire n'éveillaient en elle aucune compassion. Pour autant qu'elle le sût, ils avaient tous les deux signé un pacte avec le diable, et celui-ci était revenu la nuit dernière réclamer son dû.

On récolte ce qu'on sème, pensa-t-elle. Mais quel était au juste le rapport entre la greffe clandestine de Martha et ce démon qui aimait torturer et jouer à des petits jeux sadiques avec son couteau ?

Ils en avaient beaucoup appris en vingt-quatre heures, mais ce n'était pas encore suffisant.

Bonita était retournée à la console. Elle dessinait de nouveau. Plus lentement. Sa posture avait changé. Elle avait les épaules basses, ses cheveux noirs tombaient autour d'elle comme un rideau. Toutes les lignes de son corps exprimaient le chagrin. Pour un peu, D.D. aurait juré que le crayon pleurait dans sa main, qu'il déposait des larmes de cire sur la feuille.

Du bleu, puis du rouge, beaucoup de rouge.

D.D. s'arma de courage lorsque Bonita finit par se relever pour lui remettre sa troisième œuvre.

Une rivière bleue qui se jetait dans une mer rouge. D.D. sentit sa gorge se nouer rien qu'à regarder cette image. Douleur, souffrance, chagrin.

Bonita ne pouvait peut-être pas parler, mais ses productions picturales étaient très éloquentes.

D.D. prit la feuille, les doigts tremblants. Elle la tint à bout de bras, laissa ses yeux flouter le dessin, faire de nouveau le point, le flouter de nouveau.

La rivière bleue formait une silhouette, qui lui apparut petit à petit. Le corps d'une femme en robe bleue, allongée par terre. Dans la mare rouge. Du sang.

D.D. leva les yeux. « Est-ce que c'est Hélène ? »

Bonita fit signe que non.

« Est-ce que c'est ce que tu crains pour elle ? »

Toujours non.

D.D. s'arrêta, réfléchit. « Est-ce que c'est une autre fille ? Une autre femme de chambre ? »

Hochement de tête.

« Elle est morte. »

Oui.

« Tu l'as vue. »

Doublement oui.

« C'est le démon qui a fait ça ? »

Non.

« Mme Counsel, le maire ? » Non, non. « La cuisinière ? » Toujours non.

D.D. fit la moue, à court d'idées. Bon sang, combien d'assassins pouvait-il y avoir dans cette ville ? « Mais tu l'as vue mourir ? »

Oui.

« Récemment ? »

Hochement de tête vigoureux.

« Dans les tout derniers jours ? » tenta D.D.

Oui convaincu.

D.D. prit une seconde. Ils avaient donc un autre meurtre sur les bras. D'une domestique de la chambre d'hôtes, cette fois-ci. Mais qui s'était

produit avant celui de Martha Counsel. Donc d'abord une domestique, ensuite la patronne. Tout cela ces derniers jours, donc juste après l'arrivée de la cellule d'investigation.

Elle tint le dessin sur ses genoux et caressa du doigt la silhouette bleue avec autant de bienveillance que Bonita avait caressé les ombres.

S'il fallait en croire ces images, cette ville était un cimetière de jeunes femmes. Combien y avait-il de cadavres dans cette forêt ?

Et combien de tueurs ? Jusqu'où plongeaient les racines de cette tyrannie du mal ?

« Merci, Bonita, dit D.D. avec douceur. Je crois que maintenant... je vais voir où en est notre pizza. Et ensuite on a toutes les deux besoin de sommeil. »

## Flora

Keith et moi ne disons mot sur la route du motel.

Kimberly conduit. La nuit est tombée, épaisse et noire, mais quand je regarde par la fenêtre, je vous jure que j'aperçois les silhouettes d'arbres gigantesques. Les bois crient la nuit, a dit Walt. Je me demande s'il en sait davantage qu'il ne le croit. Ou s'il se fiche complètement de nous, avec son numéro d'ermite cinglé et sa grange pleine de micropousses. Jacob a toujours été d'une intelligence redoutable ; il n'y a aucune raison de penser que son père soit différent.

Kimberly se gare et nous entrons dans le motel. Assis à la réception, le patron nous observe d'un air boudeur, mais n'essaie pas de nous jeter dehors, cette fois-ci. Ce qui signifie que Keith et moi avons bien une chambre pour la nuit. La même, grâce à D.D.

Kimberly, arrivée à sa porte la première, nous salue d'un signe de tête. Elle a l'air ailleurs, ses pensées sont à mille kilomètres de nous. Elle se demande où est la femme de chambre qui a disparu, elle essaie de comprendre ce que signifient ces deux ou peut-être trois tombes – sans oublier qu'un mystérieux et dangereux « sujet non identifié », comme dit le FBI, rôde dans les parages.

Peut-être que le patron du motel ne cédait pas à la pression d'un quelconque potentat local quand il a essayé de nous chasser. Peut-être qu'il voulait simplement nous protéger.

Keith arrive à la porte le premier. Il l'ouvre. Nous entrons. Avant la réunion de la cellule d'investigation, nous avons juste eu le temps de mettre nos affaires dans nos bagages pour les larguer dans cette chambre. Aucune trace du lit d'appoint promis, mais cela ne nous surprend ni l'un ni l'autre. Nous nous retrouvons devant un lit queen size avec deux bagages posés dessus. Celui de Keith est une valise à roulettes argentée qui serait parfaitement à sa place dans une navette spatiale. Le mien est un simple sac de sport noir qui a clairement connu des jours meilleurs.

Nous ne nous ressemblons en rien. Keith possède une maison de standing avec une déco qui marie rétro sixties et ultramodernité. Je vis dans un deuxième étage sans ascenseur, aussi petit que plein de charme suranné, et dont la porte est bardée de verrous. Il est toujours habillé comme s'il sortait d'un catalogue de vêtements pour homme. J'ai l'air d'avoir récupéré ceux d'un sans-abri.

Keith s'approche du lit, prend les deux bagages et les dépose soigneusement par terre.

« Tu dois être épuisée », dit-il.

Je le regarde. Il est stable. Solide. Je ne suis pas certaine de pouvoir vivre dans son monde, mais lui a prouvé qu'il savait se débrouiller dans le mien. Est-ce que cela suffit pour une relation ? Est-ce que j'ai même *envie* d'une relation ?

« Je vais dormir par terre », dit-il.

Je ne réponds pas.

« Ça ne me dérange pas. C'est toi qui as le plus besoin de repos. »

Je ne réponds pas.

Il joint les mains, puis les écarte. Je me rends compte qu'il est nerveux.

« Il y a des jours, dis-je tout bas, où j'ai l'impression que ma vie tout entière tourne autour de Jacob. »

Keith se fige. « C'est faux. Tu étais quelqu'un avant lui...

– Je ne me souviens plus de cette fille.

– Et depuis tu es une survivante.

– Je suis ce qu'il a fait de moi.

– Non, Flora, justement. Lui, il a cherché de te briser. Ce que tu es aujourd'hui, c'est à toi que tu le dois. Tu n'as pas renoncé. C'est entièrement ton œuvre. Il n'y a rien là-dedans qui soit de lui.

– Tu m'embrasseras ? murmuré-je.

– Oui. » Mais il ne bouge pas et moi non plus.

« Je ne sais pas ce que je vais faire. Comment je vais réagir.

– Tu n'as jamais... depuis ta libération ?

– Non. D'autres le font. D'autres arrivent à s'en remettre. Moi... j'ai même du mal à supporter que ma mère me prenne dans ses bras. »

Il hoche la tête, réfléchit. Il est toujours en train de réfléchir. Est-ce que c'est une chose que j'adore chez lui ou que je déteste ? Je n'arrive pas à le savoir.

Il fait un pas. Puis un autre. Un dernier et il se retrouve en face de moi. Tout près, mais pas au point qu'on se touche. Je sens sa chaleur. Je sens le savon de sa douche express avant la réunion. Je vois les fines rides qui encadrent ses yeux d'un bleu profond, j'anticipe le toucher soyeux de ses cheveux.

Il me regarde comme si j'étais la seule chose qu'il ait jamais désirée. Personne ne m'a jamais regardée comme ça. Comme si j'étais très importante. Très précieuse.

Je me rends compte qu'il ne va pas m'embrasser. Il attend que je l'embrasse. Toujours par délicatesse, je suppose. Il me laisse choisir le rythme. Me confie les commandes.

Je pose les mains sur sa fine chemise bleue. Elle est fraîche sous mes doigts et épouse parfaitement son long torse sculptural. Ce bout de tissu de l'ère spatiale coûte sans doute plus cher que mon loyer mensuel, mais je suis quand même contente qu'il l'ait acheté parce qu'il est agréable au toucher, comme si je caressais déjà de la peau nue.

Keith prend une brève inspiration mais ne bouge pas. Il attend, attend, attend.

Exquise attente.

Est-ce que quelqu'un m'avait jamais attendue auparavant ?

Je suis obligée de me hisser sur la pointe des pieds pour combler la distance entre nous. Je fais glisser mes mains de son torse à ses épaules, à sa nuque. Puis j'attire ses lèvres vers les miennes.

Ses doigts trouvent ma taille alors que nos lèvres s'effleurent, encore et encore. Lentement, avec attention, j'explore sa bouche. Je le goûte, je le touche, je laisse ces sensations m'envahir. Et, comme aucune ombre noire et immonde ne se dresse dans un coin de ma tête, je vais plus loin, plus avide, jusqu'à sentir se rallumer quelque chose en moi. Une étincelle morte depuis longtemps.

Peut-être que celle que j'étais autrefois, cette fille au sourire éclatant, aux jolies petites robes et aux regards aguicheurs, n'était pas partie si loin, en fin de compte. Parce que je me retrouve à pousser Keith en arrière, jusqu'à ce que ses jambes rencontrent le lit et qu'il bascule sur le matelas. Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Qu'est-ce que je veux ?

Ne pas réfléchir, voilà ce que je veux. Sortir de ma tête, connaître un moment où je ne serai pas Flora Dane, victime-survivante-redresseuse de torts.

Je ne veux pas être.

Je veux ressentir.

Je retire mon sweat-shirt gris. J'enlève mon tee-shirt décoloré. Je m'attaque au bouton de mon pantalon multipoche, avant de me rendre

compte qu'il va falloir prendre le temps d'envoyer balader mes bottines.

Keith ne bouge pas. À moitié couché sur le lit, il me dévore du regard.

Je plonge mes yeux dans les siens. Chaussures enlevées. Vêtements. Ma culotte banale, mon soutien-gorge de sport. Mes sous-vêtements n'ont rien de sexy. Mais à voir la façon dont Keith me regarde à cet instant, j'en viendrais presque à croire que je suis d'une beauté ensorcelante.

Est-ce que je suis jolie, nue ? Je n'en ai aucune idée. À une époque, devant mon miroir, j'admirais mon bronzage estival, mon ventre plat. Aujourd'hui je suis sans doute pâle et maigre, couverte de bleus récents et de vieilles cicatrices. Une boxeuse défraîchie qui a passé trop de temps sur le ring. Je devrais me couvrir, éteindre la lumière, quelque chose.

Mais je ne bouge pas. Je reste là, totalement exposée et je le laisse me voir. Me voir tout entière.

Il se relève lentement. Prêt à fuir ? Déjà en train de changer d'avis, maintenant qu'il a vu les dégâts ?

Ses doigts trouvent le bas de sa chemise. Il la passe par-dessus sa tête et la jette par terre. Puis il retire ses chaussures, ses chaussettes, son pantalon. Il porte un boxer Calvin Klein – j'en étais sûre. Il l'enlève aussi et il n'y a plus que lui et moi, tous deux complètement nus, séparés l'un de l'autre, en attente.

Il est magnifique. Tout en muscles bien dessinés, longs membres fins. Il a la peau lisse, son torse est plus pâle que ses bras après ces derniers jours sous le chaud soleil de Géorgie. Il a quelques poils bruns sur le torse, qui mènent à une fine ligne qui court sur son bas-ventre jusqu'à...

La preuve qu'il est bien aussi attiré par moi que je suis attirée par lui.

J'ai un flash. D'autres images me passent devant les yeux. D'autres souvenirs. Un homme odieux, gras, puant, immonde. Qui m'attrape par les cheveux. Fais ci, fais ça. Et moi qui ai des haut-le-cœur, révoltée, révoltée.

Je suis prise d'un léger frisson. Ferme les yeux. Chasse ces souvenirs.



Quand je les rouvre, Keith est toujours là, nu comme un ver, qui me regarde et attend.

Et ça me permet de passer le cap. Je refuse d'être faible. D'être une victime. De vivre dans le passé.

Je suis vivante. Je suis entière. Et cet homme... mes doigts brûlent de glisser sur sa peau nue. De sentir sa chaleur. J'ai envie de l'embrasser dans le cou, de remonter ma jambe le long de la sienne. J'ai envie de ses mains sur mon corps, qui m'empoignent. J'ai envie de voir ses yeux bleus s'assombrir de désir, son corps affolé par le besoin.

J'ai envie de savoir que j'ai ce pouvoir-là. Envie de *sentir* à nouveau.

Je suis Flora. Il est Keith.

Et j'ai envie que nous nous embrasions ensemble.

Je m'avance vers lui. Je lève une main. Et je le pousse de nouveau sur le lit. Il se laisse volontiers tomber et je monte à califourchon sur lui, mes jambes sur ses hanches. Je sens la chaleur. Intense. Un brasier qui menace déjà de nous consumer. Mon Dieu, ce qu'il est beau. Un mâle au corps parfaitement sculpté. Et il est à moi, me dis-je, rien qu'à moi. Puis je trouve ses lèvres, ses mains agrippent farouchement ma taille et l'étincelle prend feu.

Nous sommes jeunes. En pleine santé. Déchaînés.

Nous roulons-boulons, luttant dans notre fièvre de nous rejoindre. Je le sens, partout. Mes hanches bougent toutes seules et, pour la première fois depuis une éternité, je veux une chose et une seule.

Je veux cet homme.

Ses lèvres sur mes lèvres, sur ma gorge, sur mes seins. Nous roulons encore et je me retrouve au-dessus de lui. Il accepte et donne. Je prends, prends, prends. La tête rejetée en arrière.

Et à cet instant je me sens de nouveau moi-même. Une fille sûre d'elle-même, belle et sexy. Celle qui aurait dû rencontrer Keith il y a des années et qui est tellement heureuse de l'avoir rencontré maintenant. Il ondule des

hanches. J'en ai le souffle coupé. Il ondule encore et toutes mes pensées s'envolent.

J'agrippe ses épaules et je nous sens tous les deux exploser.

Ensuite, nous sommes allongés nus au milieu du lit, pantelants. Je ne sais pas ce que sont devenues les couvertures. Je crois que je m'en fiche.

J'ai la tête posée sur son épaule. Il m'entoure de son bras et ses doigts caressent distraitemment le mien. C'est tellement apaisant que je sens mes yeux se fermer tout seuls. Mais je les force à se rouvrir. Je devrais peut-être dormir, mais j'ai trop peur que tout ça ait disparu à mon réveil. Qu'il ne reste plus que la gêne du lendemain. Ou que la magie se soit dissipée pour Keith. Il a enfin obtenu ce qu'il désirait par-dessus tout depuis des années.

L'unique survivante d'un célèbre prédateur.

Je sens que je me rétracte. Keith le sent aussi.

« Arrête, dit-il.

– Quoi ?

– D'avoir les pensées que tu as en ce moment.

– C'est-à-dire ?

– Je ne sais pas. » Il relève la tête. « Tu as des pensées sinistres, Flora. Je comprends ça. Mais il n'y a rien de sinistre dans l'intérêt que je te porte. Ni dans mes sentiments pour toi.

– Tu as des sentiments pour moi ?

– Oui.

– Est-ce que tu es un tueur en série ?

– Je ne crois pas. Et avec ma passion pour les faits divers, il me semble que je devrais le savoir.

– Mais tu as toujours voulu me rencontrer.

– C'est vrai.

– Parce que quel amateur de faits divers n'aurait pas envie de discuter avec quelqu'un comme moi ?

– Je voulais te rencontrer. Voilà, c’est fait. Mais maintenant... j’en veux plus. Ce qui n’a rien à voir avec ton passé et tout à voir avec celle que tu es aujourd’hui. Et avec ce que j’éprouve à tes côtés à cet instant.

– Est-ce qu’on pourrait faire en sorte que cet instant dure ?

– C’est comme ça que commencent la plupart des relations.

– D’accord.

– Parfait. » Puis il ajoute au bout d’un petit moment : « Est-ce que tu as besoin de te reposer, de te doucher, de manger ou autre chose ? »

Je secoue la tête sur son épaule.

« Tant mieux. Parce que la première fois, c’était super, mais un peu rapide. Maintenant... je crois qu’on peut faire encore mieux. »

J’écarterquille les yeux. Il se décale, vient sur moi. J’en ai le souffle coupé. Je ne parle pas, je ne pense pas, je ressens simplement et il me prouve qu’il avait raison : la deuxième fois est encore meilleure.

Juste avant de sombrer dans le sommeil, j’ai une illumination.

Je ne survis plus.

Enfin, je m’épanouis.

Je me réveille en sursaut et découvre un poids étranger dans le lit, un intrus dans la chambre. D’instinct, je lâche mes coups. Poings, coudes, genoux. Les femmes n’ont peut-être pas autant de force que les hommes, mais nous avons tout de même de quoi faire des dégâts.

« Merde ! Flora, Flora, c’est moi ! »

Une main attrape mon bras. Je roule vers mon assaillant, trop près pour qu’il puisse me frapper, de manière à lui planter mon pouce dans l’œil.

« Flora, réveille-toi ! »

Je suis nue. L’homme est nu. Ses deux mains me tiennent les bras. Je devrais, je devrais... Keith. J’ai fait l’amour avec Keith. Je me suis endormie avec Keith. Je suis avec Keith. Mon Dieu, mais qu’est-ce que j’ai fait ?

Aussi vite que je l'ai agressé, je bats en retraite, je m'arrache à lui, je roule sur le lit pour m'enfuir.

« Stop ! »

Une lampe de chevet s'allume. Le visage de Keith apparaît. « Flora Dane, on ne bouge plus. »

Je le regarde d'un air furieux. « On croirait entendre ma mère.

– Ah bon ? Tu t'en prends aussi à elle en pleine nuit ?

– Ça m'est arrivé. C'est dangereux de me réveiller.

– Je ne t'ai pas réveillée.

– Alors c'est dangereux de dormir avec moi.

– Je ne dormais pas.

– Tiens donc ! Moi, je dormais, dis-je d'un air boudeur.

– Je sais. Et tu es ridiculement mignonne quand tu dors. Mais je ne dormais pas. Je réfléchissais.

– Tu ne t'arrêtes jamais !

– C'est vraiment l'hôpital qui se fout de la charité... Allez, reviens. Détends-toi. Si tu promets de ne pas me tuer, je promets de te dire à quoi je pensais. »

Je cligne des yeux, hésitante. Toute cette situation est vraiment humiliante. On peut compter sur moi pour ne pas être mal à l'aise le lendemain, juste folle dangereuse. Mais Keith n'a absolument pas l'air perturbé. Il s'adosse à la tête de lit, tend un bras vers moi et, d'un geste de la main, m'invite silencieusement à le rejoindre.

Je me rapproche. Nouveau geste de la main. Je me blottis lentement contre lui, peau contre peau. Il pousse un soupir, de contentement, je crois.

« C'est sûr que tu es gentil pour un tueur en série, dis-je en ronchonnant.

– Tu me prends vraiment pour un tueur en série ?

– Tu ressembles à Ted Bundy et tu es obsédé par les assassins.

– Évidemment, présenté comme ça... »

Nous nous taisons tous les deux. « Il va falloir trouver comment on s'organise pour dormir, dit-il. À quelques centimètres près, ce coup de genou mettait un terme à cette merveilleuse aventure avant même qu'on ait eu notre chance.

– Désolée.

– À l'avenir, je préférerais que tu t'en prennes à mes yeux. Ce serait aussi dans ton intérêt, quand on y pense. »

Je ferme les yeux, mortifiée. Il me caresse les bras. « Ce n'est pas grave, Flora, me souffle-t-il. Nous avons tous nos démons. On trouvera. Ce n'est que la première nuit. »

Je ne dis rien, tourne la tête vers lui, sens ma joue sur son épaule. Sa peau est soyeuse et chaude. Il sent incroyablement bon. Je n'ai pas envie d'y penser, mais c'est plus fort que moi : Keith ne ressemble en rien à Jacob. Il n'est ni vieux, ni gros, ni dégoûtant. C'est exactement le genre de type qu'à une époque j'aurais ramené chez moi. Et je me rends compte que je suis incroyablement heureuse, et même suffoquée, d'éprouver cette sensation, de pouvoir jouir d'un tel moment de nouveau.

« Ça t'arrive de dormir ? lui demandé-je.

– Pas beaucoup. Je n'ai pas de terreurs nocturnes comme toi, mais depuis que je suis petit, ça tourne en permanence dans ma tête. C'est mon côté hyperactif. Et je suis un peu un oiseau de nuit. C'est à ces heures-là que je travaille le mieux.

– On a au moins ça en commun.

– Tu veux que je te dise mon idée proprement géniale ou pas ? »

Je lève les yeux au ciel. J'aime être blottie contre lui, sentir son bras autour de moi – et c'est tant mieux pour lui, parce que si mon presque petit ami n'est peut-être pas un tueur en série, il est en revanche sacrément prétentieux.

« Dis-moi ton idée géniale.

– Plus nous en apprenons sur cette petite ville (le nombre élevé de victimes sur une période de plusieurs années, l'implication du maire et de sa femme, la présence de Jacob Ness et de son père, jusqu'au directeur de l'hôtel qui voulait nous mettre dehors), plus je suis convaincu que nous avons affaire à une entreprise criminelle. Pas à un crime isolé, mais à un grand nombre. Pas à un coupable unique, mais peut-être à une dizaine. »

Ça calme. « Je vois.

– Du coup, continue Keith en s'animant, souviens-toi de ce que nous avons appris l'an dernier à propos du dark web. On ne peut pas se connecter comme ça aux forums criminels. Il faut d'abord qu'un autre immonde pervers se porte garant de ton addiction à la pornographie, ou alors il faut apporter la preuve des horreurs que tu as commises, comme ça tu es aussi coupable que les autres personnes dans la pièce. Bref, il faut prouver qu'on est un criminel pour pouvoir en fréquenter d'autres.

– D'accord.

– Martha Counsel, sa greffe de rein illégale : ça faisait d'elle une coupable et ça lui permettait d'entrer dans le club. Jacob Ness, violeur en série : pas de problème non plus pour prouver ses antécédents criminels. Enfin il y a notre individu mystère, celui qui a peut-être tué Martha Counsel, voire les jeunes filles enterrées dans les bois. Aucun doute qu'il a mérité sa carte de membre. »

Je hoche la tête sur son épaule. De nos jours, de plus en plus de prédateurs cherchent à entrer en contact les uns avec les autres. Pas toujours physiquement, mais au moins en ligne, via le dark web. Même ce solitaire endurci de Jacob avait appris des trucs et astuces sur divers forums de discussion.

Mais c'est vrai que chaque fois que des prédateurs entrent en relation avec d'autres, ils prennent le risque d'être démasqués, d'où un système complexe reposant sur des parrainages ou des preuves de comportement déviant : le nouveau venu devra par exemple fournir des images

compromettantes qui le rendront aussi vulnérable que les autres membres du réseau.

« Donc, premier critère d'admission : avoir déjà commis des faits répréhensibles. Mais une organisation criminelle est en réalité une entreprise comme une autre. Elle ne veut pas des employés choisis au hasard, mais des gens qui possèdent des compétences. Ce qui nous amène au deuxième critère : il faut avoir quelque chose à offrir au groupe. »

Je réfléchis : « Martha a l'hôtel. Un point de chute qui permet aux autres membres d'aller et venir en toute discrétion. Quant à Jacob... il a pu fournir le transport. Peut-être même des filles. Si ça se trouve, c'est bien lui qui a enlevé Lilah Abenito, mais pas pour lui. Il l'a amenée ici pour le groupe. » Je relève la tête. « Mais pourquoi est-ce qu'il n'en a pas fait autant avec moi ? Pourquoi est-ce qu'il m'a gardée ? Surtout après m'avoir amenée sur le territoire de ses petits copains.

– Je me suis posé la question. Dans la vraie vie, Jacob était un solitaire. Tu ne l'as jamais vu avec d'autres gens.

– Jamais.

– C'est pour ça que je me demande si son idée, quand il bricolait sur Internet et participait peut-être à ce qui se passait ici, ce n'était pas de se former auprès de criminels plus aguerris. Il les aidait, et en contrepartie il apprenait à effacer ses traces sur son ordinateur, à se servir de cabanes à l'abandon au milieu des bois, ce genre de choses. D'après toi, il acceptait l'idée d'être un monstre. Se corriger ne l'intéressait pas.

– Non. Il était comme ça et fier de l'être.

– Alors je crois que c'était sa manière de faire sa propre éducation. Pour ça il s'est fait violence et il a collaboré avec d'autres. Mais c'était foncièrement un solitaire, on est d'accord ? Alors, une fois qu'il a su ce qu'il avait besoin de savoir...

– Il a repris ses habitudes.

– Avec l’assurance d’être désormais capable de perpétrer un crime encore plus élaboré sans se faire prendre ; par exemple, non pas de simplement kidnapper une jeune fille, mais de la garder plus d’un an en captivité. »

Je hoche la tête. Il y a une sorte de logique délirante dans ce raisonnement.

« Voilà ce que je pense : une entreprise est une entreprise, et chacun doit y jouer un rôle. Partant de là, on devrait pouvoir commencer à cibler les habitants à interroger en priorité. Le transport : Jacob disparu, ils ont dû avoir besoin que quelqu’un d’autre leur fournisse des filles pour du travail au noir, des prélèvements d’organes, que sais-je.

– Walt Davies. Ses voyages à Atlanta pour vendre ses micropousses : si ça se trouve, ce n’est qu’une couverture pour ce qu’il rapporte au retour.

– C’est aussi ce que je me disais. Il va falloir qu’on lui reparle. »

Je hoche la tête.

« Howard et Martha Counsel fournissent l’hébergement. L’individu mystère... je dirais que c’est l’homme de main. L’exécuteur des basses œuvres, tu vois. Si une fille sort du rang, si un membre de l’organisation semble sur le point de parler...

– Il prend les mesures nécessaires.

– Exactement. Maintenant, il y a d’autres rôles à envisager. La publicité. J’imagine que ça se passe sur le dark web. Ces touristes fantômes qui prennent des chambres : qui les a contactés, comment ont-ils eu l’idée de venir ici ? Il doit y avoir une vitrine en ligne. Ça ne peut marcher que comme ça.

– Je suis d’accord.

– Donc il faut qu’on cherche quelqu’un qui aurait des compétences en informatique. Cette personne doit détenir une quantité phénoménale d’informations. Si on la trouvait, ça pourrait nous donner la clé de toute l’affaire. »



Je me tourne vers Keith. « Il ne nous a pas parlé de ça, le loueur de quads ? Une secrétaire de mairie qui travaille avec Howard Counsel depuis dix ans pour faire connaître Niche et attirer les touristes ?

– Dorothea, je crois qu'elle s'appelle, murmure Keith. Oui, elle répondrait parfaitement au profil. Faire connaître la ville, ça pourrait être un euphémisme pour faire la pub de certains services sur le dark web. Les offres d'hébergement pourraient contenir des allusions à toutes sortes de choses. Oui, commençons par interroger la secrétaire de mairie. Parfait !

– T'es trop fort.

– Tu t'en souviendras demain, quand Quincy et Warren mettront ma théorie en pièces. Mais, Flora, il y a un rôle encore plus important dont nous n'avons pas encore parlé. » Keith se redresse, me regarde avec gravité. « Qui dirige cette organisation ? La cuisinière qui a disparu de la circulation ? Elle n'a pas l'air assez intelligente. La femme de chambre introuvable ? Quincy nous a déjà dit qu'elle était très certainement plutôt victime que coupable. Reste cet individu mystère dont nous avons parlé, mais qui me fait plutôt l'effet d'être le gros bras que le cerveau. Autrement dit...

– Nous ne savons toujours pas qui tire les ficelles.

– Donc, nous ne savons pas à qui nous fier. »

Nous échangeons un long regard dans la lueur de la lampe de chevet.

« Je suis vraiment contente d'avoir pris mon couteau, dis-je.

– Et moi, je suis vraiment content de voyager avec toi », répond Keith.

*Ma mamita cuisine sur la gazinière. Je la regarde soulever les couvercles, touiller le contenu des casseroles. Je l'écoute chanter gaiement. Je ne suis pas là. Même dans mon rêve, je le sais. Elle non plus n'est pas là. Mais je suis tellement heureuse de la voir que ça m'est égal.*

*Ma mamita à moi.*

*Comme si elle avait entendu, elle se retourne et me sourit. « Chiquita », murmure-t-elle, et l'amour que je lis dans son regard m'emplit la poitrine d'un chagrin si doux-amer que j'ai peur qu'elle éclate.*

*Son visage s'est adouci. Ses joues ne sont plus creusées, ses cernes ont disparu. Elle est rayonnante dans son corsage blanc et sa jupe rouge à volants, par-dessus laquelle elle a noué son tablier préféré. Je vois des miettes de fromage écrasé près de sa poche.*

*Je baisse les yeux et je me rends compte que je suis assise à la table de la cuisine, un bloc de queso blanco dans la main.*

*Une ombre traverse la cuisine. Je sais alors ce qui va se passer.*

*« Non, essayé-je de dire.*

*– Tout va bien, ma puce. »*

*L'ombre s'obscurcit...*

*« Elle m'appelle Bonita. Est-ce que tu m'as appelée Bonita ? » Je lui demande ça d'une voix pressante, affolée. D'un instant à l'autre, la porte s'ouvrira en coup de vent. D'une seconde à l'autre, le méchant se présentera de nouveau.*

*« Tu as toujours été bonita pour moi. Muy bonita.*

*– Ne m’abandonne pas.*

*– Je suis encore avec toi. Tout le temps. Mais tu le sais, chiquita. Pour chaque chose perdue, une autre est gagnée. Tu n’as plus les mots, mais tu as d’autres dons à la place. »*

*Elle sourit. S’essuie les mains sur son tablier. Avant que j’aie le temps de me lever. De traverser la cuisine en courant pour la prendre par la taille.*

*La porte s’ouvre brutalement.*

*Le méchant apparaît.*

*Ensuite nous sommes dehors, ma mère à genoux dans la terre rouge. Elle ne rampe pas, n’implore pas. Pas de supplication cette fois-ci quand le méchant se dresse devant elle. D’une voix simple et posée, elle me dit : « Cours ! »*

*Mais cette fois encore, j’en suis incapable.*

*« Chiquita. Ce n’est pas grave. Pour chaque chose perdue, une autre est gagnée. »*

*Le méchant pointe son arme.*

*À présent, c’est moi qui supplie : « Laissez-la partir. Prenez-moi. Je serai votre servante pour toujours. Mais prenez-moi.*

*– Elle doit payer », grogne le méchant.*

*Ma mère se contente de le regarder en souriant. Elle répond avec sérénité : « Je ne me repens pas. Je recommencerais. Elles méritaient la chance que je leur ai donnée. Et vous ne les rattraperez jamais. Je suis seule. Elles sont nombreuses. Alors faites ce que vous avez à faire. Nous savons tous les deux qu’au bout du compte, c’est moi qui ai gagné. »*

*Un hurlement, comme les coyotes dans le lointain, mais en pire.*

*« Chiquita, cours !*

*– Non !*

*– Souviens-toi : pour chaque chose perdue, une autre est gagnée. »*

*Le doigt du méchant sur la détente. Ma mamita qui le regarde droit dans les yeux, le met au défi de lui retirer la vie.*

*« Je t'aime ! » Mon cri désespéré.*

*« Je sais, ma chiquita, je sais. »*

*La détente est pressée. La balle part. Je suis trop loin pour protéger ma mamita. Je ne peux que regarder la balle déchirer sa gorge blanc pâle.*

*Mais d'un seul coup, ce n'est plus ma mamita.*

*C'est l'enquêtrice blonde qui bascule en avant dans la terre rouge, tellement rouge. C'est Hélène, c'est Stacey, c'est une fille après l'autre après l'autre.*

*Et le méchant ne gronde plus ; il part d'un rire lugubre.*

*« Tu seras la prochaine, me dit-il. Il n'y a plus personne pour te sauver.*

*– Je me sauverai moi-même », lui réponds-je.*

*Et ça le fait rire de plus belle.*

*« Je suis Bonita, j'ai l'amour de ma mère, la souffrance de mes sœurs, et vous serez dévoré par le feu ! » J'essaie de prendre l'air féroce.*

*Il est plié en deux, mort de rire. « Tu sais ce qui va plus vite que le feu lui-même ? » dit-il en se redressant.*

*Je secoue la tête.*

*« Une balle. »*

*Il recharge le pistolet et, très calmement, vise ma tête.*

*« Cours, Chiquita », me chuchote ma mère à l'oreille. Et je la sens de nouveau qui me prend dans ses bras chauds. Chiquita et mamita, notre meute de deux. Elle est à moi et je suis à elle, pour toujours.*

*C'est donc d'autant plus atroce quand la balle s'enfonce dans ma tempe et m'arrache de nouveau à elle.*

*Je me réveille en sursaut. Le réveil indique six heures. Le jour ne se lèvera que dans une heure. Je suis surprise d'avoir dormi si longtemps, surtout dans un lit qui me semble aussi doux et étranger. Il me faut un moment pour retrouver mes repères. Cette chambre bizarre avec sa*

*puissante odeur de produits chimiques. Un petit bruit de ronflement monte de la chambre d'à côté : l'enquêtrice qui s'est donné pour mission de me protéger.*

*Je guette des bruits de pas dans le couloir. L'arrivée du méchant. Puis je ferme les yeux et j'essaie de sentir intuitivement sa présence. Ma mère a raison : pour chaque chose perdue, une autre est gagnée.*

*Ce motel n'est pas comme la maison. Il ne soupire pas de douleur, ne s'agite pas dans son malaise. Ce n'est qu'un bâtiment. Il est peut-être trop jeune pour posséder cette sagesse. Il n'a peut-être pas vu assez d'atrocités pour être en deuil.*

*Je ne sens pas la présence du méchant. Je ne sens rien du tout.*

*Je me lève et je me dirige vers la console. Il me reste deux feuilles de papier. J'allume la lampe. Je prends mes crayons et, l'image de ma belle mamita en tête, je dessine encore et encore.*

*De la terre rouge. Des cheveux noirs, comme une rivière. Des yeux bruns, doux comme un câlin. Je dessine l'amour de ma mère. Et ensuite, je dessine sa douleur.*

*« Non, chiquita », murmure-t-elle à mon épaule.*

*Mais je continue. Je déverse notre histoire sur la page. Je ne rêve plus. Je suis tout à fait réveillée.*

*C'est pour ça que je suis la première à entendre le hurlement.*

*L'enquêtrice blonde saute de son lit. Une seconde elle ronflote dans son sommeil, la suivante elle est debout, enfle ses vêtements à la va-vite et attrape son pistolet sur la table de chevet.*

*« Ne bouge pas ! » m'ordonne-t-elle avant de sortir.*

*J'entends d'autres bruits. Des pas, qui courent bruyamment dans le couloir.*

*« Qu'est-ce que c'est ? demande la dame du FBI.*

*– Je ne sais pas. Flora, restez avec Bonita.*

*– Jamais de la vie.*

– Bon sang... »

Encore des cris, stridents et haut perchés. Les voix et les bruits de pas s'éloignent dans le couloir.

Je me relève, pose mes crayons sur la console. Puis je fais ce qu'a fait l'enquêtrice : j'enfile mes vêtements, j'ouvre la porte et je remonte lentement, péniblement, le couloir.

Je rencontre une première personne dans le hall. C'est le directeur. Celui qui a voulu nous chasser hier soir. Il regarde les portes vitrées d'un air horrifié, puis se tourne vers moi.

« Ne sortez pas », me conseille-t-il.

Mais il ne sait pas tout ce que j'ai déjà vu.

J'avance en clopinant. Résolue, même si je vois le miroitement argenté de ma mère danser devant moi.

Dehors, le soleil vient de poindre à l'horizon et il baigne le parking d'une lumière rosée. Un attroupement s'est formé. J'aperçois l'enquêtrice, la dame du FBI, Flora armée d'un couteau et l'homme qui est toujours avec elle. Il y a d'autres gens. Des clients de l'hôtel réveillés par le bruit, des passants, je n'en sais rien.

Puis je lève les yeux, et ce que je découvre m'arrête net.

Hélène. La pauvre Hélène, si terrifiée et si jolie. Elle porte encore sa blouse de femme de chambre. Mais son corps se balance, sans vie, à la branche d'un arbre planté aux abords du parking. J'ai une impression de déjà-vu. Du bleu qui coule comme une rivière vers une flaque rouge.

Il l'a tailladée. Du sang goutte de ses mains, de ses deux jambes. Il ne lui suffit pas de tuer. Le méchant aime détruire d'abord. Au point que, quand il donne le coup de grâce, ses victimes relèvent la tête avec gratitude.

À côté de moi, ma mère se tient parfaitement immobile.

Je regarde le parking alentour, mais je ne sens pas la présence du méchant. Il est venu. Il a mis en scène ce tableau macabre. Et il est reparti.

*« J'appelle le shérif, dit la dame du FBI à D.D.*

*– Il faut la descendre de là.*

*– Le légiste ne sera pas content. Ça détruit des indices.*

*– Je sais, mais il ne s'agit pas seulement du meurtre d'une jeune femme.*

*C'est un message.*

*– Pour nous conseiller une fois de plus d'aller voir ailleurs ?*

*Sincèrement, plus il y aura de cadavres, plus on restera.*

*– Non, dit D.D. en se tournant vers la dame du FBI. C'est un message pour les gens d'ici : Voilà ce qui arrive quand on parle à la police.*

*– Quelle horreur.*

*– Bonita peut communiquer avec des images. Elle n'est pas capable de nous dessiner un véritable portrait-robot de notre individu, mais elle m'a révélé qu'une autre fille avait été tuée au Mountain Laurel, sans doute la veille du meurtre de Martha Counsel.*

*– Je rêve... Mais où est le corps ? »*

*D.D. regarde autour d'elle. « Ce ne sont pas les montagnes qui manquent, avec combien de centaines de kilomètres de sentiers ? »*

*Flora s'est rapprochée d'elles. « Je peux la décrocher », propose-t-elle d'une voix douce. Elle a son drôle de couteau à la main, avec son manche finement sculpté que je trouve à la fois fascinant et repoussant.*

*« Je vais vous aider, dit D.D. C'est important de conserver le nœud pour l'analyse médico-légale. Il va nous falloir une échelle.*

*– Je peux mettre Flora sur mes épaules, dit son compagnon, et elle pourra descendre le corps vers vous.*

*– Il faut qu'on reprenne la main sur ce cirque, bougonne la dame du FBI.*

*– Il faut qu'on trouve le salopard qui a fait ça », ajoute D.D. Elle se retourne et découvre ma présence. Ses yeux s'arrondissent et elle lance des regards affolés autour d'elle, comme si le méchant était là et qu'il allait me voir.*

*Mais je sais qu'il n'est pas là. Il est parti ; Chef est partie. Il ne reste plus qu'Hélène et moi. Une fois de plus.*

*J'avance cahin-caha. Je ne prête pas attention à l'enquêtrice qui m'ordonne de rester là où je suis. Ni aux badauds qui contemplent une jeune femme qui n'a jamais été mon amie, mais ma sœur de douleur.*

*J'avance jusqu'à me trouver en dessous d'elle. Jusqu'à pouvoir, en levant les yeux, voir ce qu'il a fait. Pauvre Hélène. La jolie Hélène qui avait si peur. Si seulement elle ne s'était pas enfuie de la cuisine hier. Si elle était simplement restée avec moi.*

*Je tends la main. Le sang ne me dérange pas. J'en ai vu, j'en ai nettoyé, j'en ai senti ruisseler sur mon poignet. Il n'y a pas de raison d'en avoir peur. C'est des gens qu'il faut avoir peur.*

*Je pose doucement la main sur le pied nu d'Hélène, qui est tout ce que je peux atteindre.*

*Et je lui promets, comme je l'ai promis aux autres, que je n'aurai pas de repos, que je ne reculerai pas.*

*Je vais tuer le méchant. Je ne sais pas comment. Je suis faible, boiteuse et petite. Je ne connais pas les couteaux comme lui. Je n'ai jamais tenu de pistolet. Je ne sais absolument pas me battre. Je ne suis que moi. Sans voix et sans défense.*

*Mais j'ai quand même une chose de mon côté : ça m'est égal de vivre ou de mourir. Quel avenir y a-t-il pour moi, de toute façon ? Je n'ai pas besoin de m'en sortir, juste de l'emporter avec moi dans la tombe.*

*Pour ma mère. Pour moi-même. Pour nous toutes.*

*Je vais lui faire payer.*



## Kimberly

Kimberly arpentait le motel comme un fauve en cage. Pendant que le légiste et ses assistants arrivaient pour emporter le corps vite et bien, elle avait interrogé sans ménagement le propriétaire de l'hôtel.

Y avait-il des caméras ?

Oui, mais elles ne filmaient que la porte d'entrée, pas les abords du parking.

Avait-il entendu quoi que ce soit, remarqué une quelconque activité anormale ?

Absolument pas !

Mais l'homme transpirait à grosses gouttes. La stratégie de leur mystérieux assassin consistant à intimider la population était manifestement efficace.

Elle l'avait laissé sur la sellette encore une dizaine de minutes avant de renoncer : il était trop terrifié pour parler.

La mort de cette femme de chambre était un déchirement pour elle. Elle lui avait parlé la veille. Elle avait été d'accord avec D.D. quand elle avait dit qu'il fallait sortir Bonita et Hélène de cette maison. Mais alors qu'elle-même, D.D. et le shérif étaient encore sur place, Hélène avait été enlevée. Escamotée sous leur nez.

Nom d'un chien.

Au départ, dans cette enquête, il s'agissait de résoudre une affaire de disparition vieille de quinze ans. Et maintenant ? Il pleuvait des cadavres et Kimberly n'arrivait pas à se défaire de l'impression que c'était sa faute.

Les portes vitrées de l'hôtel s'écartèrent devant D.D., qui faisait la même tête que Kimberly. Derrière elle entra Bonita, pâle mais calme. Elle avait connu Hélène, mais ne semblait pas terrassée par le chagrin, seulement animée de sombres sentiments.

Puis vinrent Flora, Keith, le shérif. Le compte y était pour Kimberly.

« Réunion. Dans la chambre de D.D. Il nous faut un nouveau plan d'attaque. »

Ils prirent le couloir en file indienne sans mot dire, laissant derrière eux le propriétaire de l'hôtel paniqué.

D.D. leur tint la porte de la chambre double. Personne ne parla avant qu'elle l'eût repoussée et verrouillée derrière elle. Même alors, Flora alla à la fenêtre inspecter les extérieurs, puis tira les rideaux.

Une mentalité d'état de siège, pensa Kimberly. Mais n'était-ce pas exactement leur situation ?

« On ne peut pas continuer comme ça et se contenter de réagir aux événements, commença-t-elle.

– Cent pour cent d'accord », répondit Smithers.

Le shérif n'avait plus l'air débonnaire. Ni épuisé ou dépassé, ni d'ailleurs coupable ou sournois. Il avait l'air furax, ce qui était une bonne chose. D'après l'expérience de Kimberly, les policiers en colère étaient efficaces. C'était une des raisons du respect qu'elle éprouvait pour D.D.

« Keith a eu une idée », signala Flora.

Kimberly interrogea du regard le consultant en informatique. Celui-ci rougit légèrement, se redressa et se lança dans une grande explication sur les organisations criminelles, le dark web et les principales fonctions que devaient occuper les membres de cette conspiration qu'ils n'avaient pas

encore identifiés mais qu'ils pourraient tenter de démasquer en réfléchissant aux compétences qu'ils devaient posséder.

Sur le coup, personne ne réagit. Kimberly était plongée dans ses réflexions, de même que D.D. et le shérif. Flora n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil par l'entrebâillement des rideaux, comme si leur assassin risquait d'apparaître dehors comme par enchantement. Ou qu'il les guettait, tapi dans l'ombre.

Seule Bonita semblait sereine. Assise au bord du lit, elle observait Flora. Ou plutôt, se rendit compte Kimberly un instant plus tard, elle ne quittait pas des yeux le manche argenté du couteau papillon qui dépassait de la bottine de Flora.

Kimberly se tourna vers le shérif. « Je rejoins Keith dans son analyse. La lutte contre le crime organisé est au cœur des missions du FBI et il a raison : ces organisations obéissent globalement aux mêmes principes qu'une grande entreprise. Partant de là, commençons par ce qu'on pourrait appeler le cerveau. Le mieux est toujours de décapiter le serpent. Qui sont les principaux notables et personnalités en vue de la région ? »

Le shérif se balança sur ses talons et réfléchit : « Monsieur le maire, finit-il par répondre. Mais vu l'état dans lequel il était hier... littéralement au trente-sixième dessous. Et puis il n'avait aucune raison de commanditer le meurtre de sa propre femme, surtout qu'elle-même était mouillée jusqu'au cou.

– Vous l'avez vu ce matin ? demanda D.D.

– Non, je suis venu directement ici quand j'ai appris la nouvelle. Mais je suis passé le voir dans sa cellule vers onze heures hier soir.

– Vous l'avez trouvé comment ?

– Brisé.

– Je ne pense pas que ce soit notre cerveau », dit Kimberly. D.D. et le shérif étaient d'accord. La réaction émotionnelle qu'avait eue le maire la veille n'était pas feinte.

« Et notre sujet non identifié ? L'assassin mystère ? » Kimberly se tourna vers D.D. « Vous disiez que Bonita l'avait dessiné. »

La jeune fille leva les yeux en entendant son nom, puis se remit à étudier la chaussure de Flora.

D.D. passa dans la chambre voisine et revint aussitôt avec trois dessins dans une main et un dernier dans l'autre. Elle donna les trois premiers, garda le quatrième.

Les autres firent cercle pour les regarder.

« Ça, par exemple ! » Le shérif avait été le premier à réagir. « Si ce n'est pas une représentation du mal absolu, je ne sais pas ce que c'est. »

Kimberly était d'accord. Si le but était de renseigner sur les traits d'un visage, la noirceur de ce dessin ne les aidait pas. Mais si le but était de vous glacer les sangs...

« Je n'ai jamais eu l'idée de dessiner Jacob, murmura Flora, mais si je le faisais, ça ressemblerait à ça. »

Kimberly passa au deuxième dessin. Du bleu coulant vers du rouge. Il leur fallut un moment pour l'interpréter. D.D. avait raison : Bonita était une impressionniste-née.

« C'est une autre domestique, expliqua D.D. Elle est morte juste avant Martha Counsel. Bonita a assisté à la scène, mais elle dit que ce n'est pas le démon qui l'a tuée.

– La cuisinière ? » demanda Kimberly à Bonita.

Celle-ci secoua la tête.

« Est-ce que vous connaissez le nom de cette victime ? »

Hochement de tête.

Kimberly repensa aux dossiers qu'elle avait découverts dans le bureau de Martha Counsel. L'un d'eux était vide, mais portait un nom. « Stacey ? lui sembla-t-il se souvenir. Stacey... » Le nom de famille ne lui revenait pas.

Deux brefs hochements de tête.

Kimberly fit la grimace et soupira.

Un claquement de mains. Tous regardèrent Bonita, qui claqua une nouvelle fois des mains.

« Qu'y a-t-il ? » demanda D.D.

La jeune fille, soucieuse, agitait les mains. Il y avait manifestement une information qu'elle voulait leur communiquer, mais elle ne savait pas comment s'y prendre. Elle finit par montrer la chaussure de Flora. Le couteau papillon. Elle voulait le couteau.

« Vous êtes sûre ? » demanda Flora.

Hochement de tête affirmatif.

Sceptique, Flora tira néanmoins le couteau de sa bottine et le lui tendit. Bonita prit quelques instants pour l'examiner. Elle le fit passer d'une main à l'autre pour le soupeser, caressa du doigt la fine gravure de dragon qui ornait le manche.

« Elle est très tactile », commenta D.D., qui avait visiblement déjà réussi à nouer un lien avec sa protégée.

Bonita essaya ensuite d'écarter les deux moitiés du manche avec ses ongles. Elle fronçait les sourcils, un coin de la bouche pincé.

« Rendez-moi ça, vous allez vous faire mal. » Bonita rendit à regret son nouveau jouet à Flora. D'un coup de poignet, celle-ci transforma l'objet : l'éventail fermé devint un couteau mortellement dangereux. Bonita ouvrit de grands yeux en signe de remerciement. Puis elle reprit le couteau, refermant précautionneusement ses doigts sur le manche.

« La lame est affûtée, ne vous coupez pas », ordonna Flora.

La jeune fille lui jeta un coup d'œil, puis regarda autour d'elle pour s'assurer que tout le monde l'observait. Lentement, elle plaça le couteau juste au-dessus de sa cuisse. Puis, d'un petit geste brusque, elle mima le fait de s'ouvrir la jambe.

« Quelqu'un lui a sectionné l'artère fémorale », traduisit D.D.

Bonita confirma, mais tendit une nouvelle fois la main, cette fois-ci pour qu'on lui donne le dessin. Kimberly le lui rendit, toujours perplexe.

Les doigts de Bonita caressèrent avec douceur la silhouette qu'elle avait coloriée en bleu. Puis elle pointa l'image du doigt une fois et les regarda en espérant qu'ils comprendraient.

« C'est elle-même qui s'est ouvert la jambe, devina Kimberly. Elle s'est suicidée, c'est ce que vous essayez de nous dire. »

Bonita confirma tristement.

« Pour leur échapper », ajouta Flora, car qui mieux qu'elle pouvait se mettre à sa place ?

Nouveau hochement de tête.

« Tu sais ce qu'est devenu le corps ? » demanda D.D.

Oui.

« Est-ce qu'elle est dans la forêt ? » continua D.D. en montrant le troisième dessin, dont Kimberly se rendit alors compte qu'il représentait le versant d'une montagne strié de discrètes hachures noires.

Haussement d'épaules.

D.D. se tourna vers Kimberly. « Toutes ces lignes noires représentent d'autres victimes de meurtre.

– Mais... » Kimberly en resta sans voix. Il y en avait des dizaines. Le shérif et les autres se rapprochèrent pour observer à leur tour le dessin.

« Sainte mère de Dieu, souffla le shérif. Mais comment... depuis combien de temps... Sainte mère de Dieu.

– Bonita, vous pourriez nous conduire à l'endroit où vous avez vu le corps de Stacey pour la dernière fois ? » demanda D.D.

Nouveau hochement de tête.

Kimberly commençait à se sentir dépassée. Harold pensait avoir découvert le site d'une troisième tombe ancienne et voilà qu'il allait falloir en chercher une nouvelle. Elle allait devoir appeler Atlanta, solliciter la

moitié des effectifs en renfort. Sans parler du fait que son supérieur allait monter dans la première voiture en partance pour la région.

« Faire un plan, rappela-t-elle à voix haute, autant pour elle-même que pour les autres. Nous allons retrouver la dépouille de Stacey, autopsier le corps d'Hélène, envoyer l'équipe de recueil d'indices fouiller l'éventuelle trouvaille d'Harold. Mais tout ça consiste simplement à réagir. Nous courons après les drames du passé, alors que ce qu'il nous faudrait, c'est prendre un coup d'avance. Si nous n'avons aucune idée de l'identité de celui qu'on appellera le cerveau de l'opération ni aucune piste concernant l'assassin qui sévit actuellement, sur quoi nous concentrer ?

– La publicité sur Internet, répondit aussitôt Keith. Un groupe comme celui-là est forcément présent sur le dark web. Ce qui signifie qu'ils doivent avoir un responsable informatique. »

Kimberly réfléchit à la question. « Sauf que, plus que les autres postes de l'entreprise, comme vous dites, celui-là peut être délocalisé. Leur gestionnaire de site pourrait faire tourner la boutique depuis n'importe où.

– C'est vrai, reconnut Keith. Mais Bill Benson (le type qui loue les quads) nous a parlé d'une secrétaire de mairie, Dorothea, qui alimente le site internet et les réseaux sociaux de la ville.

– Exact, dit le shérif. Elle fait ça depuis... un bon bout de temps, maintenant.

– Dix ans », précisa Keith.

Le shérif le regarda d'un air étonné. « Si vous le dites.

– Il est tout à fait possible que ce ne soit qu'une façade. Vous vous souvenez des touristes fantômes dont parlait votre collègue hier soir ? Il se pourrait que ce soient des clients de cette organisation criminelle, attirés dans la région par le site internet, dont une porte dérobée conduit au dark web, où se réalisent les vraies transactions.

– Je la convoque pour un interrogatoire, dit aussitôt le shérif.

– Surtout pas ! s'exclama Keith, avant de se rendre compte qu'il y était allé un peu fort quand le shérif se rebiffa. Pardonnez-moi, mais la pire chose à faire est d'informer un gestionnaire de site qu'on l'a dans le collimateur. Beaucoup d'ordinateurs sont équipés d'un interrupteur d'urgence : un code que l'administrateur n'a qu'à entrer deux fois pour que tout s'efface automatiquement. Avant de laisser voir notre jeu à qui que ce soit, il faut qu'on découvre le point d'accès au dark web, qu'on trouve le site associé à ces activités criminelles et qu'on télécharge le plus d'informations possible. »

Smithers n'avait toujours pas l'air content. « Et vous faites ça comment ?

– Le maire et sa femme avaient plusieurs ordinateurs au Mountain Laurel, n'est-ce pas ?

– Deux ordinateurs de bureau, des tablettes et un ordinateur portable, énuméra Kimberly.

– Très bien. Ils font partie de l'organisation, c'est une certitude. Donc ils doivent se connecter au portail du groupe sur au moins un de ces appareils.

– Je pourrais demander à Su Chen de venir, proposa Kimberly.

– Vous n'avez pas le temps. Laissez-moi tenter le coup. Vous savez que je peux le faire. »

Keith la regarda sans ciller. Il en était capable. Kimberly l'avait vu à l'œuvre l'année précédente, quand il avait travaillé sur une copie du disque dur de l'ordinateur de Jacob Ness. Il restait quand même un simple citoyen.

« Je peux le faire », répéta Keith. Puis, sans attendre sa réponse, il se tourna vers le shérif. « Le moyen le plus rapide pour se connecter au site du groupe sur le dark web serait d'employer l'identifiant et le mot de passe des Counsel. Je pourrais les pirater, mais ça prendrait du temps. L'autre solution...

– Vous voudriez que je retourne voir le maire pour lui faire cracher.



– Dites-lui que s’il veut venger sa femme, c’est le moyen de le faire. »  
Le shérif approuva.

« Tant que vous y serez, demandez-lui donc le nom de leur chef », suggéra ironiquement D.D.

Smithers la regarda. « Le type est terrifié. Donner un nom, ce serait beaucoup lui demander. Deux mots de charabia informatique, peut-être moins. »

Keith était d’accord.

Donc, apparemment, l’opinion de Kimberly n’était pas nécessaire, en fin de compte.

« Je veux reparler à Walt Davies, annonça Flora.

– Ben voyons, c’est une mutinerie générale ou quoi ?

– Songez à ça : tous ses trajets pour livrer des micropousses à Atlanta. Peut-être qu’au retour il ramène des filles.

– Et vous croyez qu’il va se précipiter pour vous l’avouer ?

– Je crois que je suis la mieux placée pour déceler un mensonge et insister pour savoir la vérité.

– Parce que vous avez connu son fils ?

– Quelque chose comme ça. Et puis... je ne crois pas que son petit numéro de cinglé soit complètement du chiqué. Je pense qu’il est paranoïaque et qu’il entend des voix dans sa tête. Si trop de flics débarquent, il va se terrer, se retrancher dans sa grange et ne plus jamais en ressortir. Alors que si j’y vais... il acceptera de me parler. Je suis le seul lien qu’il lui reste avec son fils. »

Kimberly étudia la question. « Vous ne pouvez pas y aller seule. Et pas seulement parce que c’est dangereux, mais parce que s’il fait des aveux utiles, il vous faut un témoin qui puisse corroborer. Étant donné que Keith va chercher le fameux ordinateur et que le shérif doit retourner à la prison du comté faire pression sur Howard Counsel, je viens avec vous.

– Ne mettez pas votre tenue de fédérale ! Walt tirerait à vue.

– Merci, je ne suis pas totalement idiote. » Kimberly se tourna vers D.D. « Vous pourriez peut-être poursuivre l'enquête auprès de Bonita pour obtenir plus de détails. Sur l'endroit où se trouvent le corps de Stacey, ceux des autres filles. Des adjoints du shérif montent la garde au Mountain Laurel. »

Smithers confirma d'un signe de tête.

« Si ce n'est pas trop difficile, demanda Kimberly en s'adressant à Bonita, est-ce que vous seriez prête à retourner à la maison d'hôtes ? Pour aider le commandant Warren à comprendre de quoi vous avez été témoin quand vous étiez là-bas ? »

La jeune fille la regarda un long moment. Puis finit par accepter.

D.D. brandit le dernier dessin, celui qu'elle avait encore à la main.  
« Bonita, tu as fait ça aujourd'hui ? »

Oui.

« Qui est-ce ? »

D.D. tint le dessin à bout de bras pour que tout le monde puisse bien le voir. Du rouge, ce fut la première impression de Kimberly. Puis elle fut saisie par une sensation de chagrin si tangible, si puissante, qu'elle en eut le souffle presque coupé. Une forme blanche imprécise sur un sol rouge poussiéreux. Un halo noir autour d'une silhouette couchée, qui conduisait à une mare d'un rouge plus sombre.

Encore une victime. Mais pas une femme de chambre. Quelqu'un d'autre. Que Bonita avait manifestement aimé.

Kimberly n'eut pas le moindre doute. Elle vit que D.D. aussi avait compris. Aucune mère ne pouvait voir une telle image sans deviner.

« C'est votre maman, n'est-ce pas ? » demanda doucement Kimberly.

Un simple hochement de tête affligé.

Flora examina le dessin avec un regain d'intérêt et son visage prit cet air sombre que Kimberly connaissait bien.

« C'est le démon qui a fait ça ? » demanda D.D.

Hochement de tête. Un petit temps, puis Bonita tâta la cicatrice à la racine de ses cheveux.

« C'est lui aussi qui a fait ça ? » D.D. était surprise.

« C'est un traumatisme balistique, souligna Flora. Regardez la trajectoire. La balle a manqué sa cible et lui a enfoncé la tempe. »

Provoquant des dommages irréversibles.

D.D. s'accroupit pour se retrouver au niveau de la jeune fille. « Quel âge avais-tu ? »

Haussement d'épaules.

« Est-ce que vous étiez bébé ? » demanda Kimberly. Non, fit Bonita. « Faisiez-vous à peu près cette taille ? » continua Kimberly en montrant la taille d'un enfant de deux ou trois ans. Toujours non. « Cette taille-là ? » insista Kimberly en montant la main d'une trentaine de centimètres.

Bonita observa longuement la taille ainsi définie et hocha la tête une fois, comme pour signifier que c'était à peu près ça.

D.D. et Kimberly échangèrent un regard. Donc plus tout à fait la petite enfance, mais pas encore la préadolescence. Cinq ans ? Sept ans ?

« Et vous vivez chez les Counsel depuis cette époque ? »

*Oui.*

« Je suis vraiment désolée », dit Kimberly. Parce que quelqu'un devait des excuses à cette jeune fille. Le malheur l'avait frappée dès son plus jeune âge, mais personne ne s'était jamais avisé de sa situation. Elle avait d'abord vu sa mère mourir sous ses yeux, puis elle avait pris une balle et passé les années suivantes en état de servitude.

Kimberly lança un coup d'œil vers le shérif, qui n'avait plus de mots pour exprimer sa colère. Elle n'avait pas besoin qu'il parle pour savoir ce qu'il éprouvait. Des horreurs pareilles, dans sa propre circonscription...

« N'étranglez pas Howard Counsel avant de lui avoir soutiré le mot de passe, suggéra-t-elle.

– Je tâcherai de me retenir », promit-il d'une voix rauque.

Kimberly respira profondément et observa leur petit groupe hétéroclite. Flora avait repris son couteau et le rangeait dans sa chaussure.

« Chacun de nous sait ce qu'il a à faire. »

Hochement de tête général.

« Il va sans dire que notre tueur introuvable est armé et dangereux, que nous ne savons absolument pas à qui nous fier dans cette ville et que cette mafia n'a visiblement pas l'intention de tomber sans résistance. »

Tous étaient bien d'accord.

« Alors ouvrez l'œil. Soyez sur vos gardes. Nous en sommes à au moins trois nouveaux cadavres en trois jours. » Kimberly prit une autre grande inspiration. « Arrangeons-nous pour que le prochain ne soit pas l'un d'entre nous. »

## D.D.

D.D. reconduisit Bonita et Keith au Mountain Laurel. Kimberly avait trouvé une casquette du FBI au fond de son sac et ils l'avaient enfoncée le plus bas possible sur le crâne de Bonita pour cacher son visage. Un piètre déguisement, mais mieux que rien.

Keith était le plus détendu d'entre eux. Dans l'ensemble, D.D. avait l'impression que l'informaticien considérait toute cette affaire comme une aventure sacrément chouette, mais ce matin il fredonnait carrément. Elle en serait presque venue à se demander si...

Mains sur le volant, D.D. ouvrit de grands yeux, puis décida qu'il était temps d'arrêter de penser à la vie privée des autres pour se concentrer sur son travail.

À l'approche de la grand-rue et de la magnifique demeure victorienne qui en faisait le coin, elle leva le pied. Elle aperçut un adjoint du shérif en faction devant le ruban de scène de crime jaune qui interdisait l'accès au perron et à la véranda, fit la moue et réfléchit. L'idée d'entrer par la grande porte ne lui plaisait pas. Trop voyant, surtout compte tenu de l'ambiance générale.

Elle fit donc le tour du pâté de maisons et découvrit un deuxième véhicule des services du shérif de l'autre côté. Mais lorsqu'ils se garèrent,

pas d'adjoint à l'horizon.

Elle ressentit aussitôt une pointe d'effroi. La porte qui donnait sur l'arrière était en partie occultée par l'immense laurier des montagnes qui avait donné son nom à la maison. Ce qui signifiait que si jamais leur sujet non identifié avait décidé de revenir, il aurait certainement frappé à cet endroit précis. Il se serait subrepticement approché de la sentinelle surmenée et abrutie de sommeil, et là...

Un homme en tenue apparut. Il était en train d'écraser une cigarette et de lever les yeux d'un air coupable lorsqu'il remarqua la voiture de D.D.

Elle relâcha le souffle qu'elle retenait sans s'en rendre compte. Ils étaient à cran. Trop. Maintenant, se dit-elle, il fallait se libérer de cette trouille et démolir ces connards.

Sur cette bonne résolution, elle ouvrit sa portière, bientôt imitée par Keith et Bonita.

Elle montra sa plaque à l'adjoint, qui semblait profondément contrarié de s'être fait prendre en flagrant délit de pause cigarette. Avec toutes les idées qui lui étaient passées par la tête, c'était bien le cadet des soucis de D.D. Elle le laissa leur ouvrir la porte et les précéder dans la maison, puis elle lui demanda de reprendre sa surveillance. La dernière chose dont elle avait besoin, c'était que le démon de Bonita entre par effraction alors qu'elle avait deux civils sous sa responsabilité.

Elle se trouva désorientée en entrant dans la majestueuse demeure. D'une part, les lampes étaient éteintes, si bien que le couloir de l'arrière de la maison était plongé dans une semi-obscurité. D'autre part, le silence régnait. Immobile, la maison semblait attendre.

D.D. remarqua que Bonita avait posé une main sur le mur. Bizarrement, elle aurait juré que la jeune fille flattait le lambris pour le rassurer.

Elle n'arrivait pas à se repérer. Cette maison était un dédale et elle ne l'avait jamais abordée sous cet angle. Elle se tourna vers Keith. « On cherche les ordinateurs, on est d'accord ?

– C’est ça. La première étape sera de découvrir lequel est équipé du navigateur Tor, puisque ça doit être celui dont ils se servaient pour se connecter au dark web.

– Ça marche. Tu pourrais nous guider jusqu’au bureau, Bonita ? »

La jeune fille accepta et leur montra le chemin en claudiquant. Si elle était apeurée ou mal à l’aise de se retrouver dans cette maison, elle n’en laissait rien voir.

Ils tournèrent au coin et l’imposant hall apparut devant eux, avec son escalier monumental à droite et un autre couloir qui partait vers la gauche, au bout duquel se trouvait la chambre où l’on avait découvert le corps de Martha Counsel. La première porte à droite était le bureau de la patronne.

D.D. y jeta un œil, vit des dossiers par terre, un coffre-fort vide. Tout le pourtour de la pièce et le bureau étaient couverts de poudre à empreintes. Le contenu du coffre-fort avait été mis sous scellés, étiqueté, emporté.

Il flottait encore une légère odeur métallique de produits chimiques. Ceux qu’avait employés la police technique et scientifique pour détecter d’éventuelles traces de sang, de sécrétions corporelles ou autres. Elle nota qu’un morceau de la moquette avait été découpé et emporté, de même qu’un grand pan du tissu de soie rayée qui recouvrait un fauteuil autrefois magnifique. Sans doute certains tests avaient-ils été positifs.

Keith ne parut rien remarquer. Il alla droit au bureau, alluma la jolie lampe de travail en vitrail et regarda l’écran de l’ordinateur.

« Gants », ordonna D.D.

L’informaticien acquiesça, puis, rougissant légèrement, en sortit une paire de sa poche. Pas des gants en latex bas de gamme, mais en fin tissu noir. Exactement le genre qu’un passionné de faits divers plein aux as se commanderait sur Internet. D.D. résista à l’envie de lever les yeux au ciel. Keith avait un profil discutable, mais ses résultats parlaient pour lui. Si quelqu’un était capable de reconstituer les activités de leur conspiration criminelle, c’était lui.

Il démarra l'ordinateur, déjà dans sa bulle.

« Je vous tiens au courant dès que j'ai des nouvelles du shérif au sujet de l'identifiant et du mot de passe », lui assura D.D.

L'informaticien, dont les doigts gantés galopèrent déjà sur le clavier, hocha distraitemment la tête.

Ne restaient qu'elle et Bonita.

De retour dans le couloir, D.D. lui demanda : « Est-ce que tu as une pièce préférée dans cette maison ? »

Bonita réfléchit, puis désigna l'escalier.

« Montre-moi. »

Il fallut un peu de temps. Les marches ralentissaient Bonita, or il y en avait deux volées à gravir. À l'étage, la jeune fille guida D.D. jusqu'au bout d'un large couloir à la moquette rouge vif. Elle semblait plus intimidée à mesure qu'elles avançaient. Enfin elles arrivèrent à la porte.

Bonita lança un regard à D.D., puis toqua discrètement. Aucune réponse ne se faisant entendre...

Elle ouvrit doucement la porte et entra sans un bruit.

Cette pièce était une merveille. C'était le dernier étage de la tourelle et elle était époustouflante, avec sa série de baies vitrées incurvées et sa gigantesque hauteur sous plafond. Les Counsel en avaient manifestement fait une suite nuptiale : un grand lit double sur un tapis rond, de somptueux meubles d'époque tout autour. Le plafond en ogive bleu marine était semé d'étoiles et les murs rappelaient le grenat profond d'un coucher du soleil.

Bonita entra lentement en traînant la jambe. D.D. pensait qu'elle allait s'approcher des fenêtres ou s'asseoir sur le splendide canapé. Mais non, elle alla jusqu'au milieu du tapis et s'allongea par terre avec difficulté. Lorsqu'elle fut bien droite, les mains jointes sur le ventre, elle leva les yeux.

Oh, et puis après tout ! D.D. l'imita et s'allongea à côté d'elle.



Elle découvrit alors que les étoiles n'avaient pas été disposées au hasard. En se concentrant un peu, elle repéra la Grande Ourse, la Petite Ourse, l'étoile Polaire et d'autres constellations.

Bonita montrait des points au plafond. D'abord cette forme, puis celle-là. D.D. inclina la tête pour se rapprocher du point de vue de la jeune fille, mais elle ne comprenait toujours pas.

« Qu'est-ce que tu vois ? » demanda-t-elle.

Naturellement, c'était une question ouverte et Bonita ne pouvait pas répondre. Elle tourna la tête vers D.D. et elles se retrouvèrent presque nez à nez. La mélancolie se lisait dans son regard : c'était l'expression d'une jeune fille qui avait déjà trop perdu.

D.D. ne put empêcher une question de lui traverser l'esprit : est-ce que Jack aimerait avoir une grande sœur ? Il ne lui appartenait pas de se poser une telle question. Ce serait gravement outrepasser ses fonctions que de demander la garde de cette jeune fille. Mais quand cette enquête serait derrière eux... La mère de Bonita était morte, et elle avait mené depuis lors une vie de servitude. D.D. était-elle censée la remettre comme ça aux services sociaux ? Cette seule idée lui était insupportable.

« Tu penses à ta mère ? » demanda-t-elle doucement.

Hochement de tête. Bonita avait représenté sa mère dans un désert. On y voyait généralement très bien les étoiles. Peut-être qu'en regardant celles-ci, elle se sentait plus proche du lieu de son enfance.

« Et aux autres filles ? »

Bonita acquiesça et montra d'autres points. Ici, ici, et encore ici.

D.D. réfléchit. « Tu as donné à chacune de ces étoiles le nom d'une jeune fille ? De quelqu'un qui est venu ici et qui a disparu ? »

Hochement de tête. C'était donc avec ce plafond qu'elle tenait ses comptes. Étant donné le peu de ressources dont elle disposait, c'était malin.

Bonita prit la main de D.D., la serra doucement, et D.D. sentit son cœur se briser. Elle était censée se comporter en professionnelle, mais la seule

chose dont elle avait envie, c'était de prendre cette enfant dans ses bras pour la protéger.

« Ça me ferait plaisir d'en savoir plus sur ta mère, souffla-t-elle. Quand on aura trouvé un moyen plus efficace de communiquer, tu pourras peut-être me parler d'elle. »

Bonita était d'accord.

D.D. sourit. « Je te remercie de m'avoir montré cette chambre. Je comprends ce qu'elle représente pour toi. Mais maintenant, ma belle, je crois qu'il faut qu'on retourne au sous-sol. »

Le téléphone de D.D. sonna pendant qu'elles redescendaient. Elle reconnut le numéro du shérif et décrocha. Aussitôt, elle entendit du bruit et de l'agitation à l'autre bout du fil.

« On a un problème, annonça Smithers sur un ton lugubre.

– Howard Counsel ?

– On vient de le retrouver mort dans sa cellule.

– Je m'en veux tellement, shérif. » D.D. entendit derrière lui Franny, la réceptionniste, qui s'expliquait : « Mais le monsieur faisait un tel scandale, impossible de le faire partir. J'ai bien été obligée d'appeler Chad...

– Je comprends, Franny, je comprends », répondit le shérif. Mais D.D. l'entendit pousser un gros soupir.

Elle crut deviner ce qui s'était passé : une diversion avait été organisée dans les locaux du shérif pour attirer l'adjoint de garde hors de la cellule de Howard Counsel.

« Est-ce que Franny peut vous décrire l'homme qui faisait du scandale ? Toute information serait utile. Posez-vous avec elle, aidez-la à se remémorer la scène.

– Vous pensez que c'était un coup monté ?

– La coïncidence serait trop extraordinaire pour qu'il s'agisse d'autre chose. L'assassin supprime les témoins gênants, vous vous souvenez ?

D'abord Martha, ensuite Hélène, maintenant Howard. Si ça se trouve, la cuisinière est morte, elle aussi. »

D.D. avait cependant un doute sur ce dernier point : cette femme était trop méchante pour mourir. Si quelqu'un était de taille à tenir tête à leur homme mystère, voire à être son bras droit, c'était elle.

« Mais comment s'est-il procuré cette fichue couverture ? demandait Smithers.

– Il disait qu'il avait froid, shérif. Je n'ai pas réfléchi. Je suis désolé. Vraiment, vraiment désolé. » Une voix de jeune homme, sans doute le fameux Chad. C'était le genre d'erreur qui revenait hanter un policier.

Encore un soupir, puis d'autres bruits derrière le shérif.

« Je n'ai pas eu l'occasion de reparler à Howard, reprit celui-ci dans le combiné. Le temps que j'arrive ici, c'était fini et tout le monde devenait frappadingue.

– Donc vous ne connaissez ni l'identifiant, ni le mot de passe.

– C'est ça. »

Ce fut au tour de D.D. de soupirer. « Je vais avertir Keith. Mais ne soyez pas trop dur avec vous-même, shérif. J'ai déjà vu notre informaticien à l'œuvre : la mort de Howard Counsel nous ralentit, mais elle ne nous met pas hors jeu.

– Vraiment navré. »

D'autres excuses se firent encore entendre derrière lui. Franny de nouveau, qui se tordait sans doute les mains de désespoir ou se cramponnait à sa croix en or.

« On savait déjà qu'ils avaient un coup d'avance sur nous, reprit D.D. Raison de plus pour continuer à aller de l'avant. Vous devriez peut-être venir nous prêter main-forte au Mountain Laurel. Les identifiants et mots de passe ont souvent un rapport avec la vie privée. Il est possible qu'on trouve dans le bureau ou dans la chambre à coucher des notes ou des photos qui nous aideraient.

– Je viens ! s'exclama Franny. Je vous en prie, laissez-moi vous aider, si vous saviez comme je m'en veux ! »

D.D. leva les yeux au ciel. Peu importe qui venait, du moment qu'elle avait des renforts.

« Donnez-moi une heure ou deux, dit le shérif. On fait le nécessaire pour le corps et on vous rejoint.

– Merci, shérif. » D.D. raccrocha. Bonita la regardait avec curiosité. « Howard Counsel est mort », l'informa-t-elle.

Une expression fugace passa sur le visage de la jeune fille, puis plus rien. Haïssait-elle les Counsel, qui l'avaient traitée comme une domestique ? Ou leur était-elle reconnaissante de l'avoir recueillie quand elle n'avait plus rien ? Peut-être un mélange des deux. On peut tout à la fois aimer et haïr son ravisseur – demandez donc à Flora.

Bonita finit de descendre l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, D.D. à sa suite, et elles firent étape dans le bureau pour annoncer la nouvelle à Keith.

Il ne travaillait plus sur le gros ordinateur, mais sur un portable ouvert devant lui. Il eut un haussement d'épaules philosophe. « J'ai trouvé Tor, le navigateur. C'est sur cette machine qu'ils se connectaient.

– Ça nous fait au moins un progrès ce matin. Le shérif va passer voir s'il peut nous aider à chercher l'identifiant et le mot de passe.

– Il y a déjà beaucoup d'informations dans ce bureau. Je peux commencer par les dates de naissance et autres dates importantes, le nom de leur chat préféré, ce genre de choses. Je finirai bien par trouver.

– C'est exactement ce que je lui ai dit.

– Vous allez où ?

– Au sous-sol. Là où logeaient les domestiques. »

Keith s'étonna. « Dans ces vieilles maisons de maître, les chambres des domestiques se trouvaient en général sous les toits. Les propriétaires avaient besoin de la fraîcheur relative de la cave pour y entreposer des tubercules ou autres denrées périssables. Ajoutez à cela qu'il fallait un espace assez

grand pour stocker tout le charbon et le bois nécessaires au chauffage d'une maison de ce volume, et une autre pièce, de taille beaucoup plus réduite et bien isolée, pour les déchets de cuisine et... autres types de déchets, ajouta Keith en plissant le nez. Bref, une belle cave bien fraîche était beaucoup trop précieuse pour être laissée aux domestiques. »

D.D. ignorait tout à fait cela. « Ce sous-sol compte une douzaine de petites chambres reliées par des corridors. Les Counsel l'ont peut-être aménagé récemment. »

Sa réponse ne convainquit pas Keith. « Il faut que je fasse une copie de sauvegarde du disque dur avant de pouvoir commencer à travailler dessus, dit-il lentement. Je vais venir avec vous pendant que ça tourne.

– Vous avez vraiment envie de visiter la cave ?

– J'en rêve. »

## Flora

Hier soir, j'ai fait l'amour.

Ça rend cette matinée un peu irréelle. Après toutes ces années à croire que je ne serais plus jamais cette femme-là, que je ne revivrais plus jamais de tels instants...

Est-ce que j'ai l'air différente ?

Est-ce que je *suis* différente ?

Je me réjouis de faire équipe avec Kimberly aujourd'hui. D.D. m'observerait, elle devinerait. Kimberly et moi n'avons pas la même relation.

Keith m'a fait un petit bisou avant de me quitter. Puis il est resté le front contre le mien, un moment de silence qui en disait encore plus long. Pas de gêne du lendemain pour nous. En fait, nous sommes directement passés de la chambre à coucher à une scène de crime. Je ne pense pas que ça arrive à beaucoup de couples, mais avec Keith, ça ne paraît absolument pas extraordinaire. La routine.

Mais maintenant, j'essaie de me remettre en ordre de marche. D'accord, j'ai passé une nuit inoubliable. D'accord, j'attends ce soir avec une fièvre encore plus grande. Mais certaines choses n'ont pas changé : un monceau de cadavres ; une ville où tout n'est que faux-semblants. Et ce matin, nous

allons rendre visite à un homme qui n'a sans doute plus toute sa tête et qui va nous accueillir un fusil à la main.

Nous avons échangé les véhicules : D.D. a pris la voiture officielle du FBI, tandis que nous prenions celle de location. Kimberly a tenu compte de mes avertissements : Walt n'est pas du genre à apprécier la présence de policiers chez lui. Elle a donc renoncé à sa plaque et à son arme de service. Cela dit, je ne crois pas une seconde qu'elle soit désarmée. J'imagine qu'elle a un étui de cheville. Ça fait la paire avec mon couteau.

Deux femmes paranoïaques et armées qui rendent visite à un type encore plus paranoïaque. Comment est-ce que ça pourrait mal tourner ?

Le portail métallique qui garde l'entrée de la propriété de Walt est cadenassé plutôt deux fois qu'une. Kimberly se range sur le côté et nous descendons de voiture. Étant donné le goût de Walt pour les caméras, je m'efforce de prendre un air dégagé. Kimberly, quant à elle, la joue légèrement blasée. Son tee-shirt noir moulant et son jean soulignent sa silhouette tonique et sportive. En cas de *mano a mano*, je ne parierais pas contre elle.

M'approchant du portail, je repère la caméra fixée sur le poteau. Je me place dans l'axe, fais coucou et attends.

Une minute passe. Une autre. Les vantaux ne s'écartent pas comme par magie, mais ils ne se commandent pas à distance. La propriété de Walt est une étrange juxtaposition d'équipements de sécurité dernier cri et de vieilles bâtisses entourées de barbelés. Il va devoir se déplacer pour ouvrir le cadenas lui-même. La question, c'est de savoir s'il va le faire.

Kimberly bâille, s'étire, toujours dans son rôle d'amie indifférente.

Sans que nous l'ayons entendu venir, Walt apparaît d'un seul coup de l'autre côté du portail. Kimberly et moi sursautons.

Et je décèle pour la première fois une lueur de malaise dans le regard de Kimberly. Surtout devant le fusil à pompe de Walt.

« Vous êtes revenue, dit-il.

– J’ai encore quelques questions.  
– Avec une nouvelle amie.  
– Je vous présente Kimberly.  
– Brigade des stupés, FBI, police d’État ? » Il la dévisage. « Z’êtes pas une civile, faut pas me la faire. »

Kimberly le considère avec flegme. « FBI, finit-elle par répondre. Mais ce matin, je suis là pour Flora. »

Sauf que Walt n’est pas né de la dernière pluie : « Je vous ai déjà vue quelque part. »

Ça me revient au moment où il fait lui aussi le rapprochement.

« À la télé. C’est vous qui avez mené l’assaut qui a tué mon garçon. »

Kimberly ne dit rien.

« Vous avez débarrassé cette terre d’un sauvage », lui dit Walt posément avant de tourner la clé dans le cadenas pour nous ouvrir.

Nous le suivons à travers bois jusqu’à son chalet avec sa véranda encombrée et son bardage noirci par le temps. Il tient mollement le fusil d’une main. Je ne peux m’empêcher de considérer l’arme avec méfiance. Keith et moi n’avons-nous survécu à notre première rencontre avec cet homme que pour que je puisse, dès le lendemain, me livrer à lui en compagnie de l’agent du FBI qui a joué un rôle dans la mort de Jacob ?

Walt aurait quantité de raisons de faire usage de ce fusil. On ne peut pas dire que Kimberly et moi soyons sans défense, mais le fait d’être sur son terrain, avec son arme, ses motivations, lui donne un avantage indéniable. Je me tiens bien droite, m’oblige à rester sur le qui-vive, à être attentive à sa posture. S’il y a bien une chose que j’ai apprise au fil des ans, c’est que tous les prédateurs laissent deviner leurs intentions juste avant de passer à l’attaque.

À côté de moi, Kimberly s’efforce de mémoriser l’emplacement de toutes les dépendances, tout en ayant l’air de ne rien regarder du tout. Ni Walt ni moi ne sommes dupes. Nous formons un curieux petit trio uni par



une défiance réciproque. Nous avons tous aussi Jacob en commun. Et j'imagine, du moins si j'en crois Walt, que nous avons tous des raisons de vouloir sa mort.

Walt s'assoit sur une chaise en bois dans sa véranda. Son poste d'observation préféré, semble-t-il : de là, il peut surveiller son royaume. Cela nous oblige, Kimberly et moi, à nous jucher sur le vieux canapé installé dans le coin – face à lui, mais dos à la cour. Cette position met clairement Kimberly mal à l'aise. Elle ne me plaisait pas hier et elle ne me plaît toujours pas aujourd'hui.

La plupart des prédateurs finissent par se faire prendre par excès d'arrogance. Plus ils commettent de crimes impunément, plus ils se montrent imprudents. Je me demande si la règle vaut également pour les redresseuses de torts.

« Vous connaissez Howard et Martha Counsel, qui tiennent le Mountain Laurel ? demandé-je à Walt.

– Le maire ? Tout le monde le connaît.

– Martha a été retrouvée pendue hier. Et aujourd'hui, c'est une des femmes de chambre qui a été pendue devant notre hôtel. L'assassin ne s'est pas contenté de la tuer, il l'a d'abord torturée avec un couteau. »

L'expression de Walt ne change pas, ses mains restent sur le fusil posé sur ses genoux. « Cette forêt est un endroit effrayant », finit-il par dire.

Je me penche vers lui pour le regarder dans le blanc des yeux. « Les arbres crient peut-être la nuit, Walt, mais ils n'assassinent pas de jeunes femmes. Ce sont des hommes qui font cela. Des hommes comme Jacob.

– Jacob est mort.

– Mais la région n'est toujours pas paisible. Dans la montagne, en forêt, dans le village : il y a des cadavres et des ossements partout. Vous ne vivez pas en pleine nature, Walt. Vous vivez au milieu d'un cimetière. »

Walt détourne le regard. Je suis incapable de savoir ce qu'il pense. Ou ce qu'il entend, peut-être : le hurlement du vent, des cris de jeunes filles ?

Intelligent et taré. Un vieillard qui, de son propre aveu, s'est cramé les neurones à coups de drogue et d'alcool il y a des années. Je pense qu'il en sait davantage qu'il ne veut bien le dire, mais je suis aussi prête à croire que lui-même ne sait plus très bien ce qui est réel ou non.

La solitude peut jouer des tours au cerveau, Walt et moi en savons quelque chose.

« Parlez-moi, dis-je tout bas. C'est entre vous et moi, Walt. Parlez et je vous écouterai. »

À côté de moi, Kimberly ne bronche pas. Approuve-t-elle ma méthode ? Aucune idée. En tout cas, elle me laisse mener la conversation et je lui suis reconnaissante de cette marque de confiance.

« Des gens de la haute, les Counsel, répond finalement Walt.

– Vous les avez rencontrés ?

– Dans ce patelin ? Difficile de pas se connaître les uns les autres.

– Ce sont eux qui nous ont conseillé de venir vous voir. En disant que vous étiez fou, peut-être même violent. Ils vous ont accusé au sujet des cadavres découverts dans les bois. »

Walt ne s'en émeut pas. « Les gens m'accusent de beaucoup de choses. Ça leur facilite la vie. »

Kimberly intervient pour la première fois : « Est-ce que vous pensez que le maire a un tempérament violent ? Qu'il pourrait avoir tué sa femme ?

– Nan... Howard est qu'un beau parleur. Il a pas le cran pour passer aux actes.

– Il y a quand même un assassin qui sévit dans la région. »

Une fois de plus, Walt ne réagit pas.

« Vous les livrez vous-même à Atlanta, vos micropousses ? » demandé-je d'un air innocent.

Pour la première fois, sa main se contracte convulsivement sur le canon du fusil. « La plupart du temps.

– Ça vous arrive de revenir avec autre chose ?

– Comme quoi ?

– À vous de me le dire.

– Je fais plus de mauvais coups. Je vous l’ai dit hier. La forêt m’a remis dans le droit chemin. »

Je reste sceptique. « Beaucoup de gens se jurent de changer. De renoncer à la violence, à la colère, au besoin... d’évacuer un peu de cette noirceur qui est en nous. Mais c’est difficile. Je le sais, Walt, je le sais.

– Mon garçon était mauvais. »

Je ne réponds pas.

« Quand il est revenu, qu’il s’est pointé à la taverne... J’ai pas cru une seconde qu’il était revenu pour voir son vieux. Aucune raison, pas après tant d’années.

– Il avait peut-être envie de revoir l’endroit où il avait grandi.

– Il avait cinq ans quand il est parti. Z’avez beaucoup de souvenirs de quand vous aviez cinq ans ? »

Je secoue la tête. Et bientôt j’ai une illumination : « Je croyais qu’il m’avait amenée ici parce qu’il s’y sentait bien. Qu’il connaissait la région. Mais vous êtes en train de me dire que ces montagnes, ce village ne lui étaient pas familiers. Qu’il était trop petit quand il est parti. »

Walt confirme.

« Alors comment a-t-il appris l’existence de cette cabane à l’abandon ? Comment a-t-il eu l’idée de m’amener dans la région ? »

Walt hausse de nouveau les épaules, mais je me rends compte qu’il n’est pas en train de jouer les imbéciles. Il ne connaît pas la réponse à ces questions, qu’il s’est lui-même déjà posées. Pour quelle raison Jacob était-il revenu à Niche, ce coin perdu de Géorgie ? Puisque, d’après Walt, ça ne pouvait pas être par nostalgie du décor de son enfance, ni par un soudain désir de renouer avec son cher vieux papa.

Kimberly prend le relais : « Jacob n’était pas du genre à fréquenter les Counsel. En tout cas, j’ai du mal à me l’imaginer.

– C’est sûr.

– Alors qui a-t-il pu fréquenter ? Qui a pu l’encourager à venir ici, Walt ?

– C’est pas toujours moi qui descends à Atlanta », avoue-t-il brusquement.

Kimberly et moi attendons.

« De la fin du printemps au début de l’automne, il peut faire très chaud. Dans mon vieux fourgon, la clim marche pas fort. J’avais peur que mes pousses se fanent avant d’arriver. »

Je hoche la tête pour l’encourager.

« Alors un soir, j’étais à la taverne...

– Vous passez beaucoup de temps dans des bars, pour un homme qui prétend ne pas boire.

– Faut bien manger. Donc j’étais là. Et ce type arrive. On commence à bavarder. Il me dit qu’il fait des livraisons avec son fourgon réfrigéré. Il transporte des fleurs, du poisson frais ou autre depuis Atlanta pour les hôtels et les restos d’ici. Le gars se vantait de son camion.

– D’accord.

– On bavarde encore un peu, et cette idée me vient que, les mois de chaleur, il pourrait me descendre mes pousses et il reviendrait avec ses fleurs et ses poissons. On y gagnerait tous les deux. On tope là et voilà. Une affaire qui roule depuis plusieurs années.

– Vous avez confié vos micropousses à un homme que vous ne connaissiez pas ? » J’ai du mal à le croire.

« C’est le problème. J’aurais pas dû. Aucune bonne raison. Mais ce type, il savait y faire. Plus tard, j’y ai repensé, et il m’a semblé qu’il était déjà au courant. Pour mes pousses. Ma petite affaire. Il savait tout avant même que je m’assoie. C’était pas une coïncidence, plutôt un coup monté.

– Mais vous avez continué à travailler avec lui ?

– Pas de raison d’arrêter. Il passe chercher la marchandise, il livre, jamais un rendez-vous raté. Je suis peut-être à moitié fêlé, mais pas idiot. Les affaires sont les affaires.

– Qui est cet homme, Walt ? insiste Kimberly, un brin d’impatience dans la voix.

– Clayton. Un type qu’a grandi dans la région. Mais je sais pas où il se considère chez lui, maintenant. Fait partie de ces gens qui vont et viennent comme ça leur chante.

– Clayton, c’est son nom ou son prénom ?

– Jamais demandé.

– Comment le payez-vous ?

– En cash. » Walt la toise. « Comme si j’allais confier mon argent à une banque.

– À quoi il ressemble, ce Clayton ?

– Un grand gars. Brun, les yeux marron. Plus tout jeune, mais pas vieux. Bon, c’est pas non plus comme si on se racontait nos vies. »

Il nous cache encore quelque chose. « Allez, Walt ! »

Après un instant d’hésitation, il ajoute : « Il se promène toujours avec un couteau. Un gros machin avec une méchante lame en dents de scie. Mais il le planque pas. Il veut que tout le monde le voie. Il veut que ça se sache.

– Quoi ?

– Qu’il fait partie du club. Comme Jacob. Comme moi avant. Un vicieux et un salopard sans complexes. Ce couteau, c’est pas que pour la montre. Alors tous ces allers-retours à Atlanta avec son beau fourgon réfrigéré... On peut en transporter, des choses, dans un camion comme ça.

– Et où est-ce qu’on peut le trouver ? demande Kimberly.

– Ici ou là. Comme je disais, il a pas vraiment d’adresse. Mais tôt ou tard, il se pointe.

– Comment le contactez-vous quand vous avez une livraison à faire ?

– Je le contacte pas. Il passe. Toutes les deux semaines. Peux pas lui reprocher de pas être fiable.

– Et quand est prévu son prochain passage ?

– Dans cinq jours.

– On n’a pas cinq jours devant nous, dis-je en toute franchise. Je ne suis même pas certaine qu’on ait cinq heures.

– Comment s’appelle la taverne où vous l’avez rencontré ? » le relance Kimberly.

De nouveau cette légère hésitation. Puis un soupir. Long, tremblé. Ça me fait un peu penser à un rôle d’agonie, mais c’est peut-être cette conversation qui me fiche les jetons.

« Il y a quelque chose que je devrais vous montrer », dit Walt, qui se lève en tenant son fusil devant lui. Kimberly et moi nous levons à notre tour. « Vous savez que je parle de la forêt. Vous savez ce que je crois. À propos de la nuit. Des arbres. Que tous ces gémissements, ces hurlements, c’est pas juste le vent qui se déchaîne dans la forêt. »

Je hoche la tête.

« Les gens me prennent pour un cinglé quand je dis des trucs comme ça. Mais je sais. Je les entends. Depuis des années. » Walt me regarde. « Je vous ai pas sauvée. »

Ce n’est pas une question, donc je ne réponds pas.

« J’ai jamais sauvé personne, en fait. Seulement infligé ma part de violences et ensuite j’ai eu un garçon qu’a fait encore pire. Voilà ce que j’ai semé : la mort et des micropousses. »

Je ne dis toujours rien.

« Je sais pourquoi la forêt crie la nuit, murmure-t-il. Et si ça vous fait rien de marcher un peu, je peux le prouver. »

## D.D.

Lorsqu'ils sortirent du bureau, D.D. laissa Bonita les guider. Elle s'attendait à ce que la jeune fille se dirige droit vers l'escalier qui menait au sous-sol ; au lieu de cela, elle tourna vers le hall, puis traversa la jolie salle du petit déjeuner pour gagner la cuisine. S'arrêtant devant le long lave-vaisselle industriel en inox, elle mima le geste de ramasser un objet, puis de nouveau celui de s'ouvrir la jambe.

« C'est ici que Stacey s'est procuré le couteau et qu'elle s'est donné la mort », traduisit D.D.

Bonita confirma d'un vigoureux signe de tête puis, se dirigeant vers un coin de la pièce, ouvrit la porte d'un cagibi pour montrer un balai-serpillière dans un seau.

Ce fut au tour de Keith : « Quelqu'un a nettoyé avec cette serpillière. »

Bonita se frappa la poitrine.

« C'est toi qui as dû le faire ? » D.D. se sentit mal à cette idée.

Nouveau signe de tête rapide, puis Bonita quitta la cuisine. Alors seulement, ils prirent la direction de la cave. D.D. et Keith calquaient leur allure sur celle de Bonita, qui descendait lentement l'escalier étroit vers la fraîcheur et l'obscurité du sous-sol.

En bas, D.D. actionna l'interrupteur, même si les vieilles appliques n'éclairaient toujours pas grand-chose.

Bonita s'engagea cahin-caha dans le couloir et ils lui emboîtèrent le pas. Cette fois-ci, elle se dirigea tout droit vers la lourde porte du bout du couloir. Les deux vantaux sculptés étaient restés ouverts depuis la veille et on retrouvait dans cette salle en pierre l'odeur chimique qui régnait dans le bureau. D.D. n'aurait pas été surprise d'apprendre que les techniciens avaient passé la nuit à asperger le sol de luminol pour mettre au jour des traces d'hémoglobine. Le rapport officiel serait adressé à Kimberly. D.D. était prête à parier qu'y figureraient de sanglantes et macabres découvertes.

Dans cette salle, Bonita se déplaçait avec moins d'assurance. De claudicant, son pas se fit traînant, elle rentra la tête dans les épaules : une posture défensive, comme si les ombres risquaient à tout moment de passer à l'attaque. Elle s'approcha d'un mur en pierre et y appuya la main. Pour reprendre contact avec la réalité ? Autre chose ?

Keith trouva l'interrupteur. Une suspension s'alluma : une roue en bois accrochée par des chaînes métalliques noires et supportant des bougies à la lueur vacillante. Elle non plus ne dissipait guère les ténèbres.

« Où est-ce qu'on est ? s'interrogea Keith.

– Je ne sais pas. Dans une salle de réunion, j'imagine.

– Le siège social de notre entreprise maléfique, vous voulez dire ?

– J'en ai bien l'impression. »

Bonita, l'air pensive, se dirigea vers l'immense cheminée, jeta un coup d'œil à l'intérieur du conduit, effleura d'une main la collection de lourds tisonniers en fer forgé, puis déambula vers l'immense table en chêne. Pour finir, elle montra un point du dallage de pierre, entre la table et le mur du fond.

Puis elle regarda D.D. en attendant une réaction.

« Est-ce que ce serait le dernier endroit où tu as vu le corps de Stacey ? »



Hochement de tête.

« Est-ce que tu sais ce qu'il est devenu ensuite ? » Pourquoi diable descendre un corps à la cave ?

Bonita n'avait pas l'air de le savoir.

D.D. inspecta à son tour la cheminée. « Est-ce qu'ils auraient essayé de le brûler ? » se demanda-t-elle à voix haute. Un simple feu de cheminée n'aurait jamais suffi à faire disparaître le corps. Les crématoriums doivent produire une chaleur de près de mille degrés pour incinérer les os. Même dans un foyer aussi monumental que celui-ci, elle aurait eu sous les yeux un tas d'ossements noircis, sans compter que l'odeur des chairs brûlées serait encore perceptible. Les enquêteurs qui voient trop de cadavres carbonisés finissent généralement par renoncer aux barbecues.

D.D. réinterrogea Bonita du regard, mais celle-ci haussa de nouveau les épaules. Manifestement elle n'en savait pas davantage. D.D. alla examiner l'endroit qu'elle avait montré par terre. C'était à l'autre bout de la pièce par rapport à la double porte, sans parler des kilomètres que le fameux démon de Bonita avait dû parcourir depuis la cuisine : passer par le hall d'entrée exposé à tous vents, descendre l'escalier, puis traverser de bout en bout cette cave d'une taille invraisemblable, le tout en trimballant un cadavre. Cela n'avait aucun sens. Les criminels sont paresseux par nature. Pourquoi ne pas se contenter d'évacuer le corps par la porte de service à la faveur de la nuit ? Le descendre ici représentait un considérable surcroît d'effort – et de risques.

Cela ne disait rien qui vaille à D.D.

Keith faisait le tour de la pièce, passant ses mains d'un mur à l'autre d'un air pénétré. Ah, les informaticiens..., se disait D.D. au moment où son téléphone portable sonna.

Elle leva son appareil, surprise d'avoir du réseau au sous-sol. Elle ne reconnut pas le numéro, mais l'indicatif régional correspondait à celui de Kimberly.

« Une seconde, s'il vous plaît, dit D.D. en sortant dans le couloir. Commandant D.D. Warren.

– Commandant Warren ? Agent spécial Rachel Childs, je dirige l'équipe de recueil d'indices.

– Je vois très bien.

– J'ai essayé de joindre l'agent spécial Quincy, mais elle ne répond pas.

– D'accord. » Peut-être Kimberly n'avait-elle pas jugé bon de décrocher devant Walt ? Cela dit, il était rare qu'un responsable de cellule d'investigation ne prenne pas les appels...

« Nous avons du nouveau, indiqua Childs. Kimberly étant injoignable, j'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir.

– Il paraît que vous avez peut-être découvert une nouvelle tombe ?

– Nous en avons trouvé cinq », répondit sèchement la chef d'équipe.

Même après avoir vu le dessin de Bonita, même en sachant qu'il y avait forcément d'autres cadavres dans cette forêt, D.D. accusa le choc.

« Vu le nombre, continua Childs, il va falloir que j'appelle le QG pour réclamer des renforts. On va avoir besoin de plusieurs équipes, peut-être même de plusieurs anthropologues médico-légaux, pour traiter un site d'une telle ampleur.

– Il se pourrait qu'il y ait des dizaines de tombes », réussit à lui dire D.D.

Il y eut un silence. « Dans ce cas, je vais recommander qu'on fasse de nouveau appel à l'équipe cynophile. »

Une telle décision n'appartenait pas à D.D., qui venait d'un autre État, mais elle répondit tout de même : « Ça me paraîtrait judicieux.

– Ces restes ont l'air plus récents que les premiers que nous avons découverts. Nous ne sommes pas des experts, mais en se fondant sur la flore, la faune et le sens du vent, poursuivit Childs avec une pointe d'ironie, Harold estime leur ancienneté à moins de cinq ans.

– Quelque chose me dit que nous allons retrouver des restes datant de diverses périodes. »

Il y eut de nouveau un silence. D.D. ne donna cependant pas davantage de détails, préférant garder pour elle le rôle joué par Bonita. La jeune fille était déjà bien assez en danger comme ça. Moins les gens étaient au courant de son existence, y compris au sein de la cellule d'investigation, mieux ça valait.

« J'ai envoyé un texto à Quincy et je lui ai laissé un message vocal, précisa Childs.

– Mais vous n'avez eu aucun retour ? Même par texto ?

– Rien.

– Je vais essayer de mon côté.

– Je vous en serais reconnaissante. Je vous recontacte dans l'après-midi. On boucle et on sécurise ce qu'on a trouvé jusque-là, pendant que Harold et Franklin continuent à chercher. »

D'autres tombes, pensa D.D. D'autres cadavres. « Ça me paraît bien.

– On se tient au courant. Si jamais vous avez des nouvelles de Quincy...

– Je ne manquerai pas de vous le faire savoir. » D.D. raccrocha et entra dans la salle de réunion. « Keith, quand Flora et vous étiez chez Walt hier, vous aviez du réseau ?

– Oh oui. Et même le wifi. Son système de sécurité en dépend. »

D.D. hocha la tête d'un air absent. « Ça vous ennuerait d'envoyer un texto à Flora pour moi ?

– Pourquoi ?

– Juste... pour savoir où on en est. Je vais en faire autant avec Kimberly. »

Keith n'était pas dupe, mais il suivit le regard de D.D. vers Bonita, qui se tenait à côté de la table, les bras croisés sur la poitrine. « D'accord. »

Il sortit son téléphone et se mit à taper son message pendant que D.D. envoyait le sien. Elle éprouvait une étrange sensation de malaise au creux

de l'estomac, mais ne savait pas s'il venait de cette pièce qui ressemblait à une salle de torture ou si c'était son instinct d'enquêtrice qui parlait.

Keith, après avoir rempoché son téléphone, se remit à examiner les murs.

« Mais qu'est-ce que vous cherchez ? finit par lui demander D.D.

– Je ne sais pas exactement, mais il y a quelque chose qui cloche dans cette salle.

– Comment ça ?

– Ces vieilles maisons ont généralement des caves avec des sols en terre battue et des piliers de blocs de pierre au milieu pour soutenir la structure. Ce sous-sol, avec son couloir étroit, ses petites pièces et maintenant ça... C'est drôlement sophistiqué.

– Les Counsel l'ont peut-être réaménagé pour avoir de quoi loger leur personnel. Ils ont bien mis l'eau courante et l'électricité à un moment donné.

– Dans les petites chambres, c'est certain. Mais cette salle... » Il s'approcha de la cheminée. « Ce mur fait manifestement partie des fondations originelles. » Il effleura les contours irréguliers des énormes blocs de pierre de taille étroitement empilés. C'était clairement un exploit d'ingénierie à l'époque où l'on ne disposait pas de gros engins de chantier. « Si seulement ces pierres pouvaient parler. »

D.D. haussa un sourcil : « Vous ne vous contentez plus de faire parler les ordinateurs, vous voulez faire parler les pierres ?

– C'est juste que je me suis renseigné sur l'histoire de la région pendant le trajet en voiture.

– Dahlonga a donné le coup d'envoi de la ruée vers l'or. C'est ce que vous nous avez dit : “Y a de l'or dans c'te montagne.” »

Keith hocha la tête. « Et devinez ce qu'il y a d'autre dans ces montagnes ?

– Des mines d’or, forcément, répondit D.D., avant d’ajouter plus lentement : des tunnels. Ces montagnes doivent être truffées de tunnels là où les mineurs ont cherché de l’or.

– Et après la ruée vers l’or, devinez pourquoi cette région est devenue célèbre ?

– Je n’en ai pas la moindre idée.

– C’était une étape majeure le long de l’Underground Railroad : de riches abolitionnistes y offraient refuge aux esclaves en fuite. Ils pouvaient les cacher dans leurs caves et ensuite les faire disparaître, ni vu ni connu, par ce vaste réseau de galeries souterraines. »

D.D. comprit où il voulait en venir. « Vous pensez qu’une de ces galeries aboutit ici. Que ce n’est pas un hasard si cette pièce est un lieu de réunion.

– Si les mêmes individus étaient venus très souvent au Mountain Laurel pour des réunions clandestines, ça aurait pu attirer l’attention. Et ça nous serait revenu aux oreilles. Les gens auraient parlé. Mais s’ils n’avaient même pas à passer par la maison d’hôtes ? S’il y avait un autre moyen d’accès ? »

D.D. regarda autour d’elle. Ce que disait Keith n’était pas idiot. « Votre mur, celui de la cheminée, est d’origine, observa-t-elle d’une voix lente avant de se tourner vers sa gauche. Celui-là aussi est manifestement en pierres anciennes. » Derrière elle se trouvait la double porte, insérée dans une cloison de placo. C’était logique : les caves étaient d’ordinaire d’un seul tenant, mais les Counsel avaient fermé cette pièce après coup. Ne restait plus que le mur derrière la table en chêne, là où se tenait Bonita.

Celui-là n’était pas fait de vieilles pierres sombres. C’était du placo recouvert d’un papier peint classique, cramoisi à motif de petits losanges dorés. Cette couleur sombre absorbait la lumière et rendait le mur d’autant plus difficile à voir. Comme si ce papier peint n’était pas seulement un élément de décoration, mais aussi de camouflage.

Keith était retourné à la cheminée, il passait les doigts sur le manteau de pierre. Un levier, comprit D.D. : il cherchait un mécanisme caché qui leur révélerait le passage secret. L'hypothèse n'était pas si absurde, après tout. En tout cas, elle expliquerait qu'on ait descendu un cadavre dans cette salle.

Elle-même s'était positionnée de l'autre côté de la cheminée lorsqu'ils entendirent un roulement de pas au-dessus d'eux.

D.D. se figea. Keith aussi.

La lourde porte en bois, pensa D.D. : ils pourraient la barricader avec les fauteuils. Et ensuite continuer à chercher le tunnel qui leur permettrait de fuir avant qu'un démon d'une taille colossale ne la détruise ?

Mais pourquoi diable Kimberly n'avait-elle pas encore répondu à son message ? Ou bien Flora ?

D.D. ressentit une nouvelle fois cette sensation d'appréhension au creux de l'estomac.

Il fallait qu'elle réagisse. Qu'elle identifie la menace pour la neutraliser.

Mais tout ce qu'elle avait, c'étaient des pas lourds au-dessus d'elle et une pièce cernée d'obscurité.

« Commandant Warren ? » dit soudain une voix arrivant du bout du couloir.

La voix du shérif. D.D. en défaillit presque de soulagement. Bien sûr, il venait les aider.

« You-hou ? » fit ensuite Franny, en écho à son supérieur.

D.D. s'éclaircit la voix. « On est là, au sous-sol ! »

Keith, qui s'était détendu, se remit à étudier les pierres de taille de la cheminée.

Le shérif apparut finalement dans l'embrasure de la porte, les yeux écarquillés. « Je n'étais jamais descendu ici. J'ignorais même totalement l'existence de cette pièce.

– Bienvenue au siège social de l'entreprise Petites Horreurs & Co. », dit Keith.

Franny était entrée dans le sillage du shérif. Elle portait un twin-set bleu ciel, qu'elle étreignait sur sa poitrine. « Je... je ne suis pas certaine... »

Elle aperçut Bonita, dans son sweat trop grand et sa casquette du FBI. « Vous avez amené une enfant ici ? Mais c'est épouvantable ! s'exclama-t-elle en lançant à D.D. un regard ouvertement réprobateur.

– On allait remonter, se défendit D.D., avant de passer à l'attaque : Alors, qu'est-ce qui s'est passé à la prison ce matin, exactement ? »

Franny piqua un fard. « Je ne sais pas très bien. M. Benson est arrivé en prétendant qu'un membre de la cellule d'investigation avait grugé son agence.

– Qui est M. Benson ? Qu'est-ce qu'il tient comme agence ?

– Bill Benson. C'est lui qui loue des quads.

– Une petite seconde, l'arrêta aussitôt Keith. Flora et moi lui avons parlé deux fois. On lui a loué des quads, mais on lui a payé son dû. J'ai encore les reçus ! »

Franny écarta les mains dans un geste d'impuissance. « J'ai essayé de comprendre de quoi il voulait parler, mais il s'est mis de plus en plus en colère, jusqu'à me crier dessus. »

Keith était perplexe. « Ah bon ? Il ne m'a pas fait l'effet d'un type qui crie facilement.

– Je ne peux pas dire qu'il avait jamais fait ça avant, reconnut Franny. Et je n'aurais pas envie qu'il recommence. Mais il s'est mis dans un tel état de rage... Il a fallu que j'appelle à l'aide, je ne voyais pas d'autre solution.

– Vous avez appelé l'adjoint qui surveillait la cellule de Howard Counsel, traduisit D.D.

– Chad était le seul présent dans le bâtiment. Il était encore assez tôt, vous comprenez, et tout le monde avait travaillé si tard hier soir... »

D.D. comprenait parfaitement : les membres de la conspiration avaient voulu supprimer Howard et avaient de nouveau fait preuve d'un grand sens tactique. On avait envoyé ce Bill Benson (qui avait certainement eu

connaissance de certains aspects de leur enquête par l'intermédiaire de Keith et Flora) faire un esclandre chez le shérif à la première heure, pendant qu'une deuxième personne se faufilait discrètement dans les locaux pour aider Howard à en finir. À moins que la deuxième personne en question n'ait déjà été sur place, ou même qu'elle ait fait partie du personnel du shérif, qui avait sous ses ordres plusieurs dizaines de civils et d'agents. Au point où ils en étaient, tout était possible.

D.D. se surprit à regarder Smithers de travers. D'un côté, le coup du shérif corrompu semblait trop évident. Mais de l'autre, les clichés reposent toujours sur un fond de vérité. Smithers jouait certes bien son rôle de figure paternelle réellement inquiète pour ses concitoyens, mais il faisait aussi partie des rares personnes à savoir qu'ils avaient besoin du mot de passe du maire. Aucun de ses agents, sans parler de ses administrés, n'avait assisté à cette discussion. Seuls D.D., Kimberly, Flora, Keith et Bonita étaient présents. Il allait sans dire que D.D. avait confiance en son équipe, autrement dit...

« Triste histoire ! » conclut-elle, étant donné que Franny était visiblement bouleversée et que le silence devenait pesant.

La réceptionniste hocha la tête avec raideur. « J'ai présenté mes excuses au shérif et je vous les présente également. Je suis entièrement responsable de cette erreur. Jamais nous ne nous étions retrouvés dans une telle... situation. Je voyais M. Benson comme un voisin, ça ne m'a même pas effleurée qu'il puisse représenter une menace. Honte à moi. Mais ce qui est fait est fait. Je suis là et je veux vous aider. Qu'est-ce que je peux faire ? »

D.D. se tourna vers Keith, qui étudiait toujours la cheminée.

« Qu'est-ce que vous cherchez ? demanda le shérif en le voyant à l'œuvre.

- Un passage secret.
- Un passage secret ?
- Il ne plaisante pas, assura D.D.



– Et je n’ai pas tort non plus, dit Keith d’un air triomphant. Regardez-moi ça ! » Ses doigts se refermèrent sur le bord d’une des pierres. Il tira, la pierre se décala et, dans le fond de la pièce, derrière la longue table en chêne, le mur cramoisi s’anima lentement : un panneau apparut et coulissa vers la droite.

Bonita fit un bond en arrière et rejoignit précipitamment D.D.

Celle-ci la comprenait. Un courant d’air froid s’engouffra dans la pièce et la frappa au visage. Il transportait une odeur de terre et de pin, mais aussi un subtil relent d’autre chose, plus inquiétant.

L’odeur de la mort.

La porte dérobée finit de s’ouvrir avec un grondement sourd et ils contemplèrent l’abîme.

## Kimberly

Kimberly n'avait pas l'esprit tranquille. Après s'être déclaré capable de prouver que les arbres criaient la nuit, Walt avait traversé la vaste cour de sa ferme et disparu dans une dépendance.

« Ça lui arrive de lâcher son fusil ? demanda-t-elle à Flora à la seconde où il fut parti.

– Jamais.

– J'ai mon 22 de secours. Et vous, vous avez quoi, votre flamboyant couteau ?

– C'est de la qualité.

– Un couteau papillon et un pistolet de petit calibre ne feront pas franchement le poids face à des tirs de chevrotine.

– Alors évitons de nous faire tirer dessus.

– Vous le croyez ? demanda gravement Kimberly. Quand il dit qu'il a essayé de vous sauver ? Qu'il n'est pas aussi mauvais que Jacob Ness et qu'il va racheter toute une vie de réprouvé en nous menant aux coupables ?

– Je ne sais pas. Ça me fait drôle de dire ça, mais... Jacob avait ses bons côtés. Il aimait jouer. Il me rapportait des DVD de mes séries préférées. Il pouvait être sympa. Par moments. Peut-être que son père aussi a ses bons côtés. »

Kimberly n'était pas convaincue, mais elle entendit ronfler un moteur à quatre temps. Un instant plus tard, Walt réapparaissait au guidon d'un quad rouge tout boueux monté sur des pneus monstrueux. Il gara la bête devant la véranda, puis retourna dans la dépendance en chercher un autre. Leur moyen de locomotion, comprit Kimberly. Flora et Keith leur avaient bien dit que les gens de la région préféraient emprunter les sentiers forestiers plutôt que les routes goudronnées. Le réseau était plus dense – et plus abrité des regards.

Autrement dit, Walt pourrait les conduire à peu près n'importe où sans que personne le sache.

Kimberly sortit son téléphone de sa poche pour envoyer un SMS à D.D. Zut, aucune barre. Bizarre, elle aurait pourtant juré qu'elle avait du réseau tout à l'heure.

Walt tourna au coin du bâtiment sur un deuxième quad, encore plus sale que le premier, et lança vers elles un regard interrogateur. Kimberly prit cela comme le signe qu'elle devait suivre l'exemple de Flora, qui enfourchait déjà le premier engin tout-terrain et refermait ses mains sur les poignées.

« Vous savez ce que vous faites ?

– C'est un jeu d'enfant. Je suis à peine rentrée dans quatre ou cinq arbres l'autre jour. Accrochez-vous ! »

L'engin fit un bond en avant et ce fut parti. Une brève pause, le temps que Walt ouvre le portail qui interdisait l'accès à sa propriété : défaire le cadenas, tirer le vantail, le repousser, remettre le cadenas. Pendant qu'elles attendaient, Kimberly crut apercevoir un éclair dans les bois. Un reflet métallique ? Mais elle ne le revit pas et déjà, Walt démarrait dans une gerbe de graviers.

Un sombre pressentiment titillait Kimberly. Comme si les arbres avaient réellement des yeux et tenaient à garder leurs secrets.

Walt quitta la route pour prendre un sentier étroit et défoncé dont Kimberly n'aurait jamais soupçonné l'existence. Flora n'avait aucune difficulté à le suivre ; peut-être étaient-ils déjà passés par là la veille.

Droite, gauche, droite, gauche. Virage serré, épingle à cheveux. Les moteurs se mirent à hurler, peinant dans l'ascension, et Kimberly dut se cramponner à Flora pour rester en selle.

D'un seul coup, ils débouchèrent en trombe dans une clairière herbeuse. Walt coupa le moteur. Flora en fit autant.

Le vieil homme descendit de son quad et prit le fusil qui ne le quittait jamais.

« À partir de là, on marche. »

De nouveau, Flora et Kimberly se mirent en file indienne. Et de nouveau, Kimberly sentit un frisson d'anxiété courir insidieusement le long de sa colonne vertébrale.

Il faisait chaud, à traverser cette prairie. Aucun d'eux n'avait pris d'eau, mais Walt ne semblait pas s'en apercevoir. Il les guida jusqu'à la lisière des bois de l'autre côté et se faufila entre les arbres avec l'aisance d'un montagnard qui avait fait cela toute sa vie.

Kimberly apprécia de retrouver l'ombre. Elle en profita pour jeter un coup d'œil à son téléphone. Toujours pas de réseau. Elle remarqua que Flora en faisait autant, puis elles échangèrent un regard, sans un mot.

Quelle que soit la tournure que prendraient les événements, elles étaient livrées à elles-mêmes. À deux contre un. Dans un combat à la loyale, Kimberly aurait misé sur elle et Flora. Mais Walt ne lui faisait pas l'effet d'un type qui combattait à la loyale. Elle avait remarqué la façon qu'il avait de tenir son fusil, l'index toujours à proximité de la détente. La priorité serait de le lui enlever, parce que tant qu'il pourrait se retourner d'une seconde à l'autre, armer, tirer, armer, tirer...

Cette petite promenade de santé ne lui paraissait plus une si bonne idée.

Encore des tours et des détours. De l'avis de Kimberly, Walt pouvait leur fausser compagnie à tout moment et Flora et elle seraient aussi condamnées que s'il avait fait usage de son arme. Elles le suivaient dans les méandres de son parcours, au milieu d'une masse d'arbres de plus en plus compacte.

Enfin, il ralentit.

Flora faillit lui rentrer dedans avant de s'apercevoir qu'ils étaient arrivés au bout de leur marche de la mort. Kimberly la rejoignit. Droit devant elles se dressait un amas de rochers. Mais quand les yeux de Kimberly s'accoutumèrent à la lumière, elle découvrit divers équipements rouillés presque perdus parmi les herbes folles et les buissons chétifs.

Première à s'avancer, Flora passa de la carcasse mangée de rouille d'un vieux chariot à un amoncellement de caisses en bois mises au rebut, puis tomba sur une vieille pioche.

« Kimberly ! » appela-t-elle.

Celle-ci s'approcha de l'objet désigné par Flora. Le manche paraissait ancien, il avait pris cette teinte grisée du bois longtemps exposé aux intempéries. Le fer, en revanche...

« Vos copains n'ont pas dit que les fosses avaient été creusées à la pioche ? souffla Flora.

– Si.

– Je dirais que celle-ci serait adaptée. »

Kimberly approuva d'un signe de tête et s'accroupit pour examiner l'outil de plus près. Ce n'était pas seulement que le fer paraissait neuf, il portait des traces de boue séchée et des taches plus... sinistres. Elle sortit son téléphone, prit rapidement une photo. Elle n'avait toujours pas assez de réseau pour la partager, mais c'était au moins un début de relevé d'indices.

« Où est-ce qu'on est ? demanda Flora à Walt.

– Dans une ancienne mine. Y en a un peu partout dans la montagne. »

Kimberly suivit Flora jusqu'à l'amoncellement rocheux et, de fait, découvrit une ouverture derrière les premiers éboulis.

« C'est sans danger ? » demanda Kimberly à Walt.

Il haussa les épaules. « Est-ce que la montagne est sans danger ? »

Un point pour lui.

Flora en était déjà à explorer l'entrée de la mine. De près, elle était d'une largeur surprenante. Une partie de la face rocheuse s'était écroulée, créant un chaos de pierres qui la masquait en partie. Les blocs étaient cependant tombés à quelques mètres devant la galerie, de sorte qu'un quad ou un autre engin pouvait encore se faufiler par là.

En tractant, pourquoi pas, une petite remorque transportant un corps sans vie ; au passage, le pilote pouvait s'arrêter pour ajouter la pioche à son chargement, puis continuer à flanc de montagne jusqu'à un endroit où aucun être humain n'aurait jamais l'idée de regarder – sauf naturellement un randonneur débutant souffrant de terribles ampoules et en quête d'un bâton.

Un faible mugissement monta de la mine. Il gagna en intensité avant de mourir.

« Le vent, murmura Flora, qui se fraye un chemin dans la roche.

– Bien sûr, répondit Kimberly, le vent. »

Puis elle se tourna vers Walt. « Qui connaît l'existence de cette mine ?

– Les gens d'ici. Les montagnards. C'est pas un secret.

– Certains la fréquentent encore ?

– Quand j'étais jeune, on venait ici pour boire. Mais il y a quoi, vingt ou trente ans, un groupe d'adolescents est entré et y en a que deux qui sont ressortis. À la suite de ça, le comté a condamné l'entrée.

– Elle n'est pas condamnée, là.

– Comme vous dites. »

Kimberly examina le sol. Elle n'était pas une experte, mais il lui sembla repérer de larges traces de pneus, assez proches l'une de l'autre pour être

celles d'un quad.

« Pourquoi nous avoir emmenées ici, Walt ? » Tout en posant cette question, Kimberly s'aperçut qu'il ne tenait plus le fusil sur le côté. Il l'avait positionné devant lui, décontracté mais prêt à tirer.

« J'ai suivi les cris, lui expliqua-t-il. Je me disais que si je pouvais trouver les arbres, leur dire que je m'étais repenti, ils me hanteraient plus. Ça m'a pris longtemps. À arpenter la forêt toutes les nuits. Et les cris ont fini par m'amener ici. Mais quand je suis revenu en plein jour, la forêt se taisait. J'ai recommencé à attendre. Et puis voilà qu'hier soir les arbres s'y sont remis. Je les ai entendus, comme je vous entend, quand je me tenais ici.

– Qui crie, Walt ?

– Les gens à qui j'ai fait du mal. Peut-être les filles à qui Jacob a fait du mal. Suffit d'attendre. Vous comprendrez vite ce que je veux dire. »

Un bruit se fit entendre au-dessus d'eux, suivi d'une fine averse de cailloux. Kimberly sursauta lorsqu'une demi-douzaine d'entre eux tombèrent devant la mine. Flora, perchée sur l'amoncellement rocheux, fit un bond de côté.

Aussitôt Walt leva les yeux. Une seconde il était tranquille comme Baptiste, et la suivante il épaulait son fusil en hurlant : « Je te vois, démon ! Je te vois là-bas ! »

Kimberly s'accroupit et porta la main à son 22 dans son étui de cheville. C'était vers elle et Flora qu'il pointait ce maudit fusil. À des ombres qu'il adressait ses cris, perdu dans des brumes d'où il semblait prêt à tirer sans se poser de questions.

Du coin de l'œil, elle vit Flora, à six ou sept mètres d'elle, se pencher pour dégainer son couteau papillon. Une nouvelle pluie de pierres, et un rocher de particulièrement belle taille tomba sur elle, la frappant en pleine tête. Flora s'effondra, sang et ombre mêlés.

Cependant que Walt continuait à agiter comme un dément son fusil pointé sur Kimberly, seule personne désormais entre la mine et lui.

« *Vade retro*, j'ai dit. *Vade retro !* »

Et merde. Kimberly, toujours accroupie, dégaina son 22 et le pointa.

Armer le fusil, faire péter.

Walt tira une première fois : trop haut.

Kimberly prit sa visée. Mais juste au moment où elle allait appuyer sur la détente...

*Clac.*

La détonation suivante n'avait pas été produite par un fusil à pompe, mais par une carabine. Elle venait de quelque part dans les hauteurs, derrière Kimberly qui baissa la tête par réflexe, puis se jeta vers Flora, tandis qu'une nouvelle avalanche de débris s'écrasait à l'entrée de la mine.

Face à elle, Walt vacilla. Une fleur de sang rouge vif s'épanouit sur son tee-shirt sale. Il réarma son fusil et visa là-haut, tout là-haut. Une nouvelle détonation claqua. Une deuxième fleur de sang rejoignit la première sur sa poitrine. Il s'efforça encore de viser. Mais ses jambes se déroberent. Sa prise se détendit sur le fusil. Il tomba à genoux.

Il bougeait les lèvres. Dernière prière adressée à Dieu, ou aux fantômes qui hantaient ses nuits ?

Puis Kimberly comprit. Walt Davies n'implorait pas miséricorde : il lui donnait un ordre.

*Fuyez.*

Ses lèvres humectées d'une écume sanglante remuèrent de nouveau.

*Partez, partez, partez !*

Encore du bruit là-haut. Des pieds qui dévalaient la face rocailleuse.

Kimberly regarda devant elle la clairière ensoleillée où Walt était désormais effondré dans l'herbe.

Elle regarda derrière elle la gueule béante de l'ancienne mine, un tunnel dangereux à l'orée duquel Flora, à terre, saignait abondamment.



Il n'y avait guère à hésiter. Elle courut donc vers la galerie, sans perdre de vue la menace qui fondait sur elle depuis les hauteurs. Elle zigzagua à droite, à gauche, sauta par-dessus un tas de nouveaux éboulis, puis un autre, et un tir de carabine claqua. De la terre lui éclaboussa les chevilles, des éclats de roche lacérèrent son pantalon.

Pantelante, elle s'abrita derrière le premier rocher suffisamment volumineux. Flora gisait derrière un autre ; la plaie à la tête qui lui ensanglantait le visage lui avait fait perdre connaissance. Pas le temps de chercher à savoir si elle avait d'autres blessures. C'était maintenant ou jamais.

Kimberly s'élança et, rassemblant toutes ses forces, hissa Flora sur ses épaules pour un porter pompier.

Puis elle se dirigea en titubant vers le ventre de la bête, avec la conscience aiguë que derrière elle un homme armé traversait en courant les étendues caillouteuses et comblait bien trop rapidement la distance qui les séparait.

*La maison est inquiète.*

*Les autres ne le sentent pas. Ils regardent la porte secrète qui coulisse, ouvrant une plaie béante dans la cave. Ils sont stupéfaits, ébahis.*

*Mais la maison a peur.*

*Je pose ma main sur le mur le plus proche. J'essaie de lui dire que tout va bien. Je sais que des crimes ont eu lieu ici. Ce n'est pas sa faute, pas plus que ce n'est la mienne. Nous sommes toutes les deux des victimes.*

*La maison a honte.*

*Une fois de plus, j'essaie de la tranquilliser, mais elle ne me croit pas. « Va-t'en. » Elle s'agite, elle gémit. « Va-t'en, va-t'en, va-t'en. »*

*La maison tremble jusqu'au cœur de ses fondations. Les jointures de sa vieille ossature en bois émettent un craquement sinistre – cela, les autres l'entendent.*

*« C'est le brusque changement de température, explique Keith, les poutres se contractent. »*

*Les gens intelligents sont souvent idiots, me dis-je. Mais je me mords la lèvre d'inquiétude. La maison doit vraiment être bouleversée. Je ne l'avais jamais entendue faire ça avant.*

*« Quelqu'un devrait aller voir là-dedans », reprend Keith, d'une voix non pas apeurée, mais hésitante.*

*Par automatisme, D.D. s'apprête à contourner la gigantesque table qui nous sépare du tunnel. Mais elle se ravise et me lance un regard. Je n'ai*

*pas besoin de mots pour comprendre ce qu'elle se dit : elle ne peut pas s'engager dans ce tunnel. Elle a une responsabilité envers moi ; elle doit me protéger.*

*« Va-t'en ! » gémit de nouveau la maison, et je sens un léger tremblement frémir sous mes doigts.*

*Le shérif se porte volontaire. « Je m'en charge », déclare-t-il en détachant la lampe torche de son ceinturon.*

*« Je vous accompagne », dit Keith. Sa décision ne me surprend pas. Lui, je le dessinerais dans les tons orange, vert et jaune, avec une légère ombre noire. Il pourrait y avoir davantage d'obscurité autour de lui, mais sa curiosité ne le permet pas.*

*Il sort son téléphone, le manipule.*

*« Des nouvelles de Flora ? » demande D.D. avec intérêt.*

*Il fait signe que non. Ils ne disent rien à voix haute, mais je vois bien qu'ils sont inquiets.*

*La dame âgée arrivée avec le shérif me regarde d'un air soucieux. Mme Counsel aurait désapprouvé sa carrure étonnamment large, en revanche elle aurait aimé son joli pull bleu. Quant à moi, je n'aime pas beaucoup les inconnus. Il faut que je reste avec D.D. C'est très important que je reste avec D.D. J'en ai la certitude, même si je ne sais pas d'où elle me vient. « On devrait peut-être remonter, ma chérie, dit la dame d'une voix réconfortante. Les laisser faire ce qu'ils ont à faire. Qu'est-ce que tu dirais d'un verre de citronnade ? »*

*Je secoue la tête et la maison tremble de réprobation.*

*Le shérif contourne la table et s'approche du passage secret. Le rayon de sa lampe troue l'obscurité noire comme la poix, illumine les ombres du tunnel qui les attend. Keith le rejoint, mais son téléphone donne une lueur plus faible que la puissante torche du shérif. L'ouverture est suffisamment large pour qu'ils avancent de front. Suffisamment haute pour qu'ils se tiennent droits.*

*Et cependant, même avec deux faisceaux de lumière...*

*Il n'y a rien devant eux que des ténèbres profondes, vers lesquelles ils font un premier pas, puis un deuxième. Je tends la main pour prendre celle de D.D., mais elle n'est plus à côté de moi, elle a fait le tour de la table pour mieux suivre leur progression.*

*« Pas mal, ce tunnel. » La voix du shérif résonne droit devant. « Étayé avec du bois. Et il a servi récemment : certaines de ces poutres ne sont pas bien vieilles.*

*– L'entrée secrète d'une société secrète », murmure D.D.*

*Près de la cheminée, la dame du shérif tourne la croix en or qu'elle porte autour du cou. Ce tunnel ne lui plaît pas davantage qu'à D.D.*

*J'effleure des doigts le mur à côté de moi. Une caresse douce, qui se veut apaisante.*

*Je me rends compte que j'attends. Et que la maison attend, elle aussi.*

*Puis la voix du shérif retentit de nouveau, plus lointaine. « On a trouvé la cuisinière, annonce-t-il, lugubre.*

*– Vous avez besoin d'aide ? dit D.D. en mettant ses mains en porte-voix pour amplifier sa question.*

*– Plus rien à faire pour elle. Le tunnel continue sur une bonne distance. On va le suivre, histoire de voir si on trouve la sortie.*

*– J'appelle des renforts. »*

*D.D. prend son téléphone dans sa poche arrière.*

*L'autre femme se décale. Elle ramasse quelque chose. Se redresse. Et voilà qu'elle tient un tisonnier entre ses mains masculines.*

*Concentrée sur son téléphone, D.D. pianote à tout va.*

*J'ouvre la bouche, mais naturellement aucun son n'en sort.*

*La femme immense se rapproche de D.D.*

*D.D. appuie encore sur une touche.*

*La femme brandit le tisonnier au-dessus de sa tête.*

*Je comprends trop tard que ses couleurs ne sont pas le bleu et le gris. Non, cette femme est un tourbillon de gouffres noirs, de cris rouges. Elle est tristesse, douleur, colère.*

*Le démon et elle ont les mêmes couleurs.*

*Silencieuse, horrifiée, j'essaie de crier. À la dernière seconde, mon cerveau embraye : au lieu de gaspiller mon énergie à essayer de faire marcher mon gosier inutile, je frappe le mur. Trois coups. Sonores, impérieux.*

*D.D. lève les yeux. Juste au moment où le tisonnier descend vers elle avec un sifflement.*

*D.D. lève le bras droit, essaie d'esquiver. Un craquement sinistre se fait entendre lorsque le métal rencontre l'os, puis son bras retombe mollement sur le côté.*

*Le tisonnier remonte et la mamie n'a plus du tout l'air d'une mamie.*

*Je passe à l'action. Je me jette contre l'immense table en chêne et je la pousse violemment vers D.D. et l'autre femme, puisqu'il n'y a aucun moyen de bousculer l'une sans l'autre.*

*Déséquilibrée, D.D. bascule la tête la première vers le tunnel ; la gigantesque dame du shérif vacille sur le côté et le tisonnier tombe par terre tandis qu'elle cherche à se rattraper.*

*C'est alors que je la sens : une force obscure et froide qui se condense derrière moi.*

*La maison a voulu me prévenir. Va-t'en, gémissait-elle. Va-t'en, va-t'en, va-t'en.*

*Mais naturellement je ne l'ai pas davantage écoutée que je n'ai écouté ma mère à l'époque.*

*Et maintenant...*

*Je me retourne. Il se tient dans l'embrasement de la porte. Son couteau à lame crantée préféré à la main.*

*Un grand sourire aux lèvres.*

*Et je sais exactement ce qui va se passer.*

## Flora

*Je rêve de Jacob. Je sais que c'est un rêve parce qu'il me sourit.*

*« Alors comme ça, t'as rencontré le paternel ? Sacrement tordu, le vieux. Faut croire que j'avais de qui tenir. Des micropousses, hein ? Si je m'étais imaginé... »*

*Nous nous trouvons devant la cabane où il m'a séquestrée. Dans la prairie, sur une nappe à carreaux rouges et blancs. Devant nous un étalage de malbouffe : poulet frit, hamburgers, pizza, gaufres. Mais Jacob ne mange pas. Il a l'air plus jeune, plus détendu, dans son tee-shirt préféré et taché de ketchup qui peine à couvrir son ventre flasque.*

*« Notre petit nid douillet, dit-il en montrant la cabane délabrée derrière nous. Ça te manque ? »*

*J'ouvre la bouche, mais aucun mot ne sort. Puis je me rends compte que je ne me trouve pas sur la nappe de pique-nique : je suis de nouveau dans la caisse, où la lumière entre par les trous d'aération grossiers pour me narguer.*

*« Voyons, je t'avais prévenue de ce qui arriverait si tu désobéissais. Tu t'en es sortie une fois, Flora. T'aurais jamais dû revenir. »*

*Mais non, je ne suis pas dans la caisse, puisque je peux le voir. Ce serait impossible. Mais tout est noir autour de moi, il n'y a que des petits*

points de lumière. J'essaie de lever la main vers le couvercle, mais je m'aperçois que je ne peux pas bouger les doigts. Ni les bras. Ni les jambes. Je suis prise au piège. Clouée, écrasée par un poids terrible sur ma poitrine.

Je suis dans une tombe. Une tombe très peu profonde à côté de la nappe de pique-nique ; seul dépasse mon visage, qui regarde Jacob.

« Tu croyais que t'allais mourir ici, me dit ce nouveau Jacob tout guilleret. Je t'entendais pleurnicher toute seule dans la caisse. J'vais mourir, j'vais mourir, j'vais mourir, répète-t-il d'un ton moqueur. T'as jamais été bien solide. »

J'essaie de remuer les orteils, de lever ne serait-ce qu'un doigt, de tourner la tête. Rien. Je sens une plainte monter de ma gorge, exactement comme il vient de le dire. Puis j'ai une sensation d'humidité sur le visage. Une larme roule sur ma joue.

Jacob s'approche et se penche sur moi.

« T'aurais jamais dû revenir. »

Je suis paralysée.

« Mais je te manquais, hein, Flora ? Fallait que tu voies, fallait que tu saches. Parce que plus tu en apprends, plus ça te rapproche de moi. Et maintenant, tu vas mourir dans mon jardin. Exactement comme je l'avais prévu. »

Il m'adresse un grand sourire.

Je le hais. Plus que jamais en cet instant où il se penche vers moi pour essuyer gentiment la larme sur ma joue.

« Je t'aimais, murmure-t-il, et tu m'appartiens pour toujours, parce qu'au fond de toi tu sais que tu m'aimes aussi. »

Puis il disparaît et je découvre Kimberly au-dessus de moi. « Réveillez-vous ! Allez, on se réveille ! »

Elle me gifle.

Je me réveille.



Le monde est plongé dans le noir et de nouveau je suis désorientée. Je n'y vois pas grand-chose, en revanche je me rends compte que je peux bouger. Les bras, les pieds, la tête. Merde, mais qu'est-ce qui m'est arrivé à la tête ? Je gémis et Kimberly est à deux doigts de me filer une nouvelle claque.

« Chut ! »

Tout autant que la douleur lancinante de ma tempe, son ton impérieux me ramène à la réalité. Ramassée à l'abri d'un gros rocher, elle observe quelque chose devant elle. Je suis allongée dans la poussière, où j'ai apparemment été jetée comme un vulgaire sac de pommes de terre. Mon visage me donne l'impression d'être mouillé et poisseux. Je me tâte la joue. Ce ne sont pas des larmes, c'est du sang.

J'ai le vague souvenir d'une chute de pierres et d'un tir de carabine. Je ne sais pas lequel des deux m'a envoyée au tapis, mais au moins je suis vivante. Plus ou moins.

J'essaie de m'asseoir. Le monde chavire, puis c'est au tour de mon estomac. Commotion cérébrale, certainement. Kimberly a son 22 à la main et se tient visiblement à l'affût pour affronter une menace immédiate. Il va falloir que je fasse mieux que de me prélasser à ses pieds.

« Couteau », dit-elle tout bas. Ce n'est pas une question, c'est un ordre.

À tâtons, je remets la main sur mon couteau papillon, sur son manche orné d'un dragon. Je donne un coup de poignet pour l'ouvrir, mais j'ai si peu d'énergie que je manque de le lâcher.

C'est alors que j'entends des pas. De l'autre côté du rocher derrière lequel Kimberly s'est réfugiée, m'emportant avec elle. Quelqu'un s'approche lentement, furtivement. Nous traque.

Cette fois-ci, je réussis à ouvrir le couteau. L'obscurité danse devant mes yeux et je perçois encore confusément la présence oppressante de Jacob.

Cette sensation me galvanise. Je ne suis plus une survivante tout juste sortie de captivité et le Jacob qui hante mes rêves n'exerce plus sur moi autant d'emprise qu'il le croit. J'ai repris possession de moi-même. Et je suis venue ici de mon propre chef pour aider d'autres gens, y compris cette équipe hétéroclite d'enquêteurs en qui j'ai désormais confiance.

Alors je vais protéger Kimberly, comme elle-même m'a protégée. Ce soir, on rentrera toutes les deux saines et sauves. Et là je retrouverai Keith et on passera encore des moments merveilleux à exorciser les démons.

Les pas se rapprochent. Je ne sais pas très bien qui peut être de l'autre côté de ce rocher. Vu l'obscurité ambiante, j'imagine que nous sommes dans la mine. Kimberly m'a prise dans ses bras et a opéré un repli stratégique. Est-ce que Walt s'était finalement retourné contre nous ? Tel père, tel fils ?

Mais je me rappelle avoir entendu claquer un tir de carabine, or Walt avait une préférence pour son fusil.

Une image me revient alors : celle de Walt tombant à la renverse dans l'herbe, le torse rougi. Et cela me rappelle une certaine chambre de motel où j'ai tenu un pistolet contre la tête de son fils et où, l'instant suivant, j'ai senti sur moi des éclaboussures de sang chaud et de cervelle.

Je me demande si Jacob se doutait le moins du monde qu'en m'enlevant sur cette plage de Floride, il était en train de signer sa perte et celle de sa famille. Que cette blonde ivre et écervelée qui tournoyait sur le sable au rythme d'une musique qu'elle était la seule à entendre finirait par tous les descendre.

Kimberly se crispe à côté de moi. Les pas se sont tus. Que pouvons-nous en déduire de la position de notre agresseur ? Qu'il est juste derrière le rocher et qu'il attend que les lapins tentent une sortie ? Qu'il a trouvé une corniche depuis laquelle il domine la situation, le perchoir idéal pour un tireur embusqué ? Il pourrait nous dézinguer en un quart de seconde.

On devrait bouger. Mais battre en retraite trahirait notre position. Sans compter qu'à l'heure qu'il est, je suis adossée au rocher comme un type qui sort de quatre jours de beuverie et que j'ai à peu près autant de coordination. On pourrait passer à l'offensive, mais comment ? Sitôt que Kimberly pointerait le bout de son nez pour tirer, elle s'exposerait à une riposte. Quant à mon couteau, ce n'est pas avec lui que je vais parer les balles.

J'ai une idée. Ni la meilleure, ni la pire du monde. Elle consiste, selon mon habitude, à tirer le meilleur parti de ce que j'ai sous la main. Je fouille le sol à côté de moi pour trouver un caillou de taille convenable, puis je frappe la jambe de Kimberly pour attirer son attention. Je lui mime mon plan. Si elle est éblouie par mon intelligence supérieure, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle le cache bien. Son haussement d'épaules semble plutôt vouloir dire : *Qu'est-ce qu'on a à perdre ?*

On est d'accord.

J'inspire profondément. J'ai mal à la tête, l'estomac barbouillé. Quant à mon cœur... un bout de Jacob y réside encore ; il n'a pas tort sur ce point. Mais ce n'est pas moi, juste le vestige d'un passé que j'apprends enfin à laisser derrière moi. Raison de plus pour survivre à cette histoire et découvrir ce que réserve l'avenir.

Je lance le caillou aussi fort que je le peux dans l'abîme obscur derrière nous. Je vise la paroi d'en face, en une longue diagonale. Un faible bruit se fait entendre au loin, rien de plus.

Pas suffisant pour que notre agresseur morde à l'hameçon.

Je prends un autre caillou, puis un autre encore, et je les lance rapidement, coup sur coup. L'un d'eux percute violemment la paroi et la pluie de cailloux qui s'ensuit fait exactement le bruit que je recherchais : celui de deux personnes qui fuient dans le noir.

Les pas reprennent. De plus en plus proches.

Kimberly cale son 22.

Nous guettons toutes les deux.

## D.D.

Pendant un moment, D.D. flotta dans un océan noir, désorientée. Puis ses paupières se rouvrirent d'un seul coup, juste à temps pour voir un tisonnier descendre vers son crâne pour la deuxième fois. D'instinct, elle voulut lever le bras droit, mais la douleur fulgurante que déclencha le mouvement lui coupa le souffle. Elle roula sur le côté et le tisonnier frappa le sol en pierre à côté de son épaule.

Une voix terrible retentit au-dessus d'elle : « Mais crève, bon sang. Crève ! »

Franny, la réceptionniste du shérif, se dressait là, menaçante. La délicate croix en or se balançait toujours à son cou, mais le reste de sa physionomie était pratiquement méconnaissable. Hirsutes, ses cheveux blond cendré habituellement coiffés avec soin ressemblaient à une tignasse de savant fou. Son twin-set bleu ciel était maculé de terre et de suie, et une trace noire barrait sa hanche, comme si elle avait heurté quelque chose. Mais d'autres caractéristiques n'avaient pas changé : ses épaules larges, sa stature surprenante, la force impressionnante du haut de son corps.

Elle leva de nouveau le tisonnier.

Bouge de là, D.D., bouge.

Couchée sur le dos, déjà à moitié dans le tunnel et avec une douleur lancinante dans le bras droit, D.D. se trouvait à court de solutions. Ramper frénétiquement vers l'obscurité de la galerie la mettrait peut-être un peu à l'abri, lui permettrait de gagner du temps, mais...

Bonita.

Qu'était devenue Bonita ? Elle devait la protéger. D'une rapide torsion du torse, D.D. repassa le seuil de la salle en pierre. Son bras disait non, mais tout le reste de son être l'exigeait, alors elle roula sous la grande table en chêne, suffoquée de douleur.

Cri de rage de Franny lorsqu'elle comprit que sa proie venait de lui échapper.

Ne pas réfléchir. Ne pas ressentir. Agir.

D.D. se releva d'un bond de l'autre côté de la table. Son bras droit était manifestement blessé. Elle pouvait tourner le poignet et remuer les doigts, donc il n'était peut-être pas cassé, mais il ne lui était d'aucune utilité pour dégainer son arme. Cependant elle savait quelque chose que Franny ignorait : quelques années plus tôt, elle avait été gravement blessée au bras gauche. Et pendant sa convalescence, elle avait appris à tirer d'une main, puisqu'elle ne pouvait plus se mettre dans la position réglementaire pour tirer à deux mains. Elle avait commencé par son bras droit, indemne ; puis, par pure esprit de paranoïa, une fois son bras gauche guéri, elle s'était aussi entraînée à tirer de la main gauche, pour ne plus jamais se retrouver en situation de faiblesse.

Son adversaire la regardait d'un œil furibond ; elle tenait toujours son arme improvisée d'une main ferme, mais la large table l'empêchait d'atteindre sa cible. Retorse, elle semblait chercher une solution, tout comme D.D. qui réfléchissait à un plan B.

Kimberly lui avait donné quelques détails sur cette femme. Elle était plus dure qu'il n'y paraissait, c'était une battante qui avait dû reconstruire sa vie après avoir perdu un enfant à la naissance et qui était très douée pour

surmonter les obstacles. D'où son attitude déterminée face à D.D., tisonnier prêt à frapper.

Merde.

Vite, D.D. balaya la pièce du regard. Bonita n'était plus là. Avec un peu de chance, la jeune fille était montée à l'étage et s'était cachée dans un endroit sûr. D.D. affecta de se tenir douloureusement le bras droit, de vaciller sur ses jambes. Jamais elle ne pourrait sortir victorieuse d'un affrontement qui se jouerait sur la force physique. Pas contre une adversaire aussi imposante et pugnace. Ne lui restait donc plus qu'à... temporiser. Gagner du temps pour que Bonita puisse s'enfuir, que des renforts arrivent, qu'elle-même y voie assez clair pour tirer efficacement.

« Pourquoi ? » demanda-t-elle. Pas besoin de jouer la comédie pour que sa voix soit rauque de douleur.

« Aucun de vous ne devrait être ici. Nous avons tout bien en main !

– Vous importiez des jeunes filles, pour en faire quoi, des domestiques ? Des donneuses d'organes ? Des esclaves sexuelles ?

– Que des produits d'exception pour des clients d'exception, répondit Franny sur le ton de l'évidence. Pas de cargaisons de migrantes malades chez nous. On prend les commandes et on se procure nous-mêmes ce qui répondra au mieux aux besoins du client. »

D.D. comprenait à demi-mot : la plupart des réseaux de traite d'êtres humains importaient par camions entiers des filles qui étaient ensuite expédiées dans des « salons de massage » et autres établissements du même acabit. Une production de masse pour une commercialisation de masse.

Dans ce coin perdu au milieu des montagnes, la présence de dizaines de jeunes filles étrangères aurait été trop voyante. En revanche, celle de quelques-unes triées sur le volet et employées comme femmes de chambre jusqu'au jour où elles seraient compatibles... D.D. en eut la nausée.

« Mais *pourquoi* ? Après tout ce que vous avez traversé... la perte d'un enfant... pourquoi kidnapper les enfants des autres ?

– Je ne l’ai pas perdu. »

D.D. ouvrit de grands yeux. Franny sourit – un sourire qui n’avait rien de charmant en l’occurrence.

« Je savais qu’il faudrait donner le bébé à la naissance. Pas d’autre solution à l’époque pour une fille-mère. Surtout dans un patelin pareil. Bande de connards bornés qui se permettaient de me juger. Qui me regardaient de haut sous prétexte que je n’étais qu’une serveuse, jeune, idiote, et enceinte par-dessus le marché. Je les ai entendues, leurs messes basses. J’encaissais. Je me disais qu’il faudrait en passer par là. Mais ensuite je me suis retrouvée avec mon bébé dans les bras et là... je n’ai pas pu.

– Vous l’avez gardé... en disant à tout le monde qu’il était mort ?

– J’ai toujours été plus maligne que les gens ne le croyaient.

– On ne peut pas cacher un nouveau-né.

– Si, on peut, quand le père est d’accord pour le prendre.

– Une seconde, quel père ? »

Franny avait toujours le tisonnier levé dans la position du batteur de base-ball, mais avec l’énorme table qui les séparait, D.D. et elle se trouvaient dans une impasse. Cependant Franny ne cessait de jeter des regards par-dessus l’épaule de D.D. Attendait-elle un complice ? Le fameux démon de Bonita ? D.D. cherchait à gagner du temps, guettant l’occasion. Était-il possible que Franny soit en train d’en faire autant ?

D.D. se décala lentement vers la droite, vers la cheminée, d’où il lui serait au moins possible de surveiller du coin de l’œil la porte béante.

« Qui a élevé votre fils, Franny ? » demanda-t-elle, même si elle avait une petite idée de la réponse. Franny était parfaitement au courant des activités de la cellule d’investigation ces derniers jours, puisqu’elle avait assisté aux réunions. Mais une autre personne s’était trouvée aux premières loges, que Keith et Flora avaient mise dans la confidence sans se rendre compte de ce qu’ils faisaient.



« Aucune importance », répondit Franny avec raideur.

Alors D.D. répondit pour elle : « Bill Benson, le loueur de quads. Qui a discuté plusieurs fois avec Keith et Flora. Et vous nous avez dit que c'était lui, ce matin, qui était entré dans vos locaux et qui avait fait du scandale pour détourner l'attention de l'adjoint de garde. Vous étiez de mèche. Vous lui avez dit quand arriver pour qu'il n'y ait qu'un seul agent sur place. Et pendant que l'adjoint Chad s'occupait de Bill, c'est vous qui êtes allée voir le maire. Mon Dieu, c'est vous qui êtes derrière tout ça. Mais, encore une fois, pourquoi ?

– Je l'aime. Je l'ai aimé presque toute ma vie, répondit Franny en toute simplicité. Et il m'aime aussi.

– Dans ce cas, il fallait vous marier. Élever votre fils ensemble. Au lieu de ça, dit D.D. avec un moulinet de sa main valide, vous avez bâti toute votre vie sur des mensonges.

– C'est plus compliqué que ça.

– Vraiment ? »

Franny regarda D.D. d'un air irrité, puis lança de nouveau un coup d'œil vers la porte. Aucun doute, cette femme attendait quelqu'un. Merde, se dit une nouvelle fois D.D. Parce que même si elle savait tirer de la main gauche, elle ne pouvait tout de même tirer que dans une seule direction à la fois.

« Bill est marié. À une femme malade. Schizophrène. Une triste histoire. La plupart du temps, Bill l'enferme dans sa chambre.

– Parce que c'est plus charitable que de la faire hospitaliser ?

– Vous avez vu ces établissements ? C'est affreux. Vraiment affreux. »

D.D. se décala encore d'un pas vers la droite. Il se tramait quelque chose derrière cette bonne volonté que mettait Franny à répondre à ses questions, pour gagner du temps elle aussi. D.D. sentait planer une menace, mais sans la voir encore. « Donc votre amant, marié à une femme souffrant

d'une maladie psychiatrique, a élevé votre fils. Et vous ? Vous alliez voir la famille en amie ? Vous avez vu grandir votre fils ?

– J'étais tante Franny. Mais il a vite compris, intelligent comme il est. Surtout qu'il ne ressemble absolument pas à cette femme tourmentée et fragile qui vit chez eux. Un jour, il a voulu savoir la vérité. Bill et moi lui avons tout dit. Naturellement, il a été ravi de savoir que j'étais sa mère, plutôt que l'autre folle enfermée dans la chambre du fond.

– Je ne suis pas certaine qu'il n'y ait eu qu'une seule folle dans cette maison.

– Vous ne savez rien de rien, répondit Franny, catégorique.

– Je sais que votre fils est un monstre, rétorqua D.D. Bonita l'a représenté comme le mal absolu. C'est ça, le fils que vous avez renié, confié à d'autres, puis voulu récupérer. Et aujourd'hui vous excusez son comportement, alors même qu'il s'aggrave ? C'est lui qui a tué ces filles, n'est-ce pas ? Et Bill qui s'est débarrassé des corps.

– Martha avait besoin d'un rein. Bill et moi en avons parlé un soir où Clayton était à la maison. Il a proposé son aide.

– Il kidnappait des jeunes filles pour en faire des donneuses d'organes !

– Il dirigeait une agence de placement de domestiques au Nouveau-Mexique. Beaucoup de filles. Pas bien difficile de savoir si l'une ou l'autre avait le bon groupe sanguin.

– C'était un *maquereau* ! s'indigna D.D. Et dix contre un que la mère de Bonita a fait partie de ses premières victimes.

– Il a sauvé la vie de Martha !

– Mais ça ne s'est pas arrêté là. Il avait un faible pour les jeunes filles. Il aimait se les procurer, mais aussi les torturer. Dans une petite ville, ça risquait de se remarquer. Mais s'il les faisait venir d'ailleurs, qu'il les partageait avec d'autres... Au nom du ciel, votre fils a transformé son sadisme en business et vous, vous l'avez aidé !

– Les gens d’ici avaient besoin de lui ! La ville périclitait. Les entreprises faisaient faillite, des gens bien risquaient de perdre leur maison. Clayton est intelligent. Il a flairé l’occasion, commencé à fournir de la main-d’œuvre bon marché, et je peux vous dire que ça a été apprécié. Et puis il y a eu un client par-ci, un client par-là, qui demandaient des services personnalisés. Alors bon, Martha et Howard ne pouvaient pas refuser ça à leurs clients, pas vrai ? Et quand l’offre s’est enrichie, de plus en plus de gens sont venus, tout prêts à dépenser leur argent.

– Comme Jacob Ness ?

– C’est moi qui ai eu l’idée de demander à Dorothea de créer un site avec accès au dark web, où on pourrait faire de meilleures affaires encore.

– Et quand ça s’est su... Ces dix dernières années ont été une bénédiction pour cette petite ville. Tout le monde en a profité. Tout le monde ! Combien de corps allons-nous retrouver dans les bois, Franny ? Combien ?

– Le système était bien rodé...

– Bill creusait les tombes et vous faisiez en sorte qu’au bureau du shérif, personne ne se pose de questions devant toutes ces jeunes filles qui apparaissaient et disparaissaient ? C’est la prison qui vous attend, Franny. Ainsi que votre fils, Bill, Dorothea et tous les habitants de cette ville, jusqu’au dernier s’il le faut. On vous aura tous. »

Franny s’esclaffa. « Qui est la folle des deux, maintenant ? Le shérif et ce jeune homme n’en reviendront jamais. Ces tunnels sont un labyrinthe. Il faut un guide. Surtout que Bill va leur tomber dessus à la sortie. Je referme cette porte secrète et personne n’en saura jamais rien.

– Moi, je saurai. Et vous ne pouvez rien contre moi. »

Franny sourit, de ce sourire qui l’enlaidissait. « Clayton va vous régler votre compte. Dès qu’il en aura fini avec la bonne.

– Votre fils est ici ?

– Il a dix coups d’avance sur vous.

– C’est pour ça que Bonita s’est enfuie.

– Elle n’a pas la moindre chance.

– Franny, dit posément D.D., vous m’avez grièvement blessée au bras.

Ça signifie que vous avez agressé un agent de police. Et ça me donne le droit de faire usage de mon arme.

– Avec cette table entre nous, je ne suis plus vraiment une menace.

– Et où sont les témoins qui pourraient en attester ? »

Franny marqua un temps d’arrêt. Elle avait encore le tisonnier entre les mains, mais pour la première fois elle semblait prise d’un doute. Elle lança encore un bref regard vers la porte. Elle guettait son fils, elle l’attendait. C’était pour cette raison qu’elle s’était montrée aussi bavarde que D.D.

Mais celle-ci ne pouvait plus se permettre de temporiser. Pas si ce monstre de Clayton était lancé aux trousses de Bonita.

D.D. pointa son pistolet, de la main gauche. Après toutes ces années d’entraînement... Il n’y avait aucun doute à avoir. Rien à craindre.

Index sur la détente. Légère pression. Elle tira.

La balle atteignit Franny à l’épaule. Le tisonnier tomba avec fracas, tandis que la femme reculait en vacillant, la main sur sa blessure, la surprise visible sur son visage.

« J’aurais visé le cœur, dit D.D., si j’avais pensé que vous en aviez un. »

Franny tomba au sol, sans cesser de fixer D.D. avec stupeur.

« Vous ne mourrez pas tout de suite d’une telle blessure. Cela dit, sans prise en charge médicale rapide, beaucoup de choses risqueraient de mal tourner. À votre place, je me repentirais de mes péchés dans les plus brefs délais. »

D.D. prit une seconde pour vérifier l’état de son bras droit. Lente rotation de l’épaule, flexion des doigts. Ça faisait un mal de chien, mais pas de casse, apparemment. Sans doute une contusion osseuse. Aucune importance. Elle pouvait supporter cette douleur et ferait n’importe quoi pour tenir la promesse faite à Bonita. Elle se pencha par-dessus la table pour

regarder Franny dans les yeux. Déjà des gouttes de sueur perlaient sur son front, son corps était secoué de tremblements, l'état de choc s'installait.

« Bye-bye, Franny, dit D.D. de sa plus jolie voix. Je vais trouver votre fils. Et là, je lui ferai la peau. »

*Le méchant se tient devant moi dans la salle de pierre.*

*Non, il est assis à la table de ma mère, engloutissant le repas qu'elle a préparé.*

*Il m'observe d'un air vicieux depuis le seuil des portes sculptées, faisant tourner entre ses mains son couteau préféré.*

*Non, il surgit dans le désert et tire une balle en travers de la gorge de ma mère.*

*Il est aujourd'hui. Il est hier.*

*Il est ici.*

*Et moi, je ne suis que moi : pas de pistolet, pas de couteau, pas de pouvoirs magiques. Je ne peux ni crier, ni courir. J'en suis réduite à rester figée alors qu'il s'approche.*

*Le méchant et la vieille femme sont alliés. Et maintenant elle se tient au-dessus de D.D., le tisonnier prêt à frapper de nouveau. D.D. est au sol à l'entrée du tunnel, immobile.*

*Il faut que je fasse quelque chose. Que je protège mon amie. Que j'échappe au méchant. Pour lui faire payer.*

*Une colère et une frustration intenses montent en moi. Toujours, ça a été lui. Lui qui a tué ma mère. Lui qui m'a volé ma voix. Lui qui m'a contrainte à une vie de servitude, obligée à le regarder détruire d'autres filles.*

*Il n'y a rien de bon dans cet homme. Juste différentes couches de mal.*

*« Clayton, dépêche-toi ! lui ordonne la vieille femme. Je crois qu'elle n'est pas morte. »*

*Donc peut-être que D.D. va s'en sortir. Si je trouve un moyen d'éloigner le méchant.*

*Il sourit de nouveau. Il sait que je suis infirme, mais ça ne lui inspire aucune compassion. Juste du mépris.*

*J'essaie de reculer, mais ma hanche heurte le mur. Je suis piégée, sans possibilité de retraite. Alors je tente une autre stratégie. Il pense que je suis incapable de me défendre – et je le laisse le croire.*

*Je fais un petit pas de côté vers une dalle mal ajustée. Pousse un gémissement en faisant mine de me tordre la cheville. M'affale par terre, roulée en boule.*

*Un, deux, trois, quatre...*

*Il s'avance, sûr de lui, en faisant tournoyer son couteau de chasse.*

*Cinq.*

*Il arrive au-dessus de moi. Je rue maladroitement pour le frapper aussi fort que possible avec ma jambe valide. Je l'atteins sur le côté du genou. Il en rugit de surprise et titube ; cela détourne l'attention de la mamie, qui en oublie D.D. Tant mieux.*

*Nouveau coup de pied, dans les couilles. Il pousse un cri, se tient l'entrejambe et tombe.*

*« Clayton ! » crie la femme, affolée.*

*Je file vers la porte.*

*Au dernier moment, il me décoche un coup de couteau et m'entaille la cheville. Dans un accès de rage, je m'en prends de nouveau à lui. Je lui donne un coup de pied dans la tête et la regarde rebondir sur le sol dur. Je recommence et le sang gicle de ma cheville. Mon sang sur la pierre. Celui de ma mère sur la terre rouge. Nous avons toutes les deux versé trop de sang à cause de cet homme.*

*« Arrête ça ! » braille la mamie, mais elle est bloquée par la table. Elle ne peut pas m'atteindre et semble avoir provisoirement oublié D.D.*

*Je n'ai pas envie de quitter l'enquêtrice, mais si je m'en vais, le méchant se lancera à ma poursuite. J'ai envie de croire que D.D. saura venir à bout de la géante. Tandis que le méchant... Personne n'est jamais sorti vainqueur d'un affrontement avec lui.*

*Réveille-toi, réveille-toi, réveille-toi, dis-je silencieusement à D.D. Et puis tout simplement : Reste en vie.*

*Parce que je ne pense pas que je pourrais supporter un nouveau deuil. Cela dit, je ne pense pas non plus être encore en vie ce soir.*

*Je sors tant bien que mal de la salle et prends le couloir en boitant bas. J'ai eu des années pour apprendre à clopiner à toute allure. Ce n'est pas pour capituler maintenant.*

*Derrière moi j'entends des jurons, du vacarme. Le méchant se relève.*

*Il va se lancer à ma poursuite.*

*Je ne peux pas crier. Je ne peux pas courir.*

*Je boite aussi vite que je peux vers l'obscurité.*



## Kimberly

Accroupie derrière le rocher, Kimberly retenait son souffle dans l'obscurité du tunnel et se concentrait sur le bruit des pas qui se rapprochaient. Flora était toujours maladroitement adossée à côté d'elle, hors d'état de fuir ou de se battre. Ce serait donc un duel pistolet contre carabine.

Comme ses instructeurs du FBI aimaient à le répéter : c'est pour ce genre de situations qu'on s'entraîne.

À côté du rocher, les ombres se firent mouvantes, prirent forme, jusqu'à dessiner la silhouette imprécise d'un homme. Allez, pensa-t-elle, *encore deux pas*. Elle n'aurait qu'une occasion de faire mouche.

Il s'arrêta et Kimberly faillit grogner.

Flora creusait la terre à côté d'elle, à la recherche d'un autre caillou à lancer. Sauf que.

L'ombre pivota d'un seul coup. L'homme avait deviné leur petit jeu. Un pas rapide sur le côté, carabine pointée devant lui.

*Pan, pan, pan.*

Kimberly n'hésita pas. Trois dans le buffet. L'homme tomba. La carabine tomba. Puis Kimberly s'élança, écarta l'arme d'un coup de pied et s'effondra à son tour, tremblante d'adrénaline et de terreur à retardement.

« Il était moins une », dit Flora, juste au moment où d'autres pas résonnaient dans le noir derrière elles. Des gens arrivaient, en courant.

« Merde ! » Pas le temps de trouver un nouvel abri. Kimberly tâtonna dans la poussière pour attraper la carabine dont leur premier adversaire avait voulu se servir contre elles. Flora leva de nouveau son couteau.

Une lumière apparut. Puis une deuxième.

Kimberly posait son doigt sur la détente lorsqu'une voix retentit :

« Shérif ! Lâchez votre arme. »

Un faisceau de lumière la frappa entre les yeux. Le second trouva Flora, son rictus féroce et son front ensanglanté.

« Ça va ? » lança Keith depuis l'obscurité – et, tant pis pour Flora, Kimberly l'aurait embrassé.

Keith examina la plaie à la tête de Flora pendant que le shérif Smithers leur apprenait l'existence de la porte dérobée qui leur avait donné accès aux galeries de l'ancienne mine. Ils avaient passé les vingt dernières minutes à explorer un dédale de tunnels en cherchant une sortie et s'étaient mis à courir en entendant les coups de feu.

Le shérif dirigea le rayon de sa lampe torche vers le corps de leur agresseur.

« Mais c'est Bill Benson ! s'exclama Keith. Le loueur de quads. Pourquoi voulait-il nous tuer ?

– Il a abattu Walt, indiqua Kimberly. Son cadavre se trouve à l'entrée de la mine.

– Mais pourquoi ? » répéta Keith.

Le shérif parut troublé. « À ma connaissance, Bill n'avait pas de casier. Vraiment le gars sans histoire. Marié depuis quarante ans à Penny Johnson. Un joli brin de femme, malheureusement pas très équilibrée. Ils ont eu un fils, mais l'état de Penny s'est aggravé. Pour autant que je le sache, Bill tenait son agence la journée et rentrait chez lui le soir pour s'occuper d'elle.

– C’est Walt qui nous a amenées ici, expliqua Flora. En nous disant qu’il pouvait prouver que les bois criaient la nuit. J’imagine qu’il avait compris que ces bruits venaient de l’entrée de la mine. Si la galerie conduit à la maison d’hôtes, c’est logique.

– Nous avons découvert le cadavre de la cuisinière à quelques dizaines de mètres de la porte dérobée, dit le shérif d’un air sombre. Elle a lutté. Au moins une qu’on n’entendra plus crier. »

Flora ne comprenait toujours pas. « Mais que faisait Bill Benson ici ? Comment a-t-il su que nous allions venir ? Parce que c’était sacrément bien vu comme embuscade, alors que Keith et moi ne lui avions jamais dit que nous allions venir ici. Nous ne connaissions même pas l’existence de ce tunnel. »

Kimberly secoua la tête ; elle non plus ne comprenait pas. « Vous disiez que Bill et sa femme avaient un fils ? » demanda-t-elle au shérif.

Smithers hocha lentement la tête, mais son visage n’annonçait rien de bon. « Un grand gaillard, confirma-t-il. Dans sa jeunesse, il était connu pour ses bagarres et ses comportements d’ivrogne. Pas le genre de type que vous aviez envie d’énerver. Mais après le lycée, il est parti dans l’Ouest. Aux dernières nouvelles, il dirigeait une entreprise du côté du Nouveau-Mexique. Il paraît que ça marchait bien pour lui. Je sais qu’il était plus souvent dans la région ces derniers temps. Pour aider à prendre soin de sa mère, je me disais, peut-être pour envisager de reprendre l’agence de son père. Mais Clayton n’a jamais été du genre à se fixer. Étant son propre patron, il peut aller et venir comme bon lui semble. »

Flora lança un regard à Kimberly. Son front n’était vraiment pas joli à voir. « Autant dire que les occasions ne lui manquaient pas pour enlever des jeunes filles, tisser des réseaux et revenir ici avec de la marchandise fraîche.

– Franchement, je ne l’avais pas vu depuis des années. On ne peut pas dire que j’aie souvent pensé à lui. Cela dit... » Le shérif ferma soudain les yeux et fit le dos rond. « Pu... naise.

– Crachez le morceau, shérif, lui ordonna Kimberly.

– En temps normal, je ne fais pas vraiment attention aux ragots. Mais Bill... d'après la rumeur, Franny et lui entretenaient une liaison depuis des années. Elle est célibataire et ce n'est pas comme si lui menait une vraie vie de couple.

– Votre réceptionniste fréquentait notre tireur embusqué ?

– Elle a dit que Bill était venu dans nos locaux, ce matin. Qu'il avait fait un tel ramdam que l'adjoint chargé de surveiller le maire avait dû venir à la rescousse. » La voix du shérif se voila à ce souvenir. « Howard s'est pendu. Et ensuite Franny... Franny est venue à la maison d'hôtes avec moi.

– Franny est au Mountain Laurel ? s'exclama Flora, qui grimaça aussitôt de douleur. Avec D.D. ? Et *Bonita* ?

– L'immense Franny, avec sa carrure de déménageur ? insista Kimberly d'un air entendu en regardant le shérif. Parce qu'on ne peut pas dire que Bill Benson soit très imposant physiquement. Alors que, d'après Bonita, son monstre est un colosse. »

C'était difficile à dire dans cette obscurité, mais le shérif semblait blanc comme un linge. « La femme de Bill est un poids plume.

– Nous avons vu sa photo à l'agence de location, confirma Keith. Pas vraiment une géante.

– Vous m'avez raconté que Franny était tombée enceinte et qu'elle avait perdu le bébé, continua Kimberly. Mais si c'était seulement sa version des faits et que la vraie raison pour laquelle elle est restée dans la région et qu'elle a pris un emploi dans vos services, c'était de rester près de son fils ?

– Le pauvre gosse, murmura le shérif. Enfermé toute la journée avec une folle.

– Après avoir été abandonné par une autre folle, souligna Flora.

– Il faut qu'on y retourne, dit Keith en se redressant. Bill et Franny étaient forcément de mèche. C'est pour ça que Bill s'est posté à la sortie du

tunnel. Il attendait que Franny nous y conduise pour nous supprimer un par un.

– Aide-moi à me relever », demanda Flora, toujours adossée au rocher dans une position inconfortable. Le sang séché formait une croûte sur la moitié de son visage. Elle leva un bras, mais même ce geste manquait de conviction. Keith s’empressa de lui offrir son épaule en guise d’appui.

Flora grimaça, faillit partir à la renverse, mais Keith la rattrapa. « Pourquoi est-ce que vous êtes deux ? demanda-t-elle.

– Plus on est de fous, plus on rit ?

– Mon Dieu, c’est affreux. Mais je te remercie de me remonter le moral. »

Kimberly consulta son téléphone. « Je n’ai pas de réseau. Et vous ? » demanda-t-elle au shérif.

Pas mieux.

« Essayez avec votre radio. Il nous faut des renforts. Mettez tous les agents du comté ou de l’État sur le coup, je m’en fous. Et communiquez le signalement de Bill Benson Junior.

– Clayton.

– Il est armé et dangereux. Ne s’en approcher qu’avec prudence. Je me charge de l’aviation civile. Je leur demande d’appréhender toute personne correspondant au signalement de Franny ou Clayton, de clouer les appareils au sol, ce qu’il faudra. Vu qu’ils fréquentent le dark web, allez savoir à quelles ressources ils ont accès. J’imagine qu’ils ont dû prévoir un moyen de refaire leur vie après avoir tendu une embuscade à une cellule d’investigation fédérale.

– Entendu.

– Bon, les amis, dit Flora. Je crois que vous devriez passer devant. Moi, disons que je ne vais pas galoper. »

Même avec le bras de Keith autour de la taille, elle tanguait sur place. Elle tendit son couteau à Kimberly : « Il vous portera chance, dit-elle.

– Gardez-le. On ne sait pas encore combien de personnes se promènent dans ces galeries. Et, au train où vont les choses, dit Kimberly en regardant Flora et Keith d’un air sombre, c’est peut-être vous qui serez nos renforts de dernière minute.

– Ça marche », dit Keith.

Derniers hochements de tête. Kimberly commença à s’éloigner d’un pas vif, le shérif à ses côtés.

« Ne vous mettez pas en danger, ordonna-t-elle à Flora et Keith.

– Pareil pour vous. »

Puis le shérif et elle partirent en courant dans les ténèbres.

*Je suis silencieuse. Je suis lente. Je suis faible.*

*Ce qu'il faudrait, c'est que je sois maligne.*

*Quand j'entends le méchant rugir derrière moi, je me dis : je vais me retourner, je vais lui résister. Je vais convoquer l'amour de ma mère, la détresse de mes sœurs martyrisées, et on le réduira en cendres avec notre colère.*

*Mais dans ce couloir où j'avance en titubant, je me rends bien compte que ce ne sont que des fantasmes : les rêves en couleurs d'une fille trop faible pour se défendre.*

*Il arrive. Il va me prendre par l'épaule, me faire pirouetter. Une seconde de douleur fulgurante et ce sera fini. Je serai avec ma mamita. Ce ne sera sûrement pas si mal. Notre meute de deux sera reconstituée.*

*Les bruits de pas, lourds, se rapprochent.*

*Ce couloir est trop long. Je ne vais pas y arriver.*

*Je pourrais m'engouffrer dans une des nombreuses chambres, mais ensuite quoi ? Elles sont petites et dépouillées. Je n'y serais qu'une souris acculée dans un coin. Il faut que je monte à l'étage. Dans la cuisine. Où il y a des couteaux, des rouleaux à pâtisserie, toutes sortes d'armes pour une petite chose comme moi.*

*Les pas résonnent toujours plus fort. Mais ce couloir n'en finit plus.*

*J'adresse de mon mieux une supplique à la maison. Je sais qu'elle est triste et malheureuse. Elle n'a jamais voulu qu'on se serve d'elle comme ça.*

*Je l'implore : « Aide-moi. Je te vois, je t'entends. Je t'en supplie, aide-moi. »*

*Et pile à ce moment-là, les lumières vacillent, puis s'éteignent, plongeant tout le couloir dans les ténèbres.*

*Nouveau rugissement de frustration. Le méchant s'arrête pesamment quelque part dans le noir, désorienté par ce brusque linceul d'obscurité.*

*Alors que moi... cela fait des années que j'arpente ces couloirs la nuit. Je suis la petite souris qui trotte, invisible. Je n'ai pas besoin de lumière pour y voir. Je reconnais chaque centimètre du couloir rien qu'au contact des pierres sous mes pieds.*

*Accélérer. Autant qu'une boîteuse en est capable.*

*Le méchant se relance à ma poursuite. Plus lentement, et de temps à autre un bruit mat et un juron se font entendre, quand il se cogne à un mur, à un montant de porte. Il a de plus grandes jambes que moi. Même ralenti, il va me rattraper en un rien de temps.*

*L'escalier. Je devine sa présence avant même d'identifier la première marche. Dans ma tête, je pousse un gémissement de soulagement. Dans la vraie vie, je suis aussi silencieuse que d'habitude.*

*Je monte sur la pointe des pieds. Une marche, deux. La porte, là-haut, est presque à portée de main.*

*« Police, arrêtez-vous ! » J'entends une nouvelle voix derrière moi. D.D. est vivante !*

*Je me retourne juste à temps pour voir un faisceau de lumière fendre le couloir. D.D. tient une torche coincée entre sa cage thoracique et son bras droit blessé.*

*Ce qui signifie qu'elle tient son pistolet de la main gauche. Avec une assurance toute relative.*

*Le méchant fait volte-face. Le rayon de la lampe frappe le côté de son visage. Il sourit en découvrant la policière blessée et chancelante qui ose le défier.*



*Il se rue vers elle.*

*Bang. Bang. Bang.*

*Le pistolet de D.D. Mais le méchant ne paraît pas s'en soucier. Il la plaque au sol comme si elle n'était qu'une poupée de papier.*

*Le couteau miroite.*

*Et là je ne peux plus regarder.*

\*

*La maison gémit d'anxiété lorsque je franchis en trombe la porte de la cave. Je titube sur la moquette du couloir, tombe à genoux, me relève tant bien que mal. Je pleure. De la morve coule de mon nez, des larmes trempent mes joues.*

*Je suis terrifiée, ulcérée, vidée. Toutes ces années, tous ces projets, et j'en suis encore à regarder le méchant tout me prendre. Je le hais au-delà de toute raison. Je souffre au-delà de toute limite.*

*Pourquoi tant de gens meurent-ils pour une idiote comme moi ?*

*Je fonce comme une folle vers la cuisine. Le bâtiment grince à nouveau. Le vent fouette les nœuds enchevêtrés de mes cheveux, alors que les portes sont fermées et que la maison est hermétiquement close. Les filles, ma mère. Je les sens toutes présentes. Le méchant se repaît. Et elles sont aussi en colère que moi.*

*Je traverse le hall en marbre vers la salle du petit déjeuner. Par la fenêtre, j'aperçois un officier de police qui monte la garde. Il surprend l'ombre d'un mouvement, ma démarche heurtée, avec ma jambe à la traîne. Il ouvre de grands yeux.*

*Je secoue la tête, tente de le dissuader de venir, mais il ne le voit pas.*

*Il court sur la véranda, entre brusquement par la grande porte derrière moi.*

*« Hé, vous ! »*

*Juste à ce moment-là, la porte du sous-sol s'ouvre brutalement et frappe le mur du couloir. L'agent se retourne et se retrouve bientôt pris entre une petite fille en pleurs et un croquemitaine armé d'un couteau. Ça se passe d'explications.*

*« Haut les mains ! Police ! »*

*A-t-il dégainé son arme ? Réussi à parer un ou deux coups ? Je n'ai pas le courage de me retourner pour voir une nouvelle fois le méchant passer à l'attaque. L'agent tombe à terre.*

*J'entends un gargouillis que je ne connais que trop bien. Le jeune homme agonise. Passe en un instant de la vie à la mort. Le méchant n'est pas seulement un monstre. Il est le diable en personne.*

*Je m'engouffre dans la cuisine par la porte battante. Le vent me fouette encore le visage, m'ébouriffe les cheveux. J'aimerais leur en vouloir. Arrêtez donc de vous en prendre à moi. Attaquez-le, lui, plutôt.*

*Mais je comprends. Même dans la mort, elles ont peur. Moi aussi, j'aurais peur.*

*Je mets en marche le lave-vaisselle industriel. Lorsqu'il arrivera à température, les jets d'eau bouillante sous le capot rempliront la cuisine de vapeur. J'ai l'habitude de travailler avec cette machine, je sais me protéger de ses jets. Mais lui ?*

*J'aimerais prendre un couteau, mais j'ai déjà fait cette expérience. De le menacer avec un couteau à beurre. Tout ça pour qu'il me saute dessus, me désarme et me charcute avec sa lame nettement plus imposante.*

*Il est si grand, si puissant. Il a pendu Mme Counsel à bout de bras sans même verser une goutte de sueur. Il s'est débarrassé de ma protectrice blonde d'un simple placage, la laissant brisée au sol. Puis il s'est rué à cet étage et a tué une sentinelle armée en quelques instants.*

*Je sens ma gorge se nouer : la panique qui monte, me suffoque. De désespoir, j'ouvre la porte du placard à balais. Le balai-serpillière s'y trouve, son manche en bois sortant du seau à roulettes jaune. Je pourrais*

*m'en servir pour le frapper, comme la dame a attaqué D.D. avec le tisonnier. Peut-être est-il assez long pour me permettre de rester hors de portée du couteau.*

*C'est alors que j'aperçois la bouteille d'eau de Javel et qu'une deuxième idée me vient.*

*J'attrape la bouteille, dévisse le bouchon et arrose généreusement la tête du balai-serpillière. Je viens de finir la bouteille quand la porte de la cuisine s'ouvre d'un seul coup. Le méchant se dresse devant moi, le visage moucheté de sang, son couteau de chasse encore dégoulinant.*

*La pièce se fige. Plus de vent, plus d'âmes errantes. Nous sommes toutes, vivantes ou mortes, aussi terrifiées les unes que les autres.*

*« Je t'ai manqué ? » me demande-t-il.*

*Je serre le manche du balai entre mes mains et m'apprête à livrer mon dernier combat.*

## Kimberly

« Mais qu'est-ce que... » Kimberly arriva la première dans la salle en pierre, le shérif sur ses talons. Quelque part derrière eux, Keith et Flora peinaient encore dans les galeries.

Il fallut un instant à Kimberly pour comprendre la situation. La porte dérobée était maintenant en partie bloquée par la gigantesque table en chêne. Et Franny se trouvait assise contre le chambranle, son pull bleu ciel plein de sang. Elle se tenait l'épaule droite. Lorsqu'elle aperçut le shérif, elle s'empressa de se lamenter.

« Shérif, shérif, je vous en prie, aidez-moi. La Yankee est devenue folle. Elle m'a tiré dessus. »

Kimberly ne lui accorda aucune attention et ramassa le tisonnier qui traînait à côté d'elle. Elle y découvrit du sang et un cheveu blond.

Elle se tourna vers le shérif, montra le cheveu dans la faible lumière de la salle. Lui aussi fit grise mine.

« Franny, dit-il sévèrement, qu'est-ce que vous avez fait ?

– Mais absolument rien ! J'étais là, j'attendais votre retour et cette enquêtrice, je vous jure qu'elle a perdu la tête...

– Bill Benson est mort.

– C'est moi qui l'ai abattu », précisa Kimberly.

Franny blêmit. Sa lèvre se mit à trembler.

Le shérif secoua la tête. « C'est vous qui êtes derrière tout ça, Franny. Vous et Bill. Mais pourquoi ? »

Elle leva les yeux. « Je ne suis qu'une mère, shérif, prête à tout pour protéger son fils.

– Je vous l'avais dit », rappela Kimberly.

Ce fut alors que *bang, bang, bang*, des coups de feu retentirent. Dans le couloir.

« Je vous la confie », dit Kimberly au shérif, avant de sortir en courant de la pièce, son 22 à la main.

## D.D.

D.D. était debout quand c'était arrivé. Ça, elle s'en souvenait. Elle se tenait bien droite, son pistolet dans la main gauche, son bras droit meurtri serré contre elle.

Le couloir était plongé dans le noir, mais elle entendait quantité de choses. Un bruit de frottement, dont elle aurait parié qu'il s'agissait de Bonita traînant la jambe. Et des pas plus assurés, agressifs, qui la poursuivaient.

Puis sa lampe torche avait trouvé son objectif. Une immense silhouette indistincte qui semblait aussi large qu'une bétonneuse et aussi haute qu'un grizzly. Un démon : Bonita avait vu juste. Moins homme que bête fauve. D.D. avait écarté les pieds, lancé une première semonce. Puis le monstre s'était retourné et l'avait chargée.

Elle avait fait feu. Une bonne policière réagit à l'instinct. Mais elle n'avait aucun souvenir d'avoir visé avant d'être violemment projetée contre le sol en pierre. L'air fut expulsé de ses poumons en un gigantesque soupir, la lampe roula, quant à son arme... La tenait-elle encore, oui ou non ?

Pas le temps de réfléchir, déjà une grande lame en dents de scie descendait vers sa poitrine en jetant un éclair. Elle se détourna suffisamment pour recevoir le premier coup dans l'épaule, la lame ripant sur l'os. Aussitôt

le couteau remonta, répandant du sang, son sang, il se préparait à frapper de nouveau. D.D. leva la main gauche pour s'attaquer au démon et ses doigts cherchèrent ses yeux, le creux de sa gorge. Il était à cheval sur elle et l'immobilisait. Elle ne pouvait ni bouger, ni respirer.

Le couteau commença sa descente.

Un pistolet tira. Pas celui de D.D., cela venait de derrière elle. Le plâtre du mur sauta. La deuxième balle projeta des éclats de pierre sur son visage.

D'un bond, le démon se releva. Sauf qu'il agrippait à deux mains la chemise de D.D. et qu'il l'avait redressée en même temps que lui, comme si elle n'était qu'une poupée. Les pieds de D.D. se balançaient à quelques centimètres au-dessus du sol et il la tenait devant lui en guise de bouclier humain.

« Je vais d'abord aller la tuer », murmura le fauve à son oreille. D.D. savait qu'il voulait parler de Bonita. « Comme j'aurais dû la tuer dans le désert à l'époque. Sa mère aussi pensait pouvoir m'échapper. Mais ça n'arrive jamais. Je finis toujours par gagner.

– La partie n'est pas finie », dit D.D. en serrant les dents. Tout son corps la faisait souffrir. Son bras, sa tête, son dos, son épaule ensanglantée.

« Exact, parce que quand j'en aurai terminé avec elle, je m'occuperai de ton cas. Et aussi de ta copine », dit-il avec un signe de tête vers celle qui arrivait en renfort – Kimberly, Flora, quelqu'un qui tenait à elle.

D.D. voulut ouvrir la bouche, crier « Tuez-le », même si ça voulait dire que la balle devait lui passer en travers du corps. Il fallait le descendre, l'abattre comme le chien enragé qu'il était.

Sauf qu'à ce moment-là, elle était en plein vol plané. La brute l'avait envoyée valser dans le couloir, où elle percuta sa sauveuse ; toutes deux roulèrent au sol.

« Ça va ? demanda Kimberly, hors d'haleine, en essayant de se dépêtrer de D.D.

– Merci d'avoir amorti ma chute.

– Merde, D.D., vous êtes pleine de sang.

– Plaie à l’arme blanche. L’épaule. Surtout de l’os.

– *Quoi ?*

– Laissez tomber. Il est parti à la poursuite de Bonita. Elle est montée, je crois. *Courez !*

– Je vais lui régler son compte.

– Pas si j’arrive la première. » D.D. se releva pesamment, vacilla, puis ramassa son pistolet au sol.

C’est sûr, elle avait mal. Mais elle était encore plus en colère. Ce salopard démoniaque...

Cette fois-ci, elle allait vraiment le tuer.



## Flora

Dans le tunnel, Flora entendit des coups de feu. Elle s'arrêta, serra les dents pour lutter contre la nausée. « Pas bon, ça.

– Ça veut peut-être dire que Kimberly et le shérif l'ont coincé. »

Encore des tirs. Un, deux.

« Dans ce cas, c'était quoi, ça ? Le monstre qui leur filait entre les doigts ? »

Keith n'avait pas la réponse.

« Il nous faut un plan, dit Flora.

– Il te faut un médecin.

– J'aurai tout le temps de me reposer quand je serai morte. Qu'est-ce qui se passerait si on prenait cette galerie ?

– On marcherait indéfiniment dans le noir jusqu'à ce qu'on retrouve nos squelettes dans quelques années.

– Toujours aussi optimiste. Tu as ton application boussole ? »

Gros soupir. « Tu me tues.

– Pas grave. Personne n'a envie d'être éternel.

– Je t'aime, Flora Dane.

– Moi aussi, je t'aime, l'informaticien. Allons-y. »

*Le méchant s'arrête à l'entrée de la cuisine. Je recule lentement derrière la table de préparation, pour en mettre la plus grande longueur possible entre nous. Comme je l'espérais, la pièce est en train de se remplir de vapeur : le lave-vaisselle a commencé son cycle ; le tapis roulant vide passe sous le jet d'eau bouillante, puis, arrivé au bout de la zone de déchargement, passe en dessous pour repartir dans l'autre sens en une boucle sans fin.*

*Le méchant jette un œil vers la machine, puis vers moi.*

*« Tu espérais disparaître dans un nuage de vapeur ? »*

*Il sourit de nouveau. Je ne peux pas lui répondre et il le sait.*

*« Est-ce que ça te manque ? De pouvoir parler ? De pouvoir dire aux gens ce que tu sais ? Y compris ce que j'ai fait à ton imbécile de mère ? »*

*Immobile, je me contente de le regarder s'avancer dans la pièce. J'ai eu des années pour l'étudier, le voir à l'œuvre. Je sais qu'il est aussi puissant qu'il en a l'air. Qu'il peut d'un bond rattraper une fille qui tente de s'enfuir. Que quand il manie ce couteau, il sourit si largement que ses dents sont parfois mouchetées de sang.*

*« Ta mère était une putain. Elle te l'a dit, ça ? »*

*Trois pas dans la pièce. Il est maintenant tout proche de la table de préparation. J'aurai bientôt le dos contre l'immense gazinière. Le cœur battant à se rompre, je me demande s'il n'y aurait pas un moyen de m'en servir.*

*« Femme de chambre, tu parles. Elle n'aurait jamais eu les moyens de t'élever en faisant des lits. Alors qu'en se trémoussant dedans... C'était pour toi qu'elle faisait ça. Pour que sa fille mange autre chose que du riz et des haricots. »*

*Je décide que la gazinière est une mauvaise idée. S'il me saute dessus et m'immobilise, il se servira des brûleurs contre moi.*

*Il faut que j'aille vers le lave-vaisselle. Mais pour que je puisse partir vers la gauche, il faut que lui se décale vers la droite. Je vais devoir me rapprocher de lui avant de pouvoir de nouveau prendre du champ.*

*C'est maintenant ou jamais.*

*Je lève la tête du balai-serpillière tout imprégnée d'eau de Javel. Elle est lourde et l'effort fait trembler mes bras.*

*Il s'esclaffe. « Tu comptes me repousser avec une serpillière ? »*

*Je la fais claquer dans l'air devant lui. Cela projette de la javel. Et peut-être que ma mère a guidé ma main, parce que quelques gouttelettes lui arrivent dans les yeux. Il recule d'un bond avec un jappement de douleur et j'en profite pour filer vers la vapeur du lave-vaisselle.*

*« Ah, la salope ! Je ne vais pas simplement te tuer, je vais prendre tout mon temps. Les sentinelles sont mortes, tu sais. Aucune des deux n'a résisté. Alors que ta mère, ça, c'était quelqu'un d'intéressant. Elle arrêtait les filles sur le chemin de mon bureau de recrutement pour les éloigner, cette conne. Parfois, elle leur donnait même de l'argent pour qu'elles reprennent un bus, qu'elles aillent voir ailleurs. Elle pensait pouvoir les sauver.*

*« Évidemment, je ne pouvais pas la laisser continuer. À me défier. À perturber la gestion des stocks. Ça compte, dans mon métier, la fraîcheur du produit. »*

*Il se frotte les yeux. Ils sont rougis et gonflés, mais ça n'a pas l'air de le déranger. Lui qui a infligé tant de souffrances, peut-être qu'il aime aussi souffrir. Ou alors, il en est venu à ne plus rien sentir.*

*La pièce commence à s'agiter. Il ne le perçoit pas, mais moi oui. Son discours, sa voix, sa présence mettent les esprits en colère. Il leur rappelle avec quelle facilité il les a détruits.*

*La brume tourbillonne autour du lave-vaisselle, cherche à quoi s'accrocher. Je sens une présence argentée au niveau de mon épaule. Ma mamita. Elle est triste. Parce qu'il m'a dit la vérité sur ce qu'elle faisait ? Mais il ne m'a rien appris que je n'aie pas déjà deviné depuis quelques années. Qui était cet homme, quelles étaient ses activités, pourquoi il y avait parfois de la viande au dîner.*

*Elle est ma mamita. Je suis sa chiquita. Le reste m'importe peu. Le méchant est un être pervers qui nous a toutes fait souffrir.*

*Comme si la pièce écoutait, son atmosphère devient pesante. La maison a un avis, elle aussi. Non que le méchant le comprenne. Comme beaucoup de gens, il refuse de voir ce qui le dépasse.*

*« Vous tirer dessus a été une des meilleures idées de ma vie, se vante-t-il. Ça m'a donné une excuse pour ficher le camp de ce désert perdu au milieu de nulle part et rentrer chez moi une bonne fois pour toutes. Il fallait que le toubib te rafistole. Ça rapporte, les petites filles, tu sais. Malheureusement, la balle t'avait trop amochée, tu valais moins. Mais quand il a diagnostiqué que tu serais muette, j'ai convaincu Martha de te prendre. Quoi de mieux qu'une bonne qui ne pourrait jamais répondre ? J'ai transféré mon activité dans les montagnes et ça a explosé, surtout quand j'ai découvert d'autres fournisseurs de "produits sur mesure" qui ne demandaient qu'à m'aider. Dix ans que ça marche fort. Si ce fichu randonneur ne s'était pas écarté du sentier... »*

*La tête penchée, je l'écoute malgré moi. Je ne connais pas cette histoire. Pas complètement. Je n'en connais que les fragments que moi-même ou d'autres avons vécus. Ma curiosité lui a permis de se rapprocher sans que je m'en aperçoive.*

*L'éclat de son sourire dans l'air embué est le seul avertissement que j'aurai eu.*

*Il se jette vers moi. D'instinct, je lève la serpillière. Je ne vois pas où je l'ai frappé. Cela me vaut tout de même un grognement surpris de sa part, puis il repart à l'assaut.*

*Je donne des petits coups dans le vide avec la serpillière. Je la fais tourner sur elle-même pour projeter encore de la javel. Je vise son entrejambe, ses genoux, tous les points faibles ; la vapeur du lave-vaisselle s'épaissit, la maison gémit de détresse, et je sens l'esprit de ma mère se refermer autour de moi, comme si elle voulait me serrer dans ses bras.*

*Il attrape le manche en bois. Je tente de donner une secousse. Il tire un grand coup et je n'ai pas d'autre choix que de lâcher ma seule arme pour ne pas être entraînée vers lui.*

*Il avance dans la vapeur et son air triomphant ne laisse aucune place au doute. Il lève devant lui son couteau plein de sang et le fait onduler presque paresseusement. Un déclic, sur le côté de la cuisine. Le bruit me semble familier, mais je ne sais plus ce que c'est.*

*Vlan.*

*Quelque chose a frappé le méchant par-derrière. Dans ce brouillard, je n'ai pas vu ce que c'était. Mais il fait un bond de côté et jette un rapide coup d'œil dans son dos.*

*Vlan.*

*Le manche du balai-serpillière le frappe à l'épaule, mû par des mains qui ne sont pas les miennes.*

*« Mais c'est quoi, ce bordel ? me demande-t-il. Qu'est-ce que tu fabriques ? »*

*Je ne peux pas répondre, bien sûr. Je ne peux pas lui dire que sa fureur et sa cruauté ont emprisonné ses victimes ici. Qu'elles sont mortes en le maudissant. En criant, en implorant sa pitié. Et que leurs âmes sont désormais condamnées à le hanter, à moins que ce ne soit sa présence qui*

les hante. Je n'ai jamais bien su. Mais il a meurtri, tué, haï. Et à présent il est réuni à elles, à toutes ses victimes, qui attendaient ce moment depuis si longtemps.

De l'autre côté de la pièce, la cuisinière s'embrase. Les six feux à pleine puissance. Une ombre ramassée sur elle-même fuse à travers le nuage de vapeur.

S'écartant de la cuisinière, le méchant se rapproche du lave-vaisselle.

Je sais ce qu'il me reste à faire.

J'éprouve une sensation de pouvoir. Une sensation de paix. Je ne suis pas un gigantesque brasier nourri de fureur ou de vengeance.

Je suis la fille de ma mère, je suis une sœur, une amie.

Je suis une jeune fille qui veut que plus personne ne souffre.

Les placards tremblent. Les casseroles s'entrechoquent. Ailleurs, un verre balayé d'une étagère se fracasse par terre. La vapeur semble s'animer. Des ombres, des formes noires sont tapies ici, là, partout.

Le méchant recule encore, dans les remous du brouillard. Il a oublié qu'il avait un couteau. Il ne sait pas lutter contre ce qu'il ne voit pas. Mais il devine la menace. Je le vois dans la colère et l'horreur croissantes qui se lisent sur son visage.

Il pensait pouvoir nous détruire. Mettre fin à nos vies avec autant d'insouciance et d'indifférence qu'il le voulait. Faire n'importe quoi en toute impunité : qui donc allait s'opposer à un homme aussi cruel que lui ?

Il se trompait.

Ma mère me caresse la joue. Pour me tranquilliser. M'encourager.

L'ombre passe de nouveau, furtive. Quelque chose fouette les jambes du méchant. Il pousse un cri de frustration.

Ensuite, tout se passe très simplement.

J'avance vers lui. Je ramasse le balai-serpillière tombé à ses pieds.

L'arrière de ses jambes bute contre le convoyeur en marche ; il pourfend le brouillard de son couteau, déchire la vapeur épaisse.

*« Maintenant. » J'entends cette voix, claire comme du cristal.*

*Alors je suis son ordre et je lève la lourde tête du balai à hauteur de la poitrine du méchant.*

*Au dernier moment, il tourne le couteau vers moi.*

*C'est à cet instant que la porte de la cuisine s'ouvre à la volée. L'agent du FBI entre en courant, péniblement suivie par une D.D. tout ensanglantée.*

*« Bonita, baisse-toi ! »*

*Je comprends qu'elles voudraient lui tirer dessus, mais que je suis dans la ligne de mire. Je devrais m'écarter, les laisser faire leur travail. Mais il ne s'agit pas d'elles. Il s'agit de moi, de mes sœurs et de ma mère.*

*Parce que je sens leur présence, même si je suis la seule. Je les vois, même si personne d'autre n'a envie de les voir. Et je les connais, mes sœurs de douleur.*

*Ensemble, nous enfonçons la tête du balai dans la poitrine du méchant. Ensemble, avec une force surhumaine, nous le poussons jusqu'à ce qu'il bascule sur le convoyeur au moment où le cycle de désinfection reprend.*

*« Non, non, non ! » s'étrangle-t-il.*

*Mais nous tenons le balai. Nous clouons le méchant sur le tapis roulant en marche pendant que d'autres lui soulèvent les pieds et l'accompagnent. Son visage disparaît sous le jet d'eau bouillante. Nous l'écoutons hurler et hurler encore. Nous ne lâchons pas.*

*Je maintiens ma prise jusqu'à ce qu'il soit si loin sous le jet brûlant que le balai ne puisse plus l'atteindre.*

*Et je laisse tomber bruyamment le balai.*

*Les filles poussent un soupir de gratitude.*

*La maison, tremblante, retrouve le silence.*

*Kimberly finit par s'avancer. Elle arrête la machine et me regarde avec inquiétude dans la vapeur qui se dissipe.*

*D. D : « Ça va ? Bonita, hoche la tête, quelque chose ! »*

*« Bien joué ! » C'est la voix de Flora, qui arrive de la porte de service. Le déclic que j'ai entendu tout à l'heure, c'était cette porte qui s'ouvrait. Et l'ombre qui circulait dans le brouillard ? Ce n'était manifestement pas Flora, qui semble à peine tenir sur ses jambes. En revanche, Keith, tout transpirant, a l'air très content de lui.*

*« Mais comment avez-vous fait pour arriver là avant nous ? s'étonne Kimberly.*

*– On a pris un raccourci. Pas mal, hein ? répond Flora.*

*– Désolé, me dit Keith, les couteaux ou les pistolets, ce n'est pas mon truc, mais je savais que Quincy et le shérif allaient débarquer. Je me disais que si j'arrivais à détourner l'attention de ce monstre, à gagner du temps... Mais vous lui avez réglé son compte. Brillamment, je dirais même. »*

*Je ne vais pas lui chipoter son moment de gloire. Mais, même si Keith s'en attribue le mérite, je sais qu'il n'a pas été le seul à déconcentrer le méchant. Tout comme je sais que je n'ai pas été la seule à le pousser sous le jet d'eau bouillante. D'autres ici réclamaient vengeance. Et nous sommes tous heureux qu'elles l'aient enfin obtenue.*

*D.D. s'approche de moi. Je n'ai toujours pas bronché. De sa main gauche elle repousse mes cheveux. Puis elle scrute mon visage.*

*Je rencontre finalement son regard, souris timidement. Elle est salement amochée, elle a du sang sur le visage, l'épaule, les mains. Et puis il y a Flora, qui tient à peine debout et semble avoir le crâne ouvert. Mais ce sont des femmes fortes et elles ont toutes les deux l'air ravies.*

*« Tu as réussi, Bonita. Tu as réussi, me félicite D.D.*

*– Avec l'aide de mon homme », dit fièrement Flora en désignant Keith, qui pique un fard.*

*Je souris de nouveau et je les laisse penser ce qu'ils veulent. Autour de moi, je sens la douce caresse de l'esprit de ma mère, qui m'enlace pour une dernière étreinte. Son ombre argentée se condense dans le coin en haut à*



*gauche de la cuisine, rejointe par du violet, puis du vert, de l'orange. Des dizaines de couleurs. Des dizaines d'âmes errantes enfin libres de poursuivre leur chemin.*

*Elles vont m'attendre, veiller sur moi. Et moi je les guetterai toujours.*

*Un dernier baiser sur ma joue. Je le sens comme un frôlement d'ailes de papillon. Mamita et chiquita. Réunies.*

*D.D. me passe un bras sur les épaules. À moitié pour m'étreindre, à moitié pour s'appuyer sur moi. Les deux me vont, tandis que j'entends ma nouvelle famille ronchonner et rire à mesure que la tension retombe.*

*Je ferme les yeux.*

*J'envoie mon amour à ma mère. Je lui promets de vivre, d'aimer, de trouver un moyen d'être heureuse.*

*Et je la laisse partir.*

# Épilogue

## Bonita

Elle s'appelle Flora Dane. Elle aussi a connu un méchant, autrefois. Il l'a kidnappée, il l'a fait souffrir, il a voulu la briser. Mais elle a tenu bon. Elle lui a survécu. Elle a reconstruit sa vie. Elle a trouvé des gens à aimer, des gens qui l'aiment.

Elle a dépassé le stade de la survie, m'explique-t-elle. Elle s'épanouit.

Et elle va m'apprendre à en faire autant.

Pendant la journée, une nouvelle dame vient me voir. Elle s'appelle JoAnn Kelly et elle connaît la magie du langage. Elle fait travailler les lèvres, la langue, elle sait leur faire faire ce qu'on veut. Elle m'apprend les sons. Peuh, peuh, peuh. Hah, hah, hah.

Cela fait si longtemps que je ne me suis pas entendue que le premier son me remplit de stupeur. Le deuxième me fait pleurer.

Plus tard, quand D.D. passe prendre de mes nouvelles au déjeuner, elle fond en larmes, elle aussi.

Mes nouveaux amis ont beaucoup de travail.

Je ne peux pas leur dire où sont les autres filles, mais il y a cette femme, Dorothea, qui travaille à la mairie et qui gère une sorte de site internet ; elle en dit assez pour tout le monde. D.D. m'a raconté que Franny, la mère du

méchant, refuse toute discussion. Son homme est mort. Son fils est mort. Elle se fiche de la police, de notre ville, de ce qu'elle a fait. Elle est murée dans le silence.

Mais Keith, le petit ami de Flora, sait faire faire ses quatre volontés aux ordinateurs. Grâce aux renseignements fournis par Dorothea, il trouve tout ce que demandent D.D. et les autres. Et Kimberly, l'agent du FBI, va tous les jours superviser les dizaines d'experts qui sillonnent nos montagnes, mettent au jour de tristes tas d'ossements et aident ces victimes à rentrer chez elles.

Je m'appelle Bonita, maintenant. J'aime bien ce nom. Je ne pense pas que ce soit celui que m'a donné ma mère, mais c'est celui de ma nouvelle vie avec ma nouvelle famille, alors je vais le garder.

D.D. m'a dit que je pourrais aller dans une grande ville qui s'appelle Boston. Là-bas, il y a un institut spécialisé dans les lésions comme la mienne. Ma nouvelle thérapeute dit qu'on pourra m'aider à progresser. Peut-être pas au point de parler, mais j'apprendrai à communiquer avec des images, quelques mots, peut-être aussi la langue des signes, par exemple. En fait, il existe beaucoup de façons de s'exprimer dans le monde. Je finirai bien par trouver un moyen.

D.D. m'a aussi dit que je pourrais vivre avec elle et son mari, Alex. Son fils, Jack, a déjà envie de faire ma connaissance. Il a une chienne qui s'appelle Kiko ; elle mange les chaussures et file comme le vent. J'ai envie de rencontrer Alex, Jack et Kiko, même si ça suppose de quitter ce petit endroit qui a été à la fois ma prison et ma maison pendant si longtemps.

Flora dit que c'est normal d'avoir peur. Que je dois en parler et ne pas garder ça pour moi. La peur est naturelle, mais je dois toujours me souvenir que je suis forte. Tous les survivants sont forts, et personne ne peut nous enlever ça.

Des gens ont disparu.

Pas des jeunes filles, cette fois. Des habitants du village, des commerçants. Qui se volatilisent quand le FBI fait une descente chez eux.

Dans l'ordinateur de Dorothea, il y a des noms, m'explique un jour D.D. Beaucoup de gens d'ici. D'autres du monde entier.

Kimberly et elle ne s'en font pas pour ceux qui se sont enfuis. Elle dit qu'on finira par tous les coincer. Entre les cadavres dans les bois et les noms dans l'ordinateur, il faudra des années pour démêler les ramifications de cette affaire.

Mais c'est le travail du FBI. Moi, je n'ai rien à faire. Ils ont Franny, Dorothea, d'autres coupables et des tonnes de preuves sur lesquelles s'appuyer.

Mon travail à moi, maintenant, c'est d'être une jeune fille. De ne plus me voir comme une idiote, mais juste... comme une adolescente. Qui va aller à l'école, apprendre à communiquer et peut-être se faire de nouveaux amis, comme Alex, Jack et Kiko.

Je n'ai jamais été une enfant jusqu'à présent. Je ne sais pas si c'est difficile, mais j'aimerais essayer.

Je pleure la nuit. Je fais des cauchemars. Quand je me réveille, j'essaie peut-être de crier, mais évidemment ça ne fait aucun bruit.

Flora me dit que c'est la même chose pour elle, et pourtant ça fait sept ans qu'elle a été libérée. Elle me promet que ça devient plus facile avec le temps. Je vais apprendre à me connaître et à savoir ce dont j'ai besoin pour gagner l'autre rive.

Je n'ai jamais non plus été moi-même.

Flora aime Keith. Ils ne disent jamais rien, mais on le sait tous. Ils rougissent quand l'autre entre dans la pièce. J'aime leurs sourires radieux. Je me sens toute légère quand je les vois.

Je crois comprendre ce que Flora essaie de m'apprendre. Tout ne va pas s'arranger tout de suite. Mais un jour, oui.

Nous logeons toujours dans le même motel. Depuis le grand affrontement au Mountain Laurel et la série d'arrestations, le directeur est très gentil avec nous. Il jure qu'il n'a jamais eu envie de nous chasser, mais qu'il avait reçu une lettre de menace. En fait, beaucoup de gens connaissaient Clayton et la plupart avaient peur de lui.

D.D. doit bientôt rentrer à Boston. Sa famille lui manque, elle a besoin d'eux. Moi, je ne peux pas partir tout de suite. Il y a des formalités administratives à régler. Je ne sais pas comment on règle des formalités administratives, mais Kimberly me promet que c'est faisable. En attendant, Flora et Keith restent avec moi.

Flora est en train d'organiser l'enterrement d'un certain Walt Davies. Je ne le connaissais pas. Je ne connais pas vraiment les gens d'ici, juste les clients de la maison d'hôtes. Walt était le père du méchant de Flora. Mais elle dit que Walt s'est bien comporté à la fin, qu'il a essayé de l'aider et de m'aider.

Elle est triste quand elle parle de lui, mais ensuite elle peut avoir une saute d'humeur et devenir cassante. J'ai du mal à choisir des couleurs pour Flora. Parfois je me dis qu'elle change de teintes d'un jour à l'autre.

C'est peut-être parce qu'elle apprend encore à être elle-même. Elle dit que si elle y arrive, n'importe qui peut le faire.

Je communique avec Flora et Keith à l'aide d'images. À vrai dire, je ne parle pas beaucoup. J'écoute, surtout. J'aime écouter les gens qui me parlent réellement. Qui me regardent dans les yeux et qui s'intéressent à mes réactions. On est de plus en plus forts en mime. Et puis je dessine. Autant que je veux, aussi souvent que je veux.

L'orthophoniste dit que mes dessins sont excellents. Elle a une amie qui expose des œuvres d'art. Elle aimerait me présenter à elle.

Je voudrais retrouver ma mère.

Le méchant l'a tuée. Ça, je le sais. J'ai pu dessiner cette scène pour mes amis. Mais je ne sais pas ce qui s'est passé après. J'ai une image spéciale

sur mon tableau d'images. C'est la thérapeute qui m'a aidée à la créer. Ça ressemble à ces émojis que j'ai appris à utiliser, sauf que j'ai donné à celui-là les yeux et les cheveux de ma mère.

C'est la première chose que je touche quand je me lève le matin et la dernière quand je vais me coucher. Alors je sens la présence de ma mère qui flotte, argentée et chaude, dans l'air qui m'entoure.

Je montre souvent cette image à Flora et D.D. En prenant mon air interrogatif. On devient tous bons à ce jeu-là.

D.D. a été la première à comprendre ce que je voulais. Elle dit qu'ils n'ont pas encore retrouvé de documents officiels. Sur ma naissance, sur ma mère. Mais qu'on est en train de reconstituer la vie du méchant. On sait qu'il dirigeait une agence au Nouveau-Mexique. Il y a tout ce qui était déclaré. Et maintenant ils enquêtent sur les activités illicites. À présent qu'il est mort, des témoins vont se faire connaître. Elle dit qu'on en saura bientôt davantage.

Là-bas, le FBI s'est déjà mis en chasse. Tôt ou tard, on trouvera un bout de désert truffé de squelettes comme ce versant de montagne. Ma mère sera l'un d'eux. On la dégagera délicatement de la terre rouge et on me la ramènera.

Elle s'appelle Flora Dane. C'est une survivante et mon modèle.

Elle s'appelle D.D. Warren. C'est une enquêtrice et mon ange gardien.

Elle s'appelle Kimberly Quincy. C'est un agent du FBI et c'est elle qui obtiendra justice pour toutes mes sœurs perdues.

Je m'appelle Bonita. Je suis jolie. Je suis forte.

Je suis la fille de ma mère. Pour toujours.

# Remerciements

J'ai commencé l'écriture de ce livre avec à peine un début d'idée : qu'est-ce que ça ferait d'être une enfant kidnappée qui ne saurait ni parler, ni lire, ni écrire ? J'ai contacté ma grande amie et orthophoniste de talent JoAnn Kelly, qui intervient au sein de la structure Children Unlimited. Elle m'a appris les bases de ce qu'il y a à savoir sur l'aphasie, puis elle m'a fait découvrir les tableaux d'images et autres méthodes utilisées pour communiquer avec les enfants atteints de troubles du langage. C'est grâce à elle que Bonita est une artiste surdouée et que D.D. a l'idée de se servir des émojis de sa messagerie. Merci, JoAnn !

Cette énigme m'a aussi amenée à interroger Liz Kelley-Scott et Beth D'Angelo, respectivement directrice et spécialiste des auditions de mineurs au sein du Child Advocacy Center du comté de Carroll, pour savoir comment conduire l'audition d'un témoin aphasique. À les entendre, je venais d'imaginer leur pire cauchemar. Oui, moi ! Mais elles ont eu d'excellentes idées sur la question, dont je leur suis grandement reconnaissante. Merci à vous, Liz et Beth, ainsi bien sûr qu'à votre sensationnel chien de thérapie, Westin. Grâce à vous, D.D. et Kimberly pouvaient espérer trouver comment se comporter avec leur nouvelle protégée, Bonita.

Il va de soi qu'aucun livre ne serait complet sans de petites incursions du côté de la police scientifique. Merci au docteur Lee Jantz, directeur

adjoint du centre d'anthropologie médico-légale de l'université du Tennessee (là où se trouve la fameuse « ferme des cadavres » !), qui m'a initiée aux dernières techniques permettant de déterminer le délai post mortem à partir de restes squelettiques. Je lui suis également redevable de tous les renseignements qu'il m'a donnés concernant les charniers – des choses que j'ignorais totalement et que je ne peux plus me sortir de la tête ! N'oubliez pas que toute erreur dans ce roman serait entièrement de mon fait, le docteur Jantz étant de toute évidence brillant, et par ailleurs extrêmement patient avec les autrices de polar trop enthousiastes.

Vient ensuite le lieutenant Michael Santuccio, du bureau du shérif du comté de Carroll. Vieux dossiers, affaires en cours, ce type sait tout. À chaque fois que ma cellule d'investigation se trouvait dans une impasse, je l'appelais pour lui demander de nouveaux angles d'attaque, et jamais je n'étais déçue. On n'imagine pas la quantité de données qui peuvent exister et tout ce qu'un enquêteur futé peut en tirer. Là encore, toutes les erreurs sont miennes. Merci, lieutenant Santuccio, d'avoir été le cerveau de D.D. et mon sauveur à moi.

Mon admiration et ma gratitude les plus profondes vont à mon éditeur, Mark Tavani, pour les longs coups de fil et les séances de remue-ménages qui ont finalement permis à mon embryon d'idée de prospérer. Et qui m'ont aidée à rester sur les rails jusqu'à ce que le livre soit terminé ! J'éprouve aussi une adoration sans bornes pour mon agente, Meg Ruley. Aucun auteur ne pourrait avoir meilleure avocate à ses côtés.

À mes amis, merci de m'avoir permis de rester saine d'esprit. À ma famille, merci de comprendre les moments où je suis folle. À mes trois chiens épatants et à toute la chaîne des Appalaches, merci de me donner l'énergie de continuer. Rien de tel qu'une balade en forêt pour trouver où planquer de nouveaux cadavres.

Enfin, le moment que vous attendez tous : les gagnants du concours *Kill a Friend, Maim a Buddy*. Stacey Kasmer doit pouvoir compter sur



d'excellents amis. Alors que près d'une soixantaine d'entre eux avaient proposé son nom comme future victime, ce fut Brandon Salemi qui remporta le tirage au sort et lui offrit une fin en beauté. J'espère que cela en valait la peine, Stacey, et que cela vous a plu à tous ! Dans la version internationale du concours, Hélène Tellier s'est offert l'immortalité littéraire. Profitez bien de ce roman et du frisson de vivre votre propre aventure sur papier ! Pour tous les autres, le concours est de nouveau ouvert sur [LisaGardner.com](http://LisaGardner.com). Ne soyez pas timides !

Si écrire est une activité solitaire, publier est un sport collectif. Merci à l'extraordinaire équipe qui m'entoure, aux États-Unis comme à l'étranger. Et un grand coup de chapeau à mes lecteurs, qui sont presque aussi heureux que moi de retrouver mes personnages.

Ce livre est pour vous.

## Du même auteur

Aux Éditions Albin Michel

### *SÉRIE D.D. WARREN*

SAUVER SA PEAU, 2009.  
LA MAISON D'À CÔTÉ, 2010.  
LES MORSURES DU PASSÉ, 2012.  
PREUVES D'AMOUR, 2013.  
ARRÊTEZ-MOI, 2014.  
LUMIÈRE NOIRE, 2018.  
À MÊME LA PEAU, 2019.  
RETROUVE-MOI, 2021.  
N'AVOUE JAMAIS, 2022.

### *SÉRIE FBI PROFILER*

DISPARUE, 2008.  
DERNIERS ADIEUX, 2011.  
JUSTE DERRIÈRE MOI, 2020.

### *SÉRIE TESSA LEONI*

FAMILLE PARFAITE, 2005.  
LE SAUT DE L'ANGE, 2017.

# TABLE DES MATIÈRES

Titre

Copyright

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Chapitre 46

Chapitre 47

Chapitre 48

Épilogue

Remerciements

- 
1. En espagnol : « une belle maman – une jolie petite fille » puis « une très belle maman – une très jolie petite fille ».



*Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.*



[z-library.sk](http://z-library.sk)

[z-lib.gs](http://z-lib.gs)

[z-lib.fm](http://z-lib.fm)

[go-to-library.sk](http://go-to-library.sk)



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>